

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte  
de PROVENCE.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-  
ulture de la Généralité de Paris.

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*



JANVIER 1773.

TOME XXXIX.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M<sup>te</sup> le  
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,  
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JANVIER 1773.

---

*Medical Transactions, published by the college of physicians in London, volume the second: c'est-à-dire, Transactions médicales, publiées par le collège des médecins de Londres, second volume. A Londres, chez Baker & Doddsley, 1772, in-8°.*

PREMIER EXTRAIT.

DANS l'Extrait que j'ai donné en 1769 du premier volume de ce recueil intéressant, (voyez les Journaux d'Août & de Septembre de cette année,) j'ai fait connoître le but que le collège des médecins de Londres s'étoit proposé en le publiant.

#### 4<sup>e</sup> TRANSACTIONS MÉDICINALES.

Les pièces qui forment le second volume ne sont ni moins utiles ni moins importantes , ce qui m'a déterminé à en donner un précis à mes lecteurs.

La première de ces pièces, qui sont au nombre de vingt-cinq, a pour objet la fièvre hectique. M. Guillaume Heberden, qui en est l'auteur, observe que les auteurs font souvent mention de la fièvre hectique sous le nom de fièvre symptomatique, d'intermittente irrégulière, & de fièvre de suppuration, mais qu'il n'est pas toujours aisé de sçavoir ce qu'ils entendent par-là, & qu'il n'en est presque aucun qui l'ait caractérisée de manière à la faire distinguer de toutes les autres especes de fièvres. Voici les caracteres auxquels M. Heberden assure qu'on ne peut la méconnoître. Dans la plus parfaite rémission, le pouls conserve toujours plus de fréquence que dans la pleine santé. Le frisson est suivi quelquefois de chaleur, quelquefois de sueur qui lui succède immédiatement; quelquefois la fièvre prend en chaud sans aucun frisson, & on a observé quelquefois que le frisson se dissipoit sans être suivi de chaleur ni de sueur. La durée de ces périodes est rarement la même pendant trois accès de suite; &, en général, ils sont beaucoup plus courts que dans la véritable intermittente. Le malade n'est pas moins agité pendant la sueur que dans le



frisson & la chaleur; quelquefois cette sueur cesse, quoique la fièvre se soutienne avec la même force; &, au milieu de la fièvre, on voit reparoître le frisson, ce qui n'arrive que dans cette espece de fièvre. Les malades qui en sont attaqués, se plaignent souvent de douleurs très-violentes qui attaquent successivement différentes parties, ou reviennent constamment à la même partie, laquelle le plus souvent n'a aucune connexion avec le principal siége de la maladie. L'auteur dit avoir vu quelquefois avec étonnement des gonflemens survenir en un instant aux extrémités; au col ou dans le tronc, comme si ces parties étoient devenues tout-à-coup plus grasses. Il dit aussi qu'il a vu cette fièvre attaquer des personnes qui paroissent jouir d'une assez bonne santé, d'une maniere soudaine & violente, & les mettre dans le plus grand danger; qu'ensuite elle s'étoit apaisée au point de faire espérer un rétablissement parfait, qu'il restoit cependant toujours une petite fièvre qui conduisoit à la fin le malade au tombeau; mais ce n'est guères la maniere dont cette maladie attaque ordinairement.

Cette fièvre accompagne toujours les grandes collections de pus qui se forment dans les viscères, mais elle est plus ordinairement l'effet de l'inflammation d'une glande squirrheuse. Les femmes en couches

## 6 TRANSACTIONS MÉDICINALES.

meurent assez généralement de cette espèce de fièvre par la violence que les parties de la génération ont éprouvée dans l'accouchement. Les femmes d'environ cinquante ans & au-dessus y sont aussi fort sujettes par les engorgemens auxquels la cessation de leurs règles les expose. Les désordres que les boissons spiritueuses produisent dans l'estomac & dans le foie sont accompagnés de la même fièvre. Elle survient dans ces piqûres des parties sensibles, qui sont suivies de suppurations en différentes parties du corps.

Le pronostic doit varier dans cette espèce de fièvre, suivant le caractère de la maladie principale. La cure doit également varier suivant ces circonstances. Un mélange d'*assa fétida* & d'opium a produit de très-bons effets, lorsque cette fièvre a été l'effet d'une petite piqûre; mais, dans presque tous les autres cas, la seule attention du médecin doit être de calmer la chaleur hectique, de prévenir la constipation & le dévoiement, de diminuer les sueurs, & de laisser le reste à la nature qui a souvent des ressources inconnues à l'art. Le quinquina qu'on regarde presque comme un remède spécifique contre la gangrène, paroîtroit assez convenir contre cette fièvre; & on l'emploie très-communément en Angleterre pour la combattre. M. Heberden assure qu'il

n'en a jamais vu de bons effets , lorsque la fièvre n'étoit pas entretenue par une sup-puration interne ou la gangrène ; & que , dans ce cas même , il l'a vu manquer aussi souvent que réussir : il convient cependant qu'il n'a jamais remarqué qu'il ait fait du mal.

Le même auteur a donné dans la seconde pièce quelques remarques sur le pouls. La fréquence est , de tous les caracteres de ce signe , celui qui lui paroît le plus aisé à saisir & le moins sujet à tromper ; aussi est-il le seul auquel il veuille qu'on fasse attention : à ce sujet , il rapporte les observations qu'il a faites sur la fréquence du pouls de santé dans les différens âges , dans un enfant qui vient de naître , il bat cent trente & jusqu'à cent quarante fois par minute ; il conseille de lui tater le pouls pendant qu'il dort , parce que , lorsqu'il est éveillé , la moindre chose affecte son pouls. Dans le premier mois , il bat cent vingt fois , & jamais moins de cent huit. Pendant la première année , le nombre des pulsations est entre cent huit & cent vingt par minute ; pendant la seconde , entre quatre-vingt-dix & cent dix ; pendant la troisième , entre quatre-vingt & cent huit : il se soutient à peu près dans cet état jusqu'à la sixième année. A sept ans , le pouls ne bat quel quefois que soixante-douze fois dans

## 8 TRANSACTIONS MÉDICINALES.

une minute ; à douze ans , il ne bat guères au-delà de soixante-dix fois , c'est-à-dire , qu'il ne differe pas de celui des adultes qui s'étend depuis un peu au-dessous de soixante , jusqu'un peu au-dessus de quatre-vingt pulsations par minutes. Il s'occupe ensuite de la fréquence du pouls dans les différentes maladies & dans les différentes circonstances des maladies , & il termine son mémoire en observant que c'est un signe souvent infidèle , lorsqu'on ne fait pas attention aux signes tirés du désordre des autres fonctions.

La troisième pièce est l'histoire d'un ptyalisme fort extraordinaire, guéri par M. J. Power, chirurgien dans le Warwickshire. Une jeune fille de seize ans, d'une constitution délicate, commença à s'appercevoir, au mois d'Avril 1751, d'une salivation fort extraordinaire. La quantité de cette évacuation varioit depuis une pinte jusqu'à deux pintes & demie dans les vingt-quatre heures. Quant à sa nature, elle ne paroissoit pas différer de la salive ordinaire. Cette évacuation énorme avoit prodigieusement altéré sa santé ; tous les remèdes qu'on avoit tenté s'étoient trouvés sans effet. M. Power imagina , au bout de deux ans, que cette maladie singulière pouvoit bien être occasionnée par quelque corps étranger introduit dans le conduit auditif, qui irritoit con-

## TRANSACTIONS MÉDICINALES. 9

tinuellement la glande parotide ; en effet , ayant examiné les oreilles de la malade , il en retira une très-grande quantité de laine puante. Il ne lui fut pas possible de découvrir comment , ou quand cette laine avoit été introduite dans ce conduit. La maladie ne cessa cependant point après cette extraction , ce qui fit imaginer à notre chirurgien que cette évacuation continuoît par la force de l'habitude , & qu'on ne la feroit cesser qu'en lui opposant une habitude contraire : à cet effet , il ordonna à la malade de mâcher continuellement une croûte de pain très sec & de l'avaler. Dans les commencemens , la grande quantité de salive qu'elle avala , lui procura quelques nausées , ce qui l'obligea d'en cracher une partie ; mais peu à peu la sécrétion diminua ; & , au bout de deux mois , elle fut absolument délivrée de ce crachement

Le quatrième morceau a pour objet une convulsion de la mâchoire rapportée par M. Carter de Canterbury. Un jeune homme fort & robuste , de vingt-un ans , fut blessé à la malléole interne du pied droit par un ciseau de menuisier. Il y avoit trois semaines qu'il étoit retenu dans son lit ; sa mâchoire inférieure étoit serrée si fortement contre la supérieure , qu'il ne pouvoit prendre que les alimens les plus liquides , qu'il suçoit au travers de ses dents. Ses deux

## 10 TRANSACTIONS MÉDICINALES.

jambes, sa mâchoire & l'épine de son dos étoient absolument immobiles, étant aussi roides qu'un bâton. Sa tête étoit renversée en arriere, & souvent agitée de convulsions. On lui avoit fait faire un grand usage d'opium & de musc; il n'en avoit retiré aucun avantage. M. Carter lui fit appliquer un large vésicatoire entre les deux épaules, & lui fit faire des embrocations d'huile de briques tout le long de l'épine, & autour de la mâchoire. Il le purgea avec la teinture sacrée de jalap & le syrop de noir-prun, ce qu'il répéta trois fois, en mettant trois ou quatre jours d'intervalle entre chaque purgation. Dans les jours intermédiaires, il lui prescrivit l'huile de succin, l'*assa fétida*, & l'huile d'amandes-douces; ces remèdes suffirent pour le rétablir parfaitement. La mâchoire se rétablit la première, ensuite l'épine, & enfin les jambes. Son rétablissement fut annoncé par des douleurs qui se firent sentir dans les parties affectées; douleurs qu'il n'avoit pas senties auparavant.

Ce que cette observation présente de remarquable, c'est que le malade a été, pendant quinze jours après sa blessure, en état de sortir avec un bâton, & que les convulsions ne le prirent que lorsque la plaie fut presque guérie.

M. Munckley, membre du collège, donne dans le cinquième article l'histoire

d'une hydrophobie survenue à un homme de trente-six ans, qui avoit été mordu par un petit chien, & qui avoit pris inutilement, pendant dix jours, les bains de la mer. Il conserva toujours de l'inquiétude; & le quarantieme jour après sa morsure, il sentit tout-à-coup une difficulté d'avaler. Le lendemain on apperçut, pour la premiere fois, qu'il avoit horreur de l'eau, par l'impression que fit sur lui la proposition que son médecin lui fit de boire abondamment; il fut pris presque aussitôt d'un crachotement d'une salive épaisse & tenace, qu'il avoit beaucoup de peine à faire sortir & qui tapissoit toute sa bouche. Sa gorge paroissoit enflée, & le larynx prominent comme s'il avoit été poussé en dehors. Il ne parut jamais avoir la moindre propension à mordre, au point qu'un de ses gardes mettoit le doigt dans sa bouche pour en arracher la salive épaisse qui le fatiguoit, sans en avoir reçu le moindre mal. Il mourut le troisieme jour de l'attaque.

La description d'une affection particulière de la poitrine par M. Heberden, fait le sujet de la sixieme pièce. Cette maladie n'a été décrite par aucun auteur. Ceux qui en sont attequés, sont saisis tout-à-coup en marchant, sur-tout s'ils marchent peu après avoir mangé, d'une sensation douloureuse dans la poitrine; douleur qu'ils ne croient pas pouvoir supporter sans périr, pour peu qu'elle augmentât ou qu'elle continuât. Le

## 12 TRANSACTIONS MÉDICINALES.

moment où ils s'arrêtent, la voit disparaître absolument : d'ailleurs, ces personnes jouissent en apparence de la meilleure santé ; elles n'éprouvent point de difficulté de respirer. Au bout de quelques mois, cette douleur ne s'évanouit pas si promptement lorsqu'ils s'arrêtent, & elle prend non-seulement en marchant, mais même en étant couché, ce qui oblige le malade à sortir de son lit. Lorsque M. Heberden eut commencé à observer cette maladie, il consulta un habile médecin d'une très-grande expérience, qui lui dit avoir vu plusieurs personnes qui en étoient atteintes, qui toutes étoient mortes subitement, ce que M. Heberden a vérifié sur six personnes : cependant il a connu des gens qui en avoient été incommodés pendant plus de vingt ans avant leur mort. Elle attaque principalement les hommes au-dessus de cinquante ans.

C'est ordinairement au sternum que les malades rapportent la sensation douloureuse qu'ils éprouvent. Il est très-difficile de remonter à la cause qui la produit. M. Heberden conjecture qu'elle peut être l'effet d'une espèce de crampe compliquée, peut-être de quelque ulcère ; il expose les raisons qui lui font penser qu'elle est du genre des maladies nerveuses : il se fonde sur-tout sur les avantages que retirent de l'opium ceux qui en sont atteints la nuit.



Les autres remèdes qui paroissent le plus propres à la calmer, sont le vin & les cordiaux.

Quoique la colique de Poitou soit une maladie très-commune, & qu'elle ait depuis quelque tems attiré l'attention des médecins, cependant on doit convenir que la plûpart des auteurs qui l'ont décrite, ne s'accordent guères dans le tableau qu'ils nous en ont tracé. La description que M. Warren en donne dans ce Recueil, m'a paru mériter l'attention des praticiens, ce qui m'engage à la rapporter ici avec sa méthode curative.

Ceux qui en sont attaqués, sentent dans le creux de l'estomac un poids ou une douleur accompagnés de perte d'appétit, d'un tein pâle, de maux d'estomac & de constipation. La douleur augmente par degrés, & devient bientôt violente & continue. Le second jour, le mal d'estomac donne lieu à des vomissemens fréquens, d'une matiere glaireuse, âcre, & d'une bile porracée; ces vomissemens paroissent soulager le malade pour un moment, mais la douleur revient bientôt, & paroît fixée au creux de l'estomac : cependant souvent elle s'étend à la région ombilicale, & en occupe toute l'étendue au point que le malade se sent couper en deux. De-là, elle s'élance vers le dos & les reins; &, passant

#### 14 TRANSACTIONS MÉDICINALES.

jusqu'à la vessie le long des uretheres, elle prend les apparences d'une douleur néphrétique ; quelquefois elle s'étend dans le scrotum, les aînes, les cuisses, les jambes, ou, remontant dans les seins, les épaules ou les bras ; imite les douleurs de rhumatisme, laissant une si grande sensibilité dans les muscles extérieurs, que le poids des couvertures ou le plus léger attouchement cause des douleurs très-vives.

C'est une chose remarquable que deux parties du corps, éloignées l'une de l'autre, sont rarement affectées en même tems. Lorsque la douleur a son siège près du nombril, & que la malade se plaint qu'il lui semble qu'on le perce, les muscles abdominaux sont quelquefois pèlotonnés, & quelquefois retirés vers l'épine avec toutes les parties qu'ils recouvrent. Quelle que soit la partie des intestins que la douleur affecte, le ventre est ordinairement tendu. La douleur, comme dans les autres coliques, n'augmente & ne diminue pas à différentes reprises, mais conserve la même intensité pendant des heures entières ; quelquefois elle a des paroxismes, & laisse deux ou trois heures de relâche. Le sphincter de la vessie & de l'anus sont toujours affectés ; quelquefois il en résulte des tenesmes & une strangurie ; quelquefois les urines sont totalement supprimées, & le

sphincter de l'anüs est tellement resserré, qu'il n'est pas possible de faire entrer un lavement.

Cette colique n'est jamais précédée de frisson, & très-rarement de fièvre; le pouls reste dans son état naturel, malgré la violence des douleurs. Les urines varient si fort, qu'on n'en peut tirer aucun pronostic. Lorsque la maladie est à sa fin, on sent, en général, une douleur aux bords des pieds & à l'extrémité des orteils qui sont rouges, enflés & comme goutteux. Il survient des sueurs qui soulagent & qui sont quelquefois accompagnées d'éruptions. Vers ce tems, le malade sent des tranchées qu'il distingue aisément des douleurs qu'il a éprouvées jusqu'alors; &, après avoir rendu une grande quantité d'excrémens, ressemblans quelquefois à des crottes de brebis, avec une matiere épaisse, noire ou brune, mêlée de sang, il est parfaitement rétabli.

Quelque modérée que soit la maladie, lors même qu'on la traite le plus méthodiquement, elle ne cesse guères que le quatrième, le cinquième ou le sixième jour; souvent même elle dure plus long-tems: mais, lorsqu'on la néglige, ou qu'on la traite mal, elle dure des semaines ou des mois entiers, donnant seulement quelques jours de relâche, & se termine à la fin en

une espèce particulière de paralysie des extrémités supérieures, la surdité, l'aveuglement, le délire, ou des accès d'épilepsie qui conduisent le malade au tombeau.

Lorsqu'on est assuré de la nature de la maladie, M. Warren prescrit de faire vomir le malade en lui faisant prendre huit onces d'une infusion de camomille; il prescrit ensuite vingt gouttes de teinture thébaïque, ou un grain d'opium qu'il répète de trois en trois heures jusqu'à ce que les douleurs soient apaisées, ou que le malade s'endorme: à son réveil, il continue la même manœuvre. Au bout de vingt-quatre heures de traitement, les douleurs sont considérablement diminuées, & le malade se sent de la disposition à manger. Il veut qu'on profite de cet intervalle pour lui donner quelque légère nourriture. Cette trêve ne dure ordinairement qu'un tems; les douleurs reviennent: il faut recourir à la même méthode, & continuer jusqu'à ce que le ventre cesse d'être tendu, & qu'on aperçoive les autres signes qui font connoître que la maladie est à son terme. On doit alors recourir aux purgatifs; M. Warren assure que les plus doux sont les meilleurs, & que deux gros de sel cathartique amer dissous dans l'eau chaude ou dans une infusion de fenné, répétés toutes les deux heures, purgent plus sûrement & plus promptement.

promptement que les draſtiques. Il a employé quelquefois à la place du ſel cathartique le ſoufre précipité en bol, à la doſe d'un demi-gros toutes les heures; ſouvent il y a ſubſtitué un gros de crème de tartre, répété également d'heure en heure, & quelquefois l'huile de Ricin, à la doſe d'une once, uni à l'eau par l'intermède d'un jaune d'œuf. Il conſeille de continuer quelques-uns de ces purgatifs juſqu'à ce que les inteſtins ſoient abſolument débarrassés, & que le malade ſoit délivré de toutes ſes douleurs. Si ces douleurs reparoiſſent après les purgations, il faut ceſſer ces remèdes & revenir à l'opium: au bout d'un ou deux jours, le ventre coule abondamment.

Si, après que la colique eſt diſſipée, les inteſtins reprennent naturellement leur fonction, il n'eſt plus beſoin de remèdes; mais il arrive ſouvent qu'il lui ſuccède une conſtipation: tant qu'elle dure, le malade eſt expoſé à une rechute; pour la prévenir, il faut travailler à rétablir la liberté du ventre. M. Warren n'approuve point l'uſage des ſudorifiques, ni des forts purgatifs que quelques médecins emploient pour guérir cette maladie; il prétend que les premiers allument la fièvre qu'on n'observe jamais ſans cela, & que les autres aggravent les douleurs. Il penſe que cette colique ne ſe termine jamais par aucune évacuation cri-

## 18 TRANSACTIONS MÉDICINALES.

tique; que les sueurs & les évacuations du ventre qui surviennent à la fin, sont l'effet de la détente des parties qui étoient précédemment dans un état spasmodique.

La saignée ne convient, selon lui, que lorsqu'il y a de la fièvre : dans tout autre cas, elle est inutile ou même préjudiciable. Les vomitifs, qui, au premier coup d'œil, paroîtroient indiqués, ne sont d'aucune utilité pour diminuer les douleurs ni abréger la maladie; le plus souvent, ils ne font que fatiguer le malade, mais quelquefois ils amènent les convulsions & le délire.

Le huitieme article contient l'histoire & la cure d'une difficulté d'avaler produite par une affection spasmodique de l'œsophage. M. Thomas Percival fut appelé pour voir une jeune fille de treize ans, qui, depuis quelques années, étoit sujette à une difficulté d'avaler fort singuliere : lorsqu'elle essayoit d'avaler quelque chose de solide, le morceau descendoit sans peine jusqu'à l'orifice de l'estomac; mais, lorsqu'il y étoit parvenu, il en étoit repoussé par un mouvement convulsif violent. Les liquides avalés lentement n'éprouvoient pas de résistance; mais, si elle les avaloit trop rapidement, ils étoient rejetés comme le reste. Les liqueurs tiédès passaient plus facilement que les froides, & la difficulté d'avaler

diminuoit sensiblement le soir. Cette jeune fille avoit eu ses règles à l'âge de neuf ans; mais, depuis ce tems, elles n'avoient reparu que deux fois d'une maniere fort irréguliere.

M. Percival, persuadé que cette maladie étoit spasmodique, prescrivit les remèdes suivans. 1<sup>o</sup> Il fit faire un mélange de quatre gros d'élixir de myrthe composé, & d'autant de teinture de valériane, & conseilla à la malade d'en prendre vingt gouttes, deux fois le jour, dans une tasse de thé de pouliot. 2<sup>o</sup> Il lui fit appliquer sur le creux de l'estomac un emplâtre composé de parties égales d'extrait mou de quinquina, de castor & de galbanum, d'un gros de camphre mis en poudre au moyen de l'esprit-de-vin, d'un scrupule d'huile de succin & d'une quantité suffisante de baume du Pérou. Il lui conseilla de tenir ses jambes & ses pieds chauds avec des bas de laine, de prendre ses boissons un peu tièdes, de vivre d'alimens légers & de boire de tems en tems un peu de vin: au bout de vingt jours, la difficulté d'avaler fut considérablement diminuée, son appétit étoit meilleur, ses forces revenoient. Elle commença alors à faire usage d'une potion qui lui avoit été prescrite dès le commencement, mais qu'elle avoit négligé de prendre; elle étoit composée d'un demi-grain

de mercure doux sublimé fix fois, de deux scrupules de mucilage de gomme arabique, d'autant d'esprit-de-nitre dulcifié, de fix gouttes de vin antimonié, de demi-once d'eau & d'un scrupule de sucre; elle prenoit cette potion le soir en se couchant: au bout de huit jours, elle la purgea, ce qui y fit ajouter l'elixir parégorique à la dose de vingt gouttes. Mais, comme on s'apperçut qu'elle portoit à la bouche, on la lui fit cesser; la malade fut guérie au bout de six semaines de traitement. M. Percival lui avoit conseillé un liniment volatil antispasmodique sur l'épine du dos, dont elle négligea d'abord de faire usage, mais qu'elle employa sans doute dans la suite. Je ne crois pas devoir le suivre dans les réflexions que cette observation lui donne lieu de faire sur les différens moyens que l'on pourroit mettre en usage pour traiter ce genre de maladie heureusement assez rare.

Je ne m'étendrai pas non plus sur les expériences que M. Daufon rapporte, article 9, pour prouver que les calculs humains sont de différentes natures, & que les uns se dissolvent dans les lessives alcalines caustiques, sans éprouver d'altération de la part des acides, tandis que d'autres se laissent dissoudre dans ces derniers menstrues, & paroissent résister aux alcalis.

M. Heberden paroît avoir pris à tâche,



dans le dixième article de ce Recueil, de combattre la plupart des idées reçues sur les maladies du foie ; il traite d'abord des pierres de la vésicule du fiel qu'il regarde comme la maladie la plus commune & la moins dangereuse de ce viscere. Les signes qui la font connoître le plus sûrement, sont la couleur jaune dont les yeux & la peau sont infectés, & la couleur grise des excréments. On peut la reconnoître d'une manière aussi sûre dans quelques personnes avant que la jaunisse ne paroisse à une douleur aiguë dans le creux de l'estomac, le pouls conservant en même tems sa lenteur naturelle. Dans quelques sujets, la douleur n'est presque rien, & se borne à un léger sentiment de mal-aise dans la région du foie ; ce que M. Heberden attribue à la place qu'occupe la pierre. Le foie ainsi que les conduits biliaires étant selon lui entièrement ou presque entièrement dénués de sentiment, tandis que les intestins sont d'une sensibilité exquise, il croit pouvoir conclure que, tandis que la pierre est dans le foie ou dans les conduits biliaires, elle n'occasionne que de légères douleurs : au lieu qu'elle ne peut distendre cette partie qui rempe entre les membranes du duodenum sans causer les douleurs les plus atroces.

L'expérience a appris qu'on pouvoit avoir des pierres dans la vésicule du fiel,

& même en rendre, sans que le malade éprouve de jaunisse ; mais M. Heberden ne croit pas, comme l'ont pensé la plupart des praticiens, qu'on puisse avoir la jaunisse sans avoir des pierres dans la vésicule ou dans les canaux biliaires. En conséquence, il paroît nier que la jaunisse soit un symptôme aussi commun dans les maladies hystériques que Sydenham l'a prétendu : il nie également que les malades atteints de jaunisse voyent les objets jaunes comme les anciens l'ont enseigné, & il se fonde sur ce qu'il ne conçoit pas comment les humeurs de l'œil & le nerf optique pourroient être infectés de bile lorsque le lait ne participe ni à la teinture, ni à l'amertume de la bile dans les personnes atteintes de la plus forte jaunisse, & que, quelque recherche qu'il ait pu faire, il n'a trouvé personne parmi ceux qu'il a vus atteints de cette maladie, qui ait éprouvé une semblable sensation.

Les signes qui dénotent la présence de cette espèce de pierre, lui paroissent si certains, qu'il regarde comme une chose superflue d'examiner avec tant de soin si les malades rendent quelque pierre. Les personnes atteintes éprouvent quelquefois une démangeaison insupportable : quelquefois elles sont tourmentées par un hoquet qui ne dénote cependant rien de funeste. Quoique

le défaut de stimulus dût rendre les personnes ictériques constipées, il n'est pas rare cependant de voir cette maladie accompagnée de diarrhée.

Les maladies qui affectent la substance même du foie, sont accompagnées d'un danger bien plus évident. Ce viscere est quelquefois attaqué tout-à-coup d'une inflammation violente compliquée de fièvre, qui conduit à une mort prompte, ou se termine en une maladie de langueur qui aboutit au même terme. Cette inflammation peut souvent lui être communiquée des parties voisines. Mais une maladie bien plus ordinaire, c'est celle qui commence comme dans les autres glandes, par un petit squirrhe qui s'étend peu à peu dans toute la substance. Ces squirrhes s'enflamment à différentes reprises : à la fin, le mal augmente ; il survient une petite toux & le hoquet, & la maladie se termine fréquemment par l'hydropisie & la mort.

Comme le foie est insensible, cette maladie n'étant pas accompagnée de douleur, les malades se plaignent seulement d'en sentir à l'épaule gauche. Lorsque le mal a fait un certain progrès, il survient des hémorragies par le nez, les gencives, l'estomac & les intestins. Il n'est pas rare que les malades, dont le foie est le plus affecté, n'éprouvent aucune jaunisse.

S'il n'y a qu'une petite partie du foie qui soit squirrheuse, on peut, par un régime rafraîchissant, empêcher la propagation du mal; mais, si on ne peut prévenir les inflammations fréquentes, l'embonpoint & les forces s'évanouissent promptement; &, si l'inflammation est assez grande pour causer la suppuration, il n'y a d'espoir de guérison que dans le cas où la rupture de l'abcès se fait de manière qu'il puisse se vider par les conduits hépatiques dans le canal intestinal, ou lorsque l'inflammation du foie lui a fait contracter des adhérences avec les parois de l'abdomen, dans lequel cas il se forme une tumeur qui s'ouvre extérieurement, ou qu'on peut ouvrir avec l'instrument.

Les squirrhes du foie peuvent être produits par les mêmes causes qui produisent la même affection dans les autres glandes du corps; mais la cause la plus ordinaire est l'abus des liqueurs fermentées, qui l'affectent beaucoup plus même que l'estomac auquel elles s'appliquent immédiatement; & c'est la raison pour laquelle les hommes y sont plus exposés que les femmes.

Outre ces maladies du foie, on a cru que la bile étoit la cause de plusieurs autres maladies, sans que le foie fût affecté d'une manière sensible. M. Heberden paroît peu disposé à la soupçonner de tout

le mal dont on l'accuse ; il croit que c'est plutôt par des idées de théorie que par des observations bien faites , qu'on a regardé sa putridité comme la cause des fièvres putrides bilieuses.

Dans le traitement de l'obstruction des canaux hépatiques par des concrétions bilieuses , il veut qu'on ait égard principalement à la douleur , & qu'on travaille à la calmer par l'usage des opiates , avant de songer à tenter autre chose. Le vomissement est le second symptôme qui exige l'attention du médecin ; il le regarde comme un effort que la nature fait pour déplacer la pierre. Il assure que l'expérience lui a appris qu'un vomitif donné lorsque la douleur étoit la plus aiguë , la calmoit plutôt qu'il ne l'aggravoit , & que jamais il ne la faisoit paroître de nouveau ; d'où il conclut qu'on doit y recourir dès qu'on est parvenu à calmer un peu les douleurs , & le répéter selon l'occasion. Il assure qu'on doit attendre les mêmes avantages des purgatifs qui augmentent le flux de la bile ainsi que des autres humeurs. Il préfère les purgatifs salins & les eaux minérales qui en sont imprégnées , parce que ce sont des remèdes dont on peut continuer long-tems l'usage sans inconvénient. Si la jaunisse est accompagnée de diarrhée , il faut seule-

## 26 TRANSACTIONS MÉDICINALES.

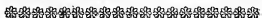
ment avoir l'attention de la contenir dans de justes bornes.

Il ne paroît pas compter beaucoup sur les prétendus dissolvans des pierres de la vessie ; & il assure avoir tenté de dissoudre ces pierres dans les lithontriptiques les plus vantés , sans avoir seulement pu les entamer ; & il pense que si le savon & les alcalis produisent quelquefois de bons effets , c'est qu'ils suppléent au défaut de la bile dans la digestion & l'évacuation intestinale.

Les anciens médecins nous ont transmis qu'une hémorragie abondante de la parine droite étoit une crise qui terminoit les maladies du foie. M. Heberden dit avoir vérifié ce pronostic sur une femme ictérique ; cependant il pense que cette hémorragie , semblable à toutes celles qui surviennent dans les autres squirrhes , est plus souvent funeste que salutaire.

*Je me réserve de faire connoître les autres pièces qui composent ce Recueil , dans un second Extrait.*





## OBSERVATION

*Sur un Fœtus monstrueux ; par M. GASTELIER , docteur en médecine à Montargis.*

L'observation que je vous envoie , m'a paru rare & intéressante : si vous en portez le même jugement ; je vous prierai d'en faire part au public en l'insérant dans votre Journal.

Marie-Marthe Pinçon , femme de Thomas le Boueq , vigneron , âgée de vingt-deux ans , & demeurant à Ferrières , petite ville du Gâtinois , accoucha , le 2 Janvier 1771 , au terme de cinq mois & demi , de deux enfans. L'un avoit la conformation naturelle & proportionnée à son âge ; l'autre , d'une conformation monstrueuse , fait le sujet de cette observation. J'aurois désiré le faire dessiner , mais différentes circonstances m'en ont empêché : je vais tâcher d'en donner la description la plus exacte & la plus détaillée qu'il me sera possible.

Celui des deux embryons qui avoit une conformation naturelle & proportionnée au terme de la grossesse , étoit une fille ; l'autre est venu au monde , la face regardant le sacrum , les bras étendus le

long du corps, les jambes répliées derrière le dos, les pieds & les talons aplatis, & appliqués à la partie postérieure de la tête, vers le haut de l'occiput, les pointes des pieds tournées du côté des tempes : il avoit un placenta isolé assez considérable, & qui ne communiquoit en rien avec celui de son jumeau ; il n'avoit point de cordon ombilical : lorsqu'il a été tout-à-fait sorti au-dehors, je l'ai examiné fort scrupuleusement, & voici ce que j'y ai observé.

1<sup>o</sup> Sa tête étoit monstrueuse, & de beaucoup plus considérable que l'âge du sujet & ses autres parties ne le comportoient ; elle étoit portée sur son tronc, d'où elle n'étoit séparée que par un léger étranglement qui lui servoit de cou : la face étoit aussi prodigieusement large.

2<sup>o</sup> Sa poitrine & son bas-ventre ne formoient qu'une seule & même cavité, à laquelle étoit jointe une poche membraneuse d'un tissu extrêmement fin, & si diaphane, que, l'enfant ayant survécu une bonne heure à sa naissance, on voyoit très-distinctement les mouvemens du cœur qui portoit sur l'os des îles du côté gauche.

3<sup>o</sup> Les fesses étoient situées par-devant & un peu en-dessous, c'est-à-dire, qu'elles regardoient le visage, de manière que, par cet arrangement extraordinaire, elles étoient antérieures, au lieu d'être postérieures. La



poche membraneuse dont je viens de parler, & que je ne crois être autre que le péritoine lui-même, tiroit son origine en s'amincissant peu à peu des tégumens qui recouvroient le sternum, & venoit se perdre dans ceux des fesses. Cette poche étoit très-lisse & très-unie, n'étant point perforée pour recevoir le cordon ombilical qui n'avoit jamais existé, comme je l'ai déjà dit plus haut.

4° Sur chaque côté des fesses se trouvoit une petite appendice, chacune en forme de crête, de la grosseur d'un tuyau de plume, & de la longueur de trois à quatre lignes; elles ressembloient aux nymphes, dans leur milieu, on remarquoit un bouton charnu : un cercle géométriquement tracé dans la peau, sans pénétrer au-delà, en formoit l'enceinte.

5° A la place où sont ordinairement les fesses, étoit une protubérance charnue, plus grosse que le poing, irrégulièrement sphérique, séparée des fesses par un sillon transversal, & qui imitoit très-bien la marge de l'anus.

6° A côté de cette masse charnue, un peu inférieurement, on voyoit une espèce de cicatrice qui sembloit tirailler cette masse charnue par différentes brides, & paroissoit être le point de réunion des tégumens de l'omoplate & des fesses.

7° Les bras étendus le long du corps, ne présentoient rien qui fût dans le cas d'être noté; mais les extrémités inférieures étoient posées le long du dos, de manière qu'en les abaissant pour leur donner la situation ordinaire, elles présentoient le gras de jambes par-devant & la crête du tibia par-derrière, & ainsi de la cuisse dont la partie antérieure regardoit le dos, tandis que la postérieure étoit, située par-devant.

8° Je n'ai pu découvrir ni anus, ni parties sexuelles extérieurement.

Après avoir suivi à l'extérieur toutes les parties de cet avorton monstrueux, sans d'autres secours que ceux des yeux & des mains nus, j'ai observé le même ordre, le scapel à la main, pour, en examinant de plus près, y découvrir ce que l'intérieur sembloit nous dérober de plus important. J'ai commence :

1° Par le crâne où je n'ai rien trouvé, non plus qu'à la face, digne d'être remarqué.

2° J'ai passé à l'examen de la poche membraneuse, qui, de même qu'un gros bâton, formoit au-dehors un volume très-faillant; c'étoit un supplément que la nature s'étoit ménagée pour contenir les viscères du bas-ventre qui étoient dans cet ordre-ci : l'épiploon peu considérable & très-mince en revêtoit la majeure partie; le foie fort volumineux occupoit le plus

grand espace de ce bâton membraneux ; au-dessous , se trouvoit l'estomac , qui étoit d'un très-petit volume au grand cul-de-sac duquel adhéroit la rate , dont la grosseur éga-loit à peu près celle d'un haricot ; du même côté , un peu plus bas , se trouvoit la capsule atrabilaire , dont la grosseur n'égalait pas celle d'une noisette ; la vésicule du fiel occupoit sa place ordinaire , c'est-à-dire , la partie concave du grand lobe du foie ; le mésentere ; que j'aurois plutôt pris pour une membrane anrachnoïde par son extrême exiguité , embrassoit dans sa duplicative le tube intestinal qui étoit peu considérable & sans connexions par en bas , car il flottoit dans le tissu cellulaire qui se trouve ordinairement en quantité entre les deux lames du mésentere ; ses connexions par en haut étoient , à l'ordinaire , avec le pylore dont il est , à proprement dire , la continuité : mais , par en bas , il n'en avoit , & n'en pouvoit avoir aucunes , puisque l'os sacrum & le coccx étoient recouverts dans leur partie antérieure du thimus , des poumons & du cœur , & que la vessie urinaire , la glande prostate & les vésicules séminaires , ainsi que le vagin , manquoient absolument. Enfin , d'après l'examen le plus scrupuleux , j'ai observé que le pancréas , les reins , les vaisseaux émulgens , le rein succenturiel du côté droit , toutes les parties de la géné-

ration de l'un & l'autre sexe , les uretères & la vessie , manquoient complètement. Après avoir enlevé les viscères que je viens de détailler plus haut , j'ai suivi cette poche membraneuse jusques dans ses derniers retranchemens , ce qui m'a mis à même de juger de son extrême divisibilité ; car elle faisoit les plus grands frais dans cette disposition des viscères , en fournissant à chacun d'eux une enveloppe particuliere. Elle tapissoit l'intérieur du thorax , & formoit dans sa partie déclive une lame simple , qui , se portant obliquement de devant en arriere & de haut en bas , tenoit lieu de diaphragme , à travers laquelle passaient le thimus , les poumons & le cœur. Le thimus étoit placé immédiatement au-dessous de ce mince septum diaphragmatique ; cette glande étoit très-volumineuse , ce qui est dans l'ordre naturel à cet âge. Le cœur , qui avoit un péricarde de même composition que le diaphragme , étoit situé entre les poumons , d'où il s'écartoit pour porter sa pointe jusques sur la crête de l'os des îles du côté gauche ; son volume & sa structure n'avoient rien de notable ; mais les poumons , dont la couleur étoit d'un rouge brun , étoient comme résserrés sur eux-mêmes , tant ils étoient petits. Comme d'un côté j'avois observé pendant un tems , ainsi que quantité de personnes , les mouvemens du

cœur ,

cœur; & que de l'autre l'extrême exigüité de ces corps spongieux m'avoit frappé au point de douter du développement des vésicules aériennes, je me suis avisé d'en jeter deux petits morceaux dans un vase d'eau, ensuite je les y jetai entiers. Dans l'un & l'autre cas, ils se sont constamment précipités au fond; d'où j'infere qu'un enfant peut, pendant un certain tems, survivre à sa naissance sans respirer, & que dès-lors l'expérience mise en usage pour absoudre ou condamner les personnes accusées d'infanticide, n'est rien moins que tranchante. D'ailleurs Overkan, dans son *Economie animale*, donne plusieurs observations d'enfants morts avant leurs naissances, & dont les poumons jetés dans l'eau furnageoient, parce qu'à la faveur des efforts de l'accouchement & de la rupture de ses enveloppes, l'enfant, dit-il, respire avant que de mourir. C'est ce qu'il faudroit prouver.

Riviere nous donne comme quelque chose d'extraordinaire, (& ce l'est en effet,) d'avoir trouvé dans un sujet l'estomac & l'épiploon logés dans la poitrine; Bartholin rapporte aussi avoir vu la même chose: mais ici nous voyons quelque chose de beaucoup plus extraordinaire, puisque les viscères du bas-ventre, dont je viens de faire l'exposition, se trouvent logés partie dans la poche membraneuse, partie dans

la poitrine, & que ceux de cette capacité se trouvent placés bien au-dessous de ceux du bas-ventre, dont ils sont séparés par une lame qui, partant de la poche membraneuse, tient lieu de diaphragme, comme nous l'avons déjà dit plus haut.

D'après cet exposé-ci, il seroit fort difficile de limiter les régions qui sont nécessairement confondues : où placeroit-on l'épigastre, l'ombilic & l'hypogastre, ainsi que leurs régions latérales ? Jusqu'ici il nous manque bien des viscères & tous les muscles abdominaux. La nature semble s'être plu à tout confondre ; car le désordre est tel, qu'il est, pour ainsi parler, impossible de le décrire avec ordre.

3<sup>o</sup> J'ai passé à la dissection des fesses, où je n'ai découvert que ce que j'ai observé extérieurement ; il n'y a de merveilleux que leur situation par-devant, & ce cercle qui étoit comme buriné sur leurs tégumens, ainsi que ces productions charnues qui semblent avoir été jetées là comme par hasard, & qui ne pénétroient pas jusqu'à la membrane adipeuse ; les muscles fessiers étoient bien destinés de chaque côté.

4<sup>o</sup> La masse charnue, que j'ai dit plus haut être au lieu & place des fesses, & en être séparée par un large sillon transversal, contenoit beaucoup de tissu cellulaire, la majeure partie des muscles des cuisses,

quelques-uns du dos qui avoient échappé à la corrosion de la matiere purulente, ou qui n'avoient point été détruits par la cicatrice située dans sa partie latérale & inférieure. Cette tumeur parasite avoit jeté quantité de racines sur la partie postérieure des dernières vertèbres dorsales, de toutes les lombaires, du sacrum & du coccx. Après avoir enlevé cette masse informe & la cicatrice qui y étoit adhérente, j'ai trouvé une excavation considérable, produite probablement par le pus qui avoit emporté toutes les apophyses épineuses & obliques des vertèbres ci-dessus mentionnées, qui avoit dépouillé le canal vertébral de la moëlle épiniere, ainsi que de la queue-de-cheval, laquelle excavation se prolongeoit par en haut jusqu'aux premières vertèbres cervicales, & par en bas jusques dans l'intérieur du bassin qui se trouvoit renversé en arriere, ainsi que nous allons le voir en examinant le squelete. L'excavation étoit tapissée d'une membrane très-lisse, & ne laissoit entrevoir aucune trace de matiere purulente que j'ai peut-être mal-à-propos préjugée par l'absence des apophyses épineuses, obliques, & de la moëlle épiniere. Car enfin, que seroit devenue cette matiere purulente? Mais aussi, que signiferoit cette cicatrice considérable & bien marquée à l'extérieur?

5<sup>o</sup> Mon étonnement fut encore bien

plus grand, lorsqu'en suivant cette excavation par en bas, je découvris dans le fond du bassin, en levant le fillon transversal, la vessie urinaire dont le col étoit renversé, & l'extrémité inférieure des muscles épigastriques qui venoient se terminer à la symphise du pubis située par derrière : je les suivis dans leurs directions, & j'ai observé que leurs insertions supérieures étoient, à l'ordinaire, très-bien, mais que ces muscles s'étoient dévoyés en se contournant par derrière les côtes, & que, quoiqu'écartés par la masse charnue, ils se rejoignoient au-dessous, pour aller se fixer à la symphise du pubis & à la crête de l'os des îles. Les muscles droits, obliques & transverses, étoient très-bien marqués, & sur-tout du côté droit : quant aux pyramidaux, ils manquoient ; mais cela arrive très-communément chez les sujets même les mieux conformés. La vessie étoit très-peu volumineuse : j'ai écarté ses parois, qui étoient comme collées, en y soufflant de l'air. La cavité du bassin étoit continue avec toute l'excavation vertébrale, laquelle excavation avoit pour voûte toute la masse charnue & la cicatrice ; pour parois, les muscles abdominaux ; & pour fond, le canal vertébral lui-même. Auroit-on jamais pu s'imaginer qu'après avoir examiné l'extérieur & l'intérieur abdominal, où nous



n'avions trouvé ni muscles , ni vessie urinaire , nous eussions retrouvé & les uns & les autres dans des lieux si peu faits pour les recevoir ? Il étoit bien plus naturel de croire qu'ils manquoient , ainsi que plusieurs autres viscères au moins aussi essentiels. La région épigastrique est transposée ici par derrière au lieu & place de la sacrée ; les muscles du bas-ventre viennent occuper la place de ceux du dos , des lombes & des cuisses , & forcent ceux-ci à se retirer en peloton dans la masse charnue où ils s'étoient logés.

6° Les muscles du cou venoient se confondre dans les digitations & attaches supérieures des muscles épigastriques , & ne présentoient rien de remarquable. Tel est le désordre , que l'imagination la plus féconde pourroit à peine se le représenter. Nous avons d'abord examiné cet enfant abortif , tel qu'il s'est présenté en descendant du sein de sa mère , ensuite tout ce que l'extérieur de son corps nous offroit de curieux , sans avoir recours à des secours étrangers ; après cela , nous avons fouillé dans ses viscères , pour lire dans chacun d'eux , en particulier , tout ce que nous avons pu y débrouiller : maintenant il nous reste à considérer sa charpente osseuse : le détail des différentes pièces qui la composent ne sera pas long ; d'ailleurs , d'après

L'exposé que je viens de faire, il est aisé d'avoir l'idée de sa structure ; & je dois même ajouter aussi que, d'après l'inspection du squelete, que j'ai dans mon cabinet, on est dans le cas de juger de la plus grande partie des défauts de conformation dont je viens de faire l'histoire.

7°. Les os du crâne & de la face avoient leur conformation naturelle ; mais il n'en étoit pas de même de ceux de la boîte pectorale , car les différentes pièces qui composent son enceinte antérieure & latérale, je veux dire, les côtes étoient rapprochées les unes des autres à la maniere d'un éventail à demi-ouvert : ces pièces varioient en outre dans le nombre ; car j'en ai trouvé onze du côté droit, sçavoir, six vraies & cinq fausses, dont la dernière s'appuyoit sur la crête de l'os des îles ; & du côté gauche, six seulement, qui paroissent toutes vraies, la dernière vraie manquant, ainsi que les cinq fausses, au défaut desquelles on appercevoit une languette osseuse qui ressembloit au cartilage ensiforme. La deuxième côte du côté gauche étoit biceps par son extrémité vertébrale, c'est-à-dire qu'elle présentoit, en partant des vertèbres, deux portions distinctes & séparées qui se réunissoient ensuite en une seule qui alloit se terminer au sternum. La colonne vertébrale étoit courbe vers son milieu, d'arriere

en avant, de manière que la partie antérieure du sacrum & du coccix, qui doit être enfoncée & déjetée en arrière, formoit au contraire une saillie considérable en devant, & faisoit le même effet en devant qu'elle fait ordinairement par derrière. On voyoit ensuite, toujours en devant, les parties postérieures des os ilion, ischion & pubis : étant obligé de renverser le sujet pour voir tout ce qui se trouvoit dans la partie postérieure, j'e trouvai la partie antérieure de la symphise du pubis & les fémurs, tibia, péronés, qui présentoient leur partie postérieure, tandis que l'antérieure regardoit l'épine vertébrale, ainsi que la rotule & les pieds, qui étoient comme écrasés. Les péronés, au lieu d'être dans la partie postérieure & latérale externe, se trouvoient chez le sujet dans la partie interne du tibia. Revenons aux vertèbres, que nous avons considérées en devant, dans l'endroit de la courbure de cette colonne, depuis les dernières vertèbres dorsales, toutes les lombaires, le sacrum & le coccix y compris : leurs corps étoient creusés dans les deux tiers, & formoient un vuide assez considérable pour loger un œuf de pigeon, toutes les apophyses épineuses, transverses, & quelques obliques étant emportées, comme j'ai déjà eu occasion de le dire plus haut. Les os ilion, ischion & pubis, dont nous avons ob-

fervé en devant la partie postérieure, c'est-à-dire la convexe, présentent ici en arriere leur partie antérieure ou concave, & conséquemment la cavité du bassin.

Le squelete est arqué, ainsi qu'il étoit en venant au monde, c'est-à-dire qu'en posant sa tête sur un plan, les pieds s'y trouvent aussi, & représente la même figure que ces faiseurs de tours de force, qui s'arquent le corps en le renversant par-derrriere.

Le sujet de cette observation-ci nous présente quantité de phénomènes que je laisse aux physiologistes à expliquer. Il nous convaincra, 1<sup>o</sup> d'une maniere péremptoire, que l'enfant peut se nourrir & prendre accroissement dans le sein de sa mere, par d'autres voies que par celle du cordon ombilical. 2<sup>o</sup> Il nous met dans le cas d'examiner plus scrupuleusement cette expérience relative au développement des poumons, immédiatement après la naissance, & de la rejeter comme très-fautive, puisqu'il a survécu une bonne heure à sa naissance, sans qu'il soit prouvé que ses poumons se soient développés; & qu'au contraire, ils se sont rendus impénétrables à l'air; ce qui sembleroit favoriser l'opinion de certains physiciens, qu'un enfant peut vivre pendant un tems sans respirer; & ce qui détruiroit, de la maniere la plus victorieuse, les prétentions d'Overkan, qui veut que les

enfans respirent avant que de naître. 3<sup>o</sup> Il sembleroit aussi nous faire entrevoir, par la privation de quantité d'organes, je ne dis pas seulement nécessaires, essentiels, mais même indispensables pour la conservation & son accroissement; nous faire entrevoir, dis-je, qu'à la maniere de toutes les graines confiées dans le sein de la terre, l'enfant végéteroit dans celui de la mere, & y croîtroit sans tirer aucuns secours de ses propres organes, qui sont cependant faits pour s'en prêter mutuellement. 4<sup>o</sup> Enfin tous les défauts de conformation qu'il réunit, toutes les transpositions qu'il nous offre, sembleroient nous conduire tout naturellement à croire qu'un mécanisme aveugle préside en général à notre génération, & que les productions que nous considérons comme monstrueuses, sont l'effet de certains mouvemens tout-à-fait hors de l'empire de l'ame, uniquement opérés par la disposition organique des parties. Au surplus, je n'ose hasarder aucune réflexion sur la cause qui a pu produire un tel désordre dans les différentes parties de l'avorton monstrueux dont est question, & qui est d'autant plus surprenant, qu'il réunit à-la-fois vices de conformation par défaut, par transposition, & même par excès de parties. Comment pourrions-nous espérer d'apporter quelque raison tant soit peu plausible des écarts de la nature dans

la génération, puisqu'après les travaux auxquels se sont livrés les plus grands physiciens, l'on est forcé d'avouer qu'elle n'est pas moins impénétrable qu'auparavant, & qu'ils ont multiplié les systèmes, sans parvenir plus sûrement à la vérité ?

N. S. Je viens de voir depuis quinze jours un enfant qui est venu au monde avec vingt-six doigts, sçavoir, sept à chaque pied, & six à chaque main ; c'est l'enfant d'un jardinier qui demeure dans un des fauxbourgs de cette ville.

## DESCRIPTION

*D'un Enfant monstrueux; par M. GACON,  
médecin pensionnaire de la ville & de  
l'hôpital de Bagé en Bresse.*

Benoîte Monget, femme de Louis Constant, laboureur de la paroisse de Chevroux, diocèse de Lyon, justice de Bagé-le-Châtel, âgée de vingt-huit ans, déjà mere de plusieurs enfans bien conformés, au terme d'une grosse ordinaire, accoucha, le 14 de ce mois, d'un monstre biceps, moins grand & moins pesant qu'un enfant ordinaire qui naît au terme de neuf mois.

Cet enfant a deux têtes bien conformées, mais d'un volume inégal ; car la gauche est bien d'un quart plus grosse que la droite :

chacune a deux yeux, deux oreilles, un nez, une bouche où je n'ai point trouvé de dents, un cou proportionné aux autres parties, & séparé de l'autre jusqu'à l'épaule; en un mot, ces deux têtes ne présentent rien de remarquable. Je ferai seulement observer que la droite, ou la plus petite, a donné des signes de vie pendant demi-heure, & que l'autre, quoique plus grosse, n'a vécu que quelques minutes : quant à la mere, elle a beaucoup souffert, mais elle se porte bien.

En regardant cet enfant par-devant, on n'apperçoit que deux bras, parce qu'antérieurement les deux corps, ou, pour mieux dire, les deux thorax, sont réunis, dès la fin du cou, par une membrane qui s'attache de chaque côté entre le sternum & la mamelle, de manière qu'on ne voit aussi que deux mamelles, les deux autres, ou celles qui sont internes, étant cachées dans le lieu de la jonction des deux corps : il en est de même des deux épaules & d'une partie des clavicules ; on voit cependant deux sternum qui se terminent à un seul cartilage xiphoïde ; ce qui me fait présumer que les deux œsophages vont aboutir au même estomac, & que l'abdomen, qui est unique, ne renferme que les viscères d'un seul individu ; ce qui le confirme, c'est qu'à l'extérieur on ne trouve qu'un

nombril, un bassin, une verge, deux testicules, deux cuisses, deux jambes & deux pieds, qui n'ont rien de remarquable.

En examinant ce monstre par-derrière, on apperçoit deux autres bras aussi grands & aussi-bien formés que les deux premiers; ils sont entrelassés l'un dans l'autre, comme lorsque deux personnes s'embrassent étroitement, de sorte que celui de la tête gauche est passé sur l'épaule de la tête droite; ce qui fait que postérieurement les deux thorax ne sont attachés qu'au dessous des aisselles: de ce côté, on voit quatre omoplates, quatre bras, quatre rangs de côtes & deux colonnes vertébrales; mais à la hauteur des lombes, les deux épines du dos se confondent pour ne former que deux hanches, deux fesses, un anus, &c. On remarque seulement que c'est le thorax de la grosse tête, qui se contourne davantage, & va se perdre dans celui de la petite. Quoique on l'ait dû comprendre, j'ajouterai encore que les deux têtes regardent du même côté, ainsi que les deux pieds, & que les quatre omoplates sont à peu près rangées sur la même ligne.

Il ne m'a pas été possible de disséquer, d'ouvrir, ni même d'examiner de bien près ce petit monstre biceps, parce que son père, qui a peine à vivre de son travail, pour en tirer quelque profit, l'a renfermé



D'UN ENFANT MONSTRUEUX. 45  
dans un bocal de verre plein d'eau-de-vie ;  
& le promene de ville en ville ; sans cela ,  
j'aurois pu décrire les parties internes.

Vous voyez, Monsieur, que cet enfant  
ressemble beaucoup à celui de la femme  
de Jean Gourdain, dont M. Mavisy nous  
a donné la description dans le Journal  
d'Octobre de l'année dernière.

---

## OBSERVATION ANATOMIQUE

*Sur l'étendue des Muscles sterno-mastoï-  
diens, trouvée dans un cadavre ; par  
M. BOURIENNE, chirurgien-major des  
armées du roi, de l'hôpital militaire de  
Saint-Omer, &c. en Corse.*

L'hiver de 1760 à 1761, lorsque je  
faisois un cours d'anatomie à Cassel en  
Hesse, en faveur des élèves en chirurgie  
de l'armée, on apporta dans l'amphitéâtre  
un grenadier fort & musculeux, pour ser-  
vir aux préparations des leçons anatomi-  
ques ; en disséquant les muscles de la res-  
piration, je trouvai deux bandes musculai-  
res sur les parties latérales du sternum, sé-  
parées l'une de l'autre de deux travers de  
doigt, & larges de trois. Comme cela me  
parut extraordinaire, je les suivis, afin de  
m'assurer de leurs attaches ; je fis une inci-

## 46 OBSERVATION ANATOMIQUE

sion aux tégumens & au corps graisseux jusqu'aux parties latérales du cou, de chaque côté ; je m'apperçus que les deux bandes charnues étoient la continuation des muscles sterno-mastoïdiens : ils étoient attachés, à l'ordinaire, aux apophyses mastoïdes, inférieurement au sternum & à la clavicule, non pas par deux principes tendineux, comme on le remarque ordinairement ; ils ne faisoient que glisser sur les parties, & se continuoient sans interruption par deux bandes charnues sur les parties latérales du sternum, jusqu'aux muscles droits du bas-ventre, où les fibres se confondoient sans aucune apparence d'interfection tendineuse.

Peut-être que si on examinait plus souvent les cadavres, on observeroit plus communément ces sortes de variétés ; le Journal de médecine en fait mention dans les muscles & les tendons des extrémités. Ces connoissances pourroient être utiles dans le cas où on est obligé de donner des attitudes particulières à un blessé, soit pour réduire une luxation, soit pour faire une opération. Le célèbre Winslow a recommandé, il y a long-tems, de faire fléchir la tête & la poitrine, pour mettre les muscles du bas-ventre dans le relâchement, lorsqu'on veut réduire une hernie par le *taxis*. Cette variété dans les muscles mastoïdiens, doit

nous faire redoubler d'attention sur la position qu'on doit donner aux malades, soit dans les hernies, ou les plaies de bas-ventre avec issue des parties flottantes.

---

## OBSERVATION

*Sur une Leucophlegmatie; par M. TABARY,  
médecin de l'Hôtel-Dieu d'Aix.*

Une femme septuagénaire, belle-mère de la blanchisseuse de l'hôpital de la Miséricorde de cette ville d'Aix, après avoir soutenu les assauts d'une fièvre assez aiguë, qui avoit heureusement disparu à l'aide de quelques légers secours, fut presque aussitôt travaillée d'un œdème universel, qui prenoit tous les jours un nouvel accroissement, en dépit des hydragogues, des apéritifs, & des toniques proportionnés au degré du mal, aussi-bien qu'aux forces & à l'âge de la malade.

Déjà notre leucophlegmatique étoit malheureusement parvenue à ce déplorable état, où il n'est presque plus question que des besoins de l'ame; elle avoit les jambes, selon le vulgaire, aussi grosses que des barrils, les cuisses plus volumineuses encore, & tout le bas-ventre prodigieusement élevé; lorsque son directeur spirituel

lui conseilla de prendre la poudre d'Ailhaud : on m'instruisit bientôt de ce zèle plus qu'apostolique ; mais, comme je suis en usage de proscrire de ma pratique tout remède dont j'ignore la composition, presque en même tems je me mis en devoir de m'opposer à l'administration de celui-ci, à la place duquel j'ordonnai le suivant :

R<sup>x</sup>. *Squille en poudre.* . . . . . gr. vj.  
*Nitre purifié en poudre.* . . gr. xij.  
*Cannelle pulvérisée.* . . . . . gr. ij.

Mélez bien le tout pour une dose, à prendre soir & matin, en avalant par-dessus un verre de tisane apéritive.

Notre malade n'avoit pas encore employé trois paquets de cette poudre, que les urines commencèrent à couler abondamment ; bientôt elle n'eut presque d'autre besogne que de les lâcher : chaque jour, & comme à vue d'œil, les enflures s'affaïsoient, à proportion que le couloir renal séparoit plus de sérosités ; si bien que la leucophlegmatie, en cédant à cet unique secours, disparut insensiblement, à quelque élévation près au-dessous des cuisses, communément fort opiniâtre, & qui a dû se dissiper d'elle-même dans la suite. Ainsi s'opéra cette guérison qu'on n'avoit pu obtenir de tous les autres secours administrés en pareil cas, mais encore si solidement, qu'elle

qu'elle date de deux ans au moins, & qu'actuellement le sujet s'offre quelquefois à ma rencontre, dans les rues, plein de santé.

Je dirai succinctement, au sujet de la squille, que Celse la conseille à l'extérieur sur les tumeurs aqueuses; que Van-Swieten avoit coutume de la tenter avant que d'en venir à la paracentèse, comme si on devoit peu espérer de tout autre secours. Tissot la vante aussi beaucoup contre l'hydropisie, & assure même qu'elle lui a toujours réussi, à la modicité de la dose, qui, sans purger, n'agit que par la voie des uretères. Que de puissans motifs pour engager les modernes à se servir d'un si grand remède!

Au reste, nous devons cette heureuse combinaison de la squille avec le nitre à M. Astruc, qui nous l'a décrite à l'occasion de l'hydropisie de matrice; du moins, je ne sçache personne que lui qui nous ait fait un si beau présent. J'ajouterai, en finissant, que M. Daquin nous a déjà fait part, en ce Journal, du succès de ce mélange contre une ascite guérie ainsi, après qu'on avoit été obligé de faire la ponction.



## EXPÉRIENCES NOUVELLES

*Sur la destruction du Diamant dans les vaisseaux fermés ; par MM. D'ARCET & ROUELLE.*

*Veni , & vide. ROYSCH.*

Toute la discussion qui s'est élevée au mois d'Avril dernier au sujet de mes expériences sur le diamant , & qui a si fort occupé le public pendant quelque mois , se réduit à trois points principaux.

1<sup>o</sup> Le diamant se détruit-il dans les vaisseaux fermés , comme je l'ai avancé d'après les expériences multipliées que j'ai faites dans mes boules de porcelaine ?

2<sup>o</sup> Si le diamant se détruit dans les vaisseaux fermés , est-ce une véritable décrépitation , un simple écartement mécanique de ses parties , qui sont séparées les unes des autres , & poussées au loin par l'expension d'une cause quelconque , comme cela arrive lorsque les sels , le sel marin , entr'autres décrépitent au feu , ou , comme font les quarts & certaines poteries , lorsqu'on les expose à un feu subit ?

3<sup>o</sup> Enfin le diamant se conserve-t-il dans la poudre de charbon , comme on l'a conclu affirmativement d'après le procédé de M. Maillard , célèbre joaillier , & de la plupart de messieurs les joailliers ses confrères ?

Comme toute cette discussion n'est venue que d'après ce que j'ai avancé dans mon dernier Mémoire, & que tout ce qu'on a écrit depuis là-dessus, n'a fait que rendre la question plus embarrassée & plus obscure, j'ai cru qu'il falloit d'abord répéter & retourner mes expériences avec soin & à tête reposée; c'est ce que j'ai fait avec M. Rouelle, qui a bien voulu se joindre à moi pour cet objet.

Je demande seulement qu'on me permette de faire ici, avant tout, une réflexion bien importante d'abord pour la chose en elle-même, & très-intéressante aussi pour moi; c'est qu'il seroit d'une extrême injustice de juger des expériences que j'ai toujours faites avec beaucoup de tems & de patience, à un feu qui cuit une porcelaine très-dure, à un feu de plusieurs jours & quelquefois d'une semaine entière, par d'autres expériences faites avec une étonnante précipitation, dans des vaisseaux mal fermés ou grossièrement lutés, & dans un feu de deux & trois heures, quelque intensité qu'on lui ait donnée, avec quelque intelligence qu'on l'ait conduit: c'est pourtant ce qui est arrivé en public dans le sein même de l'académie.

Il est à propos aussi de connoître les vaisseaux dont nous nous servons, & de quelle maniere nous les avons fermés.

## 52 EXPÉRIENCES NOUVELLES

Nous faisons des boules & des creusets de porcelaine, tels qu'ils sont représentés dans la planche qui se trouve à la fin de ces observations; ces vaisseaux ont communément l'épaisseur de deux & trois lignes; leur diamètre intérieur varie depuis la grosseur d'un pois jusqu'à un grand pouce, plus ou moins. Ils ne sont percés que d'un trou dont le diamètre est depuis une ligne & demie jusqu'à quatre lignes tout au plus. Ce trou se bouche exactement avec une cheville aussi de porcelaine cuite, usée dedans, précisément de la manière qu'on bouche les flacons de crystal.

Ce manuel est nécessaire, lorsqu'on veut travailler sûrement, proprement & avec facilité.

Mais ce n'est pas assez d'avoir des creusets qui bouchent exactement, il faut aussi des précautions pour les bien sceller, & pour ne pas laisser dans l'intérieur de l'air qui briserait les vaisseaux lorsqu'il entreroit en expansion, ou feroit erreur dans l'expérience.

Le moyen consiste à les chauffer assez fortement lorsqu'ils sont chargés, afin de les boucher à chaud; alors on frotte très-légèrement le bouchon d'une matière vitreuse très-fusible; on l'arrête & on l'assujettit extérieurement en l'enduisant d'une autre matière, qui fond assez facilement & résiste



SUR LA DEST. DU DIAMANT, &c. 53  
ensuite au plus grand feu ; quelquefois nous  
les scellons à la lampe d'émailleur, ou sous  
une moufle au fourneau de coupelle.

### PREMIERE QUÉSTION.

*Le diamant se détruit-il dans les vaisseaux  
fermés, comme je l'ai avancé d'après les  
expériences multipliées que j'ai faites dans  
mes boules de porcelaine crue ?*

C'est à de nouvelles expériences à ré-  
pondre pour moi.

1. Trois petits diamans pesant, ensemble  
un quart de grain, poids de marc, ont été  
enfermés de la maniere indiquée dans une  
petite boule de porcelaine bien cuite, du dia-  
mètre dans l'intérieur d'une petite balle de  
pistolet ; la boule a été mise quarante-cinq  
heures dans un fourneau où la porcelaine  
n'a pas bien cuit. Lorsque nous l'avons cassée,  
nous avons d'abord reconnu nos trois dia-  
mans ; ils étoient alors blancs, mats, &  
avoient l'air d'être décomposés ; on distin-  
guoit parfaitement, sur-tout à la loupe, qu'ils  
étoient formés de lames appliquées les unes  
sur les autres (a), & dans un état absolument  
différent de celui où nous les avons mis ;  
cependant ils conservoient leur dureté pre-

(a) Nous n'avons pas toujours trouvé la même  
disposition dans l'arrangement des parties du dia-  
mant ; quelquefois ce sont des filets, souvent ce  
n'est qu'un amas de petites parties sans ordre.

#### 54 EXPÉRIENCES NOUVELLES

miere, & coupoient encore le verre aussi facilement qu'avant d'aller au feu ; nous avons jugé à l'œil qu'ils avoient perdu la moitié de leur volume.

2. Nous avons remis ces trois diamans, avec un quatrème aussi très-petit, qui avoit déjà été au feu, dans une nouvelle boule de porcelaine bien cuite & parfaitement lutée ; elle a été sept heures au grand feu dans un fourneau à vent : nous l'avons ensuite cassée ; &, quoique l'intérieur fût blanc, néanmoins tous les diamans étoient noirs, & ne paroissent pas avoir perdu grand chose de leur poids. Nous rendrons compte ailleurs de cette singularité dans la couleur ; ce sont les seuls que nous n'ayions pas pésés.

3. Nous avons enfermé un petit diamant pesant  $\frac{3}{4}$  de grain dans une petite boule de porcelaine, de la capacité dans l'intérieur d'une petite balle de pistolet ; elle a été d'abord au même feu que les précédentes, & depuis encore six fois vingt-quatre heures de plus ; la boule en est sortie saine & entière : nous l'avons cassée avec le plus grand soin ; mais, quelque recherche que nous ayions faite, même avec la loupe, nous n'avons jamais pu découvrir le plus petit vestige de diamant.

4. Un diamant peu brillant, très-brun ; trouble en quelques endroits, & d'une vi-

laine eau, pesant deux grains, a été mis dans un creuset de porcelaine parfaitement bouché ; il a été près de quatre fois vingt-quatre heures au feu ; le creuset n'a rien souffert, mais nous avons retrouvé le diamant terne, dépoli, & comme s'il eût été égrisé ; il y a perdu  $\frac{1}{12}$  de grain de son poids.

5. Nous l'avons renfermé de même, & soumis au même feu dans un nouveau petit creuset de porcelaine bien cuite, & lutté avec grand soin : le creuset n'a point souffert ; mais il n'en est pas de même du diamant, il n'a conservé que sa forme & sa dureté : du reste il est noir, troué en plusieurs endroits ; on y voit sur-tout deux cavernes ou grands trous, comme s'il eût été carié & vermoulu : il ne pèse plus qu'un grain  $\frac{1}{10}$ .

6. Nous avons mis dans un fourneau à vent, & à onze heures de grand feu, un diamant du Brésil, pesant  $\frac{3}{12}$  &  $\frac{1}{80}$  de grain ; il étoit scellé à la lampe d'émailleur dans une boule de porcelaine cuite ; il a perdu à ce feu  $\frac{2}{80}$  de grain de son poids.

Non-seulement une demi-once de gyps fond en cinq heures de tems à ce fourneau, mais encore la zéolite ; nous en avons mis un peu en poudre dans un creuset de porcelaine au même feu que ce diamant ; elle a fait un verre d'émail.

7. Un diamant du Brésil, pesant  $\frac{5}{12}$  de

grain un peu fort, a été enfermé dans une boule de porcelaine cuite, bouchée à l'ordinaire & scellée à la lampe d'émailleur : cette boule a été huit jours au feu ; elle en est sortie parfaitement saine, mais le diamant y a été détruit, en sorte qu'il n'en restoit pas même de vestige.

8. Trois diamans du Bresil ont été mis dans une boule de porcelaine cuite, vernie en dedans, bien lutée & scellée à la coupelle, avant d'aller au grand feu ; ces trois petits diamans pesoient ensemble  $\frac{1}{2}$  de grain moins  $\frac{1}{10}$  foible ; ils ont été huit fois vingt-quatre heures au feu : nous avons retrouvé la boule saine & entière, les trois diamans étoient détruits ; &, quelque soin que nous ayons apporté à les chercher, il nous a été impossible d'en retrouver la moindre trace parmi les débris.

9. Un diamant brillant, d'une belle eau & bien blanc, pesant un grain  $\frac{1}{11}$ , a été enfermé dans une grande boule de porcelaine fortement dégourdie, & dont le diamètre étoit environ de  $\frac{1}{4}$  de pouce en dedans ; nous l'avons placé dans le centre de la boule, au milieu de la corne-de-cerf en poudre lavée & calcinée, dont elle étoit remplie : cette boule a été mise d'abord au même feu de porcelaine que le n° 1, & a subi ensuite sept heures de grand feu au fourneau à vent. Nous avons trouvé

la corne-de-cerf déjà fortement frittée dans la circonférence qui touchoit à la boule ; le centre étoit encore en poudre ; le diamant , que nous avons retrouvé au milieu , avoit perdu son poli ; il sembloit égrisé , & ses angles étoient usés & comme vermoulus ; ce diamant a perdu à ces deux feux demi-grain &  $\frac{1}{11}$ .

On croira pouvoir dire que le diamant n'a souffert cette perte qu'au premier feu ; parce que la boule , n'étant encore que dégourdie , aura donné lieu à cette destruction ; mais je supplie le lecteur d'aller jusqu'au bout , & de ne pas précipiter son jugement.

10. Nous avons remis ce diamant dans une boule semblable , mais parfaitement cuite , que nous avons remplie de boules de porcelaine cuites , & grosses comme du plomb à tirer ; cette boule a été sept fois vingt-quatre heures au feu ; elle en est sortie entière & bien bouchée , mais le diamant que nous avons retrouvé ne pesoit plus que  $\frac{1}{2}$  de grain ; ces petites boules ont été mises pour faire le plein.

11. Nous avons renfermé un diamant plat , & visiblement formé par des lames couchées les unes sur les autres dans une boule de porcelaine cuite & pleine de pierre à fusil en poudre fine qu'on a auparavant fait rougir ; le diamant étoit placé dans le centre : cette

## 58 EXPÉRIENCES NOUVELLES

boule a été sept fois vingt-quatre heures au feu ; nous n'avons plus retrouvé de vestige de diamant, & la pierre à fusil n'a donné aucun signe de vitrification.

12. Nous avons refait la même expérience au fourneau à vent, &, après onze heures de grand feu, le diamant, qui pesoit auparavant un grain moins  $\frac{2}{12}$  &  $\frac{3}{8}$ , ne pesoit plus, après le feu, que  $\frac{5}{8}$  &  $\frac{1}{10}$  de grain ; le diamant y est devenu un peu jaunâtre.

13. Nous avons placé deux boules de porcelaine, du diamètre, en dedans, d'une petite balle de pistolet, à l'entrée de la cheminée du fourneau à vent & à feu nud. L'une de ces boules étoit seulement dégourdie, mais l'autre étoit cuite, & toute deux bien scellées ; chacune contenoit un diamant ; celui de la boule qui n'étoit que dégourdie pesoit un grain moins  $\frac{1}{12}$  &  $\frac{2}{8}$ . Cette boule n'a pas eu assez de feu pour cuire en vraie porcelaine ; le diamant a perdu  $\frac{4}{12}$  &  $\frac{1}{8}$  de son poids, & est fort terne, comme s'il eût été couvert d'une pelure d'oignon, mais très-blanc.

14. Celui qui étoit dans la boule cuite, pesoit  $\frac{23}{12}$  &  $\frac{1}{8}$  de grain : il a perdu à peu près  $\frac{1}{10}$ .

15. Un diamant du Brésil, pesant  $\frac{17}{12}$  &  $\frac{3}{8}$  de grain a été enfermé dans une boule

SUR LA DEST. DU DIAMANT, &c. 59

de porcelaine crue, suivant le premier procédé; elle a été à un feu de trente-six heures, çui a cuit la porcelaine; ce diamant n'y a perdu que la moitié de son poids.

16. Un autre diamant du Bresil, du poids de demi-grain &  $\frac{1}{10}$  de grain, a été enfermé de même dans une boule de porcelaine crue; il a eu vingt-six heures de feu; la boule étant cassée, nous avons reconnu le diamant, qui étoit terne, mais très-blanc, & si petit, qu'on a négligé de le peser. Il faut observer que la boule avoit un peu poussé sur la jointure d'un côté, & qu'en cet endroit elle étoit moins compacte que du côté opposé.

17. Un diamant du Bresil, du poids de  $\frac{1}{12}$  &  $\frac{1}{10}$  de grain, a été bien enfermé dans un creuset de Hesse (a), bouché & luté avec le plus grand soin; nous lui avons fait subir onze heures de grand feu au fourneau à vent; le creuset est sorti très-sain & bien entier; mais le diamant a perdu plus de  $\frac{1}{4}$  de grain, c'est-à-dire la moitié de son poids.

18. Un diamant du Bresil, pesant un grain  $\frac{1}{8}$  moins  $\frac{1}{10}$ , a été enfermé dans un creuset de pâte de gazette fait exprès; ce

(a) Il n'y a rien de si incommode, rien de si difficile à fermer que ces creusets; nous dirons, en parlant des calcinations, ce que nous avons été forcés de faire pour en venir à bout,

creuset avoit déjà été cuit au feu de porcelaine, & faisoit feu avec le briquet : ses parois avoient quatre lignes d'épaisseur ; il étoit bouché comme les autres. Après trente-six heures de feu, nous l'avons cassé, mais, quelque soin que nous y ayons apporté, nous n'avons jamais pu découvrir le moindre vestige du diamant.

D'après ces expériences, faites avec beaucoup de soin & d'attention, il est aisé de se décider sur la première question.

Dans les huit premières expériences, les diamans ont été enfermés seuls dans les boules de porcelaine cuites & bien scellées ; il n'y en a qu'une seule, & c'est la seconde, où la perte ait été peu de chose : dans toutes les autres, les diamans ont souffert des pertes plus ou moins considérables ; il y en a trois où le diamant s'est dissipé ou détruit tout entier, sçavoir dans les expériences 3, 7 & 8 ; & qu'on fasse attention que dans cette dernière, entr'autres, la boule étoit vernie en dedans, & scellée avec un verre tendre à la lampe d'émailleur.

Les diamans renfermés au milieu de la corne-de-cerf & de la pierre à fusil, ont, toutes choses égales, perdu un peu plus que ceux qui étoient seuls ; & , dans l'expérience 11 & 12, le diamant a tout-à-fait disparu ; il en faut conclure que ces



intermèdes ont beau le défendre du contact; & l'éloigner des parois brûlantes du vaisseau, ils ne peuvent cependant garantir le diamant de sa destruction.

Concluons donc que le diamant peut se détruire & se détruit en effet dans tous les vaisseaux, quelque exactement qu'ils soient fermés, depuis les creusets les plus poreux, jusqu'à ceux qui sont faits d'une porcelaine très-dure, très-compacte, & amenée à sa parfait cuisson.

## SECONDE QUESTION.

*Si le diamant se détruit dans les vaisseaux fermés, est-ce par décrépitation, est-ce un simple écartement mécanique de ses molécules, qui sont séparées les unes des autres, & poussées au loin par l'expansion d'une cause quelconque, comme cela arrive lorsque les sels, & le sel marin, entr'autres, décrépitent au feu, & comme font les quarts & certaines poteries, lorsqu'on les expose à un feu subit ?*

Nous en appelons encore à l'expérience; elle va décider la question.

Si le diamant se volatilise, s'il brûle, s'il se détruit d'une manière quelconque, il est démontré, parce que nous avons vu jusqu'ici, que les vaisseaux, mêmes les plus compacts & les plus solides, sont perméables à ses principes, & qu'ils ne peuvent le garantir de sa décomposition;

## 62 EXPÉRIENCES NOUVELLES

mais si cette destruction n'est qu'apparente, si ce n'est qu'une pure décrépitation, un simple écartement de ses parties, il n'y a rien de plus aisé que de les retenir & de les retrouver.

19. Nous avons pris un creuset de porcelaine, muni de son couvercle à gorge rentrante, usé & cuit sur le creuset même. Au-dessus de son bord nous avons percé quatre petits trous opposés, ayant une direction horizontale, & dont l'ouverture intérieure est tout au plus de  $\frac{1}{4}$  de ligne, afin de donner de l'air.

Ce creuset a été placé sous une moufle dans un fourneau de coupelle qui tire bien; le creuset y a essuyé trois heures de bon feu; il contenoit deux diamans du Brésil, du poids d'un grain & de  $\frac{1}{8}$  de grain fort.

Lorsque le creuset a été refroidi, nous n'avons plus trouvé de vestige de diamant: l'intérieur du creuset étoit sans tache, parfaitement blanc & sans un atome de poussière; cependant un grain de poudre de diamant, prise chez le lapidaire, fait déjà un volume si considérable, que la  $\frac{1}{1000}$  partie de ce grain y eût été très-sensible. A plus forte raison, celle que le feu auroit divisée, étant plus ténue, auroit dû foisonner davantage.

Dira-t-on que le diamant s'imbibe dans la porcelaine? Mais, s'il s'y imbibe, il la pénètre & peut se dissiper. Mais, il

y a mieux, qu'on pèse le creuset avant l'opération, qu'on le repèse ensuite, & l'on sçaura à quoi s'en tenir.

Cette dernière expérience est si simple, si facile, si inmanquable, que ce seroit abuser du tems que de la répéter. Que devient donc le diamant? Voyons ce que l'expérience va nous apprendre.

20. Nous avons placé au fond de la moufle du fourneau à coupelle, quatre petites écuelles de pâte de porcelaine, un peu inclinées en devant: afin de mieux voir & observer, nous avons mis un diamant dans chacune des deux premières; dans la troisième de l'or, & de l'argent dans la quatrième.

Il s'agissoit 1<sup>o</sup> d'observer ce qui arrive au diamant, lorsqu'il évapore ou qu'il se dissipe; 2<sup>o</sup> de voir si les diamans du Brésil présentent ici, comme dans les vaisseaux fermés, les mêmes phénomènes que les diamans de l'Orient; 3<sup>o</sup> enfin de déterminer précisément le degré de feu auquel le diamant commence à se détruire.

Nous avons observé que les diamans étoient déjà resplendissans, ou, pour mieux dire, embrasés au moment & même un peu auparavant que l'argent fin ne soit entré en fusion; mais l'or a résisté à ce degré de feu, & n'a pas fondu. Nous avons vu une véritable flamme ondulente, & qui

l'échoit mollement la surface du diamant; nous en avons retiré un à deux reprises, afin de l'observer de plus près.

Ces diamans sont du Bresil, comme je l'ai dit; S. A. S. Monseigneur le duc de Chartres a eu la bonté de m'en confier un nombre assez considérable, qu'il a bien voulu demander à Lisbonne, & qu'il a fait venir exprès, pour les soumettre à des expériences.

Ils se détruisent, ou plutôt ils brûlent à l'air libre, & ils brûlent dans les vaisseaux fermés, précisément de la même manière que les diamans qui viennent d'Orient. Leur dureté est aussi la même; M. Carnay, lapidaire de Paris, très-expérimenté, s'en est assuré par des épreuves répétées; il en vient également de durs & de tendres des deux Indes, & il m'a assuré que les défauts & les avantages leur sont communs & réciproques.

Ainsi lorsque j'ai dit, page 109, expérience 4, de mon troisième Mémoire, que la pierre ou diamant qui y a été fondu, étoit vraisemblablement un diamant du Bresil; j'ai visiblement été induit en erreur, ainsi que le lapidaire; je ne doute plus que cette pierre ne fût un péricot.

Il est à remarquer, au sujet de cette pierre singulière, que le diamant ne se trouve jusqu'ici dans les deux Indes, qu'à peu près

SUR LA DESTR. DU-DIAMANT, &c. 65  
au même degré & à la même distance de  
l'équateur, c'est-à-dire jusqu'à environ  
dix-huit degrés de chaque côté de la ligne,  
avec certe différence remarquable pour tant,  
que, dans l'Orient, les mines connues sont  
au nord de la ligne; &, en Amérique, au  
contraire, au midi.

21. Nous avons placé en même teins dans  
une coupelle très-propre un demi-grain de  
poudre de diamant; à peine a-t-elle com-  
mencé à rougir, qu'elle a brûlé comme le  
diamant; il y avoit des endroits où elle  
scintilloit & brilloit comme une étoile :  
cette combustion va ici très-vîte; nous en  
avons remis encore un peu avec la pointe du  
couteau, & tout a été consumé de même  
en un instant. Il ne reste sur la petite écuelle  
que quelque ordure légère qui peut se  
trouver mêlée avec la poudre de diamant,  
mais dont le volume, lorsque la poudre  
est pure n'est rien; nous n'avons point senti  
d'émanation.

La dix-neuvieme expérience prouve dé-  
monstrativement que le diamant ne dé-  
crépite pas, & ne se réduit point simple-  
ment en poussiere; il est certain qu'il dis-  
paroît, de maniere qu'il n'y a pas de vaisseau,  
même de porcelaine, qui puisse le retenir.

Par la vingtieme & sur-tout par la  
vingt-unieme expérience, on voit ce qu'il  
devient: il paroît qu'il brûle effectivement.

La première fois que je soumis le diamant sous la moufle, je vis cet éclat resplandissant que n'ont jamais les autres pierres, ni même les métaux fondus, comme nous venons de l'éprouver, en plaçant en même tems sous une moufle un diamant, un rubis, un saphir & une émeraude, avec de l'argent & de l'or en fusion; mais je n'aperçus pas alors cette lumière phosphorique que nous avons cru depuis observer chez M. Macquer. Le diamant qu'on y avoit mis en expérience étoit plus gros que celui que j'avois employé, & cela étoit un peu plus sensible; il en est fait mention dans le procès-verbal, mais tout cela étoit encore assez douteux.

Enfin M. Roux, professeur de chymie aux écoles de médecine, & notre ami commun, est le premier qui a bien déterminé cette combustion. Le 23 Avril dernier, il mit en public, dans l'amphitéâtre des écoles, deux diamans bien plus gros en expérience, & ayant voulu faire voir le progrès de cette évaporation à M. le lieutenant général de police qui avoit honoré la leçon de sa présence, ainsi qu'à l'assemblée des auditeurs, qui étoit très-nombreuse; à peine eut-il ouvert la porte de la moufle, qu'il vit distinctement une flamme; il annonça hautement à l'assemblée que le diamant brûloit effectivement, & il le fit remarquer

à deux ou trois personnes qui se trouvoient alors à côté du fourneau. Comment M. Mitouart, lorsqu'il fait mention d'un pareil phénomène observé chez lui, & qu'il rapporte à cette occasion ce qu'on n'avoit encore qu'entrevu chez M. Macquer, a-t-il pu oublier ce qui fut annoncé décidément comme un fait, en plein amphitéatre, & lui présent, par M. Roux ?

### TROISIEME QUESTION.

*Enfin le diamant se conserve-t-il dans la poudre de charbon, comme on l'a conclu affirmativement, d'après le procédé de M. Maillard, célèbre joaillier, & de la plupart de messieurs ses confrères ?*

Nous croyons qu'on peut répondre négativement sur cette question, & nous comptons avoir l'expérience pour nous. Il est pourtant vrai que le charbon le défend jusqu'à un certain point, & que la destruction du diamant est ici plus lente, plus tardive qu'avec les autres intermèdes, & sujette à plus de variations.

22. Nous avons mis un diamant du poids de  $\frac{1}{4}$  de grain dans le centre d'une boule de porcelaine cuite, du diamètre d'un grand pouce dans l'intérieur, & pleine de poudre de charbon ; elle a été quarante-cinq heures au feu dont nous avons déjà parlé ; nous

lui avons encore fait subir sept heures de grand feu au fourneau à vent.

Nous avons trouvé le diamant dans le milieu de la poudre de charbon ; il n'a presque rien perdu de son poli ; il est devenu seulement un peu louche ; mais , lorsqu'on le regardoit à la loupe , & mieux encore au microscope , on voyoit bien qu'il commençoit à être attaqué par le feu & à perdre de sa substance ; il y avoit même des facettes entières qui étoient déjà comme si on avoit commencé à les égriser ; mais la diminution dans le poids étoit insensible.

23. Nous avons remis ce diamant dans une boule de porcelaine plus petite & pleine de poudre de charbon , au centre duquel on l'a placé ; il a souffert huit fois vingt-quatre heures de feu ; lorsqu'on a retiré le creuset , il étoit entier & bien bouché ; la poudre de charbon n'a point souffert , mais le diamant étoit tout noir : nous l'avons fait rougir légèrement sous la moufle pour le blanchir , ce qui a été bientôt fait ; son poli qui avoit à peine été altéré au premier feu , s'est totalement détruit ici ; il ne pesoit plus que  $\frac{1}{3}$  de grain , c'est-à-dire qu'il avoit perdu les  $\frac{2}{3}$  de son poids ; il étoit blanchi , mais terne & comme égrisé.

Nous avons observé , dans ces deux dernières expériences , que l'intérieur de la boule étoit enduit d'un beau vernis très-noir &



SUR LA DESTR. DU DIAMANT, &c. 69  
très-luisant, lequel avoit pénétré dans la  
porcelaine de l'épaisseur d'une demi-ligne :  
le vernis noir paroît être toujours la preuve  
d'un grand feu ; car, lorsqu'il n'est pas vio-  
lent, à peine l'intérieur est-il noirci.

24. Un diamant rose du poids de  $\frac{1}{8}$  de  
grain a été mis dans une petite boule de  
porcelaine, d'un petit diamètre intérieur,  
pleine de poudre de charbon ; nous l'a-  
vons exposé deux fois au feu, en même  
tems que celui de l'expérience vingt-  
deux. La boule ayant été cassée, une par-  
tie du charbon avoit fait couverture sur l'in-  
térieur de la boule qui étoit enduite d'un  
beau vernis noir ; le diamant étoit aussi tout  
noir & chagriné : vu à la loupe, il paroif-  
soit couvert de petits corps ronds comme  
des gales : cette enveloppe noire y étoit  
fortement attachée : on ne l'a pas pesé,  
parce qu'il étoit considérablement diminué  
de volume & très-visiblement altéré ; nous  
l'avons blanchi comme le précédent.

25. Un diamant rose du poids de  $\frac{1}{12}$  &  
 $\frac{4}{10}$  de grain, a été enfermé dans une boule  
de porcelaine lutée à la moufle : nous  
l'avons mise au fourneau à vent où elle a  
eu onze heures de feu ; le charbon s'y est  
conservé ; l'intérieur de la boule a été verni  
en noir, mais le diamant n'a rien souffert :  
le diamètre intérieur étoit de trois quarts  
de pouce.

26. Nous avons mis un diamant du Brésil, pesant un grain moins  $\frac{7}{32}$  dans une boule de porcelaine simplement dégourdie, pleine de poudre de charbon : la boule a été lutée à l'ordinaire ; le feu n'a duré que trente-six heures, mais il a été très-violent : la boule n'a point souffert ; le charbon s'est bien conservé, & le diamant y a perdu  $\frac{1}{8}$  de son poids.

27. Nous avons mis au même feu & dans une boule de porcelaine cuite, pleine aussi de poudre de charbon, un diamant du poids d'un grain moins  $\frac{1}{8}$  &  $\frac{1}{16}$ . Le creuset s'est bien conservé, ainsi que la poudre de charbon ; mais le diamant a perdu  $\frac{1}{12}$  &  $\frac{1}{16}$  de son poids.

Comme ces deux diamans étoient du Brésil, qu'ils n'avoient pas été taillés, & qu'ils avoient cependant toujours un certain brillant, qu'ils conservoient encore comme cela leur arrive, même après l'épreuve du feu, nous avons cru au premier coup d'œil qu'ils n'avoient rien perdu, & ce n'est que la balance d'essai qui nous a détrompés.

28. Nous avons mis trois diamans du Brésil dans une boule de porcelaine cuite, dont le diamètre intérieur étoit d'une grosse balle ; les diamans pesoient un grain  $\frac{7}{32}$  &  $\frac{1}{16}$ . La boule a été bouchée & scellée avec soin au fourneau de coupelle ; elle a été aux mêmes feux que celle du

n<sup>o</sup> 8. Nous avons retrouvé le boule saine, entiere & bien bouchée; la poudre de charbon s'est conservée, & ne s'est pas même attachée aux parois de la boule; de sorte que, malgré ce long feu, il n'y a eu ici ni enduit, ni vernis noir: aussi les diamans n'ont-ils rien souffert, & se sont-ils retrouvés du même poids.

Des sept expériences que nous venons de rapporter, il y en a quatre, sçavoir n<sup>o</sup> 23, 24, 26 & 27, où les diamans ont souffert des pertes plus ou moins grandes, mais toujours assez considérables.

Il est visible à la loupe & même à l'œil, mais sur-tout au microscope, que le n<sup>o</sup> 22 commençoit aussi à s'altérer. Dans l'expérience vingt-quatre, le diamant n'a été au feu que onze heures dans le fourneau à vent; & il faut observer que le feu a été moins fort dans les trois dernières heures, parce que le support du creuset & les briques du fourneau ayant commencé à couler, la grille s'est trouvée presque obstruée.

Enfin dans la vingt-huitième & dernière expérience, les trois diamans n'ont rien souffert, mais nous avons lieu de croire que le feu n'étoit pas assez fort, premièrement parce que l'intérieur de la boule n'a pas été attaqué par le charbon, & qu'il ne s'est point fait ici de vernis noir, comme cela arrive ordinairement au grand feu. En

second lieu, parce qu'il est arrivé des accidens au fourneau, qui ont considérablement dérangé l'expérience. Le vaisseau où la boule étoit renfermée, a été enterré sous les débris.

Il est bon d'avertir avant d'aller plus loin, que nous nous sommes toujours servis de charbon de bois blanc, & que nous avons eu grand soin de le faire rougir auparavant dans des vaisseaux fermés.

Ceux qui sont accoutumés à voir & à conduire de grands feux, sçavent combien il y a de variétés & de bisarreries étranges dans les résultats des expériences qu'on soumet à l'action de ce terrible agent; ils sçavent combien il faut être en garde sur le parti qu'on prend d'après une expérience même positive; à plus forte raison lorsque les résultats qu'on obtient ne sont que négatifs.

Une position plus ou moins élevée dans le fourneau, ou plus ou moins proche du courant de la flamme; que dis-je, une place différente dans une même gazette, font souvent que, de deux pièces de la même matière & de la même forme, l'une ne vaut rien, & l'autre est de la plus grande beauté.

Nous croyons donc être en droit de conclure ici que le diamant qui est effectivement plus défendu par la poudre de char-

bon que par les autres intermèdes qu'on a employés, ne peut pas être absolument garanti de l'action du feu, lorsqu'il est poussé avec une grande intensité, & qu'il est soutenu pendant un espace de tems assez considérable.

Est-ce le phlogistique du charbon qui rend au diamant ce qu'il pourroit perdre ? Il semble qu'on seroit fondé à le croire, sur-tout maintenant qu'on sçait que la décomposition du diamant est accompagnée d'une flamme qui consomme, & que la matière du feu entre visiblement dans sa composition. Mais pourquoi le charbon ne le défend-il pas toujours, & même au plus grand feu ? L'expérience vingt-six mérite ici la plus grande attention.

Ne pourroit-on pas croire aussi que, comme la poudre de charbon est une matière très-légère & très-spongieuse, elle ne prend que très-difficilement un grand degré de chaleur, tandis que la corne-de-cerf & la pierre à fusil en poudre en prennent davantage, à cause de la solidité de leurs parties, & accélèrent d'autant la destruction du diamant renfermé dans leur sein.

Il est donc bien prouvé que le diamant se consomme en brûlant à l'air libre; il l'est encore qu'il se décompose & se détruit tout entier dans les vaisseaux fermés, & nous pouvons à coup sûr regarder comme

tels, ceux dont nous avons donné les modèles.

Les vaisseaux défendent aussi le diamant de l'action du feu, en raison de leur épaisseur, & sur-tout de la densité & de la finesse de la pâte dont ils sont formés. Cela est si vrai que, dans l'expérience 17, un diamant renfermé dans un creuset de Hesse, dont les parois sont minces, à perdu, en onze heures de tems au fourneau à vent, plus de la moitié de son poids; tandis qu'un pareil diamant renfermé dans une petite boule de porcelaine fort épaisse, n'a perdu au même feu que  $\frac{1}{10}$  de grain. De-là vient qu'il s'altère & se détruit bien plus facilement encore dans les creusets qui sont faits d'une pâte grossière, comme dans l'expérience 18, que dans les vases, je ne dis pas de porcelaine cuite, mais même dans les vaisseaux de pâte crue.

Les expériences 15 & 16 viennent à l'appui des deux qui sont indiquées dans mon troisième Mémoire, sous les n<sup>o</sup> 2 & 3, pag. 107 & 109. On y voit un diamant renfermé dans une boule crue, qui échappe deux fois à son entière destruction, quoique le feu ait été au moins de quarante-deux heures chaque fois; & la destruction de cette pierre a dû s'y continuer même lorsque la porcelaine avoit déjà acquis son

SUR LA DESTR. DU DIAMANT, &c. 75  
entiere cuisson. D'ailleurs il faut observer que la porcelaine a déjà pris une dureté & une solidité extrêmes, & même infiniment supérieures à celles de tous les creusets connus, long-tems avant d'avoir acquis ce degré de vitrification qui la constitue porcelaine.

De ce que le diamant se détruit dans les boules de pâte crue, on a conclu que l'air atmosphérique y pénétrait, sur quoi fondé? Quelle raison solide empêche de croire que le diamant ne puisse se détruire sans le concours de cet élément? &, s'il y pénètre, est-ce avec les propriétés que nous lui connoissons? & sans ses propriétés peut-il concourir à cette destruction? De ce que le charbon se détruit aussi dans les boules crues, on a conclu que l'air les pénètre; sur quoi fondé encore? Quelle expérience prouve que le concours de l'air, de cet air qui nous environne, est absolument nécessaire à cette destruction?

Lorsque j'ai dit que les diamans étoient hermétiquement fermés dans mes boules, je n'ai pas prétendu que ces boules n'eussent pas de pores: quels sont les corps qui n'en ont point? Le verre même a les siens. Ceux qui ne sont pas perméables à l'air, le sont à l'eau, aux huiles, enfin à la lumière & tous à la matière du feu. Un vaisseau, quel qu'il soit, également fermé de toutes parts, & qui n'a aucune commu-

nication directe avec l'atmosphère, qui a une densité égale, & n'est en un mot perméable que par ses pores, peut être appelé à juste titre, un *vaisseau hermétiquement fermé*.

Les diamans n'étoient donc exposés dans les boules, ni à l'action d'un air élastique logé dans l'intérieur, puisqu'il n'y avoit pas de vuide, ni à l'action de l'air du dehors, puisqu'il n'y avoit pas d'ouverture sensible par où son courant y peut avoir accès.

Le diamant s'y détruit comme dans les boules cuites, c'est-à-dire par l'action & les courans de la matiere du feu; ces courans sont d'autant moins libres, que les parois des vaisseaux sont plus épaisses & formées d'une matiere plus compacte, & dont les parties sont plus liées entr'elles, comme dans la porcelaine cuite comparée avec le pâte de porcelaine crue, & aux autres creusets faits d'une pâte encore plus grossiere.

Les expériences 2 & 5 nous offrent des diamans qui ont noirci dans les creusets fermés, tandis que l'intérieur du vaisseau s'est conservé très-blanc.

Cette matiere étrangere est fournie par le diamant même; elle est logée dans quelques petites crevasses, ou coulée entre les lames. Lorsqu'elle vient à être mise à nud par le progrès du feu, elle brûle elle-même, & forme cette matiere charbonneuse qui s'attache à l'extérieur de la pierre & la noircit.

Nous avons vu des diamans bruns &



SUR LA DESTR. DU DIAMANT, &c. 77  
fales aller plusieurs fois au feu, & s'y détruire chaque fois davantage, sans perdre leur couleur; mais, ayant été détruits jusqu'à l'endroit où la matiere colorante étrangere étoit logée, ils devenoient purs alors, & sortoient du feu très-blancs.

Cela rend raison de la difficulté qu'il y a à blanchir les diamans, & des tentatives infructueuses qu'on a faites de tous tems & qu'on fait encore tous les jours. Cela explique aussi pourquoi certains artistes ont eu le bonheur d'y réussir & d'en blanchir un par hasard.

Il y a une attention à avoir lorsqu'on veut répéter ces expériences, c'est de préférer toujours les diamans les plus petits à ceux qui sont plus gros. Nous avons dit que les diamans se défendoient du feu d'abord par leur poli, mais ils résistent aussi par leur masse; ensorte que moins la masse est considérable, plus leur surface est étendue, & plus ils prêtent, toutes choses d'ailleurs égales, à l'action du feu.

On a demandé souvent dans le monde à quoi servoient les expériences qu'on a faites sur le diamant, & qu'importe, a-t-on dit, de sçavoir s'il se détruit au feu ou non; nous répondrons à rien si l'on veut: c'est pourtant un fait physique très-singulier.

Mais ce que nous regardons comme une chose plus importante, c'est d'avoir appris qu'à peine il faut le degré de feu qui met

l'argent fin en fusion, pour opérer la destruction du diamant. Il arrive quelquefois dans les incendies des grandes maisons, qu'il se fait des pertes plus ou moins considérables de diamans; que de soupçons ne naissent pas naturellement alors de l'opinion où l'on étoit que le diamant étoit une pierre indestructible, ou, si l'on veut, qu'elle ne se détruit qu'au plus grand feu, on prendra dorénavant d'autres mesures; on ne s'abandonnera pas nécessairement à des soupçons injurieux qui pourroient même être funestes.

Mais, avant de finir, qu'il nous soit permis de faire quelques réflexions sur tout ce qui s'est passé, & sur le bruit qu'on a fait à l'académie & dans le public au sujet de mes expériences sur le diamant. Jettons un coup d'œil sur les expériences qu'on m'a opposées.

1<sup>o</sup> Dans la première expérience, 19  $\frac{5}{8}$  grains de diamans sont soumis à la distillation dans une cornue de grès garnie d'un récipient luté avec du lut gras. Après trois heures d'un feu très-violent dans un fourneau, dont on avoit plus d'une fois éprouvé l'effet dans l'essai des mines, on retire les diamans de la cornue; il n'en sort que seize grains; on casse la cornue, & on retrouve quelques petits diamans *fortement adhérens* au moyen de je ne sçais quel sable & qu'elle terre disposés à la fusion. Les

petits diamans rapprochés des autres, refont pour ainsi dire le même poids du total : cependant ils étoient dépolis pour la plûpart, & couverts d'un enduit brunâtre ; & , comme ils avoient perdu deux  $\frac{2}{3}$  grains , on a conclu :

*Donc le diamant n'est pas véritablement volatil , comme on l'avoit conclu des expériences de M. d'Arcet ; mais il est au contraire absolument fixe dans les vaisseaux fermés (a).*

2<sup>o</sup> Deux diamans , du poids de 10 grains , ont été mis dans un creuset de Hesse , couvert d'un autre creuset plus petit , renversé dans le premier , dont on a simplement luté les bords avec un peu d'argile ; on l'a mis à une forge dont le feu étoit animé par un fort soufflet ; & , après deux heures d'un feu si violent , que la plaque de fer de fonte de la forge a été fondue & a recouvert les creusets. . . . les diamans se sont conservés entiers ; le feu les avoit seulement blanchis & dépolis ; ils ressembloient à deux grains de sel blanc mat , & on voyoit à leur superficie des bulles dont quelques-unes étoient crevées : ils avoient perdu près d'un seizième de grain de leur poids.

*Donc le diamant n'est pas véritablement*

(a) Extrait de la séance publique de l'Académie. Gazette de France, du lundi 11 Mai 1772.

*volatil, comme on l'avoit conclu des expériences de M. d'Arcet ; mais il est au contraire absolument fixe dans les vaisseaux fermés.*

3<sup>o</sup> Douze karats de diamant ont encore été traités pendant deux heures au feu de forge animé par trois soufflets ; le couvercle a été percé & scorifié. Malgré cet accident, on a retrouvé les diamans qui étoient devenus noirs, mais qui n'avoient perdu en tout qu'un vingt-quatrième.

*Donc le diamant n'est pas véritablement volatil, comme on l'avoit conclu des expériences de M. d'Arcet ; mais il est au contraire absolument fixe dans les vaisseaux fermés.*

4<sup>o</sup> Dans une autre expérience, on dispose tellement une cornue de grès & un creuset, contenant chacun deux diamans de onze grains, qu'on peut, à l'aide d'un tuyau de cuivre qui entre dans leur intérieur & qui est luté avec de l'argile, y introduire un courant d'air avec un soufflet pendant l'opération. Cependant la cornue est chauffée vigoureusement dans un fourneau de réverbère, & le creuset à la forge, pendant deux heures ; malgré cela, cette opération n'a pas de succès, tout ce courant d'air, bien loin d'accélérer, a au contraire ralenti l'évaporation ; on croira bonnement que l'air introduit par le soufflet,

flet, refroidissoit les vaisseaux, mais non ; c'est l'air ambiant, dit l'auteur, qui, en s'échauffant, perdoit à chaque fois tout le ressort, la force & l'action que j'osois en attendre. Le diamant, malgré cet appareil, resta opiniâtrément fixe & entier ; il n'a presque rien perdu ; il n'est pas même parti en éclats, malgré l'occasion unique qu'il avoit de faire ici la plus brillante décrépiation.

*Donc le diamant n'est pas véritablement volatil ; comme on l'avoit conclu des expériences de M. d'Arcet, mais il est au contraire véritablement fixe dans les vaisseaux fermés.*

5°. On remplit un réservoir à pipe de poudre de charbon, dans le milieu de laquelle on place un diamant, du poids de deux grains ; on recouvre l'ouverture de cette pipe d'un rond de tole luté avec du sable de fondeur détrempé avec de l'eau salée ; on l'enferme ainsi disposée dans deux creusets de Hesse abouchés l'un à l'autre, & lutés aussi avec du sable de fondeur, détrempé d'eau salée ; le tout est placé dans un creuset plus grand, de pâte de gazette, & envoyé à Sève pour y essuyer, pendant vingt-quatre heures, le plus grand feu connu. Après la fournée, on a trouvé les creusets de Hesse, qui renfermoient la pipe très-endommagée, le lut avoit fondu

de toutes parts ; la pipe elle-même étoit dans un bain de matiere, qui avoit fondu sans la détruire ; le rond de tole étoit fondu aussi, & avoit coulé dans la poudre de charbon, qui d'ailleurs s'étoit conservé ; enfin on a retrouvé le diamant chatonné, sans être adhérent, dans un assez gros morceau de fer fondu. Le diamant, qui, avant l'opération, pesoit deux grains &  $\frac{1}{8}$ , ne s'est plus trouvé peser qu'un grain &  $\frac{2}{8}$ . Cette perte a causé bien de l'embarras à l'auteur, mais enfin il a repris courage & il a conclu :

*Donc M. d'Arcet n'a pas opéré dans des vaisseaux exactement fermés, &c.*

Telles sont les expériences qui ont été lues à l'académie, & d'après lesquelles on y a conclu que je m'étois trompé ; que mes boules crues sont perméables à l'air, que l'eau qui en sort y laisse des passages qui donnent au diamant la facilité de s'évaporer. Cependant mes boules étoient pleines ; elles étoient enfermées & cuisoient dans des gazettes placées elles-mêmes dans un grand fourneau, & au milieu d'une flamme immense. On y a conclu enfin que le diamant, qui peut se détruire à un feu très-médiocre, au moyen du contact de l'air, résiste pourtant sans ce contact au feu le plus violent.

Nous osons le dire, ces expériences sont

tellement faites, que, d'une quinzaine à peu près qui sont rapportées dans la brochure, il n'y en a pas une que nous puissions invoquer en notre faveur; quoiqu'il y en ait au moins douze qui paroissent concluantes pour nous; & la raison, c'est qu'elles ont été faites dans des vaisseaux très-mal fermés.

M. Macquer a assisté à ces opérations; mais ses talens & son expérience nous sont connus; il est visible qu'ils n'a pas concouru à ce travail, ni pour le conseil, ni pour l'exécution, & il seroit injuste de lui en faire le reproche: pour avoir assisté à une bataille perdue, on n'encourt pas le blâme d'un mauvais général.

Nous ne voulons rien dire de l'appareil de M. Maillard; nous respecterons toujours les procédés des artistes, sur-tout lorsqu'ils remplissent, comme dans celui-ci, l'objet qu'ils se sont proposé; il s'agissoit ici de garantir le diamant, & il faut convenir qu'il n'y a pas de meilleur moyen.

Mais que des chymistes qui prétendent donner le ton, l'adoptent, ce procédé; qu'ils scellent une pipe avec une plaque de tole; qu'ils la placent dans un creuset de Hesse, couvert d'un plus petit renversé dans le premier; qu'on lute & la pipe & les creusets avec un sable de fondeur, détrempé avec une solution saline; qu'on répète ce ma-

nuel, qu'on s'y tienne sans y changer; qu'on distille dix-neuf grains de diamans dans une cornue de grès sale, mal-propre, & garnie d'un récipient de verre luté avec du lut gras; que, dégouté du fourneau où se faisoient ces opérations, on en envoie sur le champ chercher un autre fort loin; qu'arrivé précipitamment, *nec mora, nec requies*, on vuide soudain le fourneau brûlant & pros crit, pour charger le tout dans le fourneau élu; que tout cela se fasse dans une après-midi, le 25 Avril dernier; que ces expériences ainsi faites soient rédigées en trois jours, & deviennent la matière d'un Mémoire à lire, & lu à la rentrée publique de l'Académie des Sciences, le 29 du même mois; qu'on compare des feux de cette durée, & ainsi conduits, avec un feu gradué & tranquille, qui cuit une porcelaine dure; que, pour étaler de l'érudition, on tombe dans la même erreur où je suis tombé; qu'on dise aussi que Boyle a évaporé le diamant, & qu'il avoit une opinion là-dessus, parce qu'il a parlé de ses émanations & de quelques-unes de ses propriétés; qu'on prête gratuitement des opinions à l'Empereur, qu'on confonde ce prince avec Jean-Gaston de Médicis, qui fit faire les expériences de Florence; voilà ce que les sçavans de l'Europe n'ont jamais entendu, ce qu'ils ne croiront pas; & ce-



pendant toutes les Gazettes , les Journaux publics attestent le fait , & Paris entier dira je l'ai vu.

Je me ferois interdit ces réflexions , si tout ce travail n'eût pas reçu le sceau de l'authenticité dans une assemblée publique ; la prééminence de l'Académie est telle en Europe , qu'il n'y a ni talens , ni travaux particuliers sur lesquels son nom seul ne puisse en imposer avec la plus grande autorité dans l'opinion publique. Mais je quitte la plume ; les égards qu'on doit toujours à une compagnie aussi célèbre & aussi respectable , m'empêchent d'aller plus loin.

Nous donnerons dans peu quelques observations sur les phénomènes que présentent les différens charbons traités dans les vaisseaux de porcelaine cuite , & dans ceux de pâte de porcelaine crue , exactement fermés ; nous ferons voir que tous les vaisseaux cuits n'ont pas toujours l'avantage de les défendre de la décomposition.

On trouve dans l'Avant-coureur du lundi 4 Mai 1772, n° 18, un article de M. Baumé, dans lequel il explique , avec sa facilité ordinaire , la calcination des métaux & l'évaporation du diamant dans les boules de porcelaine crue ; il assure décidément que *cela se fait par le moyen de l'eau qui fait fonction d'air, & de l'acide vitriolique* ,

*toujours contenus dans les argiles. Deux causes puissantes de ces calcinations, que M. d'Arcet, ajoute M. Baumé, n'a pas su découvrir. J'avoue ingénument que je n'ai découvert rien de semblable; mais en attendant le fruit de mes recherches sur la présence de cette cause, nous annonçons, M. Rouelle & moi, une suite d'expériences sur la calcination des métaux dans les vaisseaux fermés & bien cuits, & nous disons qu'il n'y en a aucun, si l'on en excepte l'or, qui ne puisse y subir cette altération.*

---

## OBSERVATION

*Communiquée par M. Rouelle, démonstrateur de chymie au Jardin royal des plantes, sur la présence de l'alcali minéral tout formé dans les végétaux, & sur le moyen de l'en retirer immédiatement, sans le secours de la combustion & de l'incinération.*

On trouve dans le recueil des œuvres de M. Margraff (a), dont nous avons une traduction, une observation de cet auteur, qui l'a conduit naturellement à la découverte qu'il a depuis communiquée au public, sur la présence de l'alcali fixe végétal tout formé dans les plantes. Cet auteur a fait voir en effet qu'il y avoit

(a) Dissert. XV, vol. II, page 413.

des moyens de retirer des végétaux ce sel, & de le mettre à part, indépendamment de la combustion. Cette découverte, qu'il a eu l'avantage de publier le premier, lui a fait, à juste titre, le plus grand honneur.

Le 14 Juin 1769. je lus un mémoire à l'Académie des Sciences, sur le même sujet. Je pourrois dire avec vérité que ce fait m'étoit connu, & que la plus grande partie des expériences que j'y ai rapportées, étoient déjà faites plusieurs années même avant le premier Mémoire de M. Margraff que je viens de citer. Dès l'année 1748, j'avois communiqué ma découverte & mes expériences à M. Venel, professeur royal à Montpellier; & quelques années après j'en fis part aussi à MM. Roux & d'Arcet, médecins de la faculté de Paris.

Je serois bien fâché qu'on pût inférer de ce que je dis ici, que j'ai le dessein d'ôter de la gloire légitimement due à cet auteur célèbre: à Dieu ne plaise. Sa découverte est à lui; & M. Margraff a de plus sur moi l'avantage toujours flatteur de l'antériorité.

Mais, comme j'y étois parvenu, j'ose le dire, par une route plus simple, c'est-à-dire par la combinaison des acides minéraux avec la crème de tartre, je me trouvai tout d'un coup à portée de voir la chose plus en grand, & d'appuyer la démonstration de la présence de cet alcali dans les plantes, par un plus grand nombre d'expériences, telles qu'elles sont détaillées dans mon premier Mémoire, & ensuite dans un second qui en est en partie la suite, & que je lus aussi à l'Académie en 1770.

C'est d'après ces expériences que j'ai conclu, dans ces deux Mémoires, que l'alcali fixé végétal n'étoit pas, comme on le croyoit com-

munément, l'ouvrage du feu ; que, s'il s'en forme dans l'incinération des plantes, il n'y a jusqu'ici rien de démontré là-dessus, & qui plus est, que cet alcali se décompose aussi lui-même par la combustion. J'ai rapporté, à l'appui de cette assertion, une expérience, entr'autres, qui, quoique fort simple & fort connue, n'en est pas moins concluante & sans réplique.

Parmi les chymistes tant anciens que modernes, il y en a plusieurs qui ont prétendu que l'alcali fixe étoit tout formé dans le règne végétal ; mais ce n'a jamais été qu'une conjecture, une assertion de leur part ; & je ne sçache pas qu'ils aient énoncé des faits propres à servir de fondement à leur opinion. Glauber, il est vrai, reconnoissoit bien la présence du nitre dans les végétaux ; mais cet auteur ne paroît pas avoir jamais porté ses vues plus loin ; en sorte que nous sommes, M. Margraff & moi, les premiers qui avons fixé les idées & donné des preuves directes là-dessus.

Mais l'alcali fixe ordinaire n'est pas le seul qui se trouve ainsi tout formé dans le règne végétal ; il y a long-tems que j'étois persuadé que l'alcali fixe minéral, le sel de soude, la base du sel marin, en un mot, étoit l'ouvrage de la végétation, & devoit se trouver également tout formé dans les plantes qui le fournissent ; en sorte qu'il n'est pas plus ici l'ouvrage de la combustion de ces plantes, que l'alcali fixe végétal, dont nous avons déjà parlé.

Je viens enfin d'avoir occasion de faire sur ces plantes, que j'ai fait venir, quelques expériences projetées depuis long-tems, mais que la difficulté de me les procurer, ne m'avoit pas permis d'exécuter jusqu'ici.

La première & la plus simple de toutes ces

expériences, consiste à faire macérer & digérer, à un degré inférieur à l'eau bouillante, une certaine quantité de ces plantes, avec de l'eau aiguisée d'une très-petite quantité d'un acide minéral quelconque. Filtrez, évaporez, & faites cristalliser; vous obtiendrez un sel neutre, tel qu'il résulteroit de la combinaison du sel de soude, avec celui des acides minéraux que vous aurez employés.

Ce moyen n'est pas le seul; mais les bornes de ce Journal ne me permettent pas d'entrer dans un plus grand détail. D'ailleurs, je me propose de donner incessamment une analyse des soutes, mieux faite, je puis le dire, plus exacte & plus suivie que ce que nous en avons eu jusqu'à présent.

Mais si l'alcali fixe minéral, ou la base du sel marin, existe, ainsi que l'alcali fixe ordinaire, tout formé & immédiatement dans les plantes, d'où on ne le retire communément que par incinération, il en faut conclure qu'il n'est pas le produit de la combustion, & qu'il ne doit pas plus son origine à cette opération, que l'alcali fixe ordinaire, qui souffre au contraire par cette voie une notable décomposition; & il a cela de commun avec tous les sels neutres qu'on trouve dans le règne végétal, qui tous se décomposent aussi, en grande partie, par la combustion de la plante qui les a produits.

Ce que je viens de dire de l'origine des deux alcalis, je l'annonce aussi non-seulement des sels neutres, mais encore des trois acides minéraux qu'on retrouve dans le règne végétal.

Il y a des chymistes qui ont prétendu que quelques-uns de ces sels se formoient dans les plantes avec leur accroissement; mais l'opinion de la plupart est qu'ils sont étrangers au règne

90 SUR LA PRÉS. DE L'ALCALI MIN. &c.  
végétal, & qu'ils lui viennent du sol où ils croissent avec le suc que la terre fournit. Je dis au contraire qu'ils sont eux-mêmes, comme tous les autres principes des végétaux, l'ouvrage de la végétation; en sorte que la terre ou le sol n'en fournit immédiatement & de tout formés aux plantes, que très-peu ou plutôt point du tout.

Ce sont des faits que je suis dès à présent en état de démontrer, non-seulement par des expériences qui me sont particulières, mais encore par d'autres qu'on trouve éparées dans les auteurs; il ne s'agissoit que de les réunir & d'en faire une juste application.

---

## COURS ÉLÉMENTAIRE DE CHYMIE,

*Aux Ecoles de la Faculté de Médecine.*

M<sup>e</sup> Augustin Roux, docteur-régent, ancien professeur de pharmacie, professeur actuel de chymie de la Faculté de Médecine, &c, ouvrira ce Cours le vendredi, 8 Janvier 1773, à onze heures précises du matin, & le continuera les mardi, mercredi & vendredi de chaque semaine, à la même heure;

Dans l'amphithéâtre des Ecoles de la Faculté de Médecine, rue de la Bucherie, vis-à-vis le petit pont de l'Hôtel-Dieu.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

## N O V E M B R E 1772.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 7 h. du mat.	A 2 h. de nuit du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	11 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 1
2	5	12 $\frac{1}{4}$	8	28 1	28 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
3	6 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9	27 11
4	4 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
5	5 $\frac{1}{2}$	8	9	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$
6	8 $\frac{1}{2}$	13	9	28 2	28 1 $\frac{3}{4}$	28 2
7	7 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	9	28 1 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$
8	10	11 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$
9	6	10	9 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$
10	10 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28	27 11
11	10 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11
12	7	10 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$
13	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	3	28	28 $\frac{1}{4}$	28
14	3	5 $\frac{1}{4}$	4	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 2
15	3	6	4	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
16	3	4 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
17	3	5	3 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
18	3	4	4 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	27 11
19	4 $\frac{1}{4}$	7	5 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
20	3	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
21	5	7 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	27 8	27 6	27 7
22	3 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
23	5	8 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
24	5	8 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
25	3 $\frac{1}{2}$	7	3 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
26	2 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 8	27 8
27	3 $\frac{1}{4}$	7	3	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9
28	3	6 $\frac{1}{2}$	5	27 6	27 3 $\frac{1}{4}$	27 3
29	6	7	5	27 4 $\frac{1}{4}$	27 6	27 8 $\frac{1}{2}$
30	4 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	28

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. b. nuag.	O. nuages.	Beau.
2	S-S-E. leg. n.	S-S-E. nuag.	Beau.
3	S-S-E. couv.	O. pl. couv.	Beau.
4	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
5	S. bro. c. pl.	S. pluie.	Couvert.
6	S-S-O. couv. nuages.	S-S-O. nuag.	Nuages.
7	S-S-E. nuag.	S. nuages.	Nuages.
8	S-O. pl. nuag.	S-O. n. pl. v.	Nuages.
9	S-O couv.	O-S-O. c. pl.	Couvert.
10	S-S-O. pl. c.	S-S-O. couv.	Couvert.
11	S-O. vent, pl.	S-O. c. nuag.	Beau.
12	O-S-O. couv.	O-S-O. c. n.	Nuages.
13	O. couvert.	N-N-O. c. b.	Nuages.
14	O. nuages.	N. pet. pl. c.	Nuages.
15	N. brouillard, nuages.	N-E. nuages, pet. pluie.	Nuages.
16	N. brouil. c. pet. pluie.	N. pluie.	Couvert.
17	N-N-E. pl. c.	N-N-E. pluie.	Couvert.
18	N. brouillard.	N. c. pet. pl.	Brouillard.
19	O. brouillard.	O. couvert.	Couvert.
20	N-O. brouil.	O-N-O. nuag.	Couvert.
21	S. pluie.	S-S-O. nuag.	Beau.
22	O. nuages.	O. nuag. pl.	Nuages.
23	S-S-O. nuag.	S-O. n. pluie.	Couvert.
24	S-O. b. nuag.	S-O. nuag.	Beau.
25	O-S-O. nuag.	O-S-O. nuag.	Beau.
26	S-S-O. couv.	S. pl. nuag.	Couvert.
27	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
28	S. couv. pl.	S. pluie, vent.	Pluie.
29	S. couv. pl.	S. pl. couv.	Couvert.
30	E-S-E. c. n.	E-S-E. nuag.	Couvert.



La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $13 \frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de  $2 \frac{1}{4}$  degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de  $10 \frac{1}{4}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $2 \frac{1}{4}$  lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $11 \frac{1}{4}$  lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

1 fois du N-N-E.

1 fois de l'E-S-E.

3 fois du S-S-E.

6 fois du Sud.

5 fois du S-S-O.

5 fois du S-O.

3 fois de l'O-S-O.

8 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 10 jours, beau.

6 jours, du brouillard.

20 jours, des nuages.

18 jours, couvert.

17 jours, de la pluie.

1 jour, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris,  
pendant le mois de Novembre 1772.*

On a commencé à voir sur la fin de ce mois-ci quelques fausses péripneumonies; il a paru aussi des douleurs rhumatisantes qui, dans plusieurs personnes, se sont fait sentir dans la région de la poitrine, & ont été prises par des gens peu attentifs pour de véritables points de côté.

mais une simple saignée lorsque la fièvre se mettoit de la partie, ou quelques linimens sédatifs & émolliens ont terminé assez facilement cette espèce de maladie.

Un très-grand nombre de personnes ont été attaquées de toux catarrhales sans fièvre, ou accompagnées d'une fièvre très-légère, qui n'ont eu aucune suite fâcheuse. On a encore vu quelques fièvres intermittentes comme dans le mois précédent.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois d'Octobre 1772;  
par M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été beaucoup moins pluvieux ce mois que le précédent. Du premier au 24, nous n'avons eu de pluie considérable que le 11, le 12 & le 13. Mais, du 24 au 31, il y a eu plusieurs jours de pluie. Elle a été très-abondante le 25, le 26 & le 27.

Le mercure dans le baromètre a été observée au terme de 28 pouces, & même au-dessus, depuis le 10 jusqu'au 20.

Le vent a été *sud* presque tout le mois.

La liqueur du thermomètre a marqué tout le mois une température moyenne, ne s'étant guères élevée au-dessus du terme de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $1\frac{1}{2}$  ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $8\frac{1}{2}$  lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de  $14\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de  $9\frac{1}{2}$  degrés.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

19 fois du Sud.

4 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 17 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'Octobre 1772.*

Nous ne nous sommes guères apperçu du ralentissement de la fièvre continue, régnante dans le petit peuple : elle sévilloit également dans tous les quartiers de la ville. Une abondante hémorragie, survenant au fort de la maladie, étoit le présage le plus sûr de la guérison ; les malades, auxquels elle manquoit, avoient des disparates & des soubresauts dans les tendons ; ils tomboient dans un délire obscur ou dans le coma ; le ventre se tendoit, les hypocondres & la région épigastrique s'élevoient ; à ces fâcheux symptômes se joignoient par fois le hoquet & la déglutition embarrassée ; le danger étoit grand jusqu'au moment où une diarrhée bilieuse donnoit un retour d'espérance. Au reste, nous avons observé que la saignée, employée dans ces circonstances, ne suppléoit pas favorablement à l'hémorragie ; elle ne servoit qu'à affoiblir les malades en pure perte. Néanmoins l'on peut assurer qu'en général le nombre de ceux qui ont succombé, a été bien petit, eu égard à la multitude des malades.

Nous avons eu dans le cours de ce mois des fièvres-tierces, & des affections catarrheuses & rhumatismales ; mais ces incommodités ont été bien moins répandues qu'elles ne le sont ordinairement ici dans cette saison.

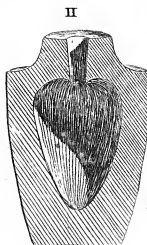
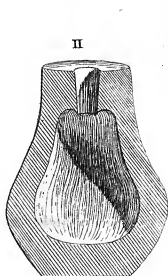
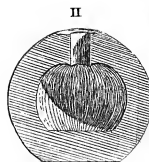
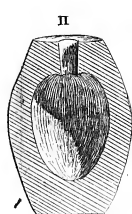
# TABLE.

<i>TRANSACTIONS médicales, publiées par le collège des médecins de Londres Premier Extrait.</i>	Page 3
<i>Observation sur un Fœtus monstrueux. Par M. Gastelier, médecin.</i>	27
<i>Description d'un enfant monstrueux. Par M. Gacon, médecin.</i>	42
<i>Observation anatomique sur l'étendue des muscles sternomastoïdiens, trouvée dans un cadavre. Par M. Bouverien, chirurgien.</i>	45
<i>Observation sur une Leucophlegmatie. Par M. Tabary, médecin.</i>	47
<i>Expériences nouvelles sur la destruction du diamant dans les vaisseaux fermés. Par MM. d'Arcet &amp; Rouelle.</i>	50
<i>Observation communiquée par M. Rouelle, sur la présence de l'alcali minéral tout formé dans les végétaux, &amp; sur les moyens de l'en retirer.</i>	87
<i>Cours élémentaire de chymie.</i>	90
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Novembre 1772.</i>	91
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1772.</i>	93
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Octobre 1772. Par M. Boucher, médecin.</i>	94
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Octobre 1772. Par le même.</i>	98

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1773. A Paris, ce 24 Décembre 1772.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.



I. Creusets vus de face .

II. Creusets vus en Coupe .

III. Bouchons des Creusets .



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte  
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-  
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

FÉVRIER 1773.

---

TOME XXXIX.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M<sup>rs</sup> le  
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,  
Hôtel de Clugny.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

FÉVRIER 1773.

---

*Medical Transactions, published by the college of physicians in London, volume the second : c'est-à-dire, Transactions médicales, publiées par le collège des médecins de Londres, second volume. A Londres, chez Baker & Doddsley, 1772, in-8°.*

SECOND EXTRAIT.

LE onzième article, qui est le premier de ceux dont il me reste à rendre compte, a pour objet une maladie de la peau, que Sydenham a regardée comme une espèce d'érysipèle, que Sennert & quelques autres ont décrite sous le nom



d'*effera*, & qu'on désigne en anglois sous le nom de *nettle-rash*, éruption urticaire, parce qu'elle ressemble à celle qui résulte de l'application des orties à la peau. Cette éruption paroît tout-à-coup, se dissipe promptement, & attaque indistinctement toutes les parties du corps. Les hommes, les femmes, les enfans & les personnes de toutes sortes de tempéramens y sont également sujettes. Quelques personnes se sont trouvées très-bien pendant ces éruptions, & étoient tourmentées de maux d'estomac, de tête, de langueurs lorsqu'elles disparoissoient; quelques autres ont éprouvé ces incommodités, même pendant l'éruption. Les boutons ou les plaques que forme cette éruption, sont toujours solides, & n'ont aucune cavité pleine d'eau ou de quelque autre liqueur, comme ceux de la gale; ce qui peut servir à faire distinguer ces deux maladies, qu'on pourroit confondre si on ne faisoit attention qu'aux petites gales qui se forment lorsqu'on a gratté fortement la partie affectée: un autre signe qui peut servir à les distinguer, c'est que l'*effera* ne se communique pas par contagion comme la gale. Les onctions mercurielles & sulfureuses ont été employées inutilement pour la cure de cette maladie; celles avec la racine d'ellébore blanc n'ont fait qu'amortir la démangeaison; l'huile, le vinaigre & l'es-

prit-de-vin adoucissent plus efficacement cette cuisson, & soulagent pour quelque tems.

M. Héberden, auteur de ce Mémoire, observe qu'il est très-difficile de remonter à la cause de cette indisposition qui ne paroît pas affecter le fond de la santé, & qui n'est incommode que par la déman-gaison qu'elle cause. On la vue survenir à la suite de l'application des cantharides & de l'usage interne de la racine de valériane sauvage. Les orties, comme nous l'avons dit, produisent une indisposition à-peu-près semblable; il en est de même du duvet qui recouvre la gousse d'une espece de fève d'Amérique, qu'on appelle pour cette raison *poil à gratter* : du poil de certaines chenilles, & de toute espece de poil coupé extrêmement menu. Il termine son Mémoire par l'histoire d'une maladie de cette espece, guérie par le calomelas qui lui a été communiquée par M. Mounsey, médecin de l'hôpital de Chelséa.

La guérison d'un homme attaqué de la rage est un fait qui mérite d'autant plus d'être conservé, que ces sortes de cures sont rares, & que la vraie méthode de traiter cette maladie est encore incertaine; ce qui m'engage à rapporter un peu au long l'observation suivante, communiquée par M. Wriston, chirurgien de Sedgfield, dans

le comté de Durham. Ce chirurgien fut appelé le vendredi, 29 Décembre 1769, pour voir Michel Gardener, jeune homme de quinze ans, qui avoit été mordu le dimanche précédent par un chien enragé. Le mercredi, il se plaignit sur le soir de maux d'estomac, accompagnés de vomissement; ce qui ne l'empêcha pas de bien dormir toute la nuit; il fut assez bien tout le lendemain matin, & dina d'assez bon appétit. Mais, bientôt après, il s'affouplit; &, au bout d'une heure, il se réveilla en sursaut, parut avoir un regard farouche, & s'échappa comme un furieux : on courut après lui; quand on l'eut ramené, il parut un peu plus tranquille. Mais, avant qu'on eut eu la précaution de s'assurer de lui, l'accès le reprit avec plus de violence; il empoignoit des charbons & des fers rouges sans donner aucun signe de douleur : dans les accès suivans, qui duroient ordinairement cinq ou six minutes, il avoit tenté de se déchirer & de se mordre lui-même, ainsi que les personnes & les choses qui l'environnoient : quelquefois il faisoit un bruit extraordinaire qui ressembloit, en quelque sorte, à l'aboïement d'un chien.

Lorsque M. Wriston arriva, il étoit assez tranquille; &, quoiqu'il ne fût pas dans l'accès, il étoit dans un état de langueur, d'anxiété & d'oppression inexprimables; il se plaignoit d'embarras dans la gorge & de

suffocation : il attendoit avec effroi le retour de son accès ; son pouls étoit petit & régulier , il n'y avoit aucune apparence d'inflammation , de chaleur fébrile ni de soif. M. Wriston lui offrit de l'eau à boire , il en avala quelques gouttes avec beaucoup de difficulté & d'agitation ; & , bientôt après, il commença à craindre que son accès ne revint , lorsqu'il lui présenta une seconde fois de l'eau , mais il ne put pas en avaler une seule goutte , & sa vue parut lui causer beaucoup d'agitation.

M. Wriston commença par lui tirer du bras douze onces de sang qui ne présenta rien d'extraordinaire, & les symptômes ayant paru se calmer un peu , il parvint à lui faire avaler trente gouttes de teinture d'opium ; peu de tems après , l'accès revint , pendant lequel il fit un effort pour mordre sa main : mais on crut s'appercevoir qu'il avoit été plus foible & moins long que les précédens. M. Wriston lui prescrivit de prendre toutes les trois heures une pillule de demi-grain d'opium , & , de six en six heures , à commencer une heure après la seconde prise d'opiat , un bol composé de quinze grains de musc , de dix grains de cinnabre naturel , & d'autant de cinnabre factice. En outre , il lui fit appliquer trois ou quatre fois sur la gorge des flanelles imbibées d'une dissolution d'un gros de camphre dans

deux onces de teinture d'opium. A sa visite du soir, M. Wriston trouva qu'il n'avoit eu que cinq ou six accès qui avoient paru s'affoiblir par degrés. Il se plaignoit toujours beaucoup de la gorge & de difficulté d'avaler, mais plus ou moins, selon qu'il avoit plus ou moins de disposition aux symptômes convulsifs. Il avoit des mouvemens convulsifs presque continuels dans les bras & dans les mains, sa premiere langueur & ses anxiétés, avec de fréquens retours de ses maux d'estomac & des efforts pour vomir. Il dormit assez bien la nuit. Le samedi, les mouvemens convulsifs continuèrent, mais furent moins fréquens & moins violens : la déglutition étoit plus libre ; la langueur, les maux d'estomac, les vomissemens, étoient beaucoup diminués. Il dormit très-bien toute la nuit, & le dimanche il fut délivré de tous les symptômes spasmodiques, excepté de la difficulté d'avaler. La langueur, les maux d'estomac & les vomissemens étoient beaucoup diminués. Il dormit très-bien la nuit. Le dimanche matin, il fut capable de faire quatre milles à cheval. Comme il n'avoit point été à la selle depuis le vendredi, on lui donna un lavement avec de l'huile qui l'évacua. On lui avoit administré fort régulièrement jusqu'à ce moment les pillules & les bols ; mais, comme les premieres paroissoient fa-

tiguer son estomac , on les retrancha , & il ne prit plus qu'un opiat le soir & le matin.

M. Wriston observa toujours qu'il paroïssoit souffrir toutes les fois qu'on parloit d'un chien ; & , un de ces animaux étant entré dans sa chambre , il en fut si effrayé , que, si on ne l'eût pas chassé , il y a très-grande apparence que ses convulsions l'auroient repris. La nuit du dimanche au lundi il commença à fuer , & cette sueur parut critique. Le lundi , il fut foible & languissant , mais il dormit bien la nuit. Le mardi se passa de même , excepté que la sueur fut moins abondante. Pendant toute la maladie , son urine fut trouble , peu colorée & en petite quantité. On cessa les opiats le mercredi , dès-lors son appétit parut se réveiller , & les vomissemens cessèrent ; il se rétablit peu à peu , & il eut recouvert en très-peu de tems sa premiere santé qu'il a conservée depuis.

Je crois devoir rapprocher de cet article l'histoire d'une autre hydrophobie , guérie par M. Falkener , chirurgien à Southwell , dans le comté de Nottingham. Au mois de Mars 1762 , cinq personnes demeurant chez un même fermier , furent mordues par un chien étranger qui avoit mordu auparavant deux chevaux & plusieurs chiens. Quatre des cinq personnes mordues allerent prendre les bains de la mer , mais la cinquieme,

nommée Anne Moore, ne voulut ni aller à la mer, ni rien faire pour prévenir la maladie dont elle étoit menacée. Les deux chevaux tombèrent malades, & moururent; & on étrangla les chiens. Vers le tems que le second cheval mourut, Anne Moore allant faire un message à pied, fut tout à coup saisie d'un engourdissement dans le doigt qui avoit été mordu, engourdissement qui fut suivi d'une violente démanaison & d'un grand mal au cœur.

Le lendemain, on envoya chercher M. Falkener, qui lui trouva le pouls fort, les yeux égarés, le regard inquiet, & tout le corps affecté de convulsions si violentes, que quatre ou cinq hommes avoient de la peine à la contenir. La morsure étoit si légère, qu'on avoit peine à l'appercevoir. Après une forte saignée, on frotta la main & le doigt qui avoit été mordu avec l'onguent mercuriel, & on lui fit prendre un bol composé de trois grains de turbith minéral & autant de camphre, bien broyés ensemble, dans une conserve appropriée. On répéta la friction & le bol tous les matins, pendant quatre jours, pendant lesquels la maladie parut empirer, la malade n'ayant jamais été sans délire. Le cinquième jour, elle alla beaucoup mieux, ayant été tranquille & reprenant sa connoissance par intervalles; elle avertit les assistans de prendre garde

qu'elle ne les mordit, ce à quoi elle avoit beaucoup de propension ; au bout de quelque tems en effet, elle mordit ses doigts, son oreiller, son lit, & tout ce qu'elle put attraper. Dans un de ses bons intervalles on lui présenta de l'eau, elle parut prendre plaisir à la voir verser ; mais, le moment où elle toucha ses lèvres, elle la repoussa avec une horreur qu'il seroit difficile de peindre. On décida alors de souler son corps de mercure par les frictions & par les bols de turbith minéral ; on lui fit ces frictions, non seulement aux mains, mais encore tout le long de l'épine ; &, dans ses bons intervalles, elle disoit que cela la soulageoit. Le mal diminua peu à peu ; il survint une salivation qui ramena entièrement sa raison, peu après ses forces revinrent, & elle s'est bien portée depuis ce tems-là. On fit essuyer le même traitement aux quatre autres personnes qui avoient été à la mer ; elles n'eurent point d'accès.

Le docteur Lysons rapporte dans l'article 13 plusieurs cures de maladies cutanées, opérées par la décoction de la seconde écorce d'orme : des gales ; une espece de lépre qui se manifestoit par des croûtes blanches qui couvroient presque tout le corps, par une enflure douloureuse des jambes & des cuisses, & par des pustules qui paroissoient en différens endroits du



corps ; une dartre humide qui revenoit depuis vingt ans ; des dartres pustuleuses qui reparoïssent de tems en tems depuis dix-sept ans. Il prépare cette décoction en faisant bouillir quatre onces d'écorce intérieure d'orme dans quatre livres d'eau qu'il fait reduire à deux. Cette décoction, lorsqu'elle est bien faite, a un goût agréable, légèrement astringent. Dans le printems, lorsque l'orme est en fleur, cette décoction est d'une belle couleur pourpre ; dans les autres tems de l'année, elle est plus brune. Le docteur Lysons emploie l'écorce intérieure des jeunes branches ; dans l'automne, il préfere celle des petites racines. On est obligé de continuer cette décoction pendant plusieurs mois, & d'y revenir si la maladie reparoit.

Un homme d'un certain âge ayant mangé des champignons qu'il avoit cueillis, commença à souffrir, au bout de quelques minutes, d'une maniere extraordinaire ; il ne pouvoit pas fermer ses yeux. Tous les objets lui paroïssent teints de diverses couleurs. Il sentoît des palpitations dans ce qu'il appelloit son estomac ; & il étoit si étourdi, qu'il avoit peine à se tenir. Il se sentoît comme enflé par tout le corps. Il sçavoit à peine ce qu'il disoit & ce qu'il faisoit ; & quelquefois il lui étoit impossible de parler. Tous ces symptômes continuerent à un

degré plus ou moins grand pendant vingt-quatre heures ; au bout duquel tems les accidens cessèrent. Peu après qu'il eut commencé à se sentir incommodé , on lui fit prendre un scrupule de vitriol blanc , qu'on répéta deux ou trois fois , ce qui le fit vomir abondamment.

Sa femme , qui avoit mangé des mêmes champignons , éprouva les mêmes symptômes , mais à un plus haut degré ; elle perdit totalement la parole & le sentiment , & étoit ou stupide ou si furieuse , qu'on étoit obligé de la tenir. On voulut lui faire prendre du vitriol blanc , mais elle n'en avala que très-peu ; cependant , au bout de quatre ou cinq heures , elle se trouva beaucoup mieux : mais elle fut exposée pendant huit jours à se trouver mal très-fréquemment ; & elle eut pendant plus d'un mois divers symptômes hystrériques auxquels elle n'avoit point été sujette jusqu'alors. Un enfant de quatre ans , qui avoit mangé du pain trempé dans la sauce , eut quelques agitations convulsives dans les bras , qui cederent à douze grains d'hipécacuanha qui le firent vomir. Ces malades n'éprouverent aucun symptôme qui pût faire soupçonner que l'estomac pût être affecté d'inflammation ; le poison paroissoit avoir agi principalement sur les nerfs. M. Héberden , qui rapporte cette histoire , ayant fait examiner

ces champignons par M. Hudson, auteur du *Flora anglica*; celui-ci reconnut que c'étoit le *fungus parvus pediculo oblongo, pileolo hemispherico, ex albido subluteus*, & le *fungus minimus cinereo albicans, tenui & prælongo pediculo, paucis subtilis striis*, du *Synopsis* de Rai.

Voici une méthode de préparer la magnésie que M. Thomas Henry, apothicaire à Manchester, qui l'a communiquée, prétend être préférable à toutes celles qui ont été proposées. Dissolvez une quantité quelconque de sel cathartique amer, vulgairement appelé *sel d'Epsom*, dans un poids d'eau égal au sien, filtrez, & ajoutez-y peu à peu d'une dissolution de potasse, faite dans une égale quantité d'eau, agitant le tout ensemble jusqu'à ce que les liqueurs aient acquis l'apparence d'un coagulum: alors il faut cesser d'ajouter de la liqueur alcaline, & jeter tout le mélange dans un grand vaisseau plein d'eau bouillante qu'on continuera à faire bouillir pendant un quart d'heure, au bout duquel on le retirera du feu, & on versera le tout dans des vaisseaux de terre vernissée. Lorsque la magnésie se sera déposée, on décantera l'eau claire avant qu'elle ne soit entièrement refroidie, & on reversera sur le sédiment une nouvelle quantité d'eau bouillante, qu'on décantera quand la magnésie se sera

précipitée, ce qu'on répétera jusqu'à ce que l'eau ne prenne plus de goût salin : alors on agitera l'eau, & on la décantera toute trouble ; &, après avoir séparé l'eau de la magnésie, on mettra celle-ci sur des pierres de craie pour absorber la plus grande partie de l'humidité ; ensuite on la versera dans des petits quarrés de papier, pour achever de la sécher au feu. On remettra de l'eau chaude sur ce qui reste de magnésie : on la séparera de même par le flottage, & on la séchera comme la première ; par ce moyen, on la réduira presque toute à un égal degré de finesse.

M. Baker rapporte dans le dix-septième article quelques exemples d'hydropisies très-rebelles, guéries par une boisson excessive d'eau ; ce qui est un peu opposé à la maxime adoptée par les médecins dans la plus haute antiquité, que rien n'étoit plus funeste à un hydropique que de se livrer à sa soif. La plupart des malades qui ont donné lieu à ces observations, étoient regardés comme désespérés ; & on ne leur avoit permis de boire, que parce qu'on ne voyoit aucun moyen de les soulager : ils rendirent tous une très-grande quantité d'urine.

L'article dix-huitième communiqué par le docteur Baker, a pour objet un meunier de Billecary dans le Suffex, qui, ayant été

grand mangeur & grand buveur jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, & éprouvant depuis quatre ou cinq ans les plus grandes infirmités, a réduit peu à peu son régime au point qu'il ne fait plus que deux repas, à chacun desquels il ne mange que d'un *puding*, (espece de bouillie,) fait avec de la plus belle farine & une chopine de lait écrémé. Il a renoncé à toute boisson, même à celle de l'eau; il dort très-peu, se couchant ordinairement à huit heures du soir, & se levant à une heure après minuit. Par ce moyen, il s'est délivré de toutes ses infirmités; sa corpulence qui lui étoit devenue très à charge, a considérablement diminué; il est beaucoup plus fort qu'il n'étoit auparavant, faisant tous les jours un très-grand exercice.

C'est le même M. Baker qui est auteur des *Réflexions* sur la nouvelle méthode d'inoculer, qui forment le dix-neuvieme article. Ces réflexions tendent à prouver 1<sup>o</sup> que les inoculateurs modernes ont trop généralisé leurs préparations; que si un grand nombre de sujets se trouvent bien, ou supportent sans danger l'abstinence qu'on leur fait garder & les évacuations qu'on leur procure, il y en a d'autres qui s'en trouvent mal, & qui auroient plutôt eu besoin d'être fortifiés qu'affoiblis; que le mercure qu'on a regardé comme un spéci-  
fique

fi que capable de s'opposer à la trop abondante reproduction du virus variolique ; ne produisoit de bons effets que comme un excellent évacuant ; que M. Gatti avoit avancé d'une manière trop générale , que la meilleure disposition pour avoir la petite-vérole la plus favorable , étoit l'état de la pleine santé , & que les sujets qui en jouissoient n'avoient besoin d'aucune préparation. 2<sup>o</sup> A démontrer que leur manière de communiquer le virus par de légères piquûres , avec une lancette ou une aiguille enduites d'un pus encore fluide , est de beaucoup préférable à celle que les premiers inoculateurs Anglois & François avoient introduite. 3<sup>o</sup> Il approuve également la méthode qu'ils suivent pour traiter la petite-vérole , lorsqu'une fois la fièvre a commencé à se déclarer ; & il reconnoît que ce sont leurs succès qui ont mis les médecins sur la voie de perfectionner le traitement de la petite-vérole naturelle. Il observe cependant que quelque utiles que les purgatifs puissent être , il y a quelques inoculateurs qui en ont abusé ; & il rapporte à ce sujet plusieurs accidens produits par l'usage indiscret de ces remèdes. 4<sup>o</sup> Mais , c'est sur-tout en laissant respirer à leurs malades un air frais , que les nouveaux inoculateurs ont rendu le plus grand service à l'humanité ; cette méthode s'étant , depuis

eux, étendue jusqu'à la petite-vérole naturelle : il observe cependant qu'on a encore abusé de cette pratique salutaire d'une manière dangereuse, non seulement pour le malade, mais encore pour les autres, en propageant l'infection. 5<sup>o</sup> La nouvelle méthode d'inoculer a prouvé sans réplique que c'étoit sans fondement qu'on avoit cru qu'il étoit possible d'accumuler l'infection de la petite-vérole, puisqu'un inoculé peut approcher sans inconvénient les personnes attaquées de la petite-vérole la plus confluente, sans courir le risque de contracter une nouvelle infection.

M. Baker, en finissant ses réflexions, examine s'il est prudent d'inoculer une femme enceinte ou un enfant à la mammelle, & ne paroît pas porté à le conseiller. Enfin, il propose trois questions relatives à la petite-vérole, dont je me contenterai de rapporter la dernière. « Avant que le virus variolique » qu'on a inséré produise son effet, il survient » constamment une inflammation dans le » lieu de l'insertion ; &, lorsqu'il ne survient » pas d'inflammation, il n'y a point de » petite-vérole. La même chose arrive dans » la morsure d'un animal enragé. . . . Ne » peut-on pas supposer que ces poisons » sont confinés pour quelque tems dans la » partie à laquelle ils sont appliqués, & » qu'ils n'agissent sur le reste du corps que

» lorsqu'ils ont été reveillés par leur in-  
 » flammation locale ? Si cette supposition  
 » à quelque vraisemblance , ne seroit-il pas  
 » prudent d'essayer , dans la morsure d'un  
 » chien enragé , si , en brûlant ou en em-  
 » portant la partie blessée , on ne prévien-  
 » droit pas la rage ? » Il rapporte à l'appui  
 de cette conjecture, qu'il a été informé que  
 la section de toutes les parties qui envi-  
 ronnoient un ulcere vénérien récent, avoit  
 prévenu la propagation de la maladie , &  
 que la plaie s'étoit guérie comme une plaie  
 simple , sans le secours de mercure.

Le vingtieme , article numéroté XVIII,  
 contient sept observations particulieres, par  
 M. Donald Monro. La premiere a pour  
 objet une affection scorbutique très-extraor-  
 dinaire par la rapidité de ses progrès & la  
 gravité de ses accidens. Le malade , après  
 avoir éprouvé pendant un mois & demi  
 des lassitudes & assoupissemens très-fré-  
 quens , fut pris d'hémorragies continuelles ;  
 sa bouche fut couverte intérieurement de  
 vésicules pleines de sang : cet état dura en-  
 core six semaines , au bout desquelles il  
 commença à se rétablir par l'usage des anti-  
 scorbutiques acides ; & sa guérison fut aussi  
 prompte , que les progrès de sa maladie  
 avoient été rapides.

La seconde roule sur une espece d'ulce-  
 res vénériens qui paroissent d'abord benins,



mais qui, s'étendant peu à peu, rongent toutes les parties, & conduisent les malades au tombeau. Ces ulcères ne surviennent que lorsqu'on a usé trop abondamment des remèdes inmercuriels & de forts purgatifs, dans le commencement du traitement.

La troisième contient l'histoire d'une carie de cause vénérienne qui avoit attaqué la partie interne du corps de la première vertèbre, & l'apophyse odontoïde de la seconde.

Le sujet de la quatrième est une fièvre intermittente, laquelle, après avoir résisté aux remèdes les plus appropriés, céda enfin au quinquina, lorsqu'on eut fait précéder l'usage de quelques bols mercuriels, composés de dix grains de mercure éteints & incorporés dans la conserve de roses. Le malade n'en prit que trois qui lui procurèrent une salivation qui dura trois semaines, & c'est après que ses forces furent revenues, qu'on lui fit faire usage du quinquina.

La cinquième roule sur une tumeur du cerveau qui s'étoit fait jour au travers du coronal. La substance intérieure de cette tumeur, qu'on avoit prise pour un anévrisme pendant la vie du malade, étoit semblable à la partie médullaire du cerveau dont elle paroissoit sortir; elle étoit du volume d'un orange de la Chine, & le trou qu'elle a fait dans le crâne, étoit assez large pour passer le doigt.

La fixieme a pour objet un hydrocéphale, qui a cela de particulier, que la petite fille qui en est affligée depuis quatre ans conserve tous ses sens & toute sa mémoire.

Enfin la septieme contient la description de plusieurs glandes du mésentere ossifiées, observées dans une femme dont la mort avoit été causée par une autre cause, & qui, pendant sa vie, n'avoit éprouvé aucun accident qu'on pût attribuer à cet état contre nature.

Je ne m'arrêterai pas à l'histoire des succès de l'inoculation de la petite-vérole à la Jamaïque, adressée par M. Quier à M. Donald Monro, parce que je n'y ai rien trouvé de nouveau, si ce n'est que l'auteur assure avoir inoculé avec succès un très-grand nombre de Nègresses enceintes & d'enfans à la mamelle.

L'article 22, qui n'est cependant coté que XX, contient de nouvelles recherches de M. Baker sur le plomb, considéré comme poison. Il y rapporte d'abord une Lettre de M. Wall, médecin à Worcester, qui renferme plusieurs exemples de coliques produites par le plomb dont le cidre s'étoit chargé dans les presses, les tonneaux, &c. & l'état mal-sain de toute une famille, occasionné par le tuyau de plomb d'une pompe corrodé par l'eau qui faisoit leur boisson ordinaire, & qui étoit une eau dure & un peu alumineuse.

## 118 TRANSACTIONS MÉDICINALES.

Les vaisseaux de terre vernissée avec le plomb, & les vaisseaux d'étain allié de plomb, sont propres à communiquer au cidre & au vin qu'on y laisse séjourner quelques-unes de ses parties, qui exposent ceux qui les boivent à la colique de plomb. M. Baker dit avoir appris des informations qu'il a fait faire, que la colique spasmodique, à laquelle on est si sujet dans les colonies Angloises, étoit dûe au plomb dont est imprégné le rum qu'ils font entrer dans leur punch ; & il assure que cette colique est moins commune depuis que les habitans laissent vieillir leur rum avant de le faire entrer dans leurs boissons, sans doute parce qu'il dépose à la longue le plomb qu'il a dissout. La même chose arrive au cidre : de-là vient que les cidres nouveaux donnent plus communément la colique que les vieux. Persuadé que le plomb est un poison indomptable, il condamne l'usage de ses préparations non-seulement pour l'intérieur, mais même en injection ; & , quoiqu'il convienne que l'extrait de Saturne de M. Goulard puisse être employé avec succès par une main habile dans plusieurs maladies externes , il paroît craindre cependant que l'abus de ce remède n'ait des suites funestes.

Il propose les alimens gras comme les meilleurs préservatifs que puissent employer ceux qui sont obligés de s'exposer aux va-

peurs ou à la poussière de ce métal. Il paroit adopter la méthode des médecins de Paris pour le traitement de cette maladie, lorsqu'elle est dans son premier période, c'est-à-dire lorsqu'elle n'a pas encore produit la paralysie. Il finit son Mémoire par rapporter ce qu'il a observé à l'ouverture du cadavre d'un homme qui, après avoir éprouvé différentes attaques de colique, étoit devenu sur la fin de ses jours paralytique de tout le corps, avoit été attaqué de convulsions, & étoit mort apoplectique. L'estomac & les intestins parurent dans leur état naturel; le foie étoit un peu petit, & il y avoit quelques petites concrétions dans la vésicule du fiel. La substance du cerveau étoit plus molle qu'elle ne l'est ordinairement, & il y avoit une demi-once de sang extravasé dans le lobe antérieur de l'hémisphère gauche du cerveau.

Deux exemples de scorbut produit, selon toutes les apparences, par le défaut d'une nourriture convenable, font le sujet de l'article 23, M. Milman, qui les rapporte, ayant été prié de voir deux femmes malades de la paroisse de Brandon dans le Suffolk, pays sec & aride, trouva que l'une de ces femmes, âgée de quarante ans, avoit été attaquée, depuis environ quatre mois, de lassitude & de difficulté de respirer: lorsque M. Milman la vit, il observa que ses gencives étoient

spongieuses, qu'elles saignoient au plus léger attouchement, & étoient rongées en quelques endroits jusques à la racine de la dent; son haleine étoit d'une puanteur insoutenable; son corps étoit dans un état de maigreur excessif, sur-tout les bras & les jambes: la peau qui recouvroit ces parties étoit si sèche & si aride, qu'elle résonnoit quand on frappoit dessus. Il y avoit à la partie inférieure de la jambe, dans l'espace de deux ou trois pouces au-dessus de la malléole, plusieurs crevasses d'où découloit une sanie qui, venant à se sécher, produisoit une seule croûte qui recouvroit tout cet espace; les poignets étoient dans le même état: elle étoit obligée de se tenir au lit la plus grande partie du jour. Sa sœur, âgée de vingt-deux ans, étoit affectée de la même manière, mais dans un moindre degré. M. Milman s'étant informé de la cause qui avoit pu produire un tel désordre, il apprit que plusieurs mois avant leur maladie, elles n'avoient vécu que de thé bou sans sucre & sans beurre, & de pain. Il leur prescrivit un petit-lait anti-scorbutique, de vivre de lait, & de manger autant d'oranges qu'elles pourroient s'en procurer. Mais le lieu & leurs facultés ne leur permirent de se procurer ces secours que difficilement; il leur conseilla aussi de se baigner tous les jours les jambes & les bras dans l'eau tiède, &

de prendre demi-once de quinquina en poudre : ces derniers secours suffirent pour réparer un peu leur santé.

Enfin M. Collet, médecin à Newbury, a fait part à M. Baker d'une maladie fort singulière. Une dame délicate, mais qui s'étoit bien portée jusqu'à l'âge de trente-trois ans, sentit de l'abattement & de l'oppression ; il lui survint de l'enflure au bas des jambes. Au bout de trois ans, elle commença à être tourmentée d'une toux qui lui faisoit cracher un phlegme épais & très-visqueux. Le 6 Septembre 1771, elle cracha douze hydatides, & depuis ce tems, elle en a craché cent trente-cinq ; elle étoient de différentes grosseurs, depuis celle d'un pois jusqu'à celle d'un œuf. En général, elles sortoient avec facilité, mais toujours précédées de la toux. Elles venoient constamment rompues, & elles étoient suivies d'un phlegme épais. Cette dame avoit en outre une tumeur au-dessus du nombril, qui s'étoit déclarée depuis six mois ; son ventre étoit distendu, & on y sentoit de la fluctuation. Les remèdes dont on lui a fait faire usage sont des pilules composées de gomme ammoniacque, de myrrhe, de fleurs de benjoin & de scille : elle a pris aussi du calomelas ou mercure doux sublimé sept fois, & elle paroît se rétablir.





## R É F U T A T I O N

*D'un ouvrage anonyme, intitulé : Réflexions sur le système de M. DE LA MURE, touchant le Battement des Arteres ; par M. JADELOT, conseiller-médecin du roi, professeur de la faculté de médecine de Nancy, de l'académie des sciences & belles-lettres de la même ville.*

La plupart des physiologistes reconnoissent pour cause de la pulsation des arteres, une dilatation subite & instantanée du diamètre de ces canaux, opérée par l'introduction du sang lancé dans leurs cavités à chaque contraction du cœur. Dès que cette contraction a cessé, dit-on, l'artere, ne recevant plus de sang nouveau, se resserre par son élasticité, & reprend son diamètre, qui sera forcé dans l'instant suivant par une nouvelle onde de sang. M. Veitbrecht forma des doutes contre cette dilatation supposée, (*Commentar. Acad. imper. Petropolitani. T. VII, pag. 318.*) M. de la Mure, en confirmant ces doutes par des raisonnemens & par des expériences qui détruisent toute idée de dilatation, a expliqué la pulsation par la locomotion : le cœur, selon lui, en se déplaçant, déplace aussi les arteres, & leur imprime ce mouvement,

(*Recherches sur la cause de la pulsation des Arteres Mémoire de l'académie royale des Sciences 1765.*) Après ces grands physiciens, je me suis occupé de cet objet ; & , voyant que je ne pouvois résoudre mes doutes qu'en interrogeant la nature , je fis avec M. Arthaud , mon disciple , un grand nombre d'expériences dont j'adressai le résultat à l'académie des sciences ( *a* ) ; des raisons particulières m'obligerent peu après de publier cet ouvrage , sans attendre le jugement de cette illustre compagnie. ( *Voyez Mémoire sur la cause de la pulsation des Arteres , à Paris chez Valade 1771.* ) J'ai démontré dans ce Mémoire , 1<sup>o</sup> que les arteres ne sont point dilatées à chaque pulsation ; 2<sup>o</sup> que l'élévation de l'artere , occasionnée par le mouvement de conversion du cœur , n'existe pas , & qu'elle ne rend pas raison des phénomènes , comme l'a pensé M. de la Mure. Enfin j'ai fait voir que le battement des arteres dépend de l'expulsion subite du sang hors des ventricules du cœur ; que ce sang transmet son impulsion avec la plus grande célérité le long des canaux artériels , & tend à redresser ceux qui sont courbes par une loi générale du mouvement. Voilà pourquoi on apperçoit , à chaque contraction du cœur ,

( *a* ) M. Portal en rendit compte dans une séance publique.



un mouvement de soubresaut dans les courbures des plus petites artérioles : mais ce n'est pas là la vraie cause de la pulsation, puisqu'on la sent dans les artères les plus droites & dans toute la circonférence de ces canaux, en y appliquant le doigt, que pour-lors le doigt appliqué sur l'artère devient un obstacle contre lequel la colonne de sang vient frapper dans le mouvement de contraction du cœur : on ne sent plus cette impulsion pendant la diastole, puisque le cours du sang est uniforme, mais l'artère n'est pas plus dilatée dans un instant que dans l'autre. Des expériences incontestables servent de preuves à ces assertions, & aucun physiologiste, jusqu'à présent, ne les a contestées. Cependant un auteur anonyme vient de proposer une autre explication de la pulsation des artères. Voyez *Réflexions sur le Système de M. de la Mure, touchant le battement des Arteres*, insérées à la suite d'un ouvrage intitulé : *Observations sur le cacao & le chocolat ; à Paris, 1772.*

L'auteur de ces Réflexions croit, avec M. de la Mure, que la pulsation est produite par la locomotion ou par le soulèvement de l'artère, mais il ne pense pas que le mouvement de conversion du cœur en soit la cause. *Il est, dit-il, difficile de concevoir que le déplacement du cœur*

*puisse opérer cet effet sur tout l'ordre des vaisseaux artériels, comme l'a pensé M. de la Mure. Cette maniere de raisonner ne prouve rien en physique; l'étude de la nature nous offre continuellement des merveilles qui sont au-dessus de notre portée, & le raisonnement ne détruit point des faits. Des expériences invincibles nous ont fait voir que l'explication proposée par M. de la Mure, est absolument fausse. Cependant l'auteur des Réflexions, sans discuter ces expériences, sans réfuter mes preuves (a), admet, avec M. de la Mure, le soulèvement de l'artere pour cause de la pulsation; mais il ne veut pas qu'il dépende du mouvement du cœur. Oserions-nous, dit-il, avancer que peut-être la nature opere ce jeu du battement de l'artere par un soulèvement spasmodique de ce vaisseau, qui entre dans une sorte d'orgasme, au moment que le cœur se contracte, soit par une suite de la puissante contraction de ce vigoureux muscle, soit par l'action stimulante du sang sur les membranes artérielles? La force contractile des grosses arteres est en effet si grande, que le doigt que l'on y introduit*

(a) Il cite mon ouvrage, cependant il paroît qu'il ne l'a pas vu, puisqu'il le date de 1770, quoiqu'il n'ait été imprimé qu'en 1771. Il a été trompé par l'extrait qu'en donne M. Buch'oz, dans le tems qu'il fut lu à l'Académie des Sciences.

*en est fortement comprimé. Cette contraction ne pouvant être l'effet du rétablissement des parois de ces vaisseaux dilatés par l'abord du sang au sortir du cœur, ainsi que l'a prouvé M. de la Mure ; il paroîtroit plus naturel de l'attribuer au seul mouvement de spasme déterminé par l'action du sang, comme stimulus, sur les membranes nerveuses & musculieuses de ces vaisseaux.*

Les arteres sont donc, selon ce physicien, des canaux actifs qui, par une espece de spasme ou d'orgasme, se soulevent chaque fois que le cœur se contracte ; cet orgasme est déterminé par l'action du sang sur les membranes nerveuses & musculieuses de ces vaisseaux. M. de la Mure avoit déjà réfuté cette idée, en assurant que l'on ne peut reconnoître dans le tissu des arteres le principe de leur mouvement, *L. c. p. 656.* Il ajoute cependant que, si on observe que les rameaux d'un tronc quelconque se soulevent & battent dans le tems que leur tronc est immobile, alors on sera obligé de reconnoître dans le tissu des artères même le principe de leur mouvement, en un mot une faculté pulsifique analogue à celle du cœur. L'auteur des Observations prouve que ces circonstances ont été observées ; mais il eût dû commencer par réfuter nos raisonnemens & nos expériences, puisque nous avons démontré que le battement des

arteres ne peut pas être attribué à leur locomotion, soit qu'on la fasse dépendre du mouvement du cœur, soit qu'on l'attribue à l'action organique du canal artériel mis en action par le sang. D'ailleurs, comment expliquer cet orgasme que l'on suppose agir alternativement sur les parois des arteres ? Ces canaux sont, dit-on, dans un état de spasme déterminé par l'action du sang sur les membranes nerveuses & musculieuses de ces vaisseaux. Il faut que ce spasme n'agisse que par intervalles ; & le sang remplit toujours également les arteres, puisqu'il est démontré & reconnu qu'il n'y a point de dilatation. De plus, pour rendre raison de cet orgasme des parois des arteres, on recourt à leurs fibres nerveuses & musculieuses. Nous ne nions point que les membranes de ces vaisseaux ne soient douées, comme toutes les parties molles, dans l'animal vivant, d'une action organique ; mais nous sommes obligés d'avouer que, malgré les recherches les plus exactes sur les arteres de l'homme & de plusieurs grands animaux, nous ne sommes jamais parvenus à découvrir ces fibres musculieuses ; les expériences ne nous y ont jamais fait voir d'irritabilité, caractère essentiel de la fibre de ce genre. Admettons cependant l'existence de ces fibres musculieuses que

de grands anatomistes ont décrites, ou bien supposons que le tissu des canaux artériels est capable d'une contraction organique : on ne pourra pas encore assigner cette cause pour rendre raison de leur battement, puisqu'il ne dépend pas de l'action de ces canaux, mais de l'impulsion du sang qu'ils transmettent, comme nous l'avons démontré. Dans un animal mort, on peut imiter parfaitement le mouvement du poulx, en poussant par secousse quelque liqueur dans la cavité des arteres, ou dans quelque autre canal mou & flexible. M. de Haller, qui, par son immense érudition, a réuni les travaux des physiologistes de tous les siècles, nous apprend que Harvei avoit déjà fait cette expérience (*Elem. Physiol. T. II, pag. 151.*) Il cite aussi Floyer, qui a vu le canal alternativement se dilater & s'affaïssir. Nos expériences ne nous ont pas offert le même résultat.

Ce n'est donc qu'à l'impulsion du sang, communiquée aux parois de l'artere, que l'on doit attribuer la pulsation que l'on sent en appliquant les doigts sur ces canaux. Quoique toutes les parties organiques vivantes aient une énergie particulière qui les dispose à leur action, celle des arteres ne produit pas la pulsation; elle la modifie quelquefois, mais le stimulus du sang qui

y est poulfé, ne peut pas être regardé comme la cause de l'action alternative que l'on suppose dans leurs parois.

---

## OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS

*Sur l'Usage des Vomitifs dans les Maladies des femmes grosses; par M. EMMA-NUËL, maître en chirurgie à Boissy sous Saint-Yon.*

Me permettez-vous, Monsieur, de présenter par la voie du Journal, quelques observations, qui, j'ose l'avancer, infirment victorieusement celles que M. Bonnaud, chirurgien de Pélissanne, a opposées à M. Balme, médecin, dans une Lettre insérée dans le Supplément à l'année 1770, deuxième cahier, page 127. Cette Lettre tend à prouver le danger qu'entraîne après soi le vomissement & l'usage de l'émétique dans les maladies des femmes grosses: elle renferme quatre observations que l'auteur fait venir à l'appui de son opinion afin de mieux combattre celle de M. Balme.

Malgré le ton de sécurité qui règne dans l'écrit de ce chirurgien, je crois être en état de démontrer aujourd'hui, par des remarques tirées des notions anatomiques & du mécanisme de l'estomac, que l'usage du tartre stibié, dirigé par un praticien pru-

dent & éclairé, devient non seulement utile, mais même absolument nécessaire dans une infinité de maladies qui affectent les femmes enceintes.

Il n'est point de médecin ni de chirurgien instruit qui ignore que le ventricule est le principal organe de la digestion; que c'est un sac, tout à la fois musculueux, tendineux, vasculaire, & en plus grande partie, nerveux, situé dans ce que l'on appelle l'épigastre, région supérieure du ventre, immédiatement sous le diaphragme, recouvert en partie par le foie, &c. Sa texture compliquée le rend en même tems très-sensible & très-irritable. On peut se convaincre de cette vérité en jetant les yeux sur quelqu'un qui est dans le cas de vomir; quel mal-aise & quelles angoisses n'éprouve-t-il pas avant que d'avoir rejeté ce qui irritoit ou surchargeoit son estomac! Et qui ne sçait que les maladies, malheureusement trop fréquentes de ce viscère, donnent souvent lieu à des douleurs inexprimables? La fonction essentielle de l'estomac est la digestion; tant que l'ordre naturel préside à cette fonction, l'économie animale est soutenue par un juste équilibre; mais, pèche-t-elle en quelque chose, ou sort-elle des lois de la sage nature, on tombe dans l'état maladif.

S'il arrive donc que l'estomac se trouve irrité par des alimens, ou trop abondants,

ou d'une mauvaise qualité, la digestion se fera mal, ou ne se fera point du tout. Celle-ci n'ayant pas lieu parce que le mécanisme du ventricule est sorti des lois naturelles, il en résultera une dissolution imparfaite des alimens; ceux-ci à leur tour subiront un certain degré de fermentation acide qui les mettra en état d'agacer les fibres nerveuses de l'estomac, & on conçoit aisément que l'intensité de l'agacement déterminera des contractions de ce viscère sur les alimens, qui pour lors prendront telle ou telle voie pour leur évacuation. Je m'explique; si par exemple la dépravation des matières alimenteuses n'est que foiblement aigre, elles se précipiteront par les selles en causant une diarrhée; mais si, au contraire, cette même pâte alimentaire a acquis une aigreur considérable, le vomissement sera le moyen dont la nature se servira pour débarrasser l'estomac du poids qui l'accabloit. Dans le premier cas, on voit que les alimens mal élaborés n'ont pas contracté un degré d'acidité assez fort pour irriter le ventricule au point de le faire entrer dans des fortes convulsions, au moyen dequoi les matières auront pris la route du canal intestinal pour gagner leur issue par le rectum. Dans le second, la pâte alimentaire, devenue fort acide, irritera vivement les fibres nerveuses de l'estomac,



### 132 OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS

le fluide nerveux coulera en abondance & avec beaucoup de célérité dans les nerfs moteurs ; alors les fibres musculaires entreront dans des contractions convulsives, dont la violence sera en raison de l'irritation : de-là le vomissement de ces matieres, qui, en passant par la bouche, causent aux dents un agacement à peu près pareil à celui que l'on éprouve pour avoir mâché des citrons ou du verjus.

Tel est ordinairement le produit de l'indigestion. C'est une vérité dont tout le monde est à même de se convaincre, puisqu'il est peu de gens qui ne l'aient éprouvé maintes fois.

Il est cependant vrai de dire que si le vomissement n'avoit d'autre cause que la plénitude de l'estomac, entretenue par la présence des alimens non digérés, on prendroit rarement le change sur cette maladie ; l'on seroit presque toujours sûr de traiter une indigestion.

Il n'est pas nécessaire que le ventricule contienne une trop grande quantité d'alimens pour se soulever contre le fardeau qui l'opprime, & le rejeter au moyen du vomissement. On sçait aussi que ce dernier peut naître d'une foule d'autres causes indépendantes de l'indigestion ; car, outre les affections nombreuses de l'estomac dont il est le symptôme, il est aussi le précurseur

des embarras d'humeurs bilieuses, glaireuses, vermineuses, &c. des premières voies. Les embarras, beaucoup plus ordinaires que l'indigestion, forment très-souvent le germe ou le foyer des maladies les plus graves; maladies qui affligent indistinctement tous les sujets, & dont conséquemment les femmes enceintes ne sont point exemptes. Quel malheur pour l'humanité, si, tandis qu'elles sont occupées à perpétuer l'espèce, des maladies pleines de danger viennent les assaillir, & que la médecine, cet art secourable, ne puisse rien pour les arracher à une perte inévitable.

Sans prétendre m'ériger en censeur de qui que ce soit, & sans placer ici un étalage fastidieux de citations, pour faire parade d'une érudition que je n'ai point, qu'il me soit seulement permis de dire que le bon sens éclairé par l'expérience & la réflexion, se refusera toujours à croire que, par une timidité déplacée, une prudence mal-entendue, une imitation servile, une routine enfin dont on craint de s'écarter, & peut-être encore faute d'instructions suffisantes, relativement à l'usage du tartre stibié & des autres vomitifs dans les maladies des femmes grosses, il faille s'amuser à prescrire des remèdes, qui, à la vérité, sans produire par eux-mêmes de mauvais effets, peuvent faire perdre un tems pré-

cieux, en laissant aggraver leurs maux. En effet, quel avantage tirera-t-on d'un léger minoratif dès les premiers jours d'une fièvre-putride, maligne, & de tant d'autres qui peuvent molester les femmes enceintes dans tous les termes de la gestation? Pré-tendra-t-on, avec un tel remède, emporter cette sorte de couche bilieuse-glaireuse qui tapisse intérieurement l'estomac, & cet amas d'ordures qui l'embourbent & le chargent? Non sans doute, & ce seroit en vain que l'on se flatteroit d'une pareille réussite. Il arrivera donc dès-lors que, l'humeur n'ayant reçu aucune atteinte de l'ennemi qu'on lui a opposé, elle séjournera plus longtemps dans les premières voies, s'y dépravera, & deviendra un levain capable de corrompre toutes les matières quelconques qui aborderont dans leur capacité. De ce nouveau mélange, il en résultera un surcroît d'humeurs dépravées, qui, passant dans les vaisseaux, suivront le torrent de la circulation, iront former des engorgemens, des embarras dans les capillaires, & donneront lieu à des fièvres de toute espèce, qui épuiseront une femme grosse & son fruit, & les conduiront peut-être tous deux au tombeau.

Ce léger détail théorique, quoique suranné, & respirant un peu le jargon de l'école, m'a néanmoins paru nécessaire pour

le soutien des observations que je vais produire en faveur de l'administration convenable du tartre stibié dans les cas où M. Bonnaud semble le proscrire absolument, par la raison, selon moi, qu'il n'a pas réfléchi avec toutes les personnes de l'art également instruites & sensées, qu'on fait tous les jours un abus énorme des meilleures choses, & que cet abus ne suffit pas pour les faire proscrire. D'après cela, il est étonnant que tous nos auteurs, tant ceux qui ont traité des accouchemens, que ceux qui se sont bornés à traiter des maladies des femmes, semblent se réunir à bannir l'émétique du traitement des maladies des femmes grosses. Je ne vois pas cependant qu'avec de la prudence & de la circonspection, on ne puisse se flatter d'obtenir de l'emploi du tartre stibié, des succès assurés, & peut-être plus constamment heureux que ceux des substances vénéneuses dont on a enrichi depuis peu la médecine.

Avant d'entrer dans le détail des observations que j'ai à fournir, je crois devoir faire une réflexion sur celles de M. Bonnaud : c'est que les personnes qui en font le sujet étant ou des femmes ou des filles, dont la grossesse n'étoit pas connue, & dont la plupart avoient fait des tentatives criminelles pour se faire avorter, il n'est pas

étonnant que l'émétique administré dans ces circonstances ait produit des avortemens ; mais il n'en sera pas de même lorsqu'on l'administrera en connoissance de cause.

L'auteur ne croit pas qu'on puisse jamais employer l'émétique sans un danger imminent dans les maladies des femmes grosses, quoi qu'en dise M. Balme, qui prétend que le vomissement sollicité par la nature peut être utile & fréquent chez une femme enceinte, sans qu'il en résulte le plus petit accident, d'où il se croit en droit de conclure que l'art peut l'exciter sans inconvénient. Je réponds à cela que M. Balme a raison jusqu'à un certain point ; je dis, jusqu'à un certain point, parce qu'il est des vomissemens causés par la pléthore des vaisseaux sanguins auxquels la saignée seule plus ou moins répétée convient. Il en est d'autres qui sont entretenus par des amas de matières bilieuses, glaireuses, vermineuses, &c. qui inondent l'estomac. C'est précisément dans ceux-ci qu'on emploie efficacement le tartre stibié, pourvu toutes fois, ainsi que je l'ai déjà observé, qu'une expérience lumineuse en dirige l'usage. Il peut se trouver aussi des estomacs si susceptibles d'irritabilité, que la moindre chose les fait se contracter, & détermine le vomissement. La saignée convient encore dans

cette disposition , mais l'on y adapte fort à propos les calmans, les tempérans & les rafraîchissans.

Si la théorie que je viens d'établir ne suffit pas pour prouver qu'on peut faire usage de l'émétique dans les maladies des femmes grosses : voici des faits vraiment circonstanciés, dont le plus grand nombre m'est propre. Ils sont le fruit de douze années d'une pratique bien méditée , qui, je ne le dissimulerai point, m'a été suggérée par des observations de je ne sçais quel médecin, que j'ai eu occasion de lire dans un des journaux de médecine des années 1760 ou 1761.

1<sup>ere</sup> OBSERVATION. Le 8 Juillet 1761, je fus mandé pour aller au village de Blandy, en Beauce, voir la femme du nommé Bonvillier, berger ; elle étoit grosse de deux mois, & avoit une fièvre continue-bilieuse, avec des vomissemens énormes d'une bile jaune & porracée, dont elle étoit déjà fort affoiblie. Pour diminuer l'intensité des accidens, je jugeai d'abord la saignée nécessaire, & j'en pratiquai deux au bras, auxquelles on fit succéder l'usage de l'eau panée simple pour délayant. Malgré ces premiers secours, la fièvre subsistoit avec moins de force, il est vrai, mais les vomissemens alloient toujours leur train, ce qui me déterminâ, sans avoir égard au doute de gros-

### 138 OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS.

seffe, à prescrire trois grains d'émétique, que la malade devoit prendre le lendemain de la dernière saignée. En conséquence j'avois laissé le tartre stibié dans trois petits paquets pour trois grands verres, sur le chambranle de la cheminée de la chambre de la malade. Je ne fus pas plutôt sorti, qu'il lui arriva plusieurs commeres qui s'opposèrent à ce qu'elle fut évacuée le lendemain, ainsi que je l'avois projeté ; en sorte que l'état de ma malade, au lieu de s'améliorer, empira au point qu'à ma visite du jour de l'évacuation projetée, je la trouvai moribonde. Effrayé de sa situation, & dans un tems où le préjugé me possédoit encore, craignant que l'émétique ne fut la cause des symptômes dont j'étois témoin, sans m'amuser à demander si l'on avoit exécuté mon ordonnance, je me hâtai de chercher sur la cheminée les paquets que j'avois laissés, & les trouvai fort heureusement, moyennant quoi, mes allarmes s'évanouirent relativement à mon remède, que la malade prit dès le jour même, suivant mon avis, vomit beaucoup, & se tira très-bien d'affaire sans autre secours. Elle est accouchée, heureusement pour elle & son enfant, au terme de neuf mois.

II<sup>e</sup> OBS. Le 18 Juin 1764, on m'appela pour voir la femme de Pierre Haillet, vigneron, demeurant au village de Breuillet,

Elle avoit des nausées & des vomissemens avec effort, qui la réduisoient aux abois. La saignée fut employée; je prescrivis un émético-cathartique, qui l'évacua prodigieusement par haut & par bas, sans que sa grossesse, qui étoit alors de six mois, fut troublée par aucun accident, moyennant quoi, cette femme est accouchée le neuvième mois, aussi heureusement que la première.

III<sup>e</sup> OBS. Le 13 Août 1766, la femme du nommé Paul Michas, maçon, demeurant à Breuillet, étoit attaquée d'une dysenterie également violente & opiniâtre. Un soupçon de grossesse faisoit redouter les suites de cette maladie & les effets du spécifique. On me manda, & je prescrivis une assez grande quantité d'ipécacuanha à prendre en plusieurs doses, afin d'opérer le décollement & la fonte de cette glaire sanguinolente, qui, en pareil cas, tapisse intérieurement les premières voies. La malade en usa pendant quatre à cinq jours de suite, évacua doucement par haut & par bas, & se rétablit on ne peut mieux, sans le plus léger accident. Elle accoucha comme les précédentes, en son tems, bien heureusement.

IV<sup>e</sup> OBS. La femme de George Hervet, vigneron de ce pays-ci, d'un tempérament sanguin, bilieux, éprouva dans toutes ses



grossesses des indispositions sans nombre. Deux différentes fois, & dans des circonstances à peu près pareilles, je me suis vu forcé de lui administrer le tartre stibié sans aucun égard pour la grossesse qui a parcouru & est parvenue à son terme ordinaire très-heureusement.

Ve OBS. La femme d'André Trouillon, laboureur de ce pays-ci, est valétudinaire : elle est sujette à une espèce de vertige devenu presque habituel. Malgré cela, elle fait beaucoup d'enfans.

Le 15 Novembre 1770, cette femme fut prise d'une fièvre tierce avec de violens vomissemens bilieux. Je lui prescrivis l'émétique qui l'évacua-abondamment par haut & par bas, & lui fis prendre pendant quelque tems, pour emporter sa fièvre, une infusion de camomille romaine avec la crème de tartre, qui la fit vomir considérablement pendant sept à huit jours, sans que sa grossesse, de cinq mois alors, en ait souffert la moindre atteinte ; en sorte qu'elle est accouchée quatre mois après, sans nul inconvénient.

VIe OBS. Le 15 Août 1770, après une saignée du bras, je prescrivis à la femme de Mathieu Dubuiffon, maçon de ce lieu, un émético-cathartique, qui seconda parfaitement les efforts que la nature faisoit pour

se débarrasser d'un fardeau qui l'opprimoit depuis long-tems, & accoucha très-heureusement d'un vigoureux garçon, le 9 Septembre suivant.

VII<sup>e</sup> OBS. Une fille de trente-deux à trente-trois ans, vers le milieu du mois de Juillet 1771, eut une prétendue suppression de règles, pour laquelle on ordonna plusieurs pédiluves; on fit ensuite une très-ample saignée du pied, suivie de syncope; l'émétique fut employé en assez grande dose, il procura d'abondantes évacuations de bile, par haut & par bas: l'on en vint enfin à l'usage des pilules de Fuller, qu'on sçait être puissamment emménagogues, & que la malade prit au nombre d'environ soixante, sans aucune apparence de succès, relativement au retour désiré des menstrues, ce qui induisit le praticien, médecin de la malade, à penser qu'elle étoit grosse. L'événement confirma la justesse de cette opinion, car la fille est accouchée à la mi-Mars dernière, d'une fille, forte & bien portante.

VIII<sup>e</sup> OBS. Le détail de celle-ci seroit trop long à faire dans cet écrit; je me bornerai à présenter en gros les principales circonstances qui y ont donné lieu. Il s'agit d'une jeune femme, grosse de sept à huit mois, qui, à la suite d'un exercice outré à la danse, fut attaquée d'une fièvre dou-

ble-terce continue, dont l'invasion sembloit offrir les symptômes de la vraie synoque-putride, avec des frissons & des redoublemens convulsifs d'une si grande violence, que les moyens les plus convenablement employés n'ont pu empêcher la malade d'accoucher prématurément d'une fille fort émaciée, maigre, décharnée, livide, vivante cependant, mais ne poussant que des cris foibles, plaintifs & lamentables, tels que ceux d'un malade prêt à expirer, mais qui néanmoins sent encore toute la rigueur de son mal. Je ne crois pas devoir dissimuler que, dans ce dernier cas, j'ai fait usage du tartre stibié, secondé des minoratifs & des boissons légèrement acidulées, tous secours auxquels la femme doit certainement son salut, malgré l'accouchement. Son enfant est mort six heures après sa naissance, & elle s'est tirée d'affaire.

IX<sup>e</sup> OBS. « Une fille de vingt ans, dont » tout le corps étoit couvert de taches pé- » téchiales d'un rouge pâle, de la gran- » deur d'une lentille, & très-superficielles, » vint chercher du secours dans un hôpi- » tal de province. Son poulx étoit plein, » assez égal; cette fille dit qu'elle n'avoit pas » vu ses ordinaires depuis quelque tems; » qu'il lui arrivoit depuis lors de saigner

» du nez , mais que cette hémorragie n'a-  
 » voit pas paru de tout ce mois , & qu'elle  
 » souffroit des douleurs de tête très-vives.  
 » Le médecin ordonna une saignée du bras,  
 » comptant la réitérer au pied si le cas  
 » l'exigeoit. Les taches disparurent entié-  
 » rement ; la douleur de tête cessa : on ne  
 » pensa plus à elle ; mais comme elle avoit  
 » la langue chargée & couverte de crasse ,  
 » l'haleine puante , la bouche pâteuse &  
 » mauvaise , & que d'ailleurs elle étoit ro-  
 » buste & d'une constitution hommaße ,  
 » on prescrivit une infusion de trois gros de  
 » séné dans une décoction de chicorée , dans  
 » laquelle furent dissoutes une drachme de  
 » sel végétal & trois onces de manne. Cette  
 » purgation produisit les effets les plus terri-  
 » bles. Outre une diarrhée effroyable , jointe  
 » à un vomissement prodigieux , la malade  
 » rendit une quantité étonnante de sang , tant  
 » par les selles que par le vomissement. A ce  
 » symptôme effrayant , le médecin fut ap-  
 » pelé : cette malheureuse étoit dans un  
 » état de foiblesse extrême , & rendant tou-  
 » jours beaucoup de sang. L'huile d'aman-  
 » des-douces , & l'eau de poulet qu'on lui  
 » donna en abondance ne produisirent pas  
 » un grand effet. Enfin tous les secours  
 » pharmaceutiques paroissant inutiles , on  
 » se détermina , malgré l'état d'anéantisse-  
 » ment de la malade , à lui faire ouvrir la

» veine. A peine le sang commençait-il à  
 » couler, que le vomissement & la diarrhée  
 » s'arrêtèrent tout-à-coup. Ce qu'il y eut  
 » de surprenant dans ce fait, c'est que cette  
 » fille, qui étoit grosse de trois mois, &  
 » qui avoit eu soin de cacher sa grossesse  
 » à tout le monde, accoucha six mois après  
 » fort heureusement d'un très-vigoureux  
 » garçon. Il est étonnant que les efforts  
 » violens qu'elle avoit faits pour vomir &  
 » pour aller à la selle, n'aient pas été suivis  
 » de l'avortement. » Tel est l'exposé que  
 l'on trouve dans le nouveau Dictionnaire  
 universel & raisonné de Médecine, de  
 Chirurgie & de l'Art Vétérinaire, in-8°,  
 Tome VI, page 152, au mot SUPERPUR-  
 GATION.

Outre les preuves surabondantes que ce  
 fait pourroit fournir à mon opinion sur le  
 vomissement des femmes grosses, & l'effi-  
 cacité du tartre stibié dans leurs maladies,  
 on peut voir aussi clairement la solidité des  
 principes que j'ai établis plus haut, relati-  
 vement à l'usage de la saignée dans cer-  
 tains vomissemens.

Un de mes confreres m'a dit avoir ren-  
 contré deux cas où il a employé l'éméti-  
 que pour des maladies survenues à la gros-  
 sesse, sans que celle-ci ait été traversée par  
 aucun accident.

J'acheverai l'analyse de la Lettre de M.  
 Bonnaud,

Bonnaud, par les réflexions de cet observateur, qui finit en disant, & toujours dans la vue de réfuter M. Balme, que le vomissement excité par l'art est toujours accompagné de convulsions du ventricule, des muscles du bas-ventre & du diaphragme. D'ailleurs, continue-t-il, tous les accoucheurs redoutent ces vomissemens naturels quand ils durent trop long-tems, & qu'ils excitent de trop violens efforts. On aura donc toujours raison de les craindre, continue-t-il encore, jusqu'à ce qu'un nombre suffisant d'observations ait démontré qu'ils ne sont pas aussi nuisibles qu'on le pense, & qu'on peut les provoquer sans danger dans les maladies qui affectent les femmes enceintes.

Il est certain que toutes les maladies des femmes grosses ne sont pas de nature à exiger des vomitifs; néanmoins il est constant que les cas où ce genre de remède convient, j'ose dire nécessairement, peuvent se rencontrer, & se rencontrent en effet fort souvent dans la pratique. Les observations que je viens de présenter, & celles que je pourrois produire encore, si je ne craignois d'être trop prolix, le prouvent incontestablement.

D'après les raisonnemens & les faits que je viens de poser, les principes de notre auteur sur le mécanisme du vomissement

ne me paroissent pas plausibles; je crois qu'il est plus raisonnable d'adopter ceux qu'établit l'illustre & sçavant M. Lieutaud, dont l'autorité est du plus grand poids en médecine.

» Le vomissement, dit cet auteur, dans  
 » son excellent Précis de Médecine, est un  
 » mouvement convulsif de l'estomac seul  
 » & du canal intestinal, & non des muscles  
 » épigastriques, ni du diaphragme, ainsi  
 » qu'on l'a cru long-tems sur la foi du fa-  
 » meux Chirac. »

Cette judicieuse remarque de M. Lieutaud offre, selon moi, des vues bien intéressantes, relativement à l'usage des vomitifs dans les maladies des femmes enceintes. Je laisse aux médecins le soin de développer & d'étendre cette théorie, infiniment au-dessus de mes foibles connoissances. Je me bornerai donc à dire ici, en finissant, que si mes observations ne sont pas écrites avec élégance, on peut être assuré de les trouver marquées au sceau de la plus exacte vérité.



LETTRE SUR LA TAILLE;

*Par M. LE BLANC, chirurgien-lithotomiste de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, pensionné de S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans, professeur d'anatomie & d'opérations aux écoles royales de chirurgie de la même ville, de l'académie royale de chirurgie de Paris, de celles des sciences de Rouen, Dijon, Toulouse & Angers, de la société royale des sciences de Montpellier & de celle de Clérmont-Ferrand, à M. BEAUSSIER DE LA BOUCHARDIERE, docteur en médecine, ancien chirurgien des armées du roi.*

MONSIEUR,

Vous demandez, par votre Question chirurgicale, insérée au Journal de médecine, Octobre 1772, page 350: « Doit-on ex-  
» traire une pierre enkystée ou chatonnée  
» dans la vessie, à quelque prix que ce  
» soit; où est-il plus prudent d'abandonner  
» un malade affligé d'une pierre de cette  
» nature, que de lui causer la mort par  
» une extraction violente, accompagnée de  
» déchirement, & suivie d'hémorragie &  
» de suppuration gangréneuse? »

Vous avez raison, Monsieur, de dire:  
« Il semble qu'on ne doit point regarder



» cette proposition comme un problème ;  
 » Le but de l'art de guérir , l'humanité , la  
 » religion , doivent décider à ne jamais  
 » exposer à une mort certaine. Ce n'est  
 » point , ajoutez-vous , le cas de l'aphorisme  
 » de Celse , *melius est anceps remedium*  
 » *experiri , quàm nullum* , puisque la tenta-  
 » tive devient certainement mortelle. »

Mais il ne s'ensuit pas qu'il faille toujours abandonner un pierreux toutes les fois qu'il aura une pierre enkystée ou chatonnée dans la vessie. Il est des cas où l'on peut faire l'extraction d'une pareille pierre avec autant de facilité que si elle étoit libre ou flottante dans cette poche vésicale. Depuis ving-cinq ans que je fais l'opération de la taille dans la salle que S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans a établie dans notre hôpital , l'expérience m'a fait connoître que , dans certains cas , il étoit facile de faire l'extraction de ces sortes de pierres sans causer les accidens mortels qui ont fait périr le pierreux dont vous parlez.

Vous verrez , Monsieur , dans le *Précis d'opérations de Chirurgie* que je vais publier , une observation qui vous convaincra de cette vérité. Conséquemment , que la conclusion de M. Houstet , que vous adoptez , est trop générale ; qu'il est des exceptions , des cas particuliers où il y auroit de l'inhumanité d'abandonner un malade à son

malheureux sort, en ne pratiquant point l'opération que je décris pour ces cas qui sont les plus communs.

Lorsque vous avez sondé votre pierreur au mois de Mai 1769, vous avez *senti*, avec beaucoup de difficulté, une pierre qui se présenta aussi à quelques chirurgiens qui étoient présents. Si vous avez *senti* distinctement la sonde frapper immédiatement contre la pierre dans un point de sa surface, ainsi que le *tact* ou le *son* qui se manifeste quand la pierre est frappée par la sonde, (qui est le signe certain de son existence,) celle que vous avez ainsi touchée étoit chatonnée. Semblable à un diamant monté dans le chaton d'une bague, elle présentait une surface plus ou moins grande, contre laquelle la sonde pouvoit frapper immédiatement: mais si, avec la sonde, vous n'avez senti le calcul qu'à travers l'enveloppe membraneuse qui le recouroit, vous n'avez pu le toucher immédiatement avec la sonde, ni en tirer aucun *son*; cette pierre étoit, dans ce cas, enkystée. Telle est, comme vous le sçavez, Monsieur, la différence des pierres enkystées & chatonnées, qu'il ne faut point confondre, parce qu'il faut varier le manuel de l'opération, relativement à ces différences.

Pour juger si une pierre enkystée ou cha-

tonnée dans la vessie est susceptible d'extraction, il faut scrupuleusement examiner sa situation & même sa figure. En portant le doigt, oint d'huile, dans l'anus ou dans le vagin d'une femme, comme le conseille M. Littre (a), pour peu que la pierre soit de la grosseur d'un œuf de pigeon, d'une noix, &c. on la distingue par sa dureté & sa résistance ; on juge avec le doigt, à travers les parois du rectum ou du vagin, & de la vessie, de sa situation, de son volume, & même de sa figure. Si la pierre étoit d'une figure irrégulière, & formoit des tubercules, des éminences, il y auroit lieu de soupçonner qu'elle est attachée dans son chaton ou dans son kyste par des brides membranueuses qui l'y retiendroient & l'empêcheroient d'en sortir, quoique le kyste ou le chaton fut incisé dans l'étendue de l'éminence que cette pierre forme dans la cavité de la vessie. Conséquemment, il seroit imprudent, dans ce cas, de tenter l'opération, parce qu'il ne seroit guères possible de couper ces brides sans causer des accidens qui pourroient devenir mortels. Il en est de même, si elle est située hors de la portée du doigt, vers le fond supérieur de la vessie. C'est vraisemblablement le cas où

(a) Mémoires de l'Académie royale des sciences, année 1702, page 31.

étoit votre pierreux. Mais, lorsque la pierre est située à la portée du doigt, dans le bas-fond, près le cou de la vessie, vers l'embouchure de l'un des uretères, qu'elle paroît lisse & polie, on peut tenter l'opération & se flatter du succès.

Je ne suis point surpris des accidens qui sont survenus après les tentatives, mêmes ménagées, que vous avez faites pour saisir avec la tenette *ce corps dur*, recouvert ou renfermé dans un kyste membraneux, *qui ne cédoit pas aux premiers efforts*. Vous avez, Monsieur, dans cette circonstance épineuse, suivi les préceptes des grands-mâîtres, & pris le bon parti, &, en bon praticien, employé les moyens propres pour calmer ces accidens : mais ceux qui sont survenus après la seconde taille faite à Paris, étoient trop graves pour que le malade n'y ait pas succombé.

Je ne suis pas moins surpris que vous, Monsieur, d'apprendre que cette seconde taille ait été faite par le haut-appareil, & ne puis deviner ni découvrir les raisons qui ont déterminé l'opérateur. J'ai pratiqué, (comme vous le verrez dans mon *Précis d'Opérations*,) cette méthode avec succès : mais je ne l'ai jamais préférée que dans le cas d'une très-grosse pierre. Je distingue le volume de la pierre avec le doigt introduit

dans l'anus. La sonde dans la vessie & le doigt dans l'anus me font juger avec certitude de la grosseur de la pierre, & me déterminent en conséquence à pratiquer le haut ou le bas-appareil.

Vous invitez celui qui a taillé pour la seconde fois votre pierreux à vous *éclaircir sur la position des pierres, leur grosseur, leur kyste ou leur chatonnement, & leur adhérence que vous avez*, dites-vous, *toujours soupçonné*. En attendant ces éclaircissements, vous trouverez, Monsieur, de quoi vous satisfaire sur les pierres enkystées & chatonnées, dans les *Mémoires de l'académie royale des sciences*, année 1702, page 23, 26 & suivantes, & dans la *Dissertation de M. Le Cat, sur l'opinion des pierres adhérentes à la vessie*, insérée dans son *Parallèle de la Taille latérale*, &c. imprimé en 1766, où cette matière est traitée avec autant de clarté que de précision.

Permettez-moi, Monsieur, d'observer que l'*émoussement de la pointe du lithotome caché*, ou plutôt le bouton que M. Le Cat a conseillé de placer à l'extrémité de la lame de cet instrument, afin d'éviter les dangers dont le développement de cette lame dans la vessie est susceptible, n'est point dû à M. Caqué; M. Le Cat l'avoit

dit bien avant lui. Voyez son *Recueil de pièces concernant l'opération de la Taille*,

Vous verrez, Monsieur, dans mon *Précis d'Opérations*, qu'avec mon gorgeret dilatoire & mon uréthrotome-boutonné, il est facile d'inciser le chaton ou le kyste d'une pierre, pourvu qu'elle soit à la portée du doigt, près le cou de la vessie, dans le voisinage de l'embouchure de l'un des uretères; que cette coupe ou cette incision ne peut être suivie d'aucun accident, comme l'expérience la confirme; que la pierre, ainsi dégagée de son kyste, de son chaton, peut être saisie par la tenette; comme si elle avoit toujours été libre & flottante dans la vessie. Conséquemment, avec ces instrumens, & en suivant les procédés que je décris d'après l'expérience pour cette opération, on peut faire, dans certains cas, l'extraction de ces sortes de pierres, sans danger. Ce seroit donc aller contre le *but de l'art de guérir, l'humanité & la religion*, d'abandonner un malade à son malheureux sort, dans tous les cas d'une pierre enkystée ou chatonnée dans la vessie.

J'ai l'honneur d'être, &c.



## R É P O N S E

*De M. BEAUSSIER DE LA BOUCHAR-  
DIERE, D. M. ancien chirurgien-major  
des armées du roi, à Vendôme, à la Lettre  
de M. LE BLANC, chirurgien-lithoto-  
miste de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, pro-  
fesseur d'anatomie & d'opérations aux  
écoles de chirurgie de la même ville,  
associé des académies des sciences, arts  
& belles-lettres de Rouen, Dijon, &c.*

MONSIEUR,

J'ai reçu votre Lettre du 28 Novembre 1772 avec d'autant plus de plaisir, que votre nom, la réputation dont vous jouissez à si juste titre, donnent plus de poids aux moyens ingénieux que vous proposez. Le *Précis d'opérations de Chirurgie* que vous promettez, ne peut qu'être fort utile, & très-accueilli du public. Il répandra sur les cas difficiles les lumières que vous doivent déjà les autres opérations, & en particulier, celles des hernies. J'envoie votre Lettre à M. Roux, & je ne doute pas qu'il ne la trouve très-propre à éclaircir la question sur laquelle j'ai eu dessein d'attirer l'attention des grands maîtres.

Ma proposition n'est que conditionnelle, & ma conclusion n'est point générale. Elle

n'est applicable qu'au cas supposé, (*que la pierre ne puisse être extraite sans causer la mort.*) On la pousseroit trop loin, si on ne mettoit auparavant en usage tous les moyens que l'art suggere : si une timidité mal entendue retenoit l'opérateur & lui faisoit abandonner un malade à son malheureux sort, tandis que par d'heureuses tentatives on a extrait des pierres adhérentes, enkystées ou chatonnées.

Vous convenez vous-même, Monsieur, » qu'il y a des cas où le chaton & le kyste » sont fortifiés par des tubercules, des bri- » des membraneuses qui retiennent & em- » pêchent la pierre de sortir, (malgré les » incisions adroites que vous proposez ; ) » que, dans ce cas, il seroit imprudent d'en » tenter l'opération, parce qu'on ne pour- » roit couper les brides sans causer des ac- » cidens qui pourroient devenir mortels. »

Voilà précisément le cas de ma thèse, & de la conséquence que tirent Ambroise Paré, (L. XVII, chap. 36,) & M. Houstet, (Mém. acad. de chirurgie déjà cités : ) que j'ai sous les yeux, l'appui de tant d'exemples, que l'énumération qu'il en fait semble un martyrologe des pierres adhérentes ou enkystées. Toutes les exceptions où la vessie est étroite, où la pierre est accessible au doigt ; enfin, les cas particulier qui ont réussi, sortent de cette hypothèse. Tout



ce qu'on peut faire de mieux, c'est comme vous, Monsieur, de les multiplier, & de referrer tellement ma proposition, qu'elle n'ait que très-peu de cas, où même plus à redouter; enfin qu'on puisse les désigner de façon à ne s'y pas tromper. J'espère que la pratique, le zèle & les essais rendront ces cas moins fréquens, & je desiré de bonne foi qu'on puisse me démontrer la fausseté de ma conclusion.

Les Mémoires de l'académie des sciences que vous citez, les ouvrages si lumineux de M. Le Cat, nous proposent des moyens généraux que des observations particulières ont fait naître. Mais celle que je publie étoit-elle dans le cas de la possibilité ou de l'impossibilité de l'extraction? Quoique l'événement décide pour le dernier parti, c'est au frere Côme à produire les obstacles qu'il a rencontrés, & à fixer l'espace où les pierres se sont trouvées. Si son avis, comme je n'en doute pas, peut éclairer la pratique sur cette opération difficile, qui ne se présente que trop souvent, il se fera un plaisir de nous communiquer ce qu'il pense. Son habilité & ses succès lui ont acquis le droit de nous instruire, & il ne fera qu'augmenter l'estime qu'il mérite déjà.

Je n'ai attribué l'émoussement de la pointe du lithotome à M. Caqué, que d'après M. Louis, (dans le rapport cité.)

Je suis charmé que cette observation m'ait attiré une Lettre aussi satisfaisante d'une personne que j'honore & estime infiniment. Je vous demande la permission de vous consulter quelquefois, & de vous assurer de la considération respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

---

## OBSERVATION

*Sur une Lésion de l'Epine dorsale, suivie de la Paralysie des parties inférieures ; par M. LE FEBVRE, maître en chirurgie à Broye, près Montdidier, en Picardie.*

Les observations de M. Auran, insérées dans le Journal de Mars dernier, me rappellent le souvenir d'un fait de même nature.

Un homme de trente-cinq ans, que son état obligeoit de porter des fardeaux pesans, fut attaqué tout d'un coup d'une douleur assez vive, sans aucune cause apparente, dans les vertèbres dorsales. Quelque tems après, cette douleur se modéra, & l'on aperçut une faillie au milieu du dos, de la grosseur d'une noisette. Environ six mois s'écoulerent, au bout duquel tems la grosseur étoit augmentée de moitié. Le malade d'ailleurs se portoit assez bien, à quelques légères douleurs près. Ce fut dans ce

tems qu'il me consulta. Je trouvai cette faillie formée par l'apophyse épineuse de la septieme vertèbre dorsale. Le malade commençoit à ressentir un peu de foiblesse dans les extrémités inférieures. Je ne lui pronostiquai rien de bon ; & , quelque tems après , il se livra successivement au traitement de deux empiriques , qui lui promirent ce qu'il desiroit.

Enfin ce malheureux , après avoir usé une quantité prodigieuse de remèdes , devint paralytique des extrémités inférieures , ainsi que de la vessie & du rectum. Il lui survint un dépôt à la région de l'os sacrum , & un autre à la partie supérieure interne de la cuisse , qui fournissoient une grande quantité de sérosité rouille. Enfin le malade périt dans le marasme , après deux ans de souffrance.

J'avois toujours désiré de faire l'ouverture du cadavre ; mais ayant ignoré le tems de sa mort , je n'ai pu la faire , & sûrement j'aurois eu lieu d'observer les mêmes choses que M. Aurran.

## O B S E R V A T I O N

*Sur un Corps-étranger arrêté dans le rectum ;  
par le même.*

Je fus appelé dernièrement pour un

homme gras & replet, qui se croyoit attaqué d'hémorroïdes, à cause d'une douleur aiguë & momentanée dans le rectum, qu'il ressentoit depuis quelques jours.

Mais, étant instruit que cette douleur l'avoit pris étant à la selle, & qu'elle ne se faisoit sentir avec vivacité que lorsque le malade se levoit de sa chaise, ou qu'étant couché, il vouloit se relever, parce qu'alors le sphincter se mettoit en contraction, j'augurai de-là, que ce pouvoit être quelque corps étranger qui avoit été avalé, ce que je demandai au malade, qui me dit qu'il n'en sçavoit rien. Je le fis donc placer de façon à pouvoir examiner la cause de sa douleur; j'introduisis une grosse sonde dans le rectum, aussitôt je reconnus par le choc de ma sonde la présence d'un corps étranger.

Comme je reconnus que ce corps étranger étoit placé transversalement au-dessus du sphincter de l'anus, je procédai à en faire l'extraction de la manière suivante:

Après avoir trempé, dans l'huile, des pincettes à anneaux, dont on se sert dans les pansemens, je les introduisis jusqu'au corps étranger, & alors écartant les branches dans sa direction (au corps étranger,) je pus facilement le dégager des parois de l'intestin, où il étoit fiché, &, par le moyen d'autres pincettes, le tirer suivant

sa direction, pour causer moins de douleur au malade. Je retirai par ce moyen un éclat de la substance spongieuse d'un os de bœuf qui avoit treize lignes de long & sept de large.

Il ne resta plus au malade qu'une douleur qui se dissipa au bout de quelques jours, par l'usage des moyens propres à calmer l'irritation produite par ce corps étranger.

## OBSERVATION

*Sur une Fracture compliquée des Os de la Face; par M. PEUFFIER, maître en chirurgie au bourg Thérouldé.*

Le nommé Pierre Pernuit, laboureur, (octogénaire) de la paroisse Dinreville en Vomois, & homme d'un bon tempérament, en se baissant, le 6 Décembre 1770, pour ramasser un fouet derrière un cheval, en reçut un coup de pied qui le frappa au côté gauche du visage, & lui fit une plaie femi-lunaire d'environ trois pouces, à prendre depuis le petit angle de l'œil; l'os de la pommette fut fracturé & enfoncé dans l'orbite, d'où il fit sortir toutes les humeurs de l'œil avec une portion de la rétine, par un déchirement qui se fit à la cornée transparente; les apophyses montantes & molaires

molaires de l'os maxillaire furent fracturées, son sinus ouvert; les épiphyses palatines des mêmes os désunies, & la gauche passa sous la droite; le vomer fracturé à sa jonction avec la rainure maxillaire, les épiphyses ptérigoïdes, & les portions d'os palatins qui s'y engrainent, détruites; le nez déjeté de côté, ainsi que l'os maxillaire droit qui fut pareillement enfoncé dans l'orbite, & qui, par sa compression subite, fit à l'œil droit ce que la pommette venoit de faire à l'œil gauche; de sorte qu'en un instant, cet homme perdit la vue : ce fracas amortit tellement le coup, qu'il n'eut aucun symptôme de commotion; il ne perdit pas même connoissance, & resta à genoux, derrière le cheval, environ un demi-quart-d'heure.

Je remplaçai les pièces le mieux qu'il me fut possible, & je pansai la plaie avec de la charpie sèche couverte d'une compresse trempée dans un résolutif, à cause de la contusion de toute la face. Je le saignai deux fois, & le malade n'eut, pour tout accident, qu'une légère hémorragie venant du conduit nasal qui suinta jusqu'au lendemain matin. Il n'eut la fièvre que le troisieme jour, & que ce qu'il en fallut pour établir la suppuration. Je le pansai ensuite avec un léger peptique sur la plaie, & des topiques résolutifs sur le reste de la face; ce que je continuai jusqu'au trente-un du

même mois, que le malade mourut, (par un accident singulier,) lorsque la plaie étoit presque cicatrisée.

Depuis l'instant du coup, la salive cessa de se filtrer & d'abreuver la bouche, qui devint, ainsi que la langue & la gorge, tellement sèche & aride, qu'il fut impossible au malade d'avaler une gorgée de bouillon pendant tout le cours de sa maladie. J'y suppléai par des lavemens nourrissans, pendant que je lui fis faire usage d'un gargarisme relâchant, pensant que cet accident provenoit de l'érétisme de ces parties; le malade n'éprouva aucun soulagement de ce remède, & la bouche resta toujours dans le même état; c'est pourquoi j'essayai, mais sans succès, des stimulans, croyant ranimer par là l'action stupéfiée de ces parties. Il est vrai que l'on ne regarde la stupeur que comme une suite des plaies d'armes à feu; mais je crois pourtant qu'elle arrive également aux plaies contuses, & qu'elle a eu beaucoup de part dans l'accident singulier que l'on remarque ici; car, qui est-ce qui auroit produit la suppression de la salive, puisque cet homme a conservé jusqu'à la mort tous les mouvemens de la mâchoire inférieure & de la langue, qui, par leur action, tendent à exprimer ce fluide de ses glandes: & les nerfs de la cinquième paire & de la portion dure de la

septième, qui s'y distribuent, n'ont pas été plus tirillés pour celles-là que pour ceux-ci : je n'attribue cependant pas la mort du malade à cet accident seul, puisqu'il arrive presque toujours aux fièvres putrides & malignes, sans que cela empêche d'avaler, mais bien au dérangement dans l'action des muscles du pharynx ; dont une partie s'attache aux épiphyses ptérigoïdes qui furent fracturées, & qui par-là ont empêché la déglutition, Mais, sans m'arrêter davantage à vouloir développer ce phénomène, je passe à un autre fait non moins singulier ; c'est le déchirement des deux cornées transparentes, & l'expulsion de toutes les humeurs des yeux, qui eux-mêmes sont tombés en suppuration, & fournissoient tous les jours plein un dez à coudre de pus, sans qu'il s'en soit suivi aucun accident.

---

## L E T T R E

*De M. JOURDAIN, dentiste, reçu à Saint-Côme, à M. LEVRET, accoucheur de madame la Dauphine, contenant quelques réflexions sur les Becs-de-Liévre de naissance.*

MONSIEUR,

Il vous paroîtra peut-être étrange que ;



livré à une partie de la chirurgie qui semble ne pas devoir s'occuper de l'allaitement des enfans, j'ose vous proposer mes réflexions sur la seconde partie de votre Mémoire, ou Nouvelles Observations insérées dans le Journal de Médecine, & dans lesquelles il est question des becs-de-lièvre, & des fentes ou écarts du palais venus de naissance. Il est vrai, Monsieur, que j'aurois gardé le silence, si je n'étois persuadé que tout ce qui peut contribuer au bien de l'humanité, est digne de votre attention : d'ailleurs, par état, consulté plusieurs fois sur des difformités du palais, mes observations pourront peut-être jeter quelque jour sur une matiere que l'intérêt public vous a engagé d'approfondir & de publier.

La nature nous offre tant de variété dans ses productions, que ce seroit sans doute espérer trop de croire pouvoir décider au juste qu'elles sont les causes des difformités dont il est question. On ne peut tout au plus les attribuer, comme dans bien des cas, si l'on veut suivre l'idée populaire, qu'à l'imagination de la mere qui aura été plus ou moins vivement frappée de quelques objets extérieurs ; car, si l'on veut s'en rapporter au système de M. de Buffon sur la génération, c'est présenter des suppositions peut-être trop suspectes dans cette cir-

SUR LES BECS-DE-LIÈVRE DE NAISS. 165  
constance : il est donc plus probable que la gêne que le fœtus éprouve quelquefois dans le sein de sa mere, pendant les premiers mois de son accroissement, peut donner lieu aux difformités qui sont le sujet des réflexions que j'ai l'honneur de vous proposer.

En effet, la tête de l'enfant penchée en devant, ses genoux & ses poings rapprochés de son visage, quoique formant un moindre volume, semblent cependant exiger un certain diamètre de la part de la face antérieure de la matrice & de ses parties latérales, pour que la tête & les coudes de l'enfant soient plus à leur aise. Dans cette supposition, si la matrice n'a pas le diamètre convenable, la tête sera moins penchée, les genoux seront plus rabaisés; ainsi que les bras de l'enfant, dont les poings pourront se placer dessous le nez, où ils y seront retenus jusqu'à ce que, l'enfant se disposant à se retourner, ses bras se jettent sur les côtés, & deviennent pendants, comme il arrive dans les derniers mois de la grossesse, dans l'ordre ordinaire.

Vous sentez parfaitement, Monsieur, que ces situations contraires peuvent être attribués, d'une part, au moindre degré d'extension de la matrice même, & de l'autre, au peu de précautions que la mere prendra, surtout pendant la grossesse, dans la façon de

s'habiller. Au surplus, ce que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer, n'est qu'une hypothèse ; mais, en la supposant vraie pour un instant, il sera aisé d'en tirer des conséquences pour mieux concevoir la cause des becs-de-lièvre & des écarts du palais venus de naissance. Les poings & les genoux placés comme je l'ai dit plus haut, doivent nécessairement comprimer les lèvres, les affaïsser, les amaïncir & les séparer par degrés ; dans ce dernier cas, les sucs nourriciers n'auront plus de communication réciproques ; ils s'arrêteront donc chacun de leur côté : aussi observe-t-on que les lèvres en becs-de-lièvre sont toujours plus épaisses que celles qui sont bien conformées ; ce qui prouve qu'il n'y a point de défaut de substance, mais d'accroissement, de prolongation, d'union, &c. par quelque cause que ce soit.

En suivant toujours mon hypothèse, & la situation de l'enfant étant la même pendant un certain tems, c'est-à-dire jusqu'au moment où il se retourne, la compression & l'interruption des sucs nourriciers doivent se continuer sur la face antérieure de l'os maxillaire. Ajoutons à cela que l'accroissement de toutes les parties de l'enfant ne contribue pas peu à augmenter ces effets ; ils doivent donc produire sur le centre de l'os ce qu'une action forcée, & plus ou

moins graduée, fera éprouver à un demi-cercle sur la convexité duquel on appuyera pour le redresser ; dans cette opération, les extrémités de ce cercle doivent s'écarter l'une de l'autre, & cela, conformément aux efforts qu'il éprouvera dans sa partie la plus convexe. La même chose pouvant arriver au cercle maxillaire, la séparation du palais sera en raison de ce que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer ; mais examinons, je vous prie, ce qui doit se passer alors. Dans mon hypothèse, les extrémités postérieures de l'arcade maxillaire doivent s'écarter à raison de la force compressive qu'éprouvera la convexité de cette arcade ; en effet, on observe que les fentes du palais s'élargissent à mesure qu'elles gagnent son fonds. L'écartement des parties postérieures de la mâchoire & l'affaiblissement de sa convexité doivent donc la rendre plus large que l'inférieure, comme vous le faites très-bien observer.

Mais si, lorsque les effets cessent, les parties ne se rapprochent pas d'elles-mêmes, on doit en attribuer la cause, 1<sup>o</sup> au trop grand intervalle qui existe entre les parties, 2<sup>o</sup> à leurs extrémités trop solidement recouvertes & terminées ; ce qui met les sucs nourriciers dans la nécessité de rétrograder ; autrement les deux lèvres, qui forment le bec-de-lièvre, devroient se toucher par l'a-

bondance des fucs nourriciers qui s'y déposeroient, & qui feroient étendre de chaque côté les bords de la lèvre ainsi séparée; ce qui n'arrive pas à la lèvre, n'a pas lieu non plus pour les parties osseuses, par la même raison que j'ai déduit pour les lèvres. En effet, si la rétrogradation des fucs n'avoit pas lieu, les extrémités des membres amputés devroient augmenter, ainsi que ce qui reste de ces mêmes membres; mais, comme cela n'a pas lieu, il y a lieu de présumer que la nature s'empare de ces fucs nourriciers alors superflus, pour en disposer à l'avantage des parties qui jouissent & subsistent dans leur intégrité, dans la jeunesse. Au contraire, dans un âge plus avancé, c'est-à-dire dans celui où l'homme peut être regardé comme complètement formé, on peut croire que des sécrétions, plus abondantes dans un tems que dans un autre, sont des moyens qui, quoique cachés à nos yeux, débarrassent la masse des liqueurs de cette espece de superfluité des fucs nourriciers.

Quant à ce qui regarde la succion, je crois devoir vous prier d'observer que les lèvres ne sont pas les instrumens les plus essentiels à la succion; la langue & le palais y contribuent au moins autant, pour ne pas dire plus. Dans la succion, le mamelon touche la partie antérieure du palais,

**SUR LES BECS-DE-LIÈVRE DE NAISS.** 169  
ou l'arcade alvéolaire postérieure ; il s'étend même un peu sur le voûte : les lèvres ne paroissent que la contenir pour qu'il ne s'échappe pas aussi facilement de la bouche de l'enfant. La langue comprime donc légèrement le mamelon qui se trouve pressé entre les premières parties & la langue même : alors cette dernière , par des mouvemens d'attraction réitérés , force le lait à s'exprimer du mamelon , & à en remplir la bouche de l'enfant , &c. Voilà ce qui se passe dans l'ordre ordinaire.

Mais, lorsque le palais est ouvert ou fendu , le mamelon ne trouvant plus de quoi s'appuyer , il résulte que la pression de la langue le détermine à s'engager en tout ou en partie dans le vuide du palais. Si l'espace est grand , le mamelon s'y loge complètement , la langue ne le touche pas : alors point de succion , point d'expression laiteuse. Si ce même mamelon ne s'engage qu'en partie , l'effet de la langue ne sera pas suffisant , & l'enfant n'exprimera qu'une très-petite quantité de lait ; ce qui des deux façons exposera ses jours : mais plus dans le premier cas que dans le second , où quelques enfans s'élèvent , comme j'en ai des exemples , en prenant les précautions convenables. Enfin , supposé que , dans les fentes considérables , l'enfant puisse extraire assez de lait pour sa nourri-

ture, la langue & l'air de l'expiration le détermineront à ressortir par le nez.

Je vous ai avancé ci-dessus, Monsieur, que les lèvres ne sont pas les instrumens essentiels de la succion; je me suis cru fondé à cet égard, sur ce que j'ai vu nombre d'adultes nés avec des becs-de-lièvre simples, chez lesquels on n'a point corrigé cette difformité, & qui se sont très-bien élevés, qui sont mariés & qui ont des enfans qui n'ont point hérité de cette difformité. Je vous observerai encore qu'il y a plusieurs exemples de personnes nées avec des ouvertures très-considérables de la voûte du palais & la séparation de son voile, sans que les lèvres aient la moindre difformité, & qui ont été élevées. Une demoiselle de seize à dix-huit ans, pour laquelle j'ai été consulté il y a deux ans, & que j'ai vue depuis, est dans ce cas; la lèvre n'a jamais été soumise à aucune opération; les dents incisives & canines sont dans un assez bel ordre, quant à l'arrangement. A la vérité, cette demoiselle a été très-difficile à élever, mais on y est parvenu. On a évité de lui donner du lait pur, on lui donnoit toujours une certaine consistance au moyen de quelques farineux; ces moyens simples, joints aux différentes situations que l'on lui faisoit prendre pour avaler, lui ont conservé les jours. J'ai sçu de la personne

qui a été chargée de ce soin, qu'elle tenoit cet enfant presque toujours penchée en devant, & qu'elle lui relevoit la tête par degrés pour la faire avaler. Aujourd'hui cette demoiselle est grande, bien faite, bien corporée, bien réglée, & elle n'a d'autre incommodité que la difficulté de la prononciation. Le vomer est tout du côté droit, & tombe perpendiculairement sur le bord de l'os de la voûte palatine; le côté gauche présente la même disposition par une des lames spongieuses qui borde l'os de la voûte palatine ordinairement, ce qui s'oppose à l'application d'un obturateur, comme on le pratique ordinairement, n'y ayant point ici de pont sur lequel les ailes ou les branches de l'obturateur puissent s'appuyer. On s'est donc contenté d'une plaque d'or attachée de chaque côté à une des grosses molaires; par ce moyen, les alimens passent moins dans le nez, & la prononciation est un peu moins défectueuse. Pour en revenir au peu d'action des lèvres dans la succion, je crois devoir vous faire observer, Monsieur, que, pour ma propre satisfaction, & même avant la publication de vos nouvelles observations, j'ai essayé plusieurs fois d'écarter les lèvres de quelques enfans à la mamelle pendant qu'ils tétotoient, & que je ne me suis point aperçu que la succion en fut interrompue. Dans



d'autres circonstances, ayant présenté mon doigt à la bouche de l'enfant, j'ai senti qu'il cherchoit à le tirer plus avant, & que lui résistant, il le repouffoit. Quand j'ai cédé & que j'ai laissé conduire mon doigt contre le palais, alors la langue agissoit dessus comme elle le fait contre le mamelon, d'où j'ai cru pouvoir conclure, & d'après ce que je vous ai rapporté des becs-de-lièvre simples, que les lèvres n'ont d'autres usages que ceux que je vous ai exposée plus haut; malgré cela, je suis bien éloigné de croire que l'opération soit inutile, je pense là-dessus comme vous, parce qu'on ne peut trop tôt se hâter de réparer ces difformités.

Lorsque vous dites encore, Monsieur, que vous avez vu des petits enfans auxquels on a fait l'opération, & qui ont guéri avec le tems, cela peut être pour la difformité des lèvres; mais, quant à celle du palais, je ne crois pas que l'opération extérieure des lèvres puisse procurer le rapprochement des parties osseuses. En effet, ne peut-on pas regarder les lèvres comme isolées, en quelque façon, de l'os de la mâchoire; elles y ont, à la vérité, des attaches musculieuses qui servent à l'exécution d'une partie de leurs mouvemens, mais ces agens ne sont pas directement suffisans pour opérer le rapprochement des parties osseuses: il faut donc

en chercher dans la nature même les causes plus sensibles ; & pour cela , il faut la suivre dans le développement de quelques parties voisines de la difformité , & qui puissent se ressentir des effets de ce développement. Vous sçavez aussi bien que moi , Monsieur , pour ne pas dire mieux , que la mâchoire de l'enfant est partagée antérieurement par une lame cartilagineuse , qui s'ossifie par la suite , pour ne former en quelque façon qu'un seul & même os par une espèce de future naturelle. Que ce n'est encore qu'à un certain âge qu'on peut s'assurer de ce fait ; mais , avant ce tems , la bouche de l'enfant est munie de nombre de dents à chaque mâchoire ; il ne s'agit ici que de la supérieure. Ce principe posé , ne peut-on pas présumer que les efforts que les dents font sur les cloisons isolées , rejettent ces cloisons du côté du vuide , comme n'y trouvant pas une résistance aussi forte que celle que doivent présenter les dents voisines de celles qui paroissent les premières. ( Les grandes incisives. ) Insensiblement chaque dent cherchant à se placer , les efforts seront toujours multipliés du côté du vuide. Insensiblement encore les cloisons isolées se rapprocheront , & la difformité antérieure s'effacera : de plus , comme à mesure que les dents paroissent , la mâchoire grandit aussi , le rapprochement s'effectuera d'autant mieux ;

En suivant toujours la progression des dents, on s'apperoit que la sortie des molaires de lait doit écarter & distendre la lame maxillaire qui regarde de chaque côté la voûte du palais. Le volume de ces dents semble devoir opérer un repoussément réciproque, qui travaillera à diminuer l'ouverture du palais en en rapprochant les parties osseuses l'une de l'autre : cet effet s'étendra jusqu'aux deux tiers de l'ouverture.

L'enfant ayant atteint sa cinquieme année, il lui vient quatre grosses molaires permanentes plus volumineuses que celles de lait du même nom, deux en haut & deux en bas : nouveaux secours pour le rapprochement des parties osseuses du palais. Mais ce qui doit opérer conjointement un effet plus sensible, est la formation des dents de remplacement qui ont chacune, pendant un tems, des alvéoles séparées de celles de lait, & placées du côté du palais, comme je l'ai démontré dans mes Essais sur la formation des Dents, à l'Académie royale de chirurgie, qui a bien voulu m'honorer de son approbation. Si nous réunissons actuellement ce qui se passe dans la sortie & dans la formation des dents en général, si nous considérons l'extension que subissent les lames maxillaire & palatine, tant par la présence des dents de lait, que par la formation de celles de rempla-

cement ; enfin, si nous joignons à tous ces effets ceux de l'accroissement de la mâchoire, même à raison de l'âge, nous aurons la cause sensible du rapprochement, & même de l'effacement presque total dans certains cas des ouvertures du palais que l'enfant peut apporter en naissant.

Ces effets sont, je pense, Monsieur, plus sensibles que ceux que l'on doit attendre du bandage de baleine pour la description duquel vous renvoyez aux Mémoires de l'Académie royale de chirurgie, il contribuera certainement à la réunion de la lèvre après l'opération ; mais l'épaisseur des joues s'opposera à ce qu'il agisse sur les parties offeuses : d'ailleurs, s'il pèse trop sur la convexité, il ne peut qu'écarter les extrémités postérieures & donner lieu à un plus grand écartement de côté. L'observation V de M. Gérard, page 197, Tome III, in-12, des Mémoires de l'Académie royale de chirurgie, présente un fait dont on peut tirer des inductions avantageuses. En effet, je crois qu'à l'exemple de M. Gérard, l'on peut dans certains cas, & sans danger, ôter une des grandes incisives de remplacement, pour, par le moyen d'une ligature qui embrassera les deux dents les plus proches de l'écart, parvenir à l'effacer. En effet, si nous réussissons par ce moyen à rapprocher les dents & à les mettre dans

un plus bel ordre, ne peut-on pas en espérer du succès pour les ouvertures du palais. Il n'y auroit peut-être pas même d'inconvénient à faire une semblable ligature d'une molaire à l'autre en traversant le palais ; au moins cette tentative n'a-t-elle rien de dangereux. Ce dernier moyen est tiré d'une observation que j'ai eu occasion de faire sur un enfant auquel on vouloit faire rentrer du côté du palais une première grosse molaire permanente. L'attraction que l'on faisoit de part & d'autre avec des soies avoit fait soulever les deux os de la voûte, qui présentoient alors une gouttière, dans laquelle on auroit pu loger la moitié du cylindre d'une paille ordinaire. Cette opération mal raisonnée donnant lieu à des accidens, j'en conseillai l'abandon : on a ôté la dent en question, & les parties ont repris leur état naturel ; mais le cas pour lequel je propose ce moyen étant bien différent, par rapport au vuide qui existe, on n'en doit pas craindre les mêmes suites.

Enfin, Monsieur, comme, dans les ouvertures du palais en général, le vomer souffre un dérangement qui laisse à l'air une communication libre du nez avec la bouche, & que cette communication est toujours plus étendue du côté où le vomer manque, ne seroit-il pas possible, même dans la plus tendre enfance, d'ajuster une  
petite

petite plaque d'or très-fin & très-mince, qui s'appliqueroit sur l'ouverture ? Cette plaque seroit surmontée d'une tige d'or & du même titre que la plaque sur laquelle elle seroit soudée. Cette tige devoit être bifurquée du côté de l'extrémité qui sortiroit de la narine dans laquelle on l'auroit introduite en la passant par la bouche. Les extrémités de cette tige se courberoient de chaque côté, se termineroient par un anneau, & s'étendroient sur l'une & sur l'autre joue. Enfin un ruban passé dans chaque anneau, & qui s'attacheroit postérieurement, retiendrait toute la pièce dont le séjour & l'application bien faite donneroit à l'enfant la facilité de teter, empêcheroit le lait de ressortir par les narines, & par-là lui conserveroit la vie. Une éponge que j'ai conseillée en pareil cas, & retenue avec un simple fil, n'a pas été sans succès ; ce dernier moyen est à la vérité plus assujettissant, mais il faut se prêter aux facultés des différentes personnes en leur étant utile. Telles sont, Monsieur, les réflexions que je me suis permis de faire. Mon zèle justifiera peut-être leur insuffisance : au moins cette occasion m'aura-t-elle fourni celle de vous assurer des sentimens les plus respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.



## OBSERVATION

*Sur une réunion accidentelle des grandes Lèvres, à la suite d'une brûlure, dans une petite fille ; par M. MOLMY, chirurgien-juré à Morache, près Clamecy en Nivernois.*

Une petite fille de trois ans, orpheline de mere, & confiée aux soins d'une sœur aînée âgée de treize ans, eut le malheur de mettre le feu à son fourreau avec un morceau de bois embrasé avec lequel elle jouoit ; ne s'en étant apperçue que par la chaleur qu'elle commençoit à sentir, elle se mit à pousser de grands cris ; mais, avant que sa sœur eut pu la dépouiller, elle eut toute la partie supérieure des cuisses, c'est-à-dire depuis l'épine supérieure & antérieure de l'os des isles jusqu'à la partie moyenne & interne des cuisses, plus du côté droit que du côté gauche, entièrement brûlée ; les parties sexuelles furent remplies d'ampoules jusqu'auprès de l'anus. Mais, malgré les douleurs qu'elle dût souffrir, elle n'eut garde de se plaindre à son pere, sa sœur l'ayant menacée de l'écorcher toute vive, si elle en parloit. Elle eut soin de lui saupoudrer tous les jours les cuisses avec une poignée de farine, & de les envelopper de linge, ce qui produisit un assez bon effet. Ce qui

n'empêcha pas sans doute, parce que le remède ne fut pas appliqué assez artistement, que les deux grandes lèvres ne se collassent ensemble dans presque toute leur étendue. On remarquoit cependant à la partie supérieure, le clitoris qui faillait en dehors, & excédoit de beaucoup son volume naturel; il étoit comme applati sur les côtés, & paroissoit un peu étranglé. On remarquoit au-dessus un petit trou capable d'admettre une petite sonde. Les urines étoient obligées de refluer de bas en haut pour aller gagner cette ouverture, & jaillissoient en sortant comme dans le sexe masculin. Derrière les grandes lèvres ainsi collées, étoit un petit canal par où descendoient quelques gouttes d'urine qui s'écouloient par une espèce de fistule qu'on remarquoit près de la fosse naviculaire. Il y avoit, outre cela, à la partie supérieure des cuisses, une bande de peau très-élastique, d'un pouce de large, qui les lioit ensemble. Cet enfant resta dans cet état jusqu'à l'âge de huit ans, qu'un abcès urinaire qui se forma au périnée, près de la marge de l'anus, obligea à m'envoyer chercher.

En arrivant, la sœur aînée, âgée alors de dix-huit ans, me tira à l'écart pour me faire un aveu sincère de tout ce qui s'étoit passé; ce qui me mit sur le champ en état de voir ce dont il étoit question, &



me décida sur la conduite que j'avois à tenir.

1<sup>o</sup> Je fis écarter fortement les cuisses de la malade, afin d'étendre le plus qu'il seroit possible la bande de peau qui les lioit; &, ayant pris un bistouri de la main droite, je la détachai de la cuisse droite, le plus près possible de son origine. Ayant ensuite faisi de la main droite ce bout ainsi détaché, & pris mon bistouri de la main gauche, je la coupai de l'autre côté; &, par ce moyen, je l'emportai entièrement. Il survint à la suite de cette opération une petite hémorragie, pour laquelle je fus obligé d'employer l'agaric.

Cette première opération finie, je me préparai à détruire l'union des deux lèvres; pour cet effet, je redressai une sonde crénelée, telle que celle dont on se sert pour la taille; j'en renversai même un peu la courbure, de manière à donner une légère concavité au côté crénelé. Mais, comme je me disposois à opérer, les cris de l'enfant firent fuir tout le monde, même un de mes confrères; de sorte que je me trouvai seul avec un dragon du régiment de la Reine, parent de l'enfant, qui voulut bien se charger de la tenir. L'ayant disposée comme pour la taille, j'introduisis le bout de ma sonde du côté de la fosse naviculaire, & la faisant entrer tout doucement

Jusqu'à ce que je l'apperçusse supérieure-  
ment, je pris un bistouri, & le faisant  
glisser dans la crénelure de ladite sonde,  
je séparai parfaitement les deux lèvres. Le  
canal que j'ai décrit, & l'orifice du vagin,  
étoient tellement remplis de gravier, que  
mon bistouri en fut entièrement émouffé. Je  
nettoyai parfaitement ces parties, &, ayant  
vuïdé par une douce pression le dépôt uri-  
neux, je parvins à procurer le recollement  
de ses parois; &, ayant pansé convenable-  
ment la plaie, les deux lèvres, dont j'avois  
prévenu le recollement par l'interposition  
d'un linge fin chargé de médicamens con-  
venables, se cicatriserent en peu de tems,  
& l'enfant fut parfaitement guéri.

## OBSERVATION

*Sur une Plaie d'arme à feu à l'omoplate ;  
suivie d'une forte commotion, & d'un  
contre-coup qui a fracturé une des côtes ;  
par M. BOURIENNE, chirurgien-major  
des armées du roi, &c. en Corse,*

La physique éclairée par l'expérience a  
tracé les règles constantes du choc des  
corps, & calculé les variations du mou-  
vement, suivant la densité des substances  
qui le reçoivent ; une balle lancée d'une  
arme à feu, frappe un membre & pénètre

jusqu'à l'os ; ce membre résiste, & l'os n'est que faiblement endommagé ; cependant la balle, sur le coup, a perdu sa violence, & s'est aplatie sous la forme de l'obstacle qui lui a refusé passage. Qu'en est-il résulté ? une forte commotion qui sera relative au point d'appui qui aura fait plus ou moins de résistance : si c'est un os, les effets de l'impulsion seront multipliés, suivant plusieurs rapports dans le détail desquels je n'entrerai point.

Je me contenterai de dire que la commotion des parties molles est suivie d'engorgemens, d'inflammations & de dépôts consécutifs, &c. Si le corps frappant a eu pour point d'appui un os, la percussion s'étend non-seulement dans sa continuité, mais jusqu'aux parties adjacentes, & fracture quelquefois des os par l'effet du contre-coup. L'observation suivante en donnera un exemple frappant.

Le nommé Lespérance, grenadier au régiment Lyonnais, fut blessé près de Cassel en Hesse, c'étoit le 10 Août 1760. Il fut porté à l'hôpital militaire de cette ville sans avoir été pansé ; je l'examinai dès l'instant de son arrivée : j'aperçus qu'il avoit reçu un coup de feu à la partie supérieure du bras gauche, la balle avoit son entrée à la partie moyenne supérieure du muscle deltoïde, & se perdoit vers la base de l'apo-

physe acromion. La balle n'ayant point de sortie, je fis les dilatations nécessaires, & les recherches convenables pour la trouver; il ne me fut pas possible de la sentir: le blessé fut pansé méthodiquement. Comme il étoit fort & jeune, il fut saigné plusieurs fois du bras, & mis à une diète sévère; pendant les deux premiers jours, il fut sans fièvre, & n'éprouvoit aucune douleur: le troisième, il sentit des frissons; la fièvre le prit, elle devint considérable, la langue étoit chargée, la bouche mauvaise, il étoit tourmenté par des envies de vomir; ces accidens me déterminèrent à évacuer le blessé avec une eau de casse, aiguisée avec le tartre émétique; les trois verres qu'il prit, produisirent des évacuations par haut & par bas, sans efforts violens; la fièvre devint moindre, la suppuration s'établit, le malade alors se trouva assez tranquille: je réitérai mes recherches pour tâcher de découvrir le corps étranger, je le sentis enclavé à la base de l'apophyse acromion. Les différentes tentatives que je fis pour le retirer, furent inutiles; je pris le conseil de M. Bagieu, chirurgien-major de l'armée; il fut décidé de laisser le blessé tranquille; les pansemens furent très-simples, & j'espérois que la suppuration favoriseroit la sortie de la balle. Le douzième jour, le blessé fut saisi subitement d'une fièvre violente, & éprouvoit

un point de côté vif, la refpiration étoit difficile; ces accidens fécondaires me déterminèrent à réitérer la faignée : jufques-là le bleffé n'avoit fait ufage que d'une tifane fimple; mais l'intenfité des accidens exigèrent des remèdes plus composés, les cataplafmes anodins furent appliqués fur le côté douloureux, les potions huileufes camphrées, les apozèmes pectoraux & les lavemens émolliens furent mis en ufage : malgré ces moyens, les accidens augmentèrent; l'expeâoration devint difficile; les crachats étoient fanguinolens. La fuppuration de la plaie devint féreufe, & fe fupprima en partie, ce qui me fit foupçonner un reflux de matiere; la poitrine s'eft trouvée de plus en plus embarraffée, & le malade eft mort le feizieme jour de fa bleffure.

Curieux de connoître le délabrement qu'avoit fait la balle, je fis l'ouverture du corps. En fuivant le trajet de la plaie, j'apperçus qu'elle avoit paffé un peu au-deffous de l'apophyfe acromion, & l'avoit fracturée à fa bafe; la balle s'étoit applatie par la réfiftance qu'elle avoit éprouvée, & embraffoit l'échancrure qui fe trouve entre l'acromion & l'apophyfe caracoïde; elle étoit fixée dans cet endroit, de façon que je ne pus la retirer qu'avec force : je pouffai mes recherches plus loin; j'enlevai l'omoplate, & trouvai la troifieme des vraies côtes frac-

turée à sa partie moyenne ; une des extrémités de la côte fracturée avoit déchiré la plèvre ; l'inflammation de cette membrane s'est communiquée au poumon , il en a résulté une suppuration assez considérable pour former épanchement dans la poitrine du même côté ; j'ai aussi trouvé du pus en assez grande quantité dans la cavité droite.

Il n'est pas facile de prévoir dans ces sortes de blessures les accidens funestes qui peuvent survenir , sur-tout quand on ne peut pas connoître les parties lésées : on me permettra une réflexion qui regarde les personnes qui ne jugent que par les apparences ; elles décident souvent de la gravité d'une plaie par sa grandeur extérieure ; nous ne voyons que trop fréquemment de ces sortes de personnes à l'affut des succès , lesquelles blâment la conduite la plus réfléchie dans le traitement des plaies , sur-tout celles faites par armes à feu , sans égard pour les suites fâcheuses qui ne les accompagnent que trop souvent. Méfions-nous donc de ces hommes tranchans qui décident aussi légèrement de l'habileté ou de l'ignorance.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## D É C E M B R E 1772.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pout. lig.	A midi, pout. lig.	Le soir, pout. lig.
1	5 $\frac{1}{2}$	8	5 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
2	2	5 $\frac{1}{2}$	3	27 $11\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$
3	1	3	3	27 $10\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{2}$
4	3	4 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{4}$
5	3	5	4	27 $11\frac{1}{2}$	27 $11\frac{1}{4}$	28
6	3	2 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	28	28	27 $11\frac{1}{2}$
7	2	4 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	27 $10\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$
8	$\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	$\frac{1}{4}$	27 $11\frac{1}{2}$	27 $11\frac{1}{2}$	28
9	$\frac{1}{2}$	4	3	28	28	28
10	3 $\frac{1}{2}$	6	7 $\frac{1}{2}$	27 $11\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$
11	5 $\frac{1}{2}$	5	4 $\frac{1}{2}$	27 $11\frac{1}{2}$	27 $11\frac{1}{2}$	28
12	4	6 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	27 $10\frac{1}{2}$	27 $8\frac{1}{2}$	27 $6\frac{1}{2}$
13	7 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	27 $8\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$
14	6 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{4}$	8	28 $2\frac{1}{4}$	28 $3\frac{1}{2}$	28 $3\frac{1}{2}$
15	8	9	6 $\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$
16	6	8 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$
17	7	8 $\frac{1}{2}$	8	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$
18	8 $\frac{1}{2}$	10	9 $\frac{1}{4}$	28 $3\frac{1}{2}$	28 $3\frac{1}{2}$	28 $3\frac{1}{2}$
19	9 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	9	28 $3\frac{1}{2}$	27 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$
20	6 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	7	28 $2\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$
21	5	6 $\frac{1}{4}$	6	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$
22	5	5 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28 $3\frac{1}{2}$	28 $3\frac{1}{2}$	28 $3\frac{1}{2}$
23	1	3 $\frac{1}{4}$	$\frac{1}{4}$	28 $3\frac{1}{4}$	28 $3\frac{1}{4}$	28 $3\frac{1}{4}$
24	0 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	0	28 $4\frac{1}{4}$	28 $4\frac{1}{4}$	28 $4\frac{1}{4}$
25	01 $\frac{1}{4}$	2	01	28 $4\frac{1}{4}$	28 $4\frac{1}{4}$	28 $4\frac{1}{4}$
26	02 $\frac{1}{2}$	1	02	28 $4\frac{1}{4}$	28 $3\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$
27	03	1 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{4}$	28 $2\frac{1}{2}$
28	02 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$
29	03	02 $\frac{1}{4}$	03	28 $2\frac{1}{4}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$
30	04	03	02	28 $2\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{2}$	28
31	02 $\frac{1}{2}$	01	0	27 $10\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$	27 $7\frac{1}{2}$

## ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S. brouil. c.	S. pet. pl. n.	Nuages.
2	E. brouil. b.	S-E. beau.	Beau.
3	S-E. brouill.	S-E. brouill.	Couvert.
4	E-S-E. couv.	E-S-E. couv.	Couvert.
5	E. n. brouill.	E-S-E. br. c.	Couvert.
6	E. brouillard.	E. brouill. c.	Couvert.
7	E. brouill. n.	E. nuages.	Nuages.
8	E. brouillard.	E. brouillard.	Couvert.
9	E. brouillard.	E. br. pet. pl.	Couvert.
10	S-O. nuag. pl.	S-S-O. pluie.	Nuages.
11	O. b. nuages.	N-O. pluie. gr.	Couvert.
12	S-S-O. brouil.	S-S-O. pluie.	Couvert.
13	O. couvert.	O. pet. pl. c.	Beau.
14	O. couvert.	O. couv. br.	Couvert.
15	S-O. brouil.	S-O. c. pluie.	Nuages.
16	O. nuages.	N-O. couv.	Couvert.
17	S. brouillard.	S. couvert.	Couvert.
18	S-O couv.	S-O. couv.	Couvert.
19	S-S-O. couv.	O-S-O. couv.	Couvert.
20	S-S-O. brouil. nuages.	S. couvert.	Couvert.
21	S. brouillard.	S. couvert.	Couvert.
22	E. brouillard.	E. nuages.	Beau.
23	E. nuages.	E. nuages.	Beau.
24	N-N-E. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
25	N-N-E. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
26	N-E. brouill. nuages.	N-E. couvert.	Beau.
27	N-E. brouill. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
28	N-E. couv.	N-E. couvert.	Couvert.
29	N-E. brouill.	N-E. br. c.	Couvert.
30	N-E. brouill.	N-E. brouill.	Couvert.
31	N-E. ép. br.	N-E. brouill.	Couvert.



## 188 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $10\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur, de 4 degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de  $14\frac{1}{4}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $4\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $10\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N-N-E.

6 fois du N-E.

8 fois de l'E.

2 fois de l'E-S-E.

2 fois du S-E.

4 fois du S.

3 fois du S-S-O.

3 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

4 fois de l'O.

2 fois du N-O.

Il a fait 8 jours, beau.

12 jours, des nuages.

20 jours, du brouillard.

23 jours, couvert.

7 jours, de la pluie.

1 jour de la grêle.

---

## *MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre 1772.*

On a observé, pendant ce mois, des fièvres intermittentes, des dévoiemens, & même quelques dysenteries. Sur la fin, il a régné un grand nombre d'affections catarrhales, qui attaquoient principalement la tête & la poitrine. On a aussi vu des maux de gorge & de véritables péripneumonies,

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois de Novembre 1772;  
par M. BOUCHER, médecin.*

L'air a été, tout le mois, d'une température modérée. La liqueur du thermomètre ne s'est point portée plus bas qu'au terme de  $2\frac{1}{2}$  degrés au-dessus de celui de la congélation : le 6 & le 7 elle a monté à environ 12 degrés.

Le tems a été humide. Peu de jours se sont passés sans pluie : elle a été forte pendant plusieurs jours, au commencement & à la fin du mois.

Le mercure dans le baromètre n'a été observé qu'un seul jour, le 15, au-dessus du terme de 28 pouces.

Le vent a été sud, au commencement & à la fin du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 12 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de  $2\frac{1}{2}$  degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $9\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord vers l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

15 fois du Sud.

3 fois du Sud vers l'Ouest.

3 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

19 jours de pluie.

6 jours, de vent forcé.

Les hygromètres ont marqué une très-grande humidité tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Novembre 1772.*

Nous ne nous sommes pas encore aperçus, ce mois, du ralentissement de la fièvre continue-putride, ni pour la violence de la maladie, ni pour le nombre des malades. Elle portoit toujours à la tête, & principalement à sa partie antérieure. On ne guérissoit pas plus efficacement & plus promptement que par une forte hémorragie, qui arrivoit ordinairement entre le neuvième & le onzième jour. Il étoit très-difficile de suppléer à cette évacuation critique, sur-tout lorsque le ventre restoit opiniâtrement ferré, ce qui étoit assez général. Les plus robustes succomboient de préférence. Il a paru, dans un petit nombre de malades, & vers le suprême degré de la maladie, sur la poitrine & les bras, des pointes rouges miliaires, qui n'ont été d'aucun secours. Il est resté dans plusieurs, qui ont échappé, un affoiblissement de l'organe de la vue: j'en ai vu deux attaqués de la goutte-sereine, auxquels cependant la vue est revenue peu à peu. La plupart des malades ont eu des rechutes, quelques-uns malgré les plus grandes attentions, & l'emploi des précautions requises. Nombre de personnes ont eu deux ou trois récidives.

J'ai traité deux familles, composées de cinq à six enfans, de la fièvre-rouge, compliquée d'angine. Trois ou quatre des petits malades ont été vivement attaqués, mais aucun n'a succombé. Au rapport de mes confreres, je ne sçache aucune maison de la ville où cette maladie se soit manifestée.

Quelques femmes grosses ont été sujettes à

divers accidens ; j'en ai traité deux qui ont fait des faux germes : l'une avoit eu six enfans, fans avoir effuyé aucun accident dans les autres grossesses.

## LIVRES NOUVEAUX.

Traité Analytique des Eaux minérales en général, de leurs propriétés & de leurs usages dans les maladies, fait par ordre du gouvernement ; par M. *Raulin*, docteur en médecine, &c. A Paris, chez *Vincent*, 1772, in-12.

Traitement de la petite-vérole des enfans, à l'usage des habitans de la campagne, & du peuple dans les provinces méridionales ; auquel on a joint la méthode actuelle d'inoculer la petite-vérole, avec des Expériences faites dans la vue de constater les effets de cette méthode appliquée au traitement de la petite-vérole naturelle ; ouvrage traduit de l'anglois de M. le *Baron Thomas Dimsdale*, docteur en médecine, & augmenté des Notes de la traduction italienne, & de quelques Observations tirées des manuscrits de M. *Thomas Houlston*, médecin Anglois ; par M. *Henri Fouquet*, docteur en médecine de l'université de Montpellier, &c. Amsterdam, & se trouve à Montpellier, chez *Rigaud, Pons & compagnie*, & chez la *veuve Gontier & Faure*, 1772, in-12, 2 vol.

Mémoires & Observations sur les effets des eaux de Bourbonne-les-Bains, en Champagne, dans les maladies hystériques & chroniques ; par M. *Chevalier*, docteur en médecine. A Paris, chez *Vincent*, 1772, in-12.



# T A B L E.

<i>TRANSACTIONS médicales , publiées par le collège des médecins de Londres Second Extrait.</i>	Page 99
<i>Réfutation d'un ouvrage anonyme , intitulé : Réflexions sur le système de M. de la Mure , touchant le Battement des Artères. Par M. Jadelot , médecin.</i>	122
<i>Observations &amp; Réflexions sur l'Usage des Vomitifs dans les Maladies des femmes grosses. Par M. Emmanuel , chirurgien.</i>	129
<i>Lettre sur la Taille. Par M. Le Blanc , chirurgien.</i>	14
<i>Réponse de M. Beauffier de la Bouchardiere à M. Le Blanc , chirurgien.</i>	154
<i>Observation sur une Lésion de l'Epine dorsale , suivie de la Paralysie des parties inférieures. Par M. Le Febvre , chirurgien.</i>	157
<i>Observation sur un Corps étranger arrêté dans le rectum. Par le même.</i>	158
<i>Observation sur une Fracture compliquée des Os de la Face. Par M. Peuffier , chirurgien.</i>	160
<i>Lettre de M. Jourdain , dentiste , à M. Levret , chirurgien , contenant quelques réflexions sur les Bect-de-Lièvre de naissance.</i>	163
<i>Observation sur une réunion des grandes Lèvres. Par M. Molmy , chir.</i>	178
<i>Observation sur une plaie d'arme à feu. Par M. Bou-tienne , chir.</i>	181
<i>Observations météorologiques faites à Paris , pendant le mois de Décembre 1772.</i>	186
<i>Maladies qui ont régné à Paris , pendant le mois de Décembre 1772.</i>	188
<i>Observations météorologiques faites à Lille , au mois de Novembre 1772. Par M. Boucher , médecin.</i>	189
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Novembre 1772. Par le même.</i>	190
<i>Livres nouveaux.</i>	191

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois de Février 1773. A Paris , ce 24 Janvier 1773.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte  
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-  
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

MARS 1773.

---

TOME XXXIX.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M<sup>re</sup> le  
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,  
Hôtel de Clugny.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

MARS 1773.

---

EXTRAIT.

*Acta philosophico-medica societatis academicae scientiarum principalis Hassiacae Giessæ cactorum 1771, cum tabulis æneis : c'est-à-dire, Les Actes de philosophie & de médecine de la société académique des sciences, de la principauté de Hesse, établie à Giessen, pour l'année 1771. A Francfort & Léipsic, chez Flescher 1771, in-4<sup>o</sup> de 192 pages.*

DE jeunes médecins s'étant réunis pour se communiquer leurs expériences & leurs observations, & s'aider mutuellement de leurs conseils dans le traitement des maladies, leur zèle parut mé-



riter d'être encouragé. Ce qui engagea plusieurs personnes versées dans la philosophie, l'histoire, la physique & les mathématiques, à se réunir à eux pour travailler de concert aux progrès des sciences. Le Landgrave de Hesse, dernier mort, crut devoir soutenir un établissement aussi utile pour ses états. Il érigea cette société naissante en titre d'académie, lui accorda des privilèges, & lui assigna un revenu suffisant pour subvenir aux frais du commerce littéraire qu'elle avoit lié avec les sçavans étrangers. Son fils le Landgrave régnant, à son avènement, a confirmé ces privilèges & ces dons, & a depuis honoré cette compagnie de sa protection immédiate. Ses premiers travaux, qu'elle vient de publier, annoncent dans les membres qui la composent un zèle & des lumières qui doivent tout faire attendre de leurs efforts réunis.

Ce premier volume contient vingt-huit morceaux : les trois premiers roulent sur des objets de mathématiques : les cinq suivans appartiennent à la physique & à l'histoire naturelle. De ces cinq, il y en a trois de M. Jean-Guillaume Baumer, sçavoir : une *Dissertation sur l'origine des fontaines en général, & sur celle des fontaines minérales en particulier* ; une autre *sur trois especes de Montagnes calcaires* ; & la troisieme *sur la Pierre de corne*. Le

suivant font des observations de M. Christophe-Louis Nebel sur l'*Asbeste* ; & le cinquieme contient la *Description d'insectes peu connus*, par M. George-Chrétien Sebastien. Les neuvieme, dixieme & onzieme ont rapport à la chimie ; ils sont tous les trois de M. Fred. Auguste Cartheuser, c'est 1<sup>o</sup> une *Observation sur le sel acide du borax* ; 2<sup>o</sup> des *Remarques sur la précipitation des métaux par les végétaux astringens* ; 3<sup>o</sup> une *Observation physico-chimique sur une terre bleue mêlée aux alcalis fixes*. Le douzieme est une Dissertation de M. André Boehm, sur ce que nous voyons les objets droits, quoiqu'ils se peignent renversés dans l'œil. Le treizieme, du même auteur, a pour objet l'*apparition & la disparition périodiques de certaines étoiles*. Le quatorzieme & le quinzieme sont relatifs à l'histoire. Enfin les quatorze derniers appartiennent à la médecine. Comme je me propose de les faire connoître, je me crois dispensé d'en donner les titres d'avance.

L'importance de la découverte de l'acide du sel sédatif par M. Cartheuser, m'a paru mériter que je rapportasse tout au long l'expérience par laquelle il y est parvenu. Je traduirai son texte le plus littéralement qu'il me sera possible. « J'ai mis, dit-il, une cer- » taine quantité de sel sédatif très-pur dans » un évaporatoire de verre, que j'ai placé

» sur un bain de sable que j'ai chauffé con-  
 » venablement. A ce léger degré de cha-  
 » leur, le sel sédatif ne pouvoit pas fondre  
 » ni se convertir en verre, comme il a cou-  
 » tume de faire à une chaleur plus forte,  
 » mais il tomboit en poussière. J'ai versé  
 » sur cette poudre encore chaude de l'eau  
 » froide, qui en a dissout la plus grande  
 » partie. Pendant cette dissolution, il s'est  
 » élevé une odeur safranée assez sensible,  
 » & il est resté au fond un peu de poudre  
 » grise, qui a refusé de se dissoudre. J'ai  
 » séparé cette poudre par le filtre, & j'ai  
 » évaporé la dissolution claire; j'ai calciné  
 » de nouveau le sel sédatif que j'avois ob-  
 » tenu par cette évaporation, j'y ai reversé  
 » de l'eau qui l'a dissout presque en entier :  
 » il s'en est encore séparé une poudre ter-  
 » reuse grise, & il s'en est exhalé une  
 » odeur de safran. Après avoir séparé cette  
 » poudre grise par le filtre, j'ai évaporé  
 » derechef la dissolution claire; j'ai cal-  
 » ciné doucement le sel que j'en ai retiré,  
 » & j'ai répété ces calcinations, dissolutions  
 » & évaporations, jusqu'à ce que presque  
 » tout le sel sédatif ait été converti en cette  
 » terre grise extrêmement atténuée. A cha-  
 » que nouvelle dissolution du sel sédatif  
 » calciné, il s'exhaloit, comme je l'ai dit,  
 » une odeur de safran; signe manifeste que  
 » l'acide marin entre dans la combinaison.

» du sel sédatif. En effet, c'est une chose  
 » connue que l'acide du sel pur a une odeur  
 » de safran; ce qu'on peut éprouver faci-  
 » lement, si l'on verse dans l'eau quelques  
 » gouttes d'esprit de sel fumant, distillé  
 » selon la méthode de Glauber, & qu'on  
 » l'approche du nez. C'est sur ce fonde-  
 » ment que les chimistes, dans l'examen  
 » des corps minéraux, lorsqu'ils découvrent  
 » une odeur safranée, concluent qu'ils con-  
 » tiennent l'acide du sel marin.

» Mais j'ai fait une autre expérience qui  
 » confirme la vérité de ce sentiment, &  
 » même le démontre complètement. J'ai  
 » partagé en deux doses égales cette pou-  
 » dre grise que j'avois recueillie des disso-  
 » lutions répétées de mon sel sédatif cal-  
 » ciné. J'ai versé sur l'une de l'huile de  
 » vitriol, & sur l'autre de l'esprit de sel.  
 » Cette poudre s'est dissoute dans l'une &  
 » l'autre menstrue, mais sans faire d'effe-  
 » rescence sensible. La première dissolu-  
 » tion, c'est-à-dire celle qui avoit été faite  
 » dans l'acide vitriolique, m'a donné une  
 » sélénite en écailles, semblable à celle  
 » qu'on a coutume d'obtenir en combinant  
 » les terres alcalines ou calcaires avec l'a-  
 » cide vitriolique. La dernière dissolution,  
 » ou celle qui avoit été faite par l'acide du  
 » sel marin, a donné par l'évaporation un  
 » sel qui, par sa forme écailleuse, toute

» son apparence extérieure & ses autres  
 » propriétés, ressembloit parfaitement au  
 » sel sédatif, excepté qu'il avoit un goût  
 » un peu moins vif, & qu'il se dissolvoit  
 » un peu plus difficilement dans l'eau. Il  
 » paroît donc bien évidemment par cette  
 » régénération du sel sédatif par l'esprit de  
 » sel, que ce sel ne contient d'autre acide  
 » que l'acide du sel marin, qui, par sa com-  
 » binaison avec un certain principe terreux,  
 » forme le sel sédatif. Je ne puis rien dire  
 » d'assuré sur la nature de ce dernier prin-  
 » cipe : il ne paroît pas probable qu'il  
 » soit de nature alcaline, parce que les  
 » terres alcalines ou calcaires forment, avec  
 » l'acide du sel marin, un magma salin  
 » stiptique, qui tombe en déliquium à l'air,  
 » entièrement différent du sel sédatif. Outre  
 » cela, le défaut d'effervescence, comme je  
 » l'ai remarqué ci-dessus, ne permet pas  
 » d'adopter cette opinion. On est forcé de  
 » reconnoître que ce principe a une na-  
 » ture particulière qui nous est encore in-  
 » connue. »

Je vais passer maintenant aux Mémoires  
 qui appartiennent plus particulièrement à  
 la médecine. M. Baumer examine dans le  
 premier, si, lorsque les poumons d'un fœtus  
 nagent sur l'eau, c'est un signe infail-  
 lible qu'il est venu au monde vivant. Le résultat  
 de ses recherches est que, toutes les fois

que les poumons d'un fœtus se précipitent au fond de l'eau, il est démontré qu'il n'a point respiré, ou qu'il est mort avant que de naître; mais qu'on ne peut pas affirmer de même qu'il est venu au monde vivant, lorsque ses poumons nagent sur l'eau, à moins que ces poumons ne soient très-sains, & exempts de toute corruption; car il arrive souvent que, lorsqu'ils sont dans un état de putréfaction, ils sont spécifiquement plus légers que l'eau, quoique leurs cellules n'aient jamais été remplies d'air, c'est-à-dire, quoique le fœtus n'ait jamais respiré. Cette dernière assertion a même besoin, selon lui, d'être limitée; y ayant un point au-delà duquel la putréfaction n'altère plus la pesanteur spécifique. En effet, on observe qu'un cadavre qui a d'abord été au fond de l'eau, s'élève & vient nager à la surface, lorsque la putréfaction commence, & pendant tout le tems qu'elle dure; mais au bout de quelque tems il plonge au fond. Lors donc qu'un médecin est appelé pour porter son jugement sur un infanticide, il doit être réservé à prononcer, & examiner toutes les circonstances de l'état où se trouve l'enfant. Si ses poumons donnent quelque signe de putréfaction, il se gardera bien de prononcer que l'enfant a respiré, quoique ses poumons nagent sur l'eau, mais il exami-

nera bien leur état, & sur-tout leur volume. Dans le fœtus, les poumons sont retirés, & ne recouvrent jamais le péricarde qui se montre à découvert dès qu'on ouvre leur poitrine : dans l'enfant qui a respiré, au contraire, le cœur & son enveloppe sont cachés, pour la plus grande partie, par les poumons.

M. Berchermann donne dans l'article 17 une Observation sur une rupture de la vessie, & propose quelques moyens qu'on auroit pu mettre en usage pour tâcher de sauver la vie à l'homme qui en fait le sujet. Cet homme étant ivre, se prit de querelle dans un cabaret avec un autre homme qui n'étoit pas moins ivre que lui. Ce dernier le terrassa, & lui donna plusieurs coups de pied dans le ventre. Le blessé fut presque trois jours sans uriner : pendant ce tems, son ventre s'enfla peu à peu ; il sentoit de l'ardeur dans l'abdomen, & une douleur très-aiguë à la poitrine ; il éprouvoit une chaleur interne très-vive, tandis que ses parties extérieures étoient très-froides : on n'appercevoit au-dehors aucune lésion considérable. Le soir du troisième jour, & le matin du quatrième, il rendit une petite quantité d'urine, sans que le ventre se désenflât ni que les symptômes parussent se calmer ; il survint même une soif très-considérable. Le cinquième jour, le malade se plaignit

dans l'après-midi de cardialgies, accompagnées vers le soir de hoquet & de vomissement; ce qui se renouveloit toutes les fois qu'il prenoit quelque chose: la tension du ventre augmenta, quoiqu'il rendît une urine pâle & aqueuse. Il mourut le fixieme jour, à cinq heures de l'après-midi.

Le cadavre ayant été ouvert par ordre des magistrats, on trouva des taches livides, semblables à des échymoses, dans l'hypocondre droit & dans la région épigastrique: le scrotum, la partie inférieure de la verge & le gland étoient noirs. Lorsqu'on eut enlevé la peau, on reconnut que ces taches ne passaient pas son tissu. L'abdomen ayant été ouvert, il s'en écroula quinze livres environ d'une eau jaune, qu'on n'eut pas de peine à reconnoître pour de l'urine. Lorsqu'elle se fut écoulée, on découvrit dans le fond de la vessie un trou rond, d'un pouce de diamètre, dont les bords étoient sphacelés, & par lequel on faisoit sortir l'urine en pressant la vessie. Le médecin qui fut chargé du rapport, décida que cette plaie étoit la cause de la mort de cet homme, & qu'elle étoit elle-même l'effet des coups qu'il avoit reçus.

M. Berchermann, après avoir exposé les raisons sur lesquelles ce médecin avoit fondé son avis, se propose deux questions. 1<sup>o</sup> Comment a-t-il pu se faire qu'après une aussi



longue ischurie, la vessie étant percée, le malade ait cependant rendu ses urines par les voies ordinaires? Il y répond que, le ventre étant distendu autant qu'il pouvoit l'être, les urines avoient trouvé plus de résistance à s'épancher dans la cavité, qu'à vaincre la contraction du sphincter de la vessie. 2.<sup>o</sup> Si on doit attribuer la rupture de la vessie au seul abus des boissons & à la dysurie produite de cause interne, ou à une lésion extérieure? Quoiqu'il ne lui paroisse pas impossible que la première de ces causes produise seule cet effet, il croit cependant ce cas extraordinairement rare; d'où il conclut qu'on ne peut l'attribuer, dans le cas présent, qu'aux coups que le mort avoit reçus.

Quant au traitement, après avoir mis le malade à un régime convenable, il conseille, après Van-Swiéten, la ponction pour évacuer les urines épanchées; il veut qu'on lui mette la sonde, pour entretenir le cours libre des urines par les voies naturelles, &, par ce moyen, prévenir leur épanchement. Enfin, il croit qu'on devroit tenter les fomentations & les injections, comme des moyens propres à calmer l'inflammation, prévenir la gangrène, & opérer la consolidation de la plaie.

L'article dix-huit contient une Observation de M. Philippe David Busch, sur une plaie

du crâne , qui avoit causé la mort du malade la neuvieme semaine après l'accident. Un payfan reçut sur le pariétal gauche un pilon de bois armé de fer, dont les payfans se servent en Allemagne pour dépouiller le millet de son écorce, qui étoit tombé d'un endroit assez haut. Le coup fut si violent, qu'il fut porté à terre sans connoissance. Etant revenu à lui au bout de quelques momens, il se trouva paralytique du bras & du pied droits, & tout sentiment se trouvoit éteint dans toutes ces parties. En huit jours de tems cependant, les accidens cessèrent au point qu'il recouvra le mouvement & le sentiment des parties paralysées, au point qu'il fut en état de vaquer à ses affaires domestiques dans l'intérieur de sa maison. Mais au bout de cinq semaines, les choses changerent bien de face ; son appétit se perdit, ses forces s'épuiserent ; il se plaignit d'une douleur gravative à la tête, & il répondoit à peine lorsqu'on lui demandoit des nouvelles de son état : ces symptômes s'étant accrus de jour en jour, la fièvre survint, & la malade mourut la neuvieme semaine.

A l'examen du cadavre, on vit que la plaie extérieure étoit presque consolidée ; les tégumens ayant été enlevés, on découvrit une fracture énorme au crâne, avec enfoncement. Elle étoit située à quelques lignes de la suture sagittale, & à un pouce

environ de la suture coronale ; son diamètre étoit environ de deux pouces. La partie antérieure de la pièce enfoncée étoit brisée en dix squilles que le chirurgien avoit ôtées dans ses pansemens , la moitié postérieure adhéroit encore fortement au reste du crâne. La lame externe de cette pièce enfoncée n'avoit aucune fracture , mais on remarquoit dans la lame interne trois fêlures ; qui ne s'étendoient cependant pas au-delà de la pièce enfoncée. Ayant enlevé le crâne , la dure-mere qui répondoit à la fracture , parut rouge ; les vaisseaux de cette membrane & ceux du cerveau paroissoient très-gorgés : d'ailleurs , on n'appercevoit pas d'autre lésion à la partie extérieure du cerveau ; mais on trouva dans son intérieure , sous cette dépression , un abcès qui contenoit environ six onces de pus : le ventricule antérieur gauche & le troisième ventricule étoient pleins d'une sérosité trouble ; le ventricule droit antérieur étoit vuide.

M. Nebel rapporte dans le dix-neuvième article , qu'ayant été appelé pour un enfant né trois jours auparavant , & qui , depuis le second jour de sa vie , avoit paru extraordinairement agité , & n'avoit pu prendre de sommeil ; il découvrit en l'examinant attentivement qu'il avoit le gland imperforé ; les urines n'avoient d'issue que par une petite ouverture , telle qu'auroit

pu la faire la pointe d'une aiguille, située au-dessous de l'urèthre, derrière le gland, vers le milieu de la verge; ce dont il se convainquit, l'enfant ayant rendu les urines pendant qu'il l'examinait, ce qu'il ne fit qu'avec des efforts & des cris extraordinaires. Pour remédier à cette difformité, M. Nebel fit faire une aiguille en forme de trois-quarts, dont il se servit pour percer le gland; &, pour prévenir la réunion de ce nouveau canal, il se servit d'injections balsamiques; il fit de légères scarifications à la fistule, & y appliqua un emplâtre pour en opérer la cicatrice; ce qui lui réussit parfaitement bien.

On trouve dans l'article vingt, une Observation du même M. Nebel, sur une luxation de la cuisse qu'il avoit réduite. Mais, comme l'observation ni la méthode qu'il a suivie pour la réduction n'ont rien de particulier, je ne m'y arrêterai pas. C'est encore au même auteur qu'est dûe l'observation qui fait le sujet du vingt-unième article. Il fut appelé pour voir un enfant né depuis cinq jours, auquel il trouva dans la région ombilicale une ouverture de la largeur d'un florin, produite par un abcès, ouverture par laquelle on appercevoit le mouvement péristaltique des intestins. Les bords en étoient enflammés, sales & impurs. S'étant informé de la cause d'un accident si extraor-

dinaire, il apprit de la bouche même de l'accoucheuse, qu'elle avoit lié & coupé le cordon au lieu accoutumé ; mais qu'avant de le faire, elle avoit eu l'attention de bien faire rentrer le sang dans le ventre ; & que, pour cet effet, elle avoit ferré le cordon fortement entre ses doigts. Il n'en avoit pas fallu davantage pour occasionner l'abcès qui avoit rongé l'orifice de l'ouverture ombilicale, & qui conduisit ce malheureux enfant au tombeau.

L'article vingt-deux contient l'histoire suivante, rapportée par M. Berchermann. Une femme Morave, d'une constitution forte & d'un esprit courageux, âgée d'environ cinquante ans, étoit affligée d'une descente de matrice très-considérable. Après avoir fait inutilement un grand nombre de remèdes tant internes qu'externes, ennuyée de son état, elle prit un couteau de cuisine, & coupa la partie de sa matrice qui sortoit. Contre toute espérance, après une assez forte hémorragie, la matrice, se contractant sur elle-même, reprit sa place ; & depuis ce tems, elle n'est plus descendue, & elle n'a éprouvé aucun autre accident. Cette femme ayant répandu le succès de sa guérison, toutes les femmes du voisinage qui se trouvent dans le même cas, recourent à elle ; elle les traite de la même manière, avec le même succès. M. Berchermann

mann paroît penser que le procédé de cette femme ne peut réussir que dans les cas où la chute de la matrice est l'effet du relâchement & de l'extension de ses fibres, & non dans ceux où elle résulte de la foiblesse & du relâchement des ligamens. Dans les chutes du vagin, il croit qu'on peut avoir recours à l'amputation ou aux scarifications, selon l'exigence des cas.

M. Kaempf, premier médecin du Langrave de Hesse-Hombourg, propose, dans l'article vingt-trois, plusieurs moyens simples de remédier à différentes incommodités. Il assure que rien n'est plus propre à guérir l'inflammation & les gercures des mamelons, qui exposent souvent la nourrice & l'enfant qu'elle allaite à différens dangers, que des étuis de craie qu'il faut avoir soin de laisser tremper quelques minutes chaque jour dans de l'esprit-de-vin rectifié, dans lequel on a fait dissoudre un peu de mastic. Il conseille d'envelopper les bras & les jambes des personnes qui sont actuellement dans l'éruption de la petite-vérole, d'un linge enduit de rob de sureau, mêlé à son écorce moyenne, appliqué chaud pour prévenir la trop abondante éruption à la face, à la tête & au cou. Il assure avoir retiré de très-grands avantages de l'essence d'aconit, faite en faisant infuser deux onces de la plante sèche dans douze

onces d'eau-de-vie, dans les douleurs arthritiques & dans les tumeurs glanduleuses. Il en fait prendre dans le commencement depuis cinq jusqu'à dix gouttes, & les porte par degrés jusqu'à quarante. Le docteur Bernhard recommande la teinture de galbanum en sorte dans l'esprit-de-vin très-rectifié, pour les ophtalmies, les péripneumonies, les petites-véroles, les hémorroïdes, la gangrène, le sphacèle, les ulcères cancéreux, ce que M. Berchermann confirme par sa propre expérience. Il rapporte ensuite qu'un médecin ayant conseillé d'appliquer un vésicatoire à la nuque d'un enfant qui avoit à la lèvre une tumeur dure qui menaçoit de devenir cancéreuse, la mere, qui avoit mal entendu, appliqua le vésicatoire sur la tumeur, qui, en une nuit, fut presque toute rongée; le reste fut détruit par une douce suppuration. Il dit aussi avoir vu une épilepsie guérie par le mercure uni à la gomme, selon la méthode de M. Plenck : deux freres guéris de la même maladie par la décoction des feuilles d'oranger, &c.

M. Strack, professeur de médecine à Mayence, a donné dans le vingt-quatrième article une description du rachitis courte, mais faite de main de maître, à laquelle il a joint un traitement qu'il assure lui avoir constamment réussi. Il eut occasion d'ou-

vrir le cadavre d'une petite fille de douze ans, morte de cette maladie. Il trouva le foie si volumineux, qu'il avoit déplacé tous les autres viscères du bas-ventre & sur tout les intestins, qui, dans certaines parties, étoient rétrécis, & ressembloient à des vers; dans d'autres, ils étoient distendus comme des vessies. L'os de la cuisse qu'il examina, étoit ramolli au point qu'il se laissoit couper comme du lard. C'est à cette mollesse des os qu'il attribue toutes les difformités auxquelles sont exposés les enfans attaqués de cette maladie. Elle commence le plus communément vers le seizième mois de la naissance, rarement plutôt, quelquefois plus tard, quoiqu'elle n'attaque guères passé deux ans. Ceux qu'elle attaque de meilleure heure en sont ordinairement les plus maltraités. La nature, & quelquefois l'art, parvient à guérir cette maladie; mais il est rare que celui qui en a été attaqué, n'en conserve pas des traces.

On peut reconnoître qu'un enfant est menacé du rachitis vers son seizième mois, s'il a le visage pâle, rond de bouffissure, & si la partie des joues, qui a coutume d'être colorée en rouge, est d'un jaune de citron ou de soufre; quand on apperçoit ces signes, on ne doit pas perdre de tems. Voici le remède que M. Strack dit lui avoir toujours réussi. Prenez de la limaille de fer porphyrisée, cinq grains, autant de rhubarbe



en poudre , & dix grains de sucre. On fait prendre cette dose à l'enfant , le matin à jeun , & autant le soir , une heure avant son souper. S'il en est purgé , on ne lui en donnera qu'une dose par jour ; & , lorsque les excréments commenceront à se mouler , on lui redonnera les deux prises. Au bout d'un mois , l'enfant paroît affamé ; il digere bien ce qu'il mange ; cela est suivi d'un flux abondant d'urine qui emporte la bouffissure du visage : ensuite la couleur pâle de la peau & le jaune des joues s'effacent. Les chairs , qui auparavant paroissoient pâteuses , deviennent fermes. Au bout de trois mois , les joues & les lèvres deviennent vermeilles ; & , en quatre mois , la cure est complète.

L'article vingt-cinq contient deux Observations de fièvres intermittentes épidémiques , qui régnerent à Gießen , en 1761 , par M. Berchermann. Les environs de Gießen sont très-sujets à être inondés : on prétend même que c'est de-là que cette ville tire son nom : aussi les habitans sont-ils fort sujets aux fièvres intermittentes , toujours endémiques dans les pays humides & marécageux ; mais , comme les eaux y séjournent rarement , ces fièvres n'ont rien de malin ni de dangereux. Dans la dernière guerre , les François étant maîtres de cette place en tinrent les environs submergés pendant trois ans , ce qui produisit un très-grand

degré de corruption dans ces eaux. Au printems de 1761, la crue ordinaire des eaux étant venue très-abondante, elles pénétrèrent dans la ville dont elles inondèrent les trois quarts, entraînant avec elles les eaux corrompues & croupies qui inondoient depuis si long-tems les dehors. D'un autre côté, une nombreuse garnison, les fours qu'on y établit, y accumulèrent une si grande quantité d'immondices, qu'on y enfonçoit jusqu'aux genoux, sans parler de plusieurs autres causes de corruption. Il n'est pas étonnant que les fièvres de cette année prissent un caractère de malignité & de puétridité. Pour donner une idée de ces fièvres, M. Berchermann rapporte deux Observations. La première a pour objet une femme qui, après avoir été attaquée de fièvre-tierce, tomba dans une léthargie qui se termina en une apoplexie mortelle. La seconde est une petite fille de six ans, qui fut guérie d'une fièvre intermittente très-rebelle par un accès violent d'épilepsie.

M. Baumer rend compte dans le vingt-fixieme d'une toux convulsive qui régnoit à Gieffen, & étoit un des symptômes le plus fâcheux des affections catarrheuses qui étoient alors épidémiques. Comme il en fut attaqué lui-même, cela lui donna lieu de l'observer avec plus d'attention; il crut

reconnoître qu'elle provenoit d'un écoulement de sérosité âcre venant des sinus sphénoïdaux, qui, tombant sur le voile du palais & sur la luvette, y produisoit de l'inflammation, ce qui entretenoit la toux, qui ne se calmoit que par un crachement abondant de cette pituite âcre que la toux n'avoit pu entraîner, parce qu'elle ne se trouvoit pas dans la trachée-artere ni dans les bronches.

Le même M. Baumer donne, dans le vingt-septieme, le détail d'une vue double produite par un gonflement & une infiltration de la partie inférieure de l'albuginée & de la conjonctive qu'il guérit par les bains des pieds le soir, & les diaphorétiques le matin. M. Baumer décrit, en outre, dans le vingt-huitieme article, l'édème chaud ou éréthipélateux, & rapporte plusieurs cas dans lesquels le traitement indiscret de cette maladie a coûté la vie aux malades; il donne en même tems l'histoire de deux cures opérées par l'ouverture qui s'est faite de la tumeur, d'où s'est ensuivi l'épanchement de l'humeur, ou par la transudation de cette même humeur opérée par des feuilles de bette ou de choux. Enfin, il donne, dans le vingt-neuvieme & dernier article, la cure d'un hydrocèle dans un enfant de trois ans, par l'usage interne du tartre vitriolé, &

l'application extérieure de l'emplâtre diaphorétique de Mynscht, mêlé au savon chimique de Dippel, qu'on sçait être fait en faisant digérer de l'esprit-de-vin sur les scories du régule de Vénus, réduites en forme de pâte avec de l'huile de genièvre ou de thérébentine : on remet deux ou trois fois de l'esprit-de-vin sur ces mêmes scories : on mêle ces teintures, & on les distille pour en retirer l'excès d'esprit-de-vin.



## LE T T R E

*De M. GUILLEMEAU fils, docteur, médecin-chirurgien de l'université de Montpellier, correspondant de la société royale des sciences de la même ville, & de la société d'agriculture de la Rochelle, résidant à Niort en Poitou, sur plusieurs personnes mordues par un chien enragé.*

MONSIEUR,

En vous instruisant aussitôt l'évènement du dégât qu'un chien enragé a fait dans notre ville, j'aurois eu le petit mérite de publier du nouveau ; mais vous sentez parfaitement qu'il étoit bien plus utile d'attendre, puisque c'étoit le seul moyen de connoître les effets du virus dans les per-

sonnes traitées ou abandonnées à elles-mêmes.

J'ai long-tems balancé si j'écrirois, parce qu'il y a très-peu de particulier, soit dans les symptômes de la maladie, soit dans le traitement employé : mais enfin ce traitement a encore une multitude de contradicteurs. On continue même à adopter avec d'autant plus d'avidité les remèdes du vulgaire, que le mal est plus effrayant. La conduite tenue à Keyfersberg (Journal Polit. Juin, seconde quinzaine, 1772,) par le curé & autres, devoit suffire pour me déterminer. Quel qu'en soit l'évènement, il est toujours utile en médecine d'accumuler les observations ; & je confirme par de nouvelles expériences les personnes qui auroient le malheur d'être mordus, dans l'idée avantageuse qu'elles doivent avoir, d'une méthode dont la bonté est déjà avouée des gens qui pensent.

Le 15 Mai 1772, une chienne de l'espèce des bassets, venant de la campagne à la ville, fut caressée par un homme qui faisoit même route. Celui-ci eut toute la main couverte d'une bave verdâtre sortant de sa gueule. Il se lava dans un ruisseau voisin, & ne s'inquiéta point, parce qu'il ne forma aucun soupçon sur une chienne qui à la vérité étoit triste, mais qui ne le mordit pas : il n'est point encore méfarrivé à cet homme.

Arrivée au faubourg de la ville, cette chienne se jeta à la jambe de Janſon, enfant de douze ou treize ans, le prit enſuite par ſon habit, le renverſa, & le mordit à pluſieurs reprises aux doigts & à la main nue : après quoi, rencontrant un homme, elle s'élança ſur lui, ſe ſuſpendit à ſon habit. L'homme, ſans déſenſe, fuit, & la chienne non pourſuivie continua ſa route vers la ville.

A neuf heures du matin, elle aborda à la maiſon de ſon maître, dont elle étoit abſente depuis trois mois. En entrant, cette chienne, qui avoit été fort regrettée, ſaute ſur l'un & l'autre en les careſſant, les léche en leur donnant les plus grandes démonſtrations d'attachement & d'amitié. Le maître étoit en campagne. La maîtreſſe lui fait donner à boire & à manger : elle boit. Les autres chiens, parmi leſquels on l'avoit miſe, ſe précipitent deſſus. Ils courent & recourent les uns après les autres, en ſe jouant enſemble le plus gayement du monde : enſuite ils ſe battent. Cette chienne ne voulut point manger à la maiſon, mais perſonne n'en fut étonné, parce qu'avant ſon abſence, elle ne ſe nourriſſoit-guères que d'oſſemens qu'elle alloit chercher ailleurs.

Sur le ſoir, cette chienne ſort, & va chez les perſonnes où elle alloit autrefois. Tous la careſſent, & en ſont careſſés. Elle boit

à un sceau devant plusieurs personnes dignes de foi. A chaque gorgée, elle quitoit, faisoit quelques pas, & revenoit boire. Depuis ce tems-là on s'est rappelé qu'elle paroïssoit inquiète ; mais alors , ne soupçonnant rien , on n'y fit aucune attention.

Un avocat qui étoit présent crut cette chienne arrivante : en conséquence , il la fait conduire chez son maître par une servante avec qui elle badina , qu'elle suivit même d'abord sans peine ; mais, continuant la route , elle s'écarta du droit chemin ; & rappelée, elle revint en grondant. Elle saute même sur sa conductrice , & lui mord sa juppe. Sa maîtresse veut la renfermer avec les autres chiens ; elle s'échappe : il étoit alors six heures du soir.

Cependant le bruit se répandoit en ville qu'un chien gâté avoit déjà mordu quelques enfans. Personne ne soupçonnoit encore quel pouvoit être ce chien. Je la vis moi-même , & ne me doutai pas de son état.

Sur les sept heures, j'entends dire dans la rue qu'une nommée Moinet , d'environ dix-huit ans, venoit d'être dévorée. Je la vis le lendemain ; il ne lui paroïssoit au front qu'une petite entamure , & elle m'assura qu'elle étoit bien sûre de n'avoir pas été mordue , mais que la patte du chien l'avoit blessée en sautant, sur elle. Malgré

cela, je voulus l'engager à faire des remèdes, elle s'y refusa; &, comme il étoit en effet très-vraisemblable que la dent de l'animal n'y étoit pour rien, je n'insistai pas davantage.

Avant huit heures, quatre autres avoient encore été mordus, le fils d'un fabricant, appelé Breuillac, âgé d'environ huit ans : il ne paroissoit que deux morsures à la base du doigt moyen de la main. Un nommé Jacquelin, âgé d'environ douze ans : les plaies étoient petites, mais profondes, & multipliées sur la main & les doigts.

Le fils de M. Chebrou, du Petit-Château, âgé de sept ans : on m'a assuré qu'il avoit eu une morsure considérable à un doigt de la main, mais il n'étoit pas douloureux qu'il n'y en eût quatre au front.

Il est singulier que personne en ville n'arrêtât ce chien. A huit heures du même soir, il sauta encore sur le fils de Vincent, porteur d'eau, âgé de quinze ans, comme il se disposoit à ouvrir la porte de sa maison. Il fut le septième mordu, & le plus maltraité de tous. Les muscles du pouce dessus & dessous étoient découverts. Il y avoit encore d'autres plaies sur plusieurs endroits des autres doigts de la même main.

Dès le même soir, l'épouvante qui grossit & multiplie les objets, publioit qu'une infinité de personnes avoient été dévorées.



A la vérité, beaucoup de chiens furent mordus ; mais il n'y eut que cinq enfans réellement & évidemment blessés par la dent de l'animal.

Aussitôt l'évènement , sans se consulter , les parens de ces infortunés les conduisent à la mer , à l'exception de Janson , dont le pere étoit absent , & la famille trop pauvre pour faire la plus petite dépense.

Dès le lendemain 16 Mai , les médecins de la ville s'assemblerent. Il fut arrêté qu'on emploieroit le mercure , & M. Renault , chirurgien , se chargea d'administrer les remèdes ordonnés ; je puis dire à sa gloire qu'il a ponctuellement executé ce que j'ai prescrit. Il commença à travailler sur le champ. Il coupa avec le ciseau les petits lambeaux pendans des plaies qui se trouverent à la main de Janson : on les lui fit couvrir de suppuratif , & entourer de pommade mercurielle.

Le lendemain 17 du mois , à huit heures du matin , je fis faire sur les plaies mêmes une friction avec un gros de la pommade mercurielle ; & , après les avoir couvertes de suppuratif , je les fis envelopper d'un linge blanc. J'ordonnai un bain entier pour le soir. J'enjoignis aussi de boire par jour deux pintes & demie de tisane de fleurs de tilleul , de nître & d'orge , & d'ajouter à chaque verrée quelques cuillerées de lait frais. On

fut trois jours sans trouver de baignoire, & par conséquent sans donner de bain. J'assistois le matin à la friction, & ne voyois point le malade le soir, persuadé qu'on ne lui faisoit rien alors; mais, au troisieme jour, la mere me dit que les nuits précédentes son fils Janson n'avoit point dormi; qu'il crioit après des chiens qui l'effrayoient, voyoit des précipices, disoit des choses sans liaison, appeloit du secours. J'appris en même tems qu'au lieu d'être baigné le soir, il étoit frictionné le matin; c'étoit l'effet d'un mal entendu de la part du chirurgien: je fis en sorte qu'il y eut une baignoire pour le lendemain: ainsi il fut bien arrêté qu'il y auroit une friction tous les matins, & un bain tous les soirs. Cet enfant avoit continuellement un très-grand mal de tête. J'ordonnai une émulsion pour la nuit. Un de mes confreres, M. le Roux, qui jouit d'une réputation bien méritée, craignit que le désordre du cerveau ne fût l'effet du virus de la rage, & panchoit pour augmenter la dose de la pommade dans les frictions. Je le priai d'observer que la rage ne faisoit pas précisément délire, que, suivant M. de Sauvage, pour avoir administré trop de mercure, on avoit quelquefois causé des spasmes & des inflammations au cerveau, que deux paysans en étoient devenus furieux, jusqu'à fuir dans les bois; enfin que l'en-

fant ne se ressentoit d'aucune douleur dans le poignet mordu. Je ne fis faire, comme j'ai dit, qu'une friction par jour. J'insistai sur le bain & la grande boisson, ordonnai une émulsion tous les soirs ; &, par-là, je vis tous les dérangemens du cerveau diminuer peu à peu.

On employoit par friction un gros de pommade à moitié mercure. La première friction fut faite sur les plaies ; la seconde, sur le bras du même côté ; la troisième, sur l'autre main ; la quatrième, sur le bras de cette dernière main. On descendit ensuite aux membres inférieurs. On en frotta successivement par parties les deux pieds, les deux jambes & les deux cuisses : après quoi, on recommença en suivant la même marche jusqu'à ce qu'on eut employé trois onces de la susdite pommade.

Sur ce que les auteurs recommandent avec tant d'attention d'empêcher les plaies de se cicatrifier, même de six mois, je ne négligeai rien pour les entretenir ouvertes ; mais elle ne se fermèrent pas moins sous huit jours, malgré le suppuratif, le précipité rouge, & même la pierre infernale qui fit des escarres fort dures, mais sous lesquelles, au moyen d'une très-légère suppuration, les cicatrices se formèrent dès le troisième jour.

Quelques jours après le traitement com-

mencé, la mere me dit que son fils ne vouloit absolument plus boire de tisane. Je lui fis présenter un verre de lait, un autre d'eau, il les avala tous deux sans répugnance, & me dit que la fadeur de sa tisane lui faisoit lever l'estomac. Je lui fis promettre de boire par jour deux pintes & demie d'eau de fontaine & une chopine de lait : il me le promit ; cependant, quelques jours après, sa mere me déclara qu'il n'en buvoit pas quelquefois le quart par jour. Regardant toujours comme essentiel qu'il détrempât beaucoup son sang, & relâchât ses solides, je lui promis un chapeau avec quelques autres petites choses, s'il vouloit tout boire. Il promit encore, & sa mere m'a depuis invariablement assuré qu'il a toujours bu plus que moins.

Pour alimens, le malade buvoit des bouillons a moitié cuits, de veau, de bœuf & d'herbes rafraîchissantes, comme laitue poirée, oseille: on lui en faisoit de la soupe. Il mangeoit même du pain avec la viande du pot ; c'étoit peut-être une trop bonne nourriture pour un enfant accoutumé à n'avoir pas sa suffisance du plus gros pain sans autre assaisonnement que sa faim.

Voilà tout ce qui a été employé pour le fils de Janfon, douze émulsions, vingt-quatre frictions, dix-huit bains tièdes entiers, trois pintes d'eau & lait par jour en boisson, des

bouillons nourrissans, mais rafraîchissans.

Quelques jours après la cessation des remèdes, cet enfant se plaignit d'un grand mal de tête qu'il avoit depuis quelques tems. Je lui ordonnai de se faire saigner au bras, & de tremper ses pieds dans l'eau chaude: il fut aussitôt soulagé.

M. Constant qui avoit vu le 15 Mai son chien se débattre avec la chienne gâtée, l'observa attentivement. Après quelques jours, il le remarqua triste, ne voulant ni boire ni manger, mais il grondoit après ceux qui l'approchoient. Le septieme jour après qu'il eut été mordu, il le fit tuer.

J'ai déjà remarqué que, de tous ceux qui avoient évidemment été mordus, Janson, dont je viens de donner l'histoire, étoit le seul qui n'avoit point été conduit à la mer. Quoique je n'aye parlé que de lui, j'en traitois cependant un autre en même tems; mais, pour éviter la confusion, je n'ai pas voulu mêler ensemble ce que j'avois à dire des deux. Si Janson, par son indocilité, donna bien des peines, elles ne furent point comparables à celles que causa Vincent, qui est l'autre enfant que j'obtins de traiter. Celui-ci ne demandoit que la guérison de ses plaies, parce qu'il avoit été à la mer, & qu'étant très-considérables, elles le faisoient beaucoup souffrir & fixoient toute son attention. Il fallut d'abord lui persuader,

der, ainsi que ses parens, que le bain de mer ne guérissoit point ; que, s'il ne faisoit rien plus, il étoit aussi sûr de périr que sa guérison étoit certaine s'il vouloit s'affujétir à faire les remèdes qu'on lui offroit gratis. Trois jours après la morsure on commença des remèdes. On tenta de faire suppurer ses plaies, & de retarder la cicatrisation ; mais, suppuratif, précipité, pierre infernale, rien n'empêcha de guérir sous dix jours des plaies qui n'auroient pu se fermer dans trois semaines, si elles avoient été simples : ne seroit-on pas tenté de croire, d'après toutes les observations uniformes, que le poison de la rage est un puissant agglutinatif cicatrisant ?

Après bien des sollicitations, Vincent me promit de laisser tout faire, d'être tranquille chez lui & de se baigner tous les jours. M. Renault, sur cette promesse, lui administra une friction. J'allai chez lui pour sçavoir s'il se baignoit, il étoit à courir on ne sçait où. Les douleurs des plaies étant diminuées, & l'objet effrayant n'étant plus sous ses yeux, il ne voyoit plus le danger.

Ne pouvant ainsi soumettre Vincent à un traitement réglé, je me déterminai à n'employer que le turbith minéral. Je n'ignorois pas qu'il avoit quelquefois causé des paraplégies, des convulsions, des inflam-

mations ; mais c'étoit l'unique remède que la pauvreté & l'indocilité de cet enfant pussent permettre d'employer. Je résolus de lui en faire prendre un grain & demi matin & soir durant toute la semaine ; mais il s'ensuivit des vomissemens & des maux de tête si violens, qu'il fallut cesser d'en donner à la troisieme fois ; il fut saigné, promit encore de se baigner tous les jours, &, qu'il le fit où ne le fit pas, j'arrêtai au moins qu'il seroit frotté une fois par jour d'un gros de pommade mercurielle. Il ne s'est baigné que trois fois, malgré tout ce que j'ai pu lui dire. Voyant qu'il ne vouloit point se priver d'aller courir ça & là durant tout le jour, & qu'il demeurait fort loin, je lui commandai de se rendre tous les matins à neuf heures chez M. Renault, pour y être frotté. Il ne se gêna pas ; il s'y rendoit tantôt à une heure, tantôt à une autre ; mais au moins y venoit-il une fois par jour. Les frictions furent faites dans le même ordre que Janson, & on y employa autant de mercure ; mais il buvoit l'eau prescrite, quand il lui en prenoit fantaisie, & sa diète ne fut pas à beaucoup près telle que je l'eusse souhaité. Il mangeoit du pain bis, des fruits, du lait, du caillé, des œufs, des omelettes à l'oseille, très-peu de viande. Lui ayant un jour donné de l'argent pour avoir du lait, à peine m'eut-il quitté,

qu'il commença par en acheter des cerises : ainsi il auroit fallu l'avoir continuellement sous les yeux pour répondre de sa conduite. Après vingt-quatre frictions, c'est-à-dire, vingt-sept jours après son accident, j'abandonnai mon malade à lui-même ; lui recommandai cependant de ne pas trop s'échauffer, mais de reprendre son travail.

Autant tout le monde avoit été effrayé au jour des morsures, autant on vivoit depuis dans la sécurité, parce qu'on ne voyoit rien s'en suivre, & c'étoit à qui détourneroit le plus les mordus du traitement, & riroit des soins du médecin. On publioit que ce chien n'étoit point enragé : & le médecin disoit toujours *attendez au quarantieme jour, attendez*. Il ne regardoit pas ce quarantieme jour précisément comme décisif : mais les observations qu'il avoit parcourues lui avoient appris que si la rage se déclaroit quelquefois plutôt & quelquefois trois, dix & vingt ans après la morsure, le plus souvent elle se manifestoit vers le quarantieme jour.

On publioit que cette chienne n'avoit donné aucune marque de rage ; qu'elle avoit toujours eu la mauvaise habitude de mordre ; que si, le 15 Mai, elle avoit plus mordu, c'étoit vraisemblablement qu'on l'avoit irritée, soit en lui enlevant ses petits & en la tenant à l'attache, soit



en la battant; que cette chienne, après avoir mordu, avoit bu & mangé. J'ajoutai moi-même que cette chienne avoit en outre paru gaie jusqu'au soir, careffé ses connoissances, & que les autres chiens, loin de la fuir, avoient joué tout le jour avec elle, ce qui, suivant les autres, pouvoit en effet un peu rassurer contre les soupçons de rage; mais je tâchai de faire observer que ce chien s'étoit, dans la même heure, jeté sur trop d'enfans & de chiens qui n'avoient pu l'exciter, qu'on avoit beaucoup d'exemples d'animaux qui avoient bu & mangé après avoir donné des marques certaines de rage, entr'autres un loup, en Provence, qui mangea deux chiens en un jour, après avoir mordu vingt-sept personnes. Il est vrai que si les auteurs, comme MM. James, Sauvages & autres avertissent que, pour qu'un chien soit à craindre, il faut qu'il soit triste, & que les autres le fuyent, il est vrai, dis-je, qu'il m'étoit plus difficile de répondre les premiers jours à cette objection; mais, en peu de tems, je pus apprendre que ce chien, dans sa gaieté, avoit eu des intervalles d'inquiétude & même de colere; qu'il n'avoit bu que par gorgées, montrant par ses allées & venues qu'il n'étoit pas dans son assiette naturelle; que, le premier jour même il avoit sauté sur la servante de M. la Chataudrie, lors

qu'elle le conduisoit chez M. Potier ; que le chien de M. Constant en ayant été mordu , avoit déjà donné les premiers signes de rage ; que la rage prend souvent par accès telle qu'une périodique dont parle Méad : qu'ainsi , durant les intermissions , l'animal malade pouvoit bien paroître gai & sain. D'autres , qui auroient voulu qu'on employât leurs prétendus spécifiques , décrioient le mercure , sur-tout par un exemple terrible que fournit la Rochelle , il y a quatre ans. Pour connoître la force de cette objection , j'écrivis à M. Bridaut , médecin du roi , à l'hôpital de la Charité. Ayant fait toutes les perquisitions possibles , cet ami me marqua , le 17 Juillet , que vingt-une personnes mordues du même loup enragé avoient été baignées dans la mer , & frottées de mercure ; mais qu'un étranger , envoyé par ordre du roi , y avoit substitué des boissons d'eau & de sel , & des tisanes de composition inconnue , qu'il disoit infailibles. Cette infailibilité n'avoit pour-tant pas empêché que la rage ne se déclarât quinze jours , un , deux & trois mois après les morsures , & qu'il n'en mourût seize dans les symptômes les plus violens de la rage hydrophobe , & cherchant à mordre. Comme ce médecin n'étoit point à la Rochelle au tems de cette rage , il lui a manqué bien des moyens de m'instruire

avec toute la précision & le détail que je lui demandois ; mais, au moins, il paroît que quatre ou cinq malades ne sont pas morts de leurs morsures. D'ailleurs, les plaies n'étoient-elles point extrêmement grandes, profondes, chargées de bave très-exaltée ? Ne furent-elles point trop négligées ? Je soupçonne qu'on épargna trop le mercure, qu'on l'abandonna trop tôt pour en venir à des remèdes qui certainement n'étoient pas autorisés par autant de guérisons. La rage des loups est peut-être plus dangereuse que celle des chiens ; & le venin de ce loup, en particulier, qui couroit dans les rues d'une ville, devoit être poussé au dernier degré d'exaltation, par conséquent être plus actif plus corrosif. Mais la rage contre qui je combattois, étoit celle d'un chien ; elle ne faisoit que de commencer. Après le mercure qui échauffe, on avoit employé des remèdes échauffans dans une maladie causée par un très-violent alcali. Enfin, parce qu'un remède, connu suffisant dans mille occasions, & supérieur à tout autre, auroit été une fois infructueux, auroit-il fallu lui donner l'exclusion ? Tout bien considéré, quoique le mercure eût quelquefois manqué son effet, quoique même il fût possible que nos mordus, laissés à eux-mêmes, n'eussent pas été attaqués de la rage, ils étoient dans le cas d'é-

tre traités, & c'étoit au mercure qu'il falloit donner la préférence. Dans une affaire de cette conséquence, la seule chose qui puisse exciter des regrets, c'est de n'avoir pas usé d'assez de prudence, de n'avoir pas apporté assez de précautions. L'événement qui occasionna toutes mes démarches, ne justifia que trop mes craintes.

Aussitôt que les enfans furent retournés de la mer, je fis dire aux parens qu'ils ne se fiasent pas à leur remède, qu'on n'avoit point de certitude qu'il eût opéré de guérisons réelles. Le cinquieme jour après la morsure, Jaquelin me fut confié. M. Renault lui fit une friction; mais, dès le soir, on nous fit remercier. Je crois qu'on n'essaya ensuite d'aucun remède. Au quarantieme jour, 24 Juin, fête de S. Jean, un autre enfant, avec qui il eut quelque petite noïse, l'appela *reste de chien enragé*; à l'instant, le pauvre Jaquelin resta interdit, sans replique, se rendit à la maison, & déclara à ses parens que le poignet mordu lui faisoit de grandes douleurs. Bientôt il se plaignit de mal-aise général, sur-tout à la gorge, répétoit souvent que la fièvre lui causoit les plus vives douleurs & la plus grande soif. Il but d'abord; ses yeux étoient hagards; mais, le lendemain, dès qu'on lui présentoit à boire, il détournoit la vue avec horreur & précipitation; il crioit qu'on chassât tous les chiens qui ve-

noient sur lui. Ne se trouvant même assez promptement obéi, il saute de son lit, & courant après des chiens imaginaires, il va heurter contre un qu'il n'apperçut pas, quoiqu'il ne fût pas possible qu'il ne frappât pas ses yeux; ce chien s'étant reculé de côté, le malade continue à courir après les autres chiens imaginaires, & se précipite sous une table, où ses gestes annoncent qu'il croit les ferrer & se battre contre eux. On le remet sur son lit, on l'y attache; il devient furieux, sans cependant paroître vouloir mordre. Il eut quelquefois des convulsions; sa gorge paroissoit gênée. Cet enfant, d'un caractère doux, s'emporta quelquefois contre ses parens; il s'élança même une fois sur sa mere. Il fut saigné, ce qui parut l'affoiblir beaucoup. Sa bouche étoit pleine de salive écumeuse, son regard terrible; enfin il mourut dans de grandes agitations, le 26 Juin, c'est-à-dire trois jours après que la rage se fut manifestée.

Malheureusement une pareille scène se passoit en même tems chez M. Chebron du petit Château. N'ayant pu se persuader que de très-petites plaies, aussitôt fermées qu'ouvertes, pussent être suivies d'accidens fâcheux, ce pere infortuné n'avoit pu se résoudre à chagriner un fils chéri par des remèdes longs & rebutans. Les symptômes de la rage annoncent une fièvre inflammatoire, un chi-

rurgien fit une saignée au bras. Un médecin appelé le soir en fit faire une autre pour les mêmes raisons. Cet enfant se plaignoit d'une grande douleur au front, qui étoit le lieu des morsures. Le médecin lui tâta les cicatrices ; il n'y put découvrir ni tuméfaction, ni ouverture. Le poulx étoit très-mauvais, petit & convulsif. Cet enfant prit encore du bouillon après neuf heures du soir ; ses forces diminuoient sensiblement, & , à trois heures du matin, 27 Juin, il mourut après avoir souffert & s'être comporté comme le précédent.

Le 30 Juin, j'appris qu'avant de s'échapper du lieu où elle étoit détenue, la chienne, qui avoit fait tout le dégât mentionné, s'étoit battue le même jour, 15 Mai, avec un autre chien de la maison, & que, quarante-deux jours après, c'est-à-dire le 26 Juin, cet autre chien mordu avoit sauté sur son maître qui le corrigeoit, lui avoit fait une contusion au côté avec ses dents à travers sa veste & sa chemise, sans cependant les avoir percées ; enfin que ce même chien, le soir, lassé d'aller à l'eau où on l'envoyoit chercher un bâton, s'étoit jeté à la jambe d'une bonne femme, & avoit fait sortir une goutte de sang en lui pressant trop avec ses dents la chair entre le bas & l'os. Je tiens ces faits des personnes de la maison qui avoient visité les parties ; dès le même soir,

## 234 LETTRE SUR LA MORSURE

M. de Chantigni & sa métayere, qui sont les deux mordus, partirent pour la mer, & aussitôt leur retour on leur fit prendre un breuvage fait avec une pinte & demie de vin blanc, marguerite, rhue, sauge, kinorrhodon, sel commun, une poignée de chaque, quatre gouffes d'ail, quelques racines de scorfonère, un grand verre chaque matin. On appliqua le marc sur la morsure après l'avoir lavée de saumure; ce secret se trouve dans les Etrennes mignonnes de 1760. La personne cependant qui le conseilla, prétend que son secret n'est pas tout-à-fait celui qui vient d'être décrit. La morsure faite à la jambe de la bonne femme, suivant ce qu'on m'a dit, est actuellement un ulcère considérable. S'il est bien traité, il y a lieu de croire qu'il n'en résultera aucun accident pour elle, encore moins pour M. de Chantigni; mais pourra-t-on attribuer ce bonheur à la boisson donnée? Il n'est pas sûr 1<sup>o</sup> que ce chien eût été mordu par celui qui avoit causé les premiers accidens; 2<sup>o</sup> qu'il fût enragé lui-même; 3<sup>o</sup> que, quand même il auroit été enragé, le venin de la rage n'eût été emporté ou énérvé par l'eau, où il avoit long-tems nagé; 4<sup>o</sup> que, quand même ce venin seroit resté adhérent aux dents, malgré l'eau, il n'eût été essuyé par les hardes qui même ne se trouverent pas percées. Je n'ignore

pas que beaucoup d'auteurs, entr'autres Van-Swieten, (Commentaires de Boerhaave, aphorisme 1136,) annoncent qu'on peut contracter la rage par une morsure d'animal enragé qui n'auroit pas entamé la peau, par son souffle même. Nous devons être bientôt instruit du sort de M. Adam, curé de Keyfesberg, (Journal Politique, Juin, seconde quinzaine, 1772,) dont le pouce a enflé pour avoir administré l'extrême-onction à un tanneur enragé, ainsi que du sort de celui qui a soigné le tanneur, & de ceux qui ont bu le lait de la vache mordue. Après de pareils faits, je n'assure point que M. de Chantigni & sa métayere n'étoient pas en danger; mais, réfléchissant sur mes doutes, il faudroit être bien aveuglé & bien prévenu en faveur de sa drogue, pour assurer que sans secours ils n'auroient pu se maintenir également en santé; cela peut être, cela peut n'être pas. Je souhaite au surplus qu'ils soient actuellement hors de danger, & qu'ils en eussent encouru s'ils n'avoient bu le vin médicamenteux. Nous pourrions ainsi penser que le mercure ne seroit pas l'unique remède de ce cruel mal. Ce seroit un surcroît de secours d'autant plus estimable, que tous les payfans l'auroit continuellement sous la main.

L'indocilité des enfans traités avoit em-



péché de leur faire tout ce que j'aurois souhaité. Vincent sur-tout n'avoit jamais voulu s'astreindre à aucun régime. Je redoutai que le garçon chirurgien, qui avoit toujours frotté trop mollement, n'eût pas introduit assez de mercure dans la peau. Enfin les morsures n'avoient pu être assez long-tems entretenues ouvertes. Les orages que je venois de voir s'élever étoient bien propres à faire craindre la tempête dans le port même; ces raisons m'engagerent à mêler vingt-quatre grains de turbith minéral avec deux gros d'yeux d'écrevisses. J'en fis vingt-quatre paquets que je divisai entre Janfon & Vincent, & leur ordonnai de partager chaque paquet en deux, pour en prendre une moitié le matin & l'autre le soir. Il me sembloit que d'aussi petites doses ne devoient pas rappeler les accidens que Vincent avoit éprouvés, mais à plus forte dose au commencement du traitement; & de plus, je leur fis encore promettre de boire trois pintes d'eau par jour, de ne rien manger d'aigre, salé ou âcre; enfin de ne pas trop s'échauffer pendant tout le tems qu'ils prendroient ce précipité. La mere de Janfon lui fit tout faire exactement, & il ne s'apperçut pas de ce qu'il prenoit. Pour Vincent, comme il venoit d'être mis en apprentissage chez un maçon, afin d'avoir plutôt fait, il se

mit à prendre un paquet entier le matin, un autre le soir, & se nourrissoit comme à son ordinaire. Le matin du quatrième jour, il prit son paquet, mangea sur le champ une demi-livre de cerises, & alla à son chantier. A peine y fut-il rendu, que l'estomac lui fit mal; il dit aussi à quelqu'un qu'il sentoit une grande douleur dans le poignet. Aussitôt le bruit se répandit que Vincent étoit dans la rage, qu'on l'avoit vu retourner chez lui sans force, & avec un visage de mort. J'y courus, je le trouvais déjeûnant & fort gai; il me dit cependant qu'il avoit eu un accès de colique qui l'avoit fort tourmenté pendant un quart d'heure. Quand aux douleurs dans le poignet, il ajouta qu'elles étoient l'effet du marteau qu'il n'avoit pas coutume de manier. En effet, les morsures étoient au poignet gauche, & la douleur étoit au droit. Le soir, il prit un de ses paquets, c'est-à-dire un grain de turbith; il en fit autant le matin suivant, & ce matin même, quelque tems après qu'il l'eut pris, je le trouvais couché dans une aire à blé, fort pâle & chagrin. Son pouls étoit extrêmement foible, irrégulier, tremblant; il me dit que la tête lui tournoit, qu'il se sentoit des douleurs par-tout dans le corps & les membres, qu'il avoit des nausées, qu'il n'avoit pu déjeûner. Je me rappelai que Coelius Au-

rélianus, M. Tiffot, & autres, annonçoient que les enragés souffroient beaucoup de l'estomac. Je voyois cependant que ce jeune homme ne souffroit pas plus d'un poignet que de l'autre ; enfin je lui fis apporter un verre d'eau claire, il le but sans peine. Je lui recommandai de ne point se forcer à manger de tout le jour, mais de ne plus prendre de turbith. J'y retournai le soir ; il étoit encore fort accablé, mais buvoit bien. Le lendemain il étoit mieux, & le troisieme jour, sans avoir rien fait, ce fut lui qui vint me voir ; il n'avoit plus qu'un grand mal de tête. Je lui fis tirer du sang au bras, appliquer de la joubarbe pilée & froide sur la tête, tandis qu'il avoit les pieds dans l'eau chaude : enfin lui ordonnai de ne point aller à son chantier de quelques jours, mais de bien se divertir. Au bout de la semaine, tous ces symptômes qui n'étoient dûs qu'au turbith & au mauvais régime, furent entièrement dissipés. Hier, 24 Juillet, je les vis tous deux, Janson & Vincent ; ils se portent très-bien. Quoique depuis peu de jours on ait encore couru & tué en ville un chien réputé dans la rage, avec d'autres mordus, ainsi qu'un cochon, ils n'en paroissent avoir contracté aucune inquiétude.

Nous n'avons parlé que de quatre mordus, dont deux traités & vivans, deux autres non traités & morts ; il en reste un cin-

quieme vivant, quoiqu'il n'ait rien fait; le fils de M. Breuillac, fabriquant. Le 1<sup>er</sup> Juillet, ses parens, instruits du sort de ces quatre enfans, m'appelerent pour le traiter; le même jour, je me transportai à leur maison: cet enfant avoit la fièvre depuis le lendemain de la Pentecôte, 8<sup>e</sup> jour de Juin, & vingt-cinq jours après avoir été mordu. Il étoit pâle & foible; un prêtre, son oncle, dit à M. Renault & à moi qu'il étoit singulier que nous nous mêlassions de ces maladies, ne les ayant jamais traitées. Les deux que j'avois entrepris paroissoient cependant bien portant; sur mes représentations, il répondit avec quelques paroles dures, qu'en pareilles maladies, après avoir saigné & purgé, il falloit lier le malade & le recommander à Dieu; il n'y avoit rien à répondre à cette décision. Je souhaitai le bon soir, & sortis. Depuis cette époque j'ai vu cet enfant: il paroissoit encore avoir la fièvre; cette fièvre auroit-elle détruit le virus, ou simplement reculé ses effets? Cet enfant est-il en sûreté contre la rage? Deux personnes & plusieurs chiens qui venoient d'être mordues immédiatement avant lui, auroient-ils tellement épuisé la bave, qu'il n'en seroit pas assez resté pour empoisonner Breuillac? Ce que je puis dire, c'est qu'il est certain que tous les gens mordus d'animal enragé n'enragent pas. Un de mes

## 240 LETTRE SUR LA MORSURE, &c.

confreres, M. Cuvilier, m'a assuré, qu'un loup enragé, poursuivi par les gens d'un village, mordit un vieillard qui tiroit tranquillement de l'eau à un puits ; qu'il avoit vu la lèvre de ce vieillard coupée en deux par les dents du loup, ensuite cousue par un chirurgien qui s'étoit contenté de la laver de saumure ; qu'il avoit revu ce même vieillard quelques années après parfaitement guéri, quoiqu'il n'eût usé d'aucun remède contre la rage. Cet exemple est d'autant plus croyable, qu'il n'est pas unique ; mais si ce vieillard eût encore vécu dix ans, est-il bien évident qu'il ne seroit pas devenu enragé ? Quiconque, après avoir été mordu d'animal enragé, se trouveroit dans l'impossibilité de prendre aucun bon remède, ne seroit certainement pas dans le cas de se désespérer ; mais le plus sûr seroit toujours de travailler à se procurer un traitement par le mercure.

---

## R É F L E X I O N S

*Sur le traitement de la Petite-Vérole ; par  
M. MARESCHAL DE ROUGERES,  
maître en chirurgie à Lamballe.*

Le desir bien louable d'être utile à l'humanité souffrante, a enfanté depuis quelques années une quantité d'ouvrages qui,  
quoiqu'ils

quoiqu'excellens en eux-mêmes, n'en font pas moins la source d'une multitude d'erreurs. A force de vouloir éclaircir les gens sur leur santé, on est venu à bout de les rendre tous malades. Toute personne qui lit des livres de médecine, sans être véritablement médecin, croit avoir la plupart des maux qu'il voit décrits dans ces livres. Outre cet inconvénient, la multiplicité des ouvrages sur la médecine populaire a celui de faire pulluler les charlatans, dont le nombre est aujourd'hui si considérable, qu'il n'y a pas de famille qui n'ait son prétendu guérisseur. Tout tourne ainsi au détriment de l'art; car on a tort de dire, comme on ne cesse de le répéter, qu'il en devient plus aisé & plus sûr; les preuves du contraire démentent tous les jours cette assertion. C'est cependant à des auteurs justement célèbres, que nous devons presque tous ces ouvrages: mais, par malheur, la célébrité ne garantit pas des erreurs; & il n'y a guères de ces livres où on n'en trouve de plus ou moins préjudiciables à cette même humanité qui les a engendrés. Je ne veux point m'ériger en censeur; je n'en ai ni le talent, ni le caractère: cela ne m'empêchera cependant pas d'exposer mes doutes. Je parlerai donc ici en homme libre, à qui la vérité est chère, & qui la cherche de bonne foi,

Je vais me permettre l'examen d'un article d'un ouvrage très-connu & très-digne de l'être. Cet article est celui de la petite-vérole, qu'on lit dans l'*Avis au Peuple sur sa Santé*, par le célèbre & sçavant M. Tissot. *Si cette maladie attaque tout le monde*, dit-il, §. 185, *elle n'attaque qu'une fois ; & , quand on l'a eue , on en est à l'abri pour toujours.* Les faits journaliers ne sont pas en faveur de cette assertion. Il vient de mourir en cette ville plusieurs personnes qui portoient en grand les marques de cette maladie ; & je puis assurer en avoir vu ci-devant plus de vingt en pareil cas. Je ne jugeois pas des petites-véroles antérieures, par le dire des parens ou des personnes même qui en étoient nouvellement attaquées ; mais par les marques nombreuses de ses ravages. *On attribue ordinairement*, continue M. Tissot, §. 190, *le mal de gorge aux boutons qui y poussent. Cette erreur & ces boutons sont presque toujours une chimere.* Le mot de *presque* sauve ici la négative absolue : aussi l'existence de ces boutons est-elle réelle dans plusieurs sujets à qui on les voit rejeter avec les crachats, avant & dans le tems de l'exsiccation. Eh ! pourquoi ne s'en formeroit-il pas dans cette partie ? L'ouverture des cadavres nous en fait voir sur les poumons, dans l'estomac & dans le canal

intestinal, &c. Mais ces deux articles ne sont pas d'une conséquence bien grande pour les malades, si ce n'est que, dans le premier cas, ceux qui ont déjà eu cette maladie peuvent se livrer à une trop grande sécurité; & que, dans le second, on pourroit négliger des secours qui apporteroient un plus prompt soulagement aux malades.

Je vais passer à la partie du traitement que propose M. Tissot, après s'être élevé, avec raison, contre la méthode trop générale des échauffans. Il dit, §. 193, que *l'envie de faire suer dans le tems de l'éruption augmente le danger; & que c'est conclure très-mal de ce que dans ce tems le malade sue naturellement, qu'il faille augmenter la sueur pour accélérer la sortie des boutons, & la dépuration du sang par la sortie de tout le venin.* L'effort de la nature, poursuit-il, est suffisant, fort souvent trop violent, & très-rarement trop foible. Il proscriit dans tous les cas le vin, la thériaque, &c. & conseille l'eau tiède. L'eau tiède est sans doute d'un grand secours dans le moment de la fougue de l'éruption d'une petite-vérole confluente, parce qu'alors l'eau procure un relâchement salutaire, & que la sueur qui, avoit de la peine à percer, coule plus aisément par la détente & la souplesse de la peau; & personne n'ignore



que l'eau a la qualité prédominante de relâcher & de porter à la peau. Ce n'est donc pas l'accélération de la sueur qui est à craindre, mais les moyens qu'on emploie souvent pour la procurer. D'un autre côté, il y a des enfans si foibles, que le relâchement de la fibre même est un obstacle à l'éruption. Y auroit-il alors du mal à donner un peu de ton à la fibre ? & la confection hyacinthe, la thériaque même données à petites doses, ou d'autres espèces de cordiaux, feront-ils préjudiciables ? Ne généralisons jamais les méthodes, car elles feroient toujours fautives.

Le régime préparatoire qu'on faisoit ci-devant suivre aux personnes qu'on devoit inoculer, étoit un des avantages qu'on attribuoit à l'insertion. On a reconnu depuis que cette préparation étoit pour le moins inutile : je crois, à plus forte raison, que, dans une petite-vérole naturelle, la préparation & le régime prescrits §§. 29, 42 & 194, sont dans le même cas. J'ai bien des raisons de penser qu'il n'en est pas de même de l'emploi d'un vomitif dans le commencement de cette maladie : remède que M. Tissot rejette absolument. M. Tissot n'est sûrement pas comme Serane fils, médecin de Montpellier, dont parle M. de Bordeu, dans ses *Recherches sur le Tissu muqueux* ;

qui, craignant la phlogose, l'érétisme, la déchirure des petits vaisseaux, n'employoit jamais l'émétique. Il ne faut pas croire qu'en administrant celui-ci, ce soit dans le dessein d'enlever la cause du mal, puisque le levain variolique se trouve épars dans la masse totale des humeurs, & que le vomitif ne fait simplement que dégager l'estomac des sabures, des glaires, &c. qui ne font pas la cause du mal, mais qui l'aggravent à coup sûr ; & d'une petite-vérole bénigne & discrète, en font souvent une maligne & confluyente : d'ailleurs, l'action d'un émétique qu'on doit apprécier au cas, ne peut jamais produire aucun accident ; & , opposant ici l'expérience à l'expérience, l'observation à l'observation, je puis assurer avec toute vérité, que je n'en ai vu que de bons effets, tels qu'une éruption facile & une terminaison plus prompte de la maladie. Je renvoie, avec M. Tissot, le purgatif au tems de l'exsiccation des boutons, à moins que des causes particulières ne l'exigent plutôt, ce qui arrive quelquefois.

*On peut donner à l'enfant, continue M. Tissot au même paragraphe, du lait coupé avec les deux tiers ou la moitié de thé de sureau ou de tilleul.* Cette méthode est sans doute bonne à suivre : mais pourquoi M. Tissot rejette-t-il, quelques pages plus

haut, tout remède chaud & qui porte à la peau? Il n'ignore certainement pas les qualités du fureau & du tilleul. Il est vrai qu'il sembleroit se reprendre sur le champ; car, au §. 195, il prescrit les tisanes n<sup>o</sup> 2 ou 4, dans lesquelles entre le sel de nitre & le vinaigre, les amandes, la graine de courge ou de melon; &, si la fièvre est un peu forte, il renvoie au remède n<sup>o</sup> 10, qui est un composé d'une once d'esprit de soufre ou de vitriol, dans six onces de syrop de violettes. On voit bien, par la qualité de ces remèdes, que M. Tissot veut substituer à la méthode échauffante, celle qui lui est la plus opposée. Mais, j'en répete encore ici, pourquoi généraliser? Tous ces remèdes sont bons en eux-mêmes; ils ne sont à craindre que dans leur application.

Par une raison que je ne comprends pas, M. Tissot qui, comme je viens de le dire un peu plus haut, renvoyoit la purgation au tems de l'exsiccation des boutons, change d'avis au §. 196, en prescrivant, lorsque la suppuration renouvelle la fièvre, d'avoir soin d'entretenir le ventre libre par les lavemens avec le *catholicum*, les purgatifs de deux jours l'un; &, si la fièvre est violente, de prodiguer le remède n<sup>o</sup> 10, dont nous avons parlé. On voit par ces différens secours, ce que M. Tissot pense du levain

variolique ; & le remède, n<sup>o</sup> 10, est sans doute prescrit ici pour s'opposer au délétère putréfactif. Personne ne révoque en doute cette vertu des acides, tant végétaux que minéraux : mais on sçait aussi que leur manière d'agir est bien différente, puisque les derniers tendent à épaissir, coaguler ; & que les autres, au contraire, sont souvent de puissans dissolvans de nos humeurs (a) ; ce qui m'engageroit, dans le cas présent, à préférer la limonade, le syrop de mûres, le lait de beurre même, dont on se trouve très-bien dans nos campagnes, à toute espèce d'acides minéraux, qui ne remplissent pas, selon moi, tout le dessein qu'on se propose.

En jetant un coup d'œil sur le §. 200, je trouve encore M. Tissot en opposition avec lui-même. *Si l'éruption rentroit tout-à-coup, il faudroit bien, dit-il, se garder de donner des remèdes sudorifiques chauds, spiritueux, volatils ; mais il faut donner beaucoup du remède n<sup>o</sup> 12, qu'on boira*

(a) Je sçais que les acides des trois règnes tendent tous à coaguler ; mais l'huile que contiennent les végétaux forme, par la combinaison avec leur acide, une espèce de savon naturel, qui, dans certaines plantes, a beaucoup d'activité, & atténue & divise puissamment les humeurs.

*chaudement, & appliquer des vésicatoires aux gras des jambes.* Voilà de nouveau les remèdes chauds, sudorifiques proscrits : mais de quelle nature est donc celui que l'auteur propose ? Un composé d'une poignée de fleurs de sureau, d'une demi-poignée d'hyssope dans trois chopines d'eau bouillante, avec trois onces de miel, n'a-t-il pas toutes les qualités qu'on veut faire regarder comme dangereuses ? Malgré l'inflammation que M. Tissot paroît tant craindre, il conseille cependant, avec bien de la raison, l'application des vésicatoires ; & je pense qu'on ne devoit souvent pas attendre la rentrée de l'humeur variolique, pour les appliquer.

Que résumer de tout ce qui vient d'être dit ? Qu'on ne doit pas admettre ni rejeter telle ou telle méthode, tel ou tel remède, de préférence à d'autres, parce qu'il y a des cas où la méthode & le remède proposés ne sont pas applicables, & *vice versa* ; & , pour dire enfin mon sentiment au sujet du traitement qu'on doit suivre dans la petite-vérole, je dirai donc avec confiance, qu'il doit être aussi simple qu'elle est bénigne dans la discrète ; qu'il doit être à peu près le même dans la confluyente bénigne, & qu'on ne doit négliger aucun des secours de l'art dans la confluyente ma-

ligne ou épidémique ; que , dans les unes comme dans les autres , la saignée , l'émétique , les lavemens , les purgatifs , les remèdes chauds sudorifiques , & leurs contraires , peuvent être employés avec succès ; mais que leur application demande à être réglée par un médecin expérimenté , qui sçache discerner les cas où ils conviennent ; ce que ne peut faire un sçavant même qui ne fait pas profession de l'art de guérir.

*P. S.* Il vient de me tomber entre les mains une troisième édition , imprimée à Lyon , de l'*Avis au Peuple* , où je vois que M. Tiffot est revenu en partie sur quelques points que je viens d'examiner. Il ne nie plus les rechutes de cette maladie , mais elles ne sont pas encore aussi rares qu'il le pense. A l'égard de l'émétique , ses craintes sont moindres. Ce léger changement dans sa manière de penser , me fait croire que ces réflexions peuvent être au moins utiles à ceux qui ont les premières éditions de son ouvrage.



## EXPÉRIENCES

*Communiquées par M. ROUELLE, démonstrateur de chimie au Jardin royal des Plantes.*

*ANALYSE du Petit-Lait préparé sans Crème de Tartre.*

§. I. Le petit-lait évaporé presque jusqu'en consistance de syrop, & exposé dans un lieu frais, donne des cristaux qui sont le *sel ou sucre de lait*. La liqueur, qui surnage ces cristaux, décantée, puis évaporée de nouveau, fournit encore des cristaux qui sont toujours du sel de lait. On peut évaporer une troisième fois la liqueur qui reste, & faire encore une nouvelle cristallisation. Ce sel contient alors quelques cristaux de sel fébrifuge de Sylvius, & non de sel marin ordinaire.

Il reste à la fin une espèce d'eau-mère, ou liqueur colorée, composée en grande partie du corps muqueux, à la faveur duquel elle fait souvent la gelée; elle contient aussi une portion de matière extractive.

§. II. Deux gros de cette eau-mère, étendus avec le double à peu près d'eau

distillée, n'alterent aucunement la couleur du syrop de violettes.

Si on verse sur cette eau-mere un acide quelconque étendu, il ne s'y fait aucun mouvement d'effervescence qui soit sensible.

§. III. Si, sur les dernières crySTALLISATIONS du sel de lait, ou sur son eau-mere, on verse de l'acide vitriolique un peu concentré, il s'excite un léger mouvement d'effervescence, & il s'en élève des vapeurs d'acide marin. Cet acide doit visiblement son origine au sel fébrifuge de Sylvius, dont je viens de parler.

*Distillation du Sel de Lait.*

§. IV. Une livre de sel ou sucre de lait, soumise à la distillation à la cornue, donne 1<sup>o</sup> un peu de phlegme, 2<sup>o</sup> un acide, 3<sup>o</sup> une huile, 4<sup>o</sup> il reste dans la cornue un *caput mortuum*, ou charbon très-volumineux, & parfaitement semblable aux charbons que fournit la distillation des corps muqueux doux sucrés, tels que le miel, la manne, l'amidon, le sucre candi, &c. Ce charbon n'a nullement les propriétés d'un alcali fixe, & ne fait point d'effervescence avec les acides, comme fait le charbon du tartre.

§. V. Ce charbon calciné ne laisse presque point de cendres : à peine en a-t-il



donné un demi-gros ; encore étoient-elles fort noires, & contenoient par conséquent du charbon qui n'étoit pas décomposé.

Ce peu de cendres, lessivé avec une once d'eau distillée, a verdi le syrop de violettes. Mêlé avec les acides, il ne s'y est fait aucune effervescence. Ces cendres ne contiennent donc qu'une infiniment petite quantité d'alcali fixe.

Les produits de la distillation de ce sel de lait, sont donc très-semblables, du moins à bien peu de chose près, aux produits de l'amidon & du sucre candi.

§. VI. J'ai brûlé, dans une capsule ou poëlle de fer, une livre de sel de lait. Le charbon bien calciné, je n'ai retiré que vingt-quatre grains de cendres ; & ces cendres ne m'ont pas plus donné d'alcali fixe, que celles du *caput mortuum* de la distillation du sel de lait.

§. VII. Les dernières crySTALLISATIONS du sel de lait, & son espèce d'eau-mere, brûlées & leurs cendres lessivées, donnent un peu de sel fébrifuge de Sylvius, & une très-petite quantité d'alcali fixe, qui ne me paroît dû qu'à ce peu de matiere extractive contenue dans l'eau-mere, & dont j'ai déjà parlé.

§. VIII. Une livre de sel ou sucre de lait du commerce, mise à brûler dans une poëlle ou capsule de fer placée sur un bon

feu, ce sel se liquéfie en partie, & prend une couleur de sucre brûlé ou caramel. Il répand une odeur qui ressemble parfaitement à celle du miel, de la manne, de l'amidon, du sucre que l'on brûle, &c. & la différence est très-peu de chose.

Dans cette combustion, le sel de lait se gonfle beaucoup, à peu près comme le sucre; propriété qu'ont tous les corps doux & sucrés. Le charbon qui reste après que la flamme a cessé, si on le tient encore rouge, ainsi que le fond de la capsule, donne une petite flamme assez bleuâtre; ce qui s'observe dans d'autres charbons.

La cendre que produit une livre de sel de lait, pèse vingt-quatre à trente grains, & est encore assez noire.

Cette cendre, lessivée dans une once d'eau distillée, verdit le syrop de violettes; mais elle ne fait point d'effervescence avec les acides, parce que l'alcali y est en trop petite quantité.

§. IX. J'ai aussi fait brûler une livre de sucre candi dans une capsule de fer neuve. Ce sucre s'est liquéfié beaucoup plus que le sel ou sucre de lait. La flamme qu'il donne ne m'a paru ni plus considérable, ni durer plus long-tems.

Le charbon qui reste après que la flamme a cessé, si on le tient toujours rouge, brûle comme tous les charbons, avec cette lé-

gère flamme qui n'est plus accompagnée de fumée.

Ce charbon se réduit en une cendre assez noire, qui pèse vingt-quatre à trente grains. Cette cendre est très-légèrement alcaline, & son volume doit faire juger de la petite quantité d'alcali fixe qu'elle contient.

Le sucre candi donne donc à peu près les mêmes produits que le sel ou sucre de lait. Quand je dis à peu près, c'est que je n'y vois point de différence bien marquée, tant pour la quantité de cendres, que pour celle de l'alcali fixe.

En effet, le sel de lait approche très-fort de l'état du sucre candi. Il faut, comme on sçait, une partie d'eau à peu près contre deux de sucre candi, pour le tenir en dissolution; &, pour une pareille dissolution de sucre de lait, il en faut à peine un peu plus de parties égales; & je ne vois d'autre matière, dans le règne végétal, à laquelle le sel de lait ressemble davantage.

*Analyse du Lait de vache par la combustion.*

§. X. J'ai pris vingt-cinq pintes, (mesure de deux livres d'eau) de lait de vache, que j'ai évaporé & séché dans un chaudron de fer, & ensuite chauffé au point d'y mettre le feu. La flamme étant cessée,

j'ai réduit le charbon en cendres. Ces cendres lessivées avec soin, j'ai évaporé cette lessive à sec, & j'ai obtenu une matiere sa-line qui pesoit neuf gros & quarante-huit grains.

J'ai examiné ce sel avec grande attention, & j'ai trouvé qu'il contenoit tout au plus un gros & demi à deux gros d'alcali fixe végétal, de la nature de celui du tartre.

Le reste est un vrai sel fébrifuge de Sylvius. En effet, ce sel décomposé par l'acide vitriolique, l'acide marin s'est dégagé, & j'ai obtenu du tartre vitriolé.

J'en ai également décomposé une partie par l'acide nitreux. Il en est résulté un véritable nitre, tel que celui de l'arsenal.

Je dois faire observer ici que toutes mes expériences ont été faites sur les produits du lait, & sur le lait même, pris dans le mois de Décembre dernier & le mois de Janvier suivant.

On pourroit soupçonner que le lait pris dans le mois de Mai, Juin, Juillet & Août, doit donner des produits très-différens de ceux du lait pris en hiver; mais ce seroit une erreur. Le sel de lait du commerce, qui nous vient de la Suisse, ne s'y prépare que dans la belle saison; & l'analyse que j'en ai donnée par combustion, au §. VIII, fait bien voir que le lait ne contient pas plus

d'alcali fixe en Mai, Juin & Juillet, qu'en hiver.

§. XI. En évaluant la quantité d'alcali fixe que j'ai retiré du lait à deux gros, c'est-à-dire au point le plus fort, il résulte qu'il m'en a donné un peu plus de cinq grains & demi par pinte. Que l'on considère à présent, ce qu'en emportent le beurre & la partie caséuse; qu'on juge, d'après ces évaluations, de ce qui doit en rester dans le petit-lait, & l'on conviendra, je crois, que tout se rapporte bien dans ces analyses comparées.

On trouve à la p. 426 du Manuel de Chymie de M. Baumé, une analyse du petit-lait de vache. Cette analyse m'a été opposée, & a servi de point d'appui à plusieurs personnes, même pour infirmer les résultats de mes expériences, lorsque je les annonçai dans mes leçons particulières, en 1770 & 1771, ainsi qu'en 1772, dans une des leçons que nous faisons, M. Macquer & moi, sur l'analyse animale au cours public du Jardin du Roi.

En effet, M. Baumé a retiré d'une troisième évaporation & crySTALLISATION du petit-lait, *des crySTaux de sel marin ordinaire*. Il a trouvé ensuite dans l'eau-mère, ou la liqueur qui refuse de crySTALLISER, *un alcali fixe qui s'obtient sans combustion*. Il a distillé du sel de lait; & la distillation faite,

*il reste, dit-il, dans la cornue un sel alcali fixe. Enfin, M. Baumé ajoute que le sucre de lait a d'ailleurs beaucoup de propriétés communes avec la crème de tartre, à l'exception qu'il n'est point acide.*

Comme cette analyse, qu'on retrouve encore insérée en partie dans la seconde édition de ses Elémens de Pharmacie, page 211, est absolument contradictoire avec la mienne, je crois devoir la transcrire ici tout au long, afin de mettre le public, & les gens de l'art sur-tout, plus à portée d'en juger, ou plutôt de répéter nos expériences & d'en faire la comparaison.

*Analyse du petit-lait, en prenant pour exemple celui de vache.*

» Le petit-lait, après avoir été évaporé  
 » jusqu'aux trois quarts, fournit d'abord un sel  
 » qui a une saveur douce, sucrée, & qu'on  
 » nomme par cette raison *sel* ou *sucre de*  
 » *lait*. Ce sel s'obtient par la première crys-  
 » tallisation : les acides les plus concentrés  
 » n'ont point d'action sensible sur lui. Ce  
 » sel est cependant savonneux. Si on l'ex-  
 » pose à l'action du feu, dans une cornue,  
 » on en tire de l'huile empyreumatique ; il  
 » reste dans la cornue un sel alcali fixe.  
 » Ce sucre de lait a d'ailleurs beaucoup de  
 » propriétés communes avec la crème de  
 » tartre, à l'exception qu'il n'est point acide.

» En faisant de nouveau évaporer la li-  
 » queur, elle fournit, par crySTALLISATION,  
 » un sel à peu près semblable au précédent;  
 » mais les acides minéraux le décomposent.  
 » La troisième évaporation du petit-lait  
 » fournit des cristaux de sel marin ordi-  
 » naire.

» Il reste enfin une liqueur qui refuse  
 » de crySTALLISER; elle contient de l'alcali  
 » fixe, & un peu de matière extractive.  
 » Cet alcali fixe s'obtient sans combus-  
 » tion.

» Chaque pinte de petit-lait de vache  
 » contient environ sept à huit gros des sels  
 » dont nous parlons.

» On est en droit de conjecturer que  
 » tous ces sels viennent originairement des  
 » végétaux, dont les animaux se nourris-  
 » sent, & qui n'ont point changé de nature  
 » en passant dans le corps animal. »

*De l'Amidon.*

Le docteur Beccari est le premier, que  
 je sçache, qui ait donné l'analyse de l'a-  
 midon. On la trouve dans un article de  
 lui, inféré dans les Mémoires imprimés de  
 l'institut de Bologne, dans lequel il le com-  
 pare avec la matière glutineuse du blé, que  
 cet auteur a découverte aussi le premier, &  
 qu'il nous a si bien fait connoître. Voici ce  
 qu'il dit de la distillation de l'amidon,

» J'ai obtenu d'abord un peu de phlegme;  
 » il passe ensuite beaucoup plus d'esprit  
 » acide; il vient à la fin une assez bonne  
 » quantité de deux huiles, l'une légère &  
 » l'autre pesante, mais toujours une liqueur  
 » acide, qui est la pierre de touche & le  
 » vrai caractère qui annonce le règne vé-  
 » gétal. »

Beccari n'a fait l'analyse de l'amidon que pour comparer ses produits avec ceux de la substance glutineuse du blé, dans laquelle il avoit aussi trouvé deux huiles, une légère & l'autre pesante, mais toujours de l'alcali volatil, & pour faire voir l'énorme différence qu'il y a entre ces deux matières, qui sont cependant mêlées ensemble dans la farine & dans le même grain.

Je dois avertir, en passant, que Beccari n'a eu deux huiles différentes de ces deux substances distillées séparément, que parce qu'elles n'étoient pas pures ni l'une ni l'autre. L'amidon ne donne qu'une huile pesante, tandis que celle que fournit la matière glutineuse, nage toujours sur l'esprit alcali volatil. Il est bien vrai que quand la distillation est récemment faite, on peut être aisément induit en erreur. Du reste, Beccari ne dit point ce que c'est que l'amidon.

M. Baumé, dans ses Elémens de Pharmacie, page 175, définit l'amidon *une fé-*



*cule mucilagineuse , tirée des graines farineuses , & privée par le lavage de toutes matières extractives. Cette définition de l'amidon est sans doute la meilleure qu'on ait donnée jusqu'ici , puisqu'elle énonce presque toutes les propriétés essentielles de cette substance. Ensuite , après avoir rappelé plusieurs phénomènes propres à l'amidon , M. Baumé ajoute : Il ne seroit pas moins curieux de connoître si l'amidon peut faire du pain , & quelle seroit la qualité de cette espèce de pain.*

Dès l'année 1770 , & ensuite en 1771 & 1772 , après avoir changé , conjointement avec M. Macquer , tout l'ordre du cours de chimie , dont nous sommes chargés tous les ans au Jardin du Roi , je donnai l'analyse de la farine de blé , d'après les travaux de Beccari & de Kessel-Meyer ; j'y fis voir la matière glutineuse , & j'y donnai non-seulement son analyse , mais j'y joignis encore celle de l'amidon ; je fis voir dès-lors , comme je l'ai fait & le fais aussi tous les ans dans mes cours particuliers , que cette matière ou fécule donnoit précisément les mêmes produits à l'analyse que le miel , le sucre , la manne , &c. & que les petites différences , s'il y en a , sont si peu de chose , qu'il faut être très-exercé & très-habitué à ces expériences , pour distinguer les produits de l'un d'avec ceux des autres.

Kessel-Meyer regarde la matiere glutineuse du blé, comme la substance véritablement nourrissante du pain. Il prétend que l'amidon par son acide, qui se développe dans la fermentation du pain, rend soluble la matiere glutineuse.

J'ai dit, au contraire, que l'amidon étoit aussi le corps nutritif, le corps doux, la substance alimentaire; en un mot, que l'amidon entre véritablement, pour la plus grande partie, dans la composition du pain.

J'ai dit encore que la matiere glutineuse étoit aussi nourrissante, & que le travail de l'amidonnier est essentiellement dirigé pour séparer cette matiere de l'amidon; c'est ce qu'on appelle *les gros noirs*, comme j'espère le démontrer par de nouvelles expériences, ce sont *ces gros noirs* qui font la plus grande partie de la nourriture de leurs cochons.

M. Parmentier, apothicaire-major de l'hôtel royal des Invalides, a fait un Mémoire qui a remporté le prix à l'Académie de Besançon, dans lequel il dit précisément les mêmes choses que j'ai publiées sur l'amidon. Il ne m'a pas nommé; mais il m'a fait prévenir qu'il mettroit une note, & qu'il ne manqueroit pas de me citer lorsqu'il feroit imprimer sa Dissertation sur les pommes de terre.

*De la matiere glutineuse, que j'appelle aussi  
végéto-animale.*

J'ai indiqué dès l'année dernière au cours public du Jardin du Roi, & j'ai annoncé formellement cette année dans les leçons particulières que je donne chez moi, que cette matiere, qu'on ne connoît encore existante que dans le blé, étoit cependant aussi dans les autres végétaux, & que j'avois des moyens fort simples de l'y démontrer & de l'en retirer.

Cette partie nutritive, végéto-animale, passe dans le lait. C'est elle qui constitue la partie caséuse; & la partie caséuse, bien séparée du lait, est comme la matiere glutineuse de la farine, insoluble dans l'eau, & donne les mêmes produits dans l'analyse.

Cette substance glutineuse, telle qu'on la sépare de la farine, peut être changée en un corps, ayant tellement l'odeur du fromage, qu'il est impossible de ne s'y pas tromper; observation qui avoit déjà été faite par M. Kessel-Meyer. Cette matiere passe donc, avec le corps doux, des végétaux dans les animaux, comme je le démontrerai par une suite d'expériences que j'ai sur le lait, & que les bornes d'un journal ne me permettent pas de donner ici dans le détail qui leur seroit nécessaire.

*Analyse des Mouches à miel, de la petite Mouche & de la Fourmi.*

Je donne dans mes leçons particulières, & aux leçons publiques de chimie au Jardin du Roi, l'analyse des fourmis, d'après Newman & M. Margraf.

J'ai trouvé seulement une différence dans nos fourmis ; c'est que j'ai obtenu à peine une goutte ou deux tout au plus d'huile essentielle sur douze onces de fourmis. Je n'ai pas eu davantage d'huile par expression.

A tous autres égards, mon analyse est très-conforme à celle de ces deux hommes célèbres.

Mon frere, en rendant compte de cette analyse, d'après ces auteurs, avoit toujours soin d'avertir qu'il soupçonnoit que les fourmis de nos forêts ne donneroient pas autant d'huile essentielle. Le sapin & les arbres résineux sont très-communs, disoit-il, dans les forêts du Nord ; & il pourroit bien se faire que cette huile essentielle dût primitivement son origine aux arbres & aux lieux où ces insectes vivoient.

Quant à la mouche à miel & à la petite mouche, il s'en faut de beaucoup que ces insectes donnent, dans l'analyse, de l'acide & de l'huile essentielle comme les matieres végétales. On n'en obtient au con-

traire que de l'alcali volatil; &, s'il y a réellement de l'acide, il y est tellement masqué, qu'il ne paroît pas même dans la distillation, après que le phlegme est passé. Il y a plus : quand même on en obtiendrait de l'analyse des mouches à miel, il seroit bien plus raisonnable, ce semble, d'en attribuer la source au miel que l'abeille peut avoir avalé, plutôt qu'à la nature même de cet insecte.

Mais la petite mouche est encore bien plus éloignée de donner de l'acide. Elle se rapporte bien davantage, s'il est possible, à la nature animale, & ses produits sont essentiellement différens de ceux des végétaux.

*Sur la fécule ou partie verte colorante des Plantes.*

Cette partie colorante verte des plantes, est un de ces êtres nouveaux dans le règne végétal, que mon frere a si bien fait connoître le premier. Il en faisoit une mention particulière, non-seulement dans ses leçons de chimie, mais encore dans ses cours de pharmacie. On la trouve aussi désignée sous trois articles différens & consécutifs, à la page 15 de l'édition de ses Procédés. Cette partie verte, dis-je, mon frere la comparoit aux résines, à cause de sa grande solubilité dans les corps gras &

dans l'esprit-de-vin. Mais, quoiqu'elle ait effectivement cette propriété, ce n'est pourtant pas à dire pour cela que ce soit une véritable matière résineuse. J'ai donné dans mes leçons particulières l'analyse de cette fécule colorante verte : soit qu'on les prenne dans des familles tout-à-fait différentes, comme dans l'oseille, dans le cerfeuil, la ciguë, &c, ces féculs, analysées à feu nud, donnent toutes les mêmes produits que les matières animales. Ce n'est donc pas une résine dont les produits analytiques sont tout-à-fait différens.

Ces féculs, ou parties vertes des plantes, n'ont pas toutes la même consistance. Il y a des plantes d'où on la retire sèche & aride, comme dans le romarin : dans d'autres, au contraire, elle est molle & flexible, comme la résine de jalap, de myrrhe, &c. nouvellement précipitée de l'esprit-de-vin ; telle est celle de la ciguë.

*Nota.* Depuis l'impression de l'article que j'ai inséré au Journal de Médecine pour le mois de Janvier dernier, au sujet de l'existence de l'alcali de la soude tout formé dans certaines plantes, j'ai eu occasion de voir un Mémoire de M. Montet, sur le *suber. montanum*, à la fin duquel on trouve quelques observations de chimie, entr'autres les mêmes expériences qui démontrent la présence de l'alcali minéral tout formé dans le kali, vulgairement ap-

pelé *salicor*. Je rends donc à M. Montet cette justice, qu'il est le premier que je sçache qui en ait parlé. Son Mémoire est imprimé à la suite de ceux de l'Académie, dans le volume pour l'année 1762.

---

## OBSERVATION

*Sur deux Polypes utérins ; par M. LE  
NICOLAIS DU SAULSAY, médecin  
à Fougères.*

Les lumieres que le célèbre M. Levret répand sur l'art des accouchemens, & sur plusieurs maladies dont la matrice est susceptible, sont confirmées par des observations journalieres : de tous côtés on nous annonce la conservation d'un enfant & d'une mere, par le moyen du *forceps* ; le retour de santé & de possibilité à la fécondation, dans des femmes attaquées de polype utérin, & guéries par une simple ligature.

Cependant il m'a paru que des connoissances aussi avantageuses à l'humanité, n'étoient encore parvenues, dans ce pays, qu'à un petit nombre de praticiens, & qu'ainsi bien des femmes étoient la victime de leur négligence à s'enrichir des découvertes des modernes. Jusqu'à ces derniers tems on ignoroit ici & l'existence du polype utérin, & la maniere d'y remédier. J'ai vu des

consultations sc̃avamment raisonnées sur un être de raison ; l'un caractérisoit la maladie d'ulcère à la matrice ; l'autre, de relâchement , de chute de ce même organe, ou du vagin : tous les secours prescrits étoient au moins infructueux : le tempérament des malades s'affoiblissoit de plus en plus, le polype faisoit des progrès à ne laisser aucun doute sur son existence ; & , faute de le connoître & d'y remédier, les malades étoient près de succomber à leur triste situation. . .

Au mois de Mai 1770, madame de la B. . . demeurant au bourg de Saint-George, m'a fait appeler avec son médecin ordinaire : elle étoit âgée de quarante-neuf ans, originairement d'une forte constitution , d'un tempérament sanguin, accoutumée à avoir ses règles abondantes & par intervalles de quinze jours. Six grossesses n'avoient causé aucune altération dans sa santé. Trois ans après son dernier accouchement, elle fut attaquée d'une perte de sang qui la réduisit à une grande foiblesse ; depuis ce tems, elle n'a cessé d'éprouver un écoulement utérin fort abondant, soit en blanc, soit en rouge. Quinze jours après la perte, elle fit un effort violent, dans un mouvement de vivacité , pour lever de terre un pesant fardeau ; elle sentit à l'instant une tumeur descendue dans le vagin. Toute effrayée de cet accident, elle se met au



lit. La tranquillité d'esprit & de corps ne tarda pas à faire disparaître la tumeur ; mais, de cette époque , elle commença à sortir de nouveau , chaque fois que la malade faisoit quelques efforts pour aller à la selle , ou se mettoit sur le pot de chambre pour uriner ; immédiatement après , la tumeur rentroit dans la matrice.

La malade se familiarisa insensiblement avec son ennemi inconnu , sur-tout pendant deux ans que la force de son tempérament lui fit supporter les grandes évacuations utérines , sans un dérangement assez considérable pour l'empêcher de vaquer à ses occupations : la troisième année , l'épuisement devient plus sensible , la maigreur augmente , l'estomac s'affoiblit , les digestions deviennent imparfaites ; la malade est en proie à des pesanteurs d'estomac , à des gonflemens de flatuosités , des rapports de mauvaise odeur , des nausées , des vomissemens , des dévoiemens : les sept derniers mois , il se joint à tous ces accidens une fièvre lente , avec des exacerbations irrégulières ; le visage est enflé avec une pâleur mêlée de jaune , les yeux sont à moitié éteints , les extrémités inférieures sont œdémateuses , l'épuisement permet à peine à la malade de sortir quelques momens de son lit , des syncopes réitérées chaque jour font craindre une mort prochaine.

Tels étoient, & le rapport qui me fut fait, & l'état de la malade. Je ne fais point le détail des remèdes pratiqués pendant un si long tems ; ils furent tous inutiles ; ce qui engagea la malade & son mari à passer sans cesse d'un médecin à un autre, & à avoir enfin recours à moi. Toute réflexion faite, j'annonçai qu'il étoit bien vraisemblable que le genre de la maladie n'avoit pas été connu jusqu'alors ; que je croyois qu'il consistoit dans un polype utérin ; qu'il étoit facile de s'en assurer & par la vue & par le toucher. Ces épreuves sont rudes pour une honnête femme ; la pudeur de celle-ci les refusa long-tems ; & à la fin, sollicitée vivement par son mari, elle promit de s'y soumettre le mois suivant, tems où elle devoit commencer son domicile en cette ville : en conséquence, on porta ses vues à relever les forces par une boisson mucilagineuse, & sur-tout par des alimens proportionnés à la foiblesse des organes digestifs.

Les forces se rétablirent assez pour permettre à la malade d'être transportée à la ville le mois suivant. On nous assembla de nouveau avec M. Chauvin, maître en chirurgie : nous engageâmes la malade à se mettre sur le pot de chambre pour uriner ; elle se releva ensuite fort doucement, & s'assit sur le devant de son lit, nous montra une tumeur

grosse comme un œuf de poule, d'une forme plus allongée, d'une substance fort compacte, qui descendoit dans le vagin de niveau avec les grandes lèvres. Le chirurgien fait tourner ses doigts entre le vagin & la tumeur, suit sa forme longitudinale, pénètre à l'orifice de la matrice, distingue le pédicule du polype, qui va prendre son attache dans la matrice.

Dès-lors il n'y avoit plus d'obscurité sur le genre de la maladie. Je relevai le courage de la malade, en lui promettant une guérison certaine, prompte & sans douleur, par l'opération la plus simple; je poussai même la complaisance jusqu'à lui communiquer quelques observations analogues à son état: elle se détermina pour la veille de S. Jean, qui n'étoit éloignée que de peu de jours. La malade située convenablement, M. Chauvin place autour du pédicule la soie cirée, le plus près qu'il fut possible de l'orifice de la matrice: occupé à contenir & à attirer un peu en-dehors la tumeur, j'en fis moi-même la ligature; trois jours après, le polype tomba sans que la malade s'en aperçût. Le chirurgien fit pendant huit jours des injections avec une eau d'orge, de miel rosat, & un peu de vin. Du moment que la ligature fut faite, tout écoulement utérin cessa: un mois après, la malade eut ses règles en petité quantité; le mois suivant

plus abondamment ; & elles ont continué à revenir périodiquement. Les autres fonctions se retablirent bientôt dans l'ordre naturel, & la malade a joui constamment de la meilleure santé : cependant elle n'est pas revenue enceinte.

Cette guérison parvint bientôt à mademoiselle Lepinai , de cette ville , & lui fit ouvrir les yeux sur sa situation. Depuis dix-huit mois , elle étoit attaquée d'une maladie qui , à beaucoup d'égards , avoit de la conformité avec la précédente : réduite à un grand épuisement , après bien des remèdes infructueux , elle me fait appeler avec M. Dubourg , maître en chirurgie. nous nous assurons tout de suite de l'existence d'un polype uterin , au moins deux fois plus gros que le précédent : le chirurgien en fit devant moi la ligature ; le succès fut également complet. La malade a eu depuis ce tems un enfant.

Je n'ai pas fait un détail circonstancié de cette dernière observation , pour y substituer une question chirurgico-légale : si les occupations de M. Levret lui donnent quelques momens de relâche , j'ose le prier de nous communiquer son sentiment par la voie de ce Journal ; tout ce qui est relatif aux accouchemens reçoit dans ses écrits un nouveau jour.... Le chirurgien intéressé dans cette affaire , a vu l'exposé

suivant ; & l'a trouvé conforme à la plus exacte vérité.

Une femme , au terme ordinaire de l'accouchement , est attaquée des douleurs qui conduisent à l'enfantement ; une sage-femme de campagne s'en assure par le toucher , annonce trouver un bras à l'enfant sorti de la matrice ; elle travaille à parvenir à l'accouchement : on ignore les moyens qu'elle emploie pour remplir cet objet ; tous ses efforts sont inutiles ; elle demande un chirurgien : la malade , dès ce moment , est jugée dans un danger assez grand pour engager le mari à aller chercher & le confesseur & le chirurgien.

L'un & l'autre arrivent successivement : le chirurgien s'assure de l'état de la malade ; confirme l'idée du danger le plus pressant , & laisse au confesseur le tems de mettre ordre au spirituel.

Ce pronostic est fondé sur l'évidence d'un accouchement contre-nature , & qui ne peut être opéré que par les secours de l'art : le bras de l'enfant , étranglé près l'aisselle par l'orifice de la matrice prodigieusement resserré dessus , éprouve déjà un anéantissement presque parfait de la circulation ; la pulsation de l'artere n'y est pas sensible ; il est fort tuméfié & d'une couleur ou livide ou noirâtre : la mere , de son côté , est fort épuisée.

Dans

Dans une aussi triste circonstance, le chirurgien, suivant les principes avoués de tous les maîtres, tâche de mettre à profit le reste des forces de la malade, travaille à dilater l'orifice de la matrice, à glisser un de ses doigts au côté du bras de l'enfant; dans l'espoir d'introduire successivement la main dans la cavité de la matrice, de chercher les pieds de l'enfant, de les attirer vers l'orifice, & par le déplacement du corps de l'enfant, forcer le bras sorti à rentrer dans la matrice, & parvenir ainsi à l'accouchement.

Après un travail continué jusqu'à craindre que les forces de la malade ne succombent, le chirurgien annonce l'impossibilité de l'accouchement, demande qu'on aille au plutôt chercher un de ses confrères à la ville la plus voisine & distante de deux lieues; mais que tout portoit à croire qu'avant le retour, la mere & l'enfant seroient morts.

En effet, il examine de nouveau la malade: son épuisement se trouve considérablement augmenté, le pouls est foible & obscur, les extrémités froides, les lèvres blanches; les yeux à moitié éteints, la respiration courte & gênée, un assoupissement interrompu par des agitations convulsives; de plus, le ventre est devenu fort gros, dur & tendu; ce qui fait conjecturer

le détachement de l'arrière-faix, l'épanchement du sang dans la cavité de la matrice, d'où il n'en peut sortir une seule goutte.

Cette conjecture, réunie à l'épuisement de la malade, offre le danger le plus imminent. Le chirurgien, en conséquence, annonce que le seul moyen de sauver la mere, & peut-être l'enfant, consistoit à faire l'amputation du bras sorti de la matrice; le mari le sollicite, le presse de prendre ce parti, & préfère l'espoir de conserver son épouse, au malheur de la mutilation d'un bras de son enfant, dont la vie d'ailleurs paroissoit fort douteuse, ou pour le présent ou pour l'avenir. Le chirurgien en fait donc l'amputation, pénètre ensuite sans obstacle dans la matrice, en tire l'enfant par les pieds : l'arrière-faix, (comme il l'avoit conjecturé,) vient avec l'enfant dont le cou étoit ceint du cordon; l'accoucheur partage ses soins avec autant d'intelligence que d'humanité entre la mere & l'enfant, & réussit à conserver la vie à l'un & à l'autre.

Peut-on taxer d'impéritie la conduite du chirurgien? Le pere de l'enfant mutilé est-il en droit de demander & d'obtenir une pension pour son enfant?



## OBSERVATION

*Sur une Fracture au Bras ; par M. SYL-  
VESTRE , chirurgien-major au régiment  
de Touraine.*

Sébastien Leclerc , d'Aboncour , près Juffey en Franche-Comté , aidait à descendre un corps d'arbre d'une voiture : il fut mal secondé par ses compagnons ; & , toute la charge étant tombée sur lui seul , il eut l'humérus fracturé à un doigt de l'articulation supérieure. Le coup fut si violent , que les extrémités de cet os se firent jour à cette même partie antérieure & supérieure du bras ; ce qui produisit à toute la poitrine des contusions & des excoriations , qui , dans la suite , ne firent plus qu'un sac de pus. On fit venir aussitôt un chirurgien , de ses parens , qui joignoit à un grand fond de théorie quarante-cinq ans d'expérience. Cet homme , après avoir fait diverses tentatives pendant dix-sept à dix-huit jours , ne vit plus de ressource que dans l'amputation du bras ; mais le malade refusa de subir une opération à laquelle il préféreroit la mort.

Deux autres chirurgiens le virent chez lui , ( car d'abord on l'avoit transporté chez son parent , ) proposèrent aussi l'amputa-



tion, qu'il refusa de nouveau. Enfin parut un de ces bailleurs de la broche, appelés communément les Valdhageots : celui-ci rapprocha les deux extrémités de l'os, il graissa & frotta la partie, & mit un appareil qu'il ordonna de ne lever qu'au bout de quarante jours, assurant qu'après ce terme le malade seroit guéri ; cette manœuvre faite, il se retira. Le malade sentit dès le jour suivant des douleurs très-aiguës, occasionnées par le pus, que l'appareil retenoit, & même par cet appareil que l'on avoit trop ferré. Ses gardes le soulagerent en levant son bandage pour évacuer la matière ; ce fut alors qu'on m'appela.

Je trouvai ce jeune homme absolument épuisé, le poulx petit, languissant, & couvert d'un pus sanguinolent, fétide, qui sortoit, tant de la plaie, que des poches qui s'étoient formées dans le voisinage. J'examinai la fracture ; & les extrémités de l'os qui sortoient de la plaie, me parurent cariées depuis long-tems, l'une à un pouce, l'autre à un pouce & demi : le fond de la plaie étoit devenu un clavier d'une clavicule à l'autre ; je l'ouvris ; & j'ouvris aussi plusieurs autres dépôts, à différens jours cependant : la foiblesse du malade m'y contraignoit. Je fis de même une contre-ouverture à l'endroit opposé à la plaie pour la vider à fond ; & cela me réussit en injec-

tant dans cette cavité quelques décoctions d'eau d'orge , de vulnéraires & de vin miellé. Je parvins à tarir les sources , qui d'abord me paroïssent inépuisables : alors je ne m'occupai plus que des os cariés ; & , dans peu de jours , je vins à bout d'en faire exfolier le bout supérieur , au moyen des plumaceaux imbibés de teinture de myrrhe , d'aloës , de camphre & d'euphorbe. Toute la carie fut ainsi détachée de cette partie ; mais , voyant que la partie inférieure ne pouvoit également se détacher aussi-tôt , & que ce retard empêchoit la réunion des os sains que je me proposois , je portai le coude du malade un peu en arriere ; & , par ce moyen , faisant sortir davantage l'humerus inférieur de la plaie , j'emportai avec la scie ce qu'il avoit de carié ; ensuite je rapprochai les deux os , & je les tins réunis & assujétis par quatre attelles , dont deux contenoient les parties latérales du bras , deux autres étoient fenêtrées , & la première d'elles alloit depuis la saignée jusqu'à la partie supérieure & antérieure du bras ; la seconde , opposée à celle-ci , tenoit depuis le coude jusqu'à la partie supérieure & postérieure : par ce moyen , je voyois & pansois la plaie & la contre-ouverture sans lever l'appareil , & je faisois mouvoir le membre pour empêcher l'ankylose qui survient pres

que toujours dans ce genre de fractures. J'ai toujours pansé l'os, soit pour le garantir d'être abreuvé par le pus, soit afin que le calus se formât plus vite. Je me servois pour cet effet d'un élixir qui m'est familier, & dont j'offre de communiquer la composition. Quant aux plaies, je les pansois avec un simple digestif : dans l'espace de vingt-sept jours, la principale, & les treize ouvertures que j'avois été contraint de faire, se sont trouvées bien cicatrisées ; le malade a porté ses attelles pendant deux mois, afin de donner à la fracture le tems de se consolider.

Dès le premier jour de la cure, je prescrivis au malade l'usage d'un apôême fait avec l'écorce du Pérou, la germandrée, la petite centaurée & la chicorée sauvage ; la dose étoit de trois gobelets par jour, ce régime en dura huit, après lesquels il fut purgé. Sa boisson étoit une légère décoc-tion d'orge mondé ; sa nourriture des crê-mes de riz & d'orge, des bouillons au beurre frais, avec beaucoup de jeunes herbes, quelques œufs frais, & presque point de bouillons gras. L'apôême fut continué jusqu'à parfaite guérison, & l'on répétoit les médecines tous les huit jours. En moins de trois mois, le malade fut en état de battre à la grange, d'aller à la char-rue, &c. MM. d'Asemard & Clamouze,

officiers au régiment où j'ai l'honneur de servir, ont été témoins de la solidité de cette cure, & de l'état de force & de santé dans lequel se trouve actuellement le bras que j'ai conservé à mon malade, contre l'avis de mes confreres.

Le succès que je me suis procuré dépend de l'opiniâtreté que j'ai cru devoir mettre à suivre cette fracture, dans l'intention d'éviter l'amputation : il me rendra d'autant plus réservé sur les amputations, auxquelles on se détermine peut-être trop légèrement dans le cas de fracture ou de fracas dans les os. Si mon exemple encourage des essais en ce genre, je ne doute pas qu'on ne conserve au roi bien de bras dont on prive de bons soldats & des braves officiers, faute de patience, de courage & d'examen ; & pour-lors je me sçaurai d'autant plus de gré d'avoir rendu ma cure publique, que mon état de chirurgien-major me fait une loi plus particulière de mériter mieux la confiance du corps respectable d'officiers auquel j'ai l'honneur d'être attaché.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

## JANVIER 1773.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 7 h. du mat.	A 2 h. à demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir pous. lig.
1	1	2 $\frac{1}{2}$	1	27 $\frac{7}{8}$	27 $\frac{7}{8}$	27 $\frac{1}{2}$
2	1 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{3}{4}$	0 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{8}{8}$	27 $\frac{8}{8}$	27 $\frac{1}{2}$
3	0 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	1	27 $\frac{9}{8}$	27 $\frac{9}{8}$	27 $\frac{11}{8}$
4	0	0 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{2}{8}$	28 $\frac{2}{8}$	28 $\frac{3}{8}$
5	0 $\frac{4}{8}$	0 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{3}{8}$	28 $\frac{3}{8}$	28 $\frac{3}{8}$
6	1 $\frac{1}{4}$	2	0 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{4}{8}$	28 $\frac{4}{8}$	28 $\frac{4}{8}$
7	1 $\frac{3}{4}$	2	1	28 $\frac{5}{8}$	28 $\frac{5}{8}$	28 $\frac{5}{8}$
8	0	1	0	28 $\frac{5}{8}$	28 $\frac{4}{8}$	28 $\frac{4}{8}$
9	0 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{2}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
10	1	3	0	28 $\frac{2}{3}$	28 $\frac{4}{8}$	28 $\frac{4}{8}$
11	0 $\frac{2}{8}$	2	3 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{4}{8}$	28 $\frac{1}{8}$	28 $\frac{3}{8}$
12	4	6 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{2}{2}$	28 $\frac{2}{8}$	28 $\frac{1}{4}$
13	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	8	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{8}$
14	7 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{11}{8}$	27 $\frac{9}{8}$	27 $\frac{9}{8}$
15	4 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	4	27 $\frac{10}{8}$	27 $\frac{11}{8}$	28 $\frac{1}{4}$
16	2	5 $\frac{1}{2}$	4	27 $\frac{11}{8}$	27 $\frac{8}{8}$	27 $\frac{8}{8}$
17	3	7 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{5}{2}$	27 $\frac{4}{2}$	27 $\frac{3}{8}$
18	4 $\frac{1}{2}$	7	3 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{4}{8}$	27 $\frac{5}{8}$	27 $\frac{9}{8}$
19	1 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	5	27 $\frac{11}{4}$	27 $\frac{11}{4}$	27 $\frac{11}{8}$
20	8 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	7	27 $\frac{11}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{2}{8}$
21	6 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{8}$	28 $\frac{2}{8}$	28 $\frac{1}{4}$
22	7 $\frac{1}{2}$	9	6 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{2}{8}$	28 $\frac{1}{2}$	28
23	7	8 $\frac{3}{4}$	7	27 $\frac{8}{4}$	27 $\frac{9}{8}$	27 $\frac{10}{8}$
24	6 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{10}{2}$	27 $\frac{11}{8}$	27 $\frac{11}{4}$
25	6 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{8}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
26	8 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	8	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
27	6	10 $\frac{1}{2}$	6	27 $\frac{10}{2}$	27 $\frac{8}{4}$	27 $\frac{8}{8}$
28	4 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{6}{8}$	27 $\frac{7}{8}$	27 $\frac{10}{4}$
29	4	6	3	27 $\frac{11}{8}$	27 $\frac{11}{2}$	27 $\frac{11}{8}$
30	2	4 $\frac{1}{2}$	1	28 $\frac{2}{8}$	28 $\frac{2}{8}$	28 $\frac{2}{2}$
31	0	3	1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{8}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{2}$

## ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. couvert.	O-N-O. n. c.	Couvert.
2	O. nuages. c.	O cou. neige.	Beau.
3	O. br. neige.	O. brouillard.	Couvert.
4	N. br. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
5	N-E. beau.	N-E. beau.	Couvert.
6	N-N-E. brou. nuages.	N-N-E. beau.	Couvert.
7	N-N-E. brou.	N-N-E. broui.	Couvert.
8	N-N-E. brou.	O. brouillard.	Couvert.
9	S-S-O. brouil.	S-S-O. couv.	Pluie.
10	O-S-O. br. n.	O-S-O. n. pl.	Nuages.
11	N-O. brouill.	S-O. c. pluie.	Couvert.
12	O. couvrr.	O. c. pet. pl.	Couvert.
13	O. c. pluie.	O. couv. pl.	Pluie.
14	O. pluie, c.	O. c. pl. n. v.	Beau.
15	O. nua. vent.	O. nua. vent.	Beau.
16	S. nuages.	S. nuag. pl.	Pluie.
17	S. vent, pl.	S. pluie.	Pluie, vent.
18	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
19	S. nuages.	S. couv. vent.	Couvert.
20	S-S-O. pl. c. vent.	S-O. pluie.	Couvert.
21	S. pluie.	S-O. bro. pl.	Couvert.
22	O. brouillard.	O. brouill. n.	Couvert.
23	O. pluie.	O. pluie.	Pluie.
24	S-O. pluie.	S-O. c. nuag.	Beau.
25	O-S-O. couv.	O. couv. pl.	Couvert.
26	O-S-O. nuag.	S-O. couvert.	Couvert.
27	S-O. nuag.	S. n. pl. vent.	Vent, Beau.
28	O. grande pl. grand vent.	O. n. pl. vent.	Pluie.
29	O. b. nuag.	O. couvert.	Couvert.
30	O. nuages.	N. couvert.	Beau.
31	N. beau.	N. n. neige.	Couvert.

## 282 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $10\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 4 degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de  $14\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 14 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

4 fois du N-N-E.

1 fois du N-E.

5 fois du S.

2 fois du S-S-O.

7 fois du S-O.

3 fois de l'O-S-O.

14 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

Il a fait 11 jours, beau.

11 jours, du brouillard.

15 jours, des nuages.

22 jours, couvert.

15 jours, de la pluie.

3 jours de la neige.

7 jours, du vent.

### *MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1773.*

Les maladies qu'on a observées pendant ce mois, ont paru prendre un caractère inflammatoire; plus décidé que dans les mois précédens: c'étoient des angines, des pleurésies & des péri-pneumonies bien caractérisées, pour lesquelles on a été obligé de recourir aux saignées plus ou

moins copieuses , aux délayans & aux anti-phlogistiques.

Avec cela , on a observé , sur-tout vers la fin du mois , un grand nombre de simples catarrhes , qui se manifestotent par des enchifrenemens & des toux plus ou moins opiniâtres : les délayans & les plus légers diapnoïques ont suffi pour les calmer.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois de Décembre 1772;  
par M. BOUCHER, médecin.*

La liqueur du thermomètre , depuis le premier jusqu'au 24 , n'est descendue aucun jour jusqu'au terme de la congelation , que le 8 du mois : elle s'est portée , quelques jours , à celui de 8 degrés ou environ. Mais les six derniers jours du mois elle est descendue au terme de 2 degrés au-dessous de celui de la congelation : le 31 , elle a été observée à 3 degrés au-dessous de ce terme.

Le tems a été moins pluvieux ce mois que le précédent : il n'y a eu guères de pluie que du 9 au 19 du mois. Le mercure dans le baromètre a presque toujours été observé au-dessus du terme de 28 pouces depuis le 17 jusqu'au 31 : le 25 , il s'est élevé à celui de 28 pouces  $3\frac{1}{2}$  lignes.

Il y a eu des variations dans les vents.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de  $8\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $11\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le baromètre , a été de 28 pouces  $3\frac{1}{2}$  lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $11\frac{1}{2}$  lignes.



## 284 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

Le vent a soufflé 12 fois du Nord vers l'Est.  
3 fois de l'Est.  
2 fois du Sud vers l'Est.  
6 fois du Sud.  
7 fois du Sud vers l'Ouest.  
2 fois de l'Ouest.  
2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 28 jours de tems couvert ou nuageux.  
3 jours de pluie.  
9 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

### *MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Décembre 1772.*

Les vents du nord, qui ont soufflé dans le commencement & à la fin du mois, ont amené des fluxions de poitrine, quelques fausses pleurésies & des fièvres catarrheuses. Ces maladies ont été plus graves dans le petit peuple que dans la classe des gens aisés, à cause de la négligence ou du retardement apporté à l'emploi des moyens de curation requis. Il y a eu aussi des angines inflammatoires & des fluxions autour de la tête & dans les oreilles, avec fièvre, qui ont exigé des secours prompts.

La fièvre continue régnante, quoique moins fâcheuse & moins répandue dans le peuple, a gagné des citoyens du second ordre. Elle étoit dans ceux-ci d'une nature plus inflammatoire; de sorte que l'on a dû chez eux pousser l'emploi de la saignée plus loin que dans les autres. Le danger a été aussi proportionnellement plus grand, le nombre proportionnel de ceux-ci qui ont succombé, ayant été plus considérable que parmi les pauvres, quoique ces derniers eussent eu, pour la plupart, deux ou trois récidives.

## LIVRES NOUVEAUX.

*Caroli Strack; M. D. &c. Observationes medicinales, de colicâ, Piflonum maximèque ob arthritidem, Francofurti & Lipsiæ, 1772, petit in-8°.*

Observations & Mémoires sur la physique, sur l'histoire naturelle & sur les arts & métiers, avec des planches en taille-douce, dédié à monseigneur le comte d'Artois; par M. l'abbé *Rozier*, &c. A Paris, chez *Pankouke*, 1773.

L'accueil bien mérité que le public a fait jusqu'ici au Journal de physique de M. l'abbé *Rozier*, fait espérer qu'il recevra aussi favorablement cette suite, laquelle, autant qu'on en peut juger, par le premier cahier qui vient de paroître, ne sera ni moins curieuse, ni moins intéressante que les volumes qui ont paru jusqu'ici: différentes considérations ont engagé l'auteur à en changer le titre & le format. Il en paroîtra désormais chaque mois un cahier de dix à onze feuilles, in-4°, enrichi de gravures en taille-douce: on pourra les relier au bout de l'année en deux volumes. On souscrit pour cet ouvrage, à Paris, chez *Pankouke*, & chez les principaux libraires des grandes villes de ce royaume & des pays étrangers. Le prix de la souscription est de 24 livres pour Paris, & de 30 livres pour la province, franc de port.

La botanique mise à la portée de tout le monde. M. *Regnault*, auteur de cet ouvrage, qui se distribue depuis trois ans avec la plus grande exactitude, & dont l'exécution justifie les éloges que nous avons donnés à son début en 1770, vient de mettre au jour le lys du Japon, plante curieuse destinée à faire le pendant du lys du Pérou, ou fleur des Incas, qui a paru l'année dernière. Ces

deux plantes sont gravées dans la même manière que son ouvrage de botanique, qui compose actuellement une suite de cent-quatre-vingts plantes, représentées avec les couleurs qui leur sont propres, & accompagnées de détails essentiels sur la botanique & sur les différentes propriétés des plantes. On trouve les deux plantes, & on continue de souscrire pour l'ouvrage chez l'auteur, rue Croix-des-petits-Champs, au magasin des chapeaux des troupes du roi, & chez les libraires préposés pour la distribution.

Histoire universelle & raisonnée des végétaux, connus sous tous les aspects possibles, ou Dictionnaire physique, naturel & économique de toutes les plantes qui ornent la surface du globe, &c; par M. *Buc'hoz*. A Paris, chez *Didot le jeune*, *Durand & Lacombe*.

Il y aura dans ce Dictionnaire plusieurs volumes de discours; on ne peut en fixer le nombre: chaque volume *in-fol.* ne sera que de cinquante feuilles d'impression, & ceux *in-8°* en auront vingt-cinq. Le prix de l'*in-fol.* sera de 12 livres, & celui de l'*in-8°* 5 livres chaque volume. On fera paroître le premier volume au mois de Mai 1773. Quant aux planches, il en paroît déjà trois centuries: chaque centurie se vend 30 livres: la quatrième paroîtra au premier Juin prochain.

## PRIX PROPOSÉS.

1° *Par le Collège de médecine de Lyon.*

Le collège de médecine de Lyon propose pour sujet du prix qu'il adjugera dans la semaine qui suivra la fête de S. Louis, en 1774, les questions suivantes.

*Quelles sont les différentes espèces de dartres? Quels en sont les différens principes? Quels sont les*

*moyens de les distinguer ? Quelles sont les maladies internes que les vices dartreux produisent ? A quels symptômes peut-on les reconnoître ? comment peut-on combattre ces différens principes dans leurs différens états ?*

Le prix est une médaille d'or de 72 livres, & 228 livres en argent.

Les Mémoires seront remis francs de port, avant le 1<sup>er</sup> Avril 1774, à M. Rast, fils, docteur en médecine de l'université de Montpellier, professeur agrégé au collège des médecins de Lyon, place des Terreaux.

## 2<sup>o</sup> *De l'Académie royale de Chirurgie.*

L'Académie royale de Chirurgie propose de nouveau, pour le prix de l'année 1774, le sujet suivant :

*Exposer les inconvéniens qui résultent de l'abus des onguens & des emplâtres ; & de quelle réforme la pratique vulgaire est susceptible, à cet égard, dans le traitement des ulcères.*

Le prix sera triple : on pourra ne recevoir qu'une médaille d'or, de la valeur de cinq cents livres, fondée par M. de la Peyronie, & cent pistoles en argent.

Ceux qui enverront des Mémoires sont priés de les écrire en françois ou en latin, & d'avoir attention qu'ils soient fort lisibles.

Ils adresseront leurs ouvrages, francs de port, à M. Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie, à Paris, ou les lui feront remettre entre les mains.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décembre 1773 inclusivement ; & l'Académie, à son assemblée publique de 1774, qui se tiendra le jeudi après la quinzaine de Pâques, proclamera celui qui aura remporté le prix.



# T A B L E.

<i>Acta philosophico-medica societatis academicae scientiarum principalis Hassiacae Giesſae catiorum</i>	1771
	Page 195
<i>Lettre de M. Guillemau fils, médecin, sur plusieurs personnes mordues par un chien enragé.</i>	215
<i>Réflexions sur le Traitement de la Petite-Vérole. Par M. Mareschal de Rougetes, chirurgien.</i>	240
<i>Expériences sur le Lait, la Farine, &amp;c. communiquées par M. Rouelle, démonstrateur de chimie.</i>	250
<i>Observation sur deux Polypes utérins. Par M. Le Nicolsais du Saulſay, médecin.</i>	266
<i>Observation sur une Fracture au Bras. Par M. Sylvestre, chir.</i>	275
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Janvier 1773.</i>	280
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1773.</i>	282
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Décembre 1772. Par M. Boucher, médecin.</i>	283
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Décembre 1772. Par le même.</i>	284
<i>Livres nouveaux.</i>	285
<i>Prix proposés.</i>	286

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mars 1773. A Paris, ce 21 Février 1773.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte  
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-  
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

AVRIL 1773.

---

TOME XXXIX.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M<sup>te</sup> le  
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,  
hôtel de Clugny.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

AVRIL 1773.

---

EXTRAIT,

*Opuscules de Chirurgie ; par M. MORAND,  
de l'Académie royale des sciences & de  
plusieurs autres, seconde partie. Paris,  
chez Le Prieur, 1772, in-4<sup>o</sup>.*

**L**A premiere partie de ces Opuscules a  
vu le jour en 1768, & j'en ai rendu  
compte dans le Journal de Juin 1769 :  
on y peut voir les motifs qui ont engagé  
M. Morand à les publier. La seconde par-  
tie, que j'annonce aujourd'hui, est divisée  
en six chapitres. Le premier contient un  
discours prononcé dans l'amphithéâtre des  
écoles de chirurgie, lors du cours des



opérations. M. Morand s'étoit proposé d'y commenter cet adage qu'il faut opérer *tutò, citò, jucundè* ; il y traite aussi de l'usage des dilataus.

Le second chapitre contient des Recherches intéressantes sur l'opération de la taille.

Le troisieme est composé d'Observations de pratique.

Le quatrieme renferme les Observations de même espece, qui ont déjà été imprimées dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences.

Le cinquieme a pour objet les plaies d'armes à feu. Le sixieme enfin renferme différentes matieres que l'auteur n'a pu ranger sous aucun des titres précédens.

Les Recherches sur la taille, qui composent le second chapitre, m'ont paru mériter d'occuper un moment mes lecteurs. Après avoir tracé en peu de mots l'histoire de cette opération chez les anciens, il observe que la multiplicité des méthodes qu'on a imaginées dans ces derniers tems pour l'opération de la taille, sont une preuve des progrès de l'art ; elles lui paroissent toutes bonnes à différens égards ; & il va même jusqu'à dire que, les supposant perfectionnées autant qu'elles peuvent l'être, l'habilité du chirurgien consiste autant dans le choix de la méthode que dans l'exécution,

M. Morand n'approuve point la division que l'on fait communément de ces différentes méthodes, en haut, grand & petit appareil, & en appareil latéral; & il voudroit qu'on y substituât des dénominations plus exactes. On sçait qu'on se propose, dans l'opération de la taille, d'extraire la pierre de la vessie; qu'on ne peut y parvenir que par une incision faite à ce viscere, au moyen de laquelle on y introduit les instrumens propres à saisir la pierre & à la porter au-dehors. Mais quelles sont les parties de la vessie que l'on incise? On sçait qu'on la divise en son corps ou fond, & son col, & qu'on ne peut l'attaquer que par l'un de ces deux endroits.

1<sup>o</sup> On peut inciser son fond au-dessus & au-dessous du pubis; au-dessus du pubis, par la section à l'hipogastre, dont Franco passe pour l'inventeur, & que l'on nomme *le haut appareil*, dénomination qu'on peut retenir; au-dessous du pubis, par une section telle que celle que M. Foubert pratiquoit, la seule qu'on puisse appeler *appareil latéral*.

2<sup>o</sup> La vessie peut être attaquée dans son col de deux façons; par la section même du col, ou par sa dilatation forcée. Par la section du col: telles sont l'opération de Celse, la vraie methode de Rau, & celles pratiquées ensuite par Cheselden & ceux

qui ont taillé d'après lui, qu'on a nommées improprement *latérales*, ne l'étant que par l'incision extérieure des tégumens ; notre auteur les désigne par le nom de *bas appareil*. Enfin la vessie peut être attaquée par la dilatation forcée du col : telle est la *taille au grand appareil*, par laquelle, suivant la description donnée par *Marianus* même, l'on ne peut jamais couper le col de la vessie, & l'on ne fait qu'en approcher pour le dilater ensuite forcément & le déchirer la plupart du tems.

Dans l'examen que M. Morand fait de ces différentes méthodes, il a cru ne devoir pas s'arrêter à cette dernière faite strictement par la méthode de *Marianus*, parce que les accidens qui l'accompagnent ou qui la suivent, sont regardés avec raison comme dépendans nécessairement de la méthode même, & que d'ailleurs elle a été suffisamment développée par les différens auteurs, tels que *Marianus*, *Fabrice de Hilden*, *Collot*, *Tolet*, &c. Il ne discute donc que les opérations du haut appareil, du bas appareil, & de l'appareil latéral de M. Foubert : en conséquence, il divise ce chapitre en trois articles, dont chacun est sous-divisé en différentes sections.

Il traite donc d'abord du haut appareil, & en donne, 1<sup>o</sup> une histoire succincte ; 2<sup>o</sup> il donne le détail d'une opération de

cette espece, qu'il a faite à Paris, & d'une autre qu'il a vu faire à Saint-Germain-en-Laye; 3<sup>o</sup> il expose les conséquences qu'on peut tirer de ces opérations en faveur de cette méthode; 4<sup>o</sup> il examine les sujets plus ou moins propres à cette opération; 5<sup>o</sup> il répond aux principales difficultés que l'on fait contre cette méthode. Ce sont les titres d'autant de sections qui composent son premier article.

Pierre Franco, chirurgien de Turriere en Provence, est, selon M. Morand, l'inventeur de la méthode de tailler au haut appareil : il fit cette opération à Laufanne, en 1560, sur un enfant de deux ans, dont il ne pouvoit tirer la pierre par le périné, n'ayant pu, suivant ses termes, *la mener bas avec les doigts dans le fondement, parce qu'elle étoit de la grosseur d'un œuf de poule, ou à peu près*. Il publia son observation dans un Traité des Hernies, imprimé à Lyon en 1561, où, en lisant la guérison de cet enfant, on est surpris de voir que l'auteur ne conseille à personne de tailler suivant cette méthode, sans en donner de raison particuliere.

Le conseil de Franco, quoique détruit par son propre succès, avoit apparemment intimidé ceux qui lui succéderent : cependant Rossset, médecin François, avoit soutenu, vingt ans après, les avantages de cette

opération dans un excellent Traité de l'opération Césarienne, & donné la théorie du haut appareil. Mais, depuis Franco, il ne paroît pas qu'on ait pratiqué cette opération jusqu'en 1719, qu'elle fut renouvelée en Angleterre par M. Douglas, ensuite par M. Cheselden, & par MM. Paul, Macgill & Thornhill, tous chirurgiens. Sur trente-un malades qu'ils taillèrent par cette méthode, ils n'en perdirent que cinq.

La taille au haut appareil est fondée sur deux principes également vrais; sçavoir, 1<sup>o</sup> qu'on peut ouvrir la vessie sans entrer dans le péritoine; 2<sup>o</sup> que les plaies de la vessie ne sont pas nécessairement mortelles, comme Hippocrate l'avoit cru. Je ne suivrai pas M. Morand dans les preuves qu'il donne de ces deux principes reconnus aujourd'hui pour vrais par tout le monde. Je vais donc passer à l'histoire de l'opération qu'il pratiqua en 1727 sur le sieur Duprat, officier invalide; & je ne m'arrêterai qu'à une seule circonstance essentielle, la manière dont il remplit la vessie pour la distendre & la faire remonter au-dessus du pubis. Il s'étoit déjà assuré par la sonde que la vessie étoit grande; mais, voulant la remplir sans la trop distendre, il prit deux vaisseaux qui pouvoient tenir chacun trois demi-setiers: il mit un algali ordinaire dans la vessie. Il sortit assez d'urine pour rem-

plir l'un des deux vaisseaux, sur le champ il seringue autant d'eau chaude dans la vessie, en adaptant simplement l'embouchure d'une seringue ordinaire à l'embouchure de l'algalî : il en ajouta trois onces de plus ; alors, le malade s'étant plaint, & la vessie lui paroissant portée fort haut, il retira la seringue & l'algalî : pendant ce tems, il sortit un peu d'injection. Pour empêcher le reste de s'écouler ; il fit prendre la verge entre deux doigts d'un chirurgien, qui, comprimant l'urèthre, retenoit l'injection ; il tenoit aussi la verge baissée vers le fondement. Cette situation présente deux avantages ; elle laisse à l'opérateur la liberté de travailler, & elle tend la peau qui doit être incisée au-dessus du pubis.

Je ne crois pas devoir suivre M. Morand dans les détails de l'opération dont il décrit jusqu'aux moindres circonstances ; je me contenterai d'observer que, quoiqu'elle eût parfaitement réussi, le malade, qui n'avoit voulu garder aucun régime ni faire les remèdes convenables, mourut, la cicatrice de la vessie paroissant parfaitement faite, & celle de la plaie des tégumens conduite aux trois quarts. L'ouverture du cadavre démontra que la plaie faite à la vessie ne communiquoit en aucune maniere avec le ventre ; elle étoit descendue en partie sous le pubis, où elle avoit contracté une une

adhérence : elle étoit si parfaitement cicatrifée , qu'on ne put reconnoître le lieu où la membrane interne avoit été ouverte ; enfin , il n'y avoit ni dépôt purulent , ni urine infiltrée dans aucune des parties qui avoisinent la vessie.

Je ne rapporterai qu'une seule circonstance de l'opération faite à Saint-Germain-en-Laye. L'incision ayant été portée un peu haut du côté du nombril , le péritoine , poussé par les intestins & les cris de l'enfant , parut s'avancer à l'angle supérieur de la plaie : pour éviter de l'entamer, M. Bernier, qui opéroit , pria un des assistans d'y tenir un doigt tout le tems de l'opération ; & , pour le soutenir après l'opération , on fit un point de suture aux tégumens, à la partie supérieure de l'incision.

Voici les conséquences que M. Morand croit pouvoir tirer en faveur de cette méthode , de ces deux opérations , & d'un grand nombre d'autres qui ont eu le plus heureux succès. 1<sup>o</sup> La situation est moins effrayante pour le malade , que celle qui est prescrite pour le grand appareil , & elle est plus sûre pour l'opérateur. 2<sup>o</sup> L'opération exige beaucoup moins d'instrumens, elle est plus facile , & peut s'exécuter avec beaucoup plus de célérité. 3<sup>o</sup> En touchant la pierre immédiatement avec les doigts , on est sûr de la tirer d'abord qu'on la saisit ;

On est encore sûr de la tirer, en quelqu'endroit de la vessie qu'elle soit cachée, avantage refusé au grand appareil. 4° Dans le haut appareil, l'incision se fait dans une partie de la vessie aisément extensible. 5° Le grand appareil est une dilatation forcée du col de la vessie; le haut appareil est par conséquent bien moins douloureux. 6° On a observé ci-dessus, que la cicatrice de la plaie faite à la vessie étoit descendue sous le pubis; ce qui facilite l'adhérence mutuelle des parties: par conséquent, le malade est moins exposé à rester fistuleux, après l'extraction même des plus grosses pierres.

A ces conséquences, il en joint quelques autres tirées de l'opération faite à Saint-Germain. 1° Si, dans une incision allongée en haut, le péritoine qui s'est présenté n'a pas été ouvert, malgré les cris continuels de l'enfant qui le pouissoient en en-bas, il n'y a pas à craindre qu'on l'ouvre dans une personne qui sera tranquille. 2° La vessie étoit fort petite, elle n'en a pas moins été ouverte; il n'est donc pas indispensablement nécessaire, pour le succès de cette opération, que la vessie soit très-grande, comme le prétendent quelques personnes. A tous ces avantages, M. Morand ajoute encore ceux que M. Douglas a reconnus dans le haut appareil; sçavoir, que cette opération ne peut pas causer



d'impuissance, ni d'incontinence d'urine; qu'on ne court point de risque de déchirer la vessie; qu'enfin, si l'opérateur jugeoit la pierre trop grosse, il pourroit la laisser, & prévenir la mort du malade, qui suit quelquefois l'extraction des grosses pierres au grand appareil.

Quant au choix des sujets chez lesquels on doit ou ne doit pas pratiquer le haut appareil, il prononce que cette opération est facile dans les jeunes sujets pourvus d'une vessie large; mais qu'elle doit être très-difficile, même impraticable dans les vessies dures & racornies; ce qu'il est aisé de reconnoître, parce que les malades qui sont dans ce cas urinent très-souvent, & peu à-la-fois. On doit observer aussi que le malade ne soit point trop gras; plus il sera maigre, plus l'opération sera aisée. Elle peut se faire à ceux d'un embonpoint médiocre; mais elle doit être impraticable dans ceux qui portent un gros ventre, par la difficulté qu'il y auroit de traverser l'épaisseur des graisses. A l'égard des femmes, M. Morand croit que, si la pierre est petite, la méthode ordinaire vaut mieux que le haut appareil; mais si la pierre est grosse, on doit préférer le haut appareil à la méthode ordinaire, à cause de l'incontinence d'urine, qui arrive par le déchirement ou la dilatation outrée du sphincter,

que cause le passage d'une grosse pierre.

Il y a cependant des cas où, quand le haut appareil pourroit être pratiqué, il ne devroit point l'être ; c'est lorsque la vessie est ulcérée ou chargée de sable. Dans ces cas, sur-tout dans le premier, on doit préférer le grand appareil par la facilité qu'il donne de faire dans la vessie des injections si utiles pour déterger ces ulcères.

J'ai annoncé que M. Morand répondoit aux objections qu'on a coutume de faire contre la méthode du haut appareil : ces objections se réduisent aux quatre suivantes. La première est prise du danger qu'il y a d'entrer dans le ventre, & de voir sortir les intestins : on a vu, dans ce que j'ai rapporté de l'opération faite à Saint-Germain, le moyen d'éviter sûrement cet inconvénient. La seconde, qui a été faite par Collot, est qu'on n'a point d'appui fixe, & que tout s'affaisse dans le moment que l'instrument touche la vessie. Il observe que l'eau qu'on injecte dans la vessie donne un appui assez solide à l'instrument qui doit l'entamer, & que le doigt qu'on introduit promptement dans l'incision prévient son affaissement, & facilite le reste de l'opération. La troisième objection est prise de la difficulté de tirer de la vessie plusieurs pierres, ou les fragmens de celles qui s'écraseroient, & sur-tout les menus sables,

M. Morand répond qu'il est plus facile dans cet appareil de tirer toutes les pierres, quelque nombreuses qu'elles soient, que dans le grand appareil : quant aux sables ou ils sont assez gros pour ne pouvoir pas sortir par le canal de l'urèthre, & alors on peut les saisir avec les doigts & les ôter comme les pierres ; s'ils sont plus menus, ils doivent être entraînés par les urines ; s'ils ne l'étoient pas, rien n'empêche qu'on ne fît usage d'une curette en forme de cuiller courbe. Enfin, on peut objecter qu'il seroit possible qu'on fît des fausses routes autour de la vessie, en y portant plusieurs fois le doigt ; mais cela ne sçauroit arriver à un chirurgien qui suivra exactement la route de l'incision, & qui portera ses doigts légèrement dans la plaie.

Dans le second article, M. Morand discute toutes les méthodes de tailler au bas appareil, c'est-à-dire toutes les tailles qu'on fait au périnée. Il commence par donner l'histoire de frere Jacques, cet homme si célèbre par ses succès & par ses ennemis. M. Morand a fait à son sujet les plus grandes recherches ; & l'histoire qu'il en donne est la plus étendue & la plus authentique qu'on ait encore publiée. On sent bien que les bornes d'un Extrait ne me permettent pas de le suivre dans tous ses détails historiques : je me contenterai seu-

lement d'observer que , dans ses premières opérations , frere Jacques se servoit d'une sonde pleine, & d'un instrument particulier qu'il appeloit son conducteur ; mais que , s'étant rendu aux avis de MM. Fagon , premier médecin du roi , & Duchesne , médecin des princes , & à ceux de M. Felix , premier chirurgien du roi , il se servit dans la suite d'une sonde crénelée , sur laquelle il faisoit son incision plus sûrement ; aussi depuis cette époque ses succès furent-ils plus constans. M. Morand , pour ne laisser à ses lecteurs aucun doute sur ce changement que frere Jacques fit à sa méthode , a fait réimprimer un programme que cet opérateur publia en 1702 , où il décrit sa nouvelle méthode , & rapporte les certificats qu'il avoit obtenus des principaux médecins & chirurgiens de la cour.

Cette histoire est suivie de l'examen de la méthode de frere Jacques : M. Morand discute à ce sujet tous les écrits polémiques qui parurent dans le tems contre sa maniere d'opérer. Le premier qui parut sur la scène fut un M. Bussiére , chirurgien François réfugié à Londres , dans une Lettre adressée au chevalier Hans-Sloane. En 1700 , M. Méry , chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris , & anatomiste de l'Académie royale des sciences , donna des *Observations sur la maniere de tailler pour l'extraction de la pierre , pratiquée par frere*

*Jacques.* Frere Jacques n'avoit pas encore rectifié son opération ; aussi M. Mery, qui avoit d'abord porté un jugement assez favorable de l'opération qu'il lui avoit vu exécuter sur le cadavre, ayant fait l'ouverture de plusieurs taillés qui étoient morts entre ses mains, en conclut que *son opération est accompagnée d'un plus grand nombre & de plus funestes accidens que celle des autres lithotomistes.* M. Morand reproche avec raison à M. Mery de n'avoir pas distingué l'opération d'avec l'opérateur. *Ce pouvoit être, dit-il, une bonne opération en elle-même, mal faite par frere Jacques.* Il discute dans le plus grand détail tous les reproches que Mery avoit fait à cet opérateur : non-seulement il résulte de cette discussion l'apologie la plus complète de frere Jacques, mais encore on ne peut pas s'empêcher de remarquer en la lisant, que M. Mery avoit moins consulté ses lumieres que sa passion, lorsqu'il écrivit ses observations.

Après avoir examiné la critique de M. Mery contre la taille de frere Jacques, M. Morand passe à celles de différens auteurs, tels que Dionis, Saviard, Collot, de Launay, Heister, & les discute avec la même impartialité. Il termine cette discussion en observant que si ces auteurs avoient fait les recherches nécessaires, ils auroient distingué

distingué dans l'histoire de frere Jacques deux époques bien différentes. La première nous donne frere Jacques déconcerté par les critiques qu'il avoit essuyées, la seconde nous le donne encouragé par les instructions qu'il avoit reçues de M. Hunauld, médecin d'Angers, & de MM. Fagon & Felix; l'une annonce une opération défectueuse que l'on abandonne, & l'autre une opération excellente que l'on a reprise avec M. Cheselden. Il en conclut que si frere Jacques eût été aidé à Paris comme il le fut d'abord à Angers, & qu'il eût été aidé avec autant d'éclat qu'il fut censuré à Paris, nous serions demeurés en possession de ce qu'on a appelé depuis l'appareil latéral. Il ajoute que rien ne prouve mieux l'usage que nous pouvions faire en France de la méthode de frere Jacques corrigée, que celui que l'on en fit en Hollande; c'est ce qu'il examine dans un détail aussi curieux qu'exact, après avoir rapporté le programme que frere Jacques publia après qu'il eut rectifié son opération, programme où il annonce très-distinctement que, *dans son opération, il coupoit le col de la vessie.*

Frere Jacques étant allé à Amsterdam pour exercer la nouvelle méthode de tailler, qu'il avoit pratiquée en France, & en ayant obtenu la permission du magistrat, Rau assista souvent à ses opérations, con-

damnant & combattant fortement sa méthode. D'abord les magistrats le prirent en mauvaise part, & Rau fut obligé de se contenter; cependant, par la suite, ils le firent lui-même lithotomiste de la ville, &, peu après, les magistrats de Leyde le prirent pour le leur. Rau brilla en peu de tems par ses succès; &, dans un discours prononcé à Leyde en 1713, il avance qu'il avoit alors taillé par sa méthode quinze cents quarante-sept pierreux. Il continua de pratiquer cette opération jusqu'à sa mort arrivée en 1719, sans avoir rendu publique sa maniere. On ne voit pas même d'observations tirées des cadavres. Mais M. Albinus publiant, à la priere des curateurs de l'Académie de Leyde, un catalogue du cabinet d'anatomie, légué à cette Académie par Rau, donne en même tems sa vie & le détail de sa méthode pour l'opération de la taille. M. Albinus déclare que Rau n'avoit jamais ouvertement détaillé cette méthode à personne; qu'il avoit cependant coutume d'admettre beaucoup de gens à voir cette opération; que c'est après avoir bien vu & remarqué ce que Rau faisoit, qu'il tâche d'en rendre un compte exact. Suivant la description qu'il en donne, il paroît que le projet de Rau dans cette opération étoit *d'entamer la vessie près de son col, par le côté, un peu vers la partie inférieure & pos-*

*érieure*. M. Morand observe à ce sujet que cette région de la vessie est profonde, & qu'il est difficile que les instrumens en approchent. Il y a, ajoute-t-il, sur-tout dans les sujets gras, une certaine épaisseur de parties à traverser, & il faut arriver juste à l'endroit de la vessie désigné. Si l'on pousse le lithotome plus profondément qu'il ne faut, sur-tout s'il est trop long, il est à craindre que la vessie ne soit traversée. Si dans l'incision on s'écartoit de la vraie route, on courroit le danger de blesser l'intestin rectum & les vésicules séminales, & peut-être l'urèthre. La plaie étant faite, lorsqu'il falloit introduire la tenette, il étoit facile de s'écarter & de pousser cet instrument, non dans la vessie où l'on vouloit entrer, mais entre les parties, au travers desquelles elle devoit simplement passer. Après avoir amplement discuté toutes ces difficultés, M. Morand conclut qu'on s'est trompé sur les parties qu'on a supposé que Rau entamoit dans son opération; qu'il est impossible de faire exactement l'opération de la taille, telle qu'elle est décrite par M. Albinus, & qu'il est plus que vraisemblable que Rau faisoit l'opération de Celse, c'est-à-dire qu'il coupoit le col de la vessie, & non pas son corps, comme M. Albinus le dit. En effet, l'avantage de la méthode de Celse sur l'opération de Marianus, étoit

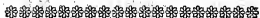


bien capable de décider Rau en faveur de la première ; & il n'est pas étonnant, comme le remarque M. Morand, que toutes les épreuves faites depuis aient ramené les lithotomistes à la suivre de préférence à toute autre méthode.

M. Cheselden est le premier qui ait cherché à la perfectionner ; il avoit d'abord tenté l'opération au haut appareil, ensuite il avoit cherché à imiter celle de Rau : mais les accidens sans nombre qu'il vit survenir à ses taillés, la lui fit abandonner. Enfin, il imagina celle qui a été suivie généralement depuis. L'éclat de ses succès engagerent M. Morand à faire le voyage de Londres en 1729, & c'est lui qui a fait connoître, & répandu en France la seule méthode qu'on suit encore aujourd'hui, quoiqu'on ait varié pour les instrumens avec lesquels on l'a exécutée. Il finit cette dissertation intéressante par un tableau de comparaison des tailles faites par cette méthode, avec celles pratiquées en cinq ans à la Charité, & en huit à l'Hôtel-Dieu par le grand appareil, tableau d'où il résulte que, par la première opération, on perd infiniment moins de malades, & que ceux qui survivent sont exposés à beaucoup moins d'inconvéniens.

J'ai déjà annoncé que le reste du volume étoit composé d'observations prati-

ques dont une partie avoit déjà vu le jour dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences, dont M. Morand est membre. Ces observations dans lesquelles il a eu l'attention de ne rapporter que les faits essentiels, ceux qui peuvent être de quelque utilité pour la pratique, évitant de rappeler les circonstances communes, & que tout praticien est en état de présumer, par cela même, ne sont pas susceptibles d'extrait; c'est pourquoi je me vois obligé de renvoyer le lecteur à l'ouvrage même, où il trouvera une infinité de remarques essentielles pour le traitement des maladies chirurgicales, & telles qu'on avoit lieu de les attendre d'un praticien de la réputation de M. Morand.



## L E T T R E

*De M. JUPPIN, étudiant en médecine en l'université de Paris, & élève en chirurgie à l'Hôtel-Dieu, sur une Observation de M. BOURIENNE, chirurgien en Corse, concernant un prolongement du Sterno-Mastoïdien, discutée & examinée dans une leçon d'anatomie par M. PORTAL, professeur royal de médecine, &c. &c.*

L'exactitude est le premier mérite d'une

### 310 LETTRE SUR UNE OBSERVATION

observation; il peut se faire que M. Bourienne soit persuadé de cette vérité, & que ce qu'il nous a annoncé dans sa lettre sur le prolongement du sterno-mastoïdien soit véritable & exact; mais il eût dû, pour nous prouver ce qu'il avance, faire voir que ce prolongement musculeux étoit de la même nature & de la même structure que le sterno-mastoïdien. Or c'est ce que M. Bourienne n'a pas fait; ainsi je pourrois, d'après son exposé, douter si le prolongement musculeux n'appartient pas aussi-bien aux muscles droits du bas-ventre, qu'aux muscles sterno-mastoïdiens.

La question seroit peut-être aujourd'hui indifférente, si autrefois elle n'avoit fait le sujet d'une dispute entre les plus célèbres anatomistes que nous ayons eu, & si de nos jours quelques anatomistes ne se fussent occupés à discuter le même point. Voici le fait, il intéresse particulièrement l'anatomie comparée. Galien, en décrivant les muscles droits du bas-ventre de l'homme, prétend qu'ils s'attachent d'une part aux os pubis, & de l'autre au haut de la poitrine, c'est ce qui est ordinairement faux dans l'homme; cependant cette erreur fut admise jusqu'au célèbre Vesale (a), qui, par ses fréquentes dissections de l'homme & des

(a) Hist. de l'Anatomie de M. Portal, Tome I, page 394, art. *Vesale*.

animaux, se convainquit que les muscles droits dans l'homme commençoient aux os pubis, & se terminoient à la partie inférieure du sternum & aux dernières vraies côtes; mais que, dans les chiens & les singes, ils se prolongeoient jusqu'à la première côte. Vesale a été plus loin, il a fait représenter le prolongement membraneux & musculueux, car il est l'un & l'autre; dans la cinquième planche de sa Myologie humaine. Plusieurs anatomistes l'ont même critiqué d'avoir appliqué à l'homme ce qu'on n'observe que dans les animaux; mais Vesale ne mérite pas ce reproche, il nous a avertis dans l'explication de cette planche, qu'il ne l'a donnée que pour faire mieux voir les différences du muscle droit de l'homme de celui du singe, & pour faire connoître la faute de Galien.

Ce qu'il y a de plus essentiel, c'est que le prolongement du muscle droit sur la poitrine a été observé dans l'homme par M. Albinus, *rarum naturæ ludentis exemplum, quod semel iterumque vidimus* (a). Ce célèbre anatomiste dit que cette portion excédente du muscle droit étoit continuée jusqu'auprès de l'échancrure semilunaire du sternum, *desinentem ad ossis pectoris partem superiorem, mox infra lunulam, quæ in ejus*

(a) *Hist. musculorum*, page 291.

*summo est*, c'est-à-dire que ce muscle étoit implanté dans le même endroit où adhère le tendon du sterno-mastoïdien, & ce qu'il est bon d'observer, cette insertion étoit tendineuse comme celle du sterno-mastoïdien; mais M. Albinus, ayant examiné la direction des fibres musculuses, conclut que cette portion musculaire excédente dépendoit du muscle droit.

En 1767, M. Portal, qui pour-lors démontrait l'anatomie dans la rue de la Huchette, trouva sur un cadavre deux muscles plats, semblables à des parallélogrammes allongés, excepté par leur partie supérieure qui étoit plus retrécie; en haut, ils étoient tendineux, & recouroient le sternum où ils adhéroient en se confondant avec la partie sternale (a) du sterno-mastoïdien. Ces deux muscles s'écartoient en descendant, & devenoient parallèles au sternum; ils adhéroient aux cartilages des vraies côtes, & se confondoient vers la partie inférieure de la poitrine avec les extrémités supérieures des muscles droits; ils

(a) C'est ainsi que M. Winslow nomme la portion inférieure & antérieure du sterno-mastoïdien, pour la distinguer de la portion qu'il appelle claviculaire. *Traité des Muscles*, n° 609.

M. Albinus divise le sterno-mastoïdien en deux muscles, le sterno-mastoïdien & le cléido-mastoïdien. *Hist. musculorum*, pages 196, 197.

étoient l'un & l'autre divisés comme les muscles droits par deux énérvations tendineuses, la supérieure complète & l'inférieure incomplète : ce qui distinguoient essentiellement ces muscles des sterno-mastoïdiens, & les rapprochoient des muscles droits.

Voilà donc, Monsieur, beaucoup de raisons qui nous font penser que, dans le cadavre disséqué par M. Bourienne, les muscles surnuméraires trouvés sur la poitrine appartenoient plutôt, si l'on peut parler ainsi, aux muscles droits, qu'aux muscles sterno-mastoïdiens. Vous me permettrez de vous dire, avant de finir cette Lettre, que j'ai lu autrefois que M. de la Faye avoit trouvé des muscles surnuméraires sur la poitrine d'un cadavre humain, ce qui prouve que ces sortes d'observations ne sont pas si rares qu'on pourroit le croire.

## OBSERVATION

*Sur un Effet funeste de l'Opium donné en lavement ; par M. DELACROIX, médecin à Pont-Audemer.*

Personne n'ignore que l'opium avalé fait dormir, & qu'il endort quelquefois pour toute l'éternité, quand, par mégarde, indiscretion ou autre cause, on en a pris trop,

ou mal-à-propos. Mais tout le monde sçait-il de même que ce somnifere n'est pas moins dangereux en lavement, que lorsqu'il est introduit par la bouche ? Non. Cette observation va l'apprendre, & nos vues seront remplies, si, en éclairant ceux qui l'ignorent, nous empêchons dans la suite le même accident d'arriver.

L'épouse du sieur Hellot, receveur du tabac en notre ville, femme sexagenaire & dans l'embonpoint, reçut le 5 Décembre dernier, pour des coliques qui ne l'arrêtoient point au lit, un lavement émollient, dans lequel son chirurgien fit dissoudre, à ce qu'il m'a dit, seulement deux grains d'opium. Presqu'aussitôt qu'il fut passé, la malade se plaignit que quelque chose lui montoit à la tête, & qu'elle se sentoit accablée de sommeil & d'engourdissement, cessa de parler, ronfla, & s'endormit au point qu'elle n'a pu être reveillée. Le chirurgien, inquiet sans doute, fit encore passer deux autres lavemens émolliens qui ne revinrent point ; & , après avoir resté tranquille sur les effets du remède, pendant environ six heures, on eut recours au médecin.

Je m'y rendis aussitôt, & je trouvai la malade dans l'état ci-dessus décrit ; le pouls grand & très-vaste, sans fréquence, la respiration haute & laborieuse, avec ronflement, spasme dans les mâchoires & la

gorge ; on ne pouvoit lui ouvrir la bouche que par force , ni lui faire avaler du liquide que par cuillerées & difficilement. Elle touffoit à chaque fois qu'il en passoit , & elle vomit en deux fois quelques cuillerées de matieres vertes ; enfin le ventre étoit tendu , sur-tout à la région ombilicale.

Je prescrivis le castoréum en poudre , bouilli légèrement dans une décoction émolliente pour un lavement , & je fis prendre par cuillerées , de quart en quart-d'heure , la teinture de ce même correctif avec l'eau de fleurs d'oranges. Mais , non-obstant nos soins , le mal empira , le râlement fut au comble , le poulx s'affoiblit , fut intermittent , & la dame Hellot mourut sur les huit heures du soir , c'est-à-dire , environ douze heures après avoir reçu le lavement à l'opium.

J'étois présent à sa mort , & je ne l'ai point vue depuis ; l'ouverture de son cadavre n'auroit pu qu'instruire , en rendant palpables les symptômes remarqués de son vivant ; on ne la point fait faire. J'ai seulement appris qu'il sentoît plus mauvais que n'auroit dû faire un corps qui n'avoit pas langui dans le détail d'une maladie putride ; & qu'enfin il avoit coulé de son nez & de sa bouche une ou deux cuillerées de matieres blanches & écumeuses , que de bonnes gens ont dit être un abcès , auquel



ils ont attribué sa mort. Pour moi, je n'en accuse que l'opium, & j'atteste en avoir reconnu la marche & les effets, tels qu'ils sont décrits dans les observateurs, & connus de tout médecin; la dose déclarée ne m'en a point imposé; si elle n'a été que de deux grains, il en résulte qu'il y a des sujets dont l'antipathie est pour ainsi dire absolue pour ce remède, & que ceux à qui il appartient de le prescrire ou de le débiter, ne peuvent trop redoubler leur attention. Si, au contraire, ce chirurgien en a donné une plus forte dose, cela est plus que vraisemblable; dans la fausse idée qu'introduit par-bas, il auroit moins d'action; cette observation nous démontre qu'on doit toujours se défier de l'opium & semblables somnifères, même en lavement, s'ils ne sont administrés par de bonnes mains.

Le castoréum, correctif recommandé par M. Garnier, Journal de Médecine, Avril 1756, n'a pas fait grande sensation sur la malade; peut-être a-t-il été donné trop tard pour pouvoir opérer. M. Lorry, docteur-régent, avoit promis, dans le Journal de Janvier 1756, de communiquer quelques expériences sur les correctifs de l'opium; s'il l'a fait, je l'ignore. Il auroit rendu un service bien important; & un petit traité pratique sur l'antidote de l'opium

& de chaque assoupissant dangereux, selon les différens cas, auroit été d'une grande ressource, sur-tout dans les occasions pressantes, comme celle qui donne matière à cette observation.

De tems en tems on voit ici quelque victime de ce remède. La dame Delaunay, belle-sœur de ladite dame Hellot, mourut, il y a dix à douze ans, en sept heures, pour avoir pris une bouteille de laudanum liquide, au lieu d'une bouteille de médecine de précaution. On l'ouvrit environ quatorze heures après sa mort, la putréfaction se faisoit trop sentir pour attendre davantage; les cheveux & poils tomboient de son cadavre au moindre frottement, l'épiderme s'enlevoit en différens endroits, son estomac, les intestins & gros vaisseaux étoient très-distendus de l'air raréfié: en les ouvrant, on n'y trouva que peu ou point de matières ni de sang.

## OBSERVATION

*Sur une Grossesse ventrale; par le sieur CHARNAUX, chirurgien gradué, juré & accoucheur, chirurgien-major de l'hôpital royal & militaire de Salins, adjoint & en survivance, & prévôt de sa compagnie.*

Les grossesses des ovaires; celles des

trompes & les ventrales sont connues aujourd'hui de tous les accoucheurs ; les différentes observations que nous en ont laissées les grands hommes qui ont traité, pratiqué & professé l'art des accouchemens, ne laissent point de doute à cet égard ; mais les grossesses ventrales sont, sans contredit, les plus rares, quoiqu'on ne puisse douter qu'il n'en puisse arriver.

L'observation suivante en est une preuve incontestable, elle a été publique dans la ville où je professe la chirurgie ; j'ai consulté à cet égard quelques-uns de mes confreres, principalement ceux qui avant moi avoient pratiqué & s'étoient adonnés aux accouchemens, & je les ai instruits des différens évènements qui sont survenus à ma malade pendant son traitement.

J'ai dit que les grossesses ventrales étoient plus rares que celles des ovaires & des trompes ; cela est d'autant plus vrai, que nos auteurs ont souvent reconnu ces dernières.

Vésale (a) a trouvé un fœtus dans la trompe d'une femme à Paris, au mois de Janvier 1569 ; il étoit si gros, & la trompe si distendue, qu'il prit cette trompe pour une seconde matrice. Il lui donne quatre mois.

(a) Journaux d'Allemagne, vol. 1, observation 110, & Transactions philosophiques, n° 48.

Le docteur Ferne (a) dit qu'il a trouvé dans la corne droite de la matrice le squelette d'un enfant avec son cordon, recouvert d'une sorte de matiere à peu près semblable à du plâtre.

Dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, année 1722, on trouve l'histoire d'un fœtus trouvé dans la trompe de Fallope.

Lorsque, par l'accroissement du fœtus, ces parties se sont distendues à un certain point, il arrive souvent que, par l'irritation produite par la distension, il s'y forme différentes tumeurs.

Différens chirurgiens (b) ont ouvert dans leur pratique des stéatomes, des athéromes & des méliceris, dans le kyste desquels ils ont trouvé une matiere brune, grise ou jaunâtre, & souvent des pelotons de cheveux.

M. Maret, chirurgien en chef de l'hôpital général de Dijon, membre de l'Académie des sciences & belles-lettres de la même ville, &c. qui, à la qualité de très-grand opérateur, réunit celle de sçavant, ma dit, faisant apprentissage sous lui, que feu M. son pere avoit ouvert une tumeur

(a) N° 251, page 125.

(b) Fred. Ruifchius, *advers. anatom.* Décad. 1, page 6. Bouchinus *anat. lib. I, cap. 31*, &c. Acad. des scienc. année 1743, page 82, &c. &c.

à l'ombilic d'une femme, dans laquelle il avoit trouvé les os d'un fœtus qu'il conserve encore ; & , non-seulement cette femme est guérie , mais même elle a encore eu des enfans depuis sa guérison.

On a souvent observé que les bords frangés du pavillon de l'une des trompes étant attachés à l'ovaire, contre lequel par ce moyen la trompe se trouvoit collée, la rendoit incapable de recevoir les œufs fécondés qui tomboient des ovaires par quelqueendroit où elle n'étoit pas appliquée.

M. de Saint-Maurice, docteur en médecine, nous a donné une observation sur un fœtus formé dans l'ovaire, en Avril 1682.

M. Paul Buffiere (a) une autre.

Riolan (b) nous en a fourni plusieurs.

MM. Littre & Duverney (c), chacun une.

M. Astruc (d) prétend que les grossesses des ovaires arrivent plus fréquemment aux filles, parce que le resserrement convulsif des ovaires, occasionné par la honte & la

(a) Transact. philosoph. année 1694, n° 207, art. 2.

(b) Antopographie, Lib. II, cap. 35.

(c) Mémoires de l'Académie des sciences ; année 1702.

(d) Traité des Mal, des femmes en couches ; Vol. 3, page 202,

crainte avec laquelle elles se livrent à la passion, & l'appréhension qu'elles ont des suites, ne permet pas à l'œuf détaché de son pédicule de sortir par la petiteffe du trou destiné à ce sujet.

Les grossesses ventrales sont certainement plus rares que celles dont je viens de parler, cependant nous en avons des exemples.

Ambroise Paré (a) donne le portrait d'un enfant pétrifié, qui fut trouvé dans le cadavre d'une femme morte, âgée de soixante-huit ans, en la ville de Sens, en 1582, le 16 Mai; après l'avoir porté vingt-huit ans; cette grossesse ne peut s'entendre que d'une ventrale.

Jean Langius, dans la Lettre qu'il écrit à Achille Bassarus, dit qu'une femme d'un bourg appelé Eberbâch, rendit les os d'un enfant mort en son ventre dix ans auparavant. Quoique Langius ne désigne pas par quelles voies cette femme a rendu ces os, on ne peut pas penser que ce soit par les voies ordinaires; il est plus probable que c'est par l'anüs, & que la grossesse étoit ventrale.

Guillemeau (b) dit qu'en 1607, le sieur Binet, chirurgien à Paris, trouva, à l'ouverture du cadavre de Jeanne Dubois, un

(a) Dans son vingt-cinquième Livre, page 1024.

(b) Livre II, page 319.

enfant sur ses boyaux, qui avoit rompu & brisé la matrice, étant passé tout au travers avec quantité de sang répandu dans la capacité du ventre.

M. Bayle a inféré dans le Journal des Sçavans, année 1678, l'observation d'un enfant qui s'est conservé l'espace de vingt-fix ans dans le ventre de sa mère hors de la matrice, sans aucune communication avec cette partie, & sans se pourrir.

Thomas Bartholin trouva dans le ventre d'une femme un fœtus hors de la matrice, enveloppé dans une môle, ce qui a fait dire à l'auteur, *non possum aliud divinare, quàm quod fœtus hic primo in tubis uteri conceptus.*

En 1662, dans la ville d'Avranches, le docteur Baldouin & M. Delafort trouverent un enfant très-bien formé hors de la matrice : *Puerum egregium optime formatum extra uterum.*

Dans les Transactions philosophique (a); on trouve l'histoire d'un fœtus contenu dans le bas-ventre hors de la matrice, à une femme près de Newport Market à Londres, d'où il fut tiré au bout de cinq ans & demi, après la mort de sa mère, communiqué par M. Robert Houston, docteur en médecine.

M. Starkey Middleton fit l'ouverture du

(a) N<sup>o</sup> 378, page 387.

cadavre d'une femme morte à l'hôpital de Guy, le 8 Novembre 1747, où il trouva un enfant attaché à l'intestin iléum & aux membranes voisines par une portion du péritoine, dans lequel le morceau frangé & une partie de la trompe de Fallope du côté droit paroissoient se perdre. Ce qu'il y a de très-particulier dans cette observation, est que cette femme a porté cet enfant l'espace de seize ans & plus, pendant lequel tems elle a mis au monde quatre autres enfans qui sont tous nés vivans.

Morgagni (a) cite beaucoup d'exemples d'enfans tombés dans le ventre : on y trouve plusieurs observations de fœtus, dont le crâne & tous les autres os sortirent par l'anüs.

Une de Dominique de Marinis, une de François Séraus, & une de Santorinus. La femme dont il est fait mention dans l'observation de ce dernier, survécut à cette espèce d'accouchement.

Le même auteur dit avoir vu un fœtus tout entier que Nicolas Patuna avoit tiré du rectum, & ajoute que Santorinus lui attesta la vérité de ce fait.

Dans les Mémoires de l'Académie des

(a) Dans la quarante-huitième Epître du troisième Livre de son ouvrage, de *Sedibus morbor.* page 427 du deuxième volume de l'édition de Louvain de 1767.



sciences de Paris, année 1702, page 234, on trouve un Mémoire sur un foetus rendu par l'anus.

Dans les Effais de médecine de la société d'Edimbourg, on trouve l'histoire d'un foetus qu'on avoit tiré du ventre de sa mere par une ouverture faite à l'abdomen, & une partie d'un autre qui étoit sorti par l'anus, communiqué par le docteur Gabriel King, médecin à Armagh en Irlande.

Enfin le premier volume de la Bibliothèque choisie de médecine, depuis la page 93 jusqu'à la page 177, en fournit beaucoup d'exemples.

L'observation suivante en augmentera le nombre, & je pense que ces particularités mériteront l'attention des curieux.

Etiennette Prénal, âgée d'environ vingt-six ans, se maria, en 1766, à J. B. Pianet, maître perruquier de même âge; ils étoient tous deux de Salins en Franche-Comté où ils demeurèrent environ cinq mois & demi, & où ladite Prénal fit une fausse-couche; de-là elle alla s'établir à Ornans, où six mois après elle eut une perte de sang assez considérable, qui fut regardée comme une seconde fausse-couche, & dont elle fut long-tems incommodée au point de ne pouvoir faire ses fonctions ordinaires. Dès qu'elle put marcher & s'aider dans son

ménage, elle s'aperçut que son ventre étoit dur, & qu'un poids, léger à la vérité dans son principe, l'incommodoit; elle le communiqua à son médecin & à son chirurgien, qui regarderent cette dureté comme une obstruction naissante, & qui la traitèrent en conséquence; les remèdes ne produisirent aucun effet, le ventre continua de grossir, & la surface de la tumeur devint de plus en plus inégale. La malade revint à Salins avec son mari, dans le courant de 1768, & dans le mois de Septembre de la même année, elle me consulta sur son état. Elle se plaignit non-seulement de grosseur en différens endroits du bas-ventre, mais particulièrement d'une pesanteur très-incommode dans les parties naturelles. Après l'avoir visitée, en attendant que j'eusse découvert les causes de cet état, j'imaginai de lui faire porter un bandage semblable à celui de la hernie ventrale pour soulager le fardeau dont elle se plaignoit. Son état en devint moins fâcheux; &, depuis cet instant, elle se trouva moins mal à son aise. Je ne lui prescrivis d'autre remède qu'un régime doux & humectant : j'attendis patiemment les événemens.

Dans le mois de Novembre de cette même année 1768, je fus obligé de passer plusieurs lavemens émolliens à la malade, parce que le ventre étoit devenu pares-

feux, après quoi je lui fis prendre un minoratif; elle fut environ deux mois assez bien; mais, en Janvier 1769, elle eut un ténésme qui dura environ quinze jours & qui la réduisit à un état pitoyable. Je passai cette année à combattre de tems à autre, tantôt un dévoiement, tantôt un ténésme; la malade avoit quelquefois le ventre paresseux, & elle étoit continuellement minée par une fièvre lente. Tous les mois environ je palpois son ventre; les différentes grosseurs que j'y avois reconnues, changeoient de place: quelquefois on en sentoît de considérables du côté droit, d'autres fois elles se portoient du côté gauche, mais il y en avoit sous la ligne blanche une constante, fort dure, qui se portoit plus du côté gauche que du côté droit.

Au mois de Mars 1770, je traitai la malade d'une fièvre putride qui la réduisit à toute extrémité; elle guérit. Cependant depuis cette époque ses dévoiemens devinrent beaucoup plus fréquens, & les matieres qu'elle rendoit étoient d'une infection horrible; de tems à autre, je me suis trouvé dans le cas de recourir à de légers cordiaux; enfin le premier Décembre de cette même année, elle fut attaquée d'une dyssenterie si violente, que, dans l'espace de trois jours, je fus obligé de lui faire administrer tous les sacremens. Les matieres

que la malade rendoit par les selles étoient sanguinolentes & purulentes, on y remarquoit des morceaux semblables à de la chair pourrie, d'une odeur putride & très-défaçable, & qui impregnoit tellement le pot de chambre, qu'on étoit obligé non-seulement de le laver plusieurs fois, mais même de le parfumer à la vapeur du vinaigre & de l'exposer à l'air. On remarquoit encore au fond des matieres un sédiment sanguinolent & plâtreux; enfin le régime, l'ipécacuanha, la manne & le catholicon double, la confection mêlée avec le diascordium, mirent fin à cet état, le dix-huit du même mois. Pendant cette cruelle maladie, la malade rendit des os par l'anüs; elle m'en parla, & me dit que la sortie de ces os s'annonçoit par des picotemens violens dans le rectum. Je fus curieux de vérifier le fait; je la priai de me faire avertir dès qu'elle éprouveroit ces picotemens précurseurs de l'expulsion des os : le 16 Décembre, à dix heures du soir, elle m'envoya chercher; elle me dit qu'elle sentoît pour lors un de ces os dans le rectum, que je l'obligerois de l'en délivrer. Je fis quelques tentatives pour m'assurer de la présence de ces corps étrangers & en faire l'extraction, s'il y avoit lieu, mais je ne sentis rien. La malade rendit cependant deux os dans la nuit, qu'elle fit jeter avec ses matieres fécales,

& elle m'assura qu'elle en avoit déjà rendu trois à quatre les jours précédens, dont un étoit gros comme le tuyau d'une plume, & long comme le doigt auriculaire; j'ai pensé que c'étoit un péroné ou un os de l'avant-bras.

Le Lundi, 14 Janvier 1671, le mari me montra un os que sa femme venoit de rendre; dans le tems que je l'examinois, la malade me dit qu'elle en sentoit encore un qui se dispoit à sortir, je portai pour lors le doigt dans le rectum, & le faisis: cet os étoit en tout point semblable au premier; je restai près d'elle environ une demi-heure, au bout du quel tems je lui en tirai encore un autre. Les deux premiers faisoient partie d'un pariétal divisé; le troisieme étoit la portion écaillée d'un temporal.

Je fis pour lors un nouvel examen du bas-ventre, qui, comme je l'ai dit, étoit avant sa dyssenterie chargé de grosseurs inégales, & je n'y trouvai plus que la dureté considérable sous la ligne blanche dont j'ai parlé, & qui se portoit plus du côté gauche que du côté droit. Cette grosseur étoit toujours fort dure, mais douloureuse au tact; &, en la palpant, on y sentoit distinctement des corps étrangers durs & séparés. Depuis ce tems, jusqu'au mois de Mai, j'ai fait suivre à ma malade un régime doux

& humectant, & lui ai fait prendre souvent des lavemens émolliens. Ses dévoiemens ont été moins fréquens & moins violens, ils ne l'empêchoient pas de faire ses fonctions, & elle avoit même recouvré son appétit à certains égards; &, pendant tout ce tems, on a observé dans le fond de son pot de chambre un sédiment gypseux, qui n'étoit autre chose qu'une exfoliation osseuse.

Environ le 20 Mai, je fis prendre à la malade des bouillons incifsifs & rafraîchissans, que j'alterai, tantôt avec un gros sel de Glauber, tantôt avec vingt à vingt-quatre grains de tartre martial soluble, &, du 29 Mai jusqu'au 10 Juin, elle rendit huit vraies côtes & une fausse, les deux omoplates, les deux temporaux, une portion du sphénoïde, la moitié de la mâchoire inférieure, plusieurs petits os du carpe & du tarse, une vertèbre & l'os sacrum. Quelques-uns de ces os étoient rongés, & d'autres si défigurés, qu'on avoit peine à les reconnoître. Elle cessa les bouillons le 20, & prit un minoratif, après lequel je la fis passer à l'usage des bains tièdes; &, le premier Juillet, elle rendit deux pièces d'un pariétal, semblables aux deux qu'elle avoit rendus le 14 Janvier; le 22 du même mois de Juillet, fortit le corps du sphénoïde, je ne l'ai reconnu qu'en ce qu'on y remarque

distinctement les apophyses ptérigoïdes, & le petit crochet qui sert de poulie au tendon du muscle contourné qui se trouve à l'extrémité postérieure de l'apophyse ptérigoïde interne, on y trouve aussi l'apophyse externe, & on y distingue parfaitement la grande fosse ptérigoïdienne entre les deux apophyses. Depuis ce tems jusqu'au 10 Septembre, elle a rendu quelques autres os dans ses matieres fécales; mais je ne les ai pas vus, parce que la malade ne se donna plus la peine de les faire chercher. Le 12 dudit mois de Septembre, elle se sentit de violens picotemens & un battement si considérable, qu'en mon absence, elle fit promptement appeler M. Mottet, médecin, qui pratiquoit avant moi les accouchemens à Salins, qui lui ordonna beaucoup de lavemens, un régime humectant, une ample boisson, &c. mais elle ne recevoit qu'une partie des lavemens, & on ne pouvoit les placer qu'avec la plus grande difficulté; la malade dès ce moment a été constipée au point de ne pouvoir plus rendre de matieres fécales; le 20 son médecin fut obligé, eu égard à sa grande foiblesse, de recourir à une potion légèrement cordiale; enfin, épuisée par la longueur de sa maladie, & tombée dans le marasme, elle mourut le 29 à huit heures & demie du soir; & le 30 à dix heures du matin, j'en fis l'ouver-

ture en présence de M. Mottet, médecin, d'un de mes confreres, & de la sage-femme jurée.

Je ne m'attachai qu'à l'examen du bas-ventre, le surplus me paroissant inutile. Je trouvai tous les intestins adhérents les uns aux autres, l'épiploon aux intestins, le péritoine à l'épiploon, & celui-ci aux muscles abdominaux, adhérence produite sans contredit par l'inflammation dont toutes ces parties ont été attaquées; ce n'est que par le moyen du scapel que je suis venu à bout de détacher toutes ces parties les unes des autres, n'ayant pu le faire avec le doigt, tant l'adhérence étoit forte. Après cette opération, je suivis le canal intestinal; il ne présentait rien d'extraordinaire. Je remarquai seulement qu'en différens endroits, l'iléum & le colon étoient d'un verd noirâtre, ce que j'attribuai, ainsi que leur adhérence, à l'inflammation de ces viscères. Le rectum étoit percé du côté qui avoisine l'os sacrum à deux pouces & demi environ de l'anus. L'ouverture dont le diamètre pouvoit être de deux pouces, étoit dirigée de façon qu'elle ne pouvoit pas donner lieu à l'épanchement des matieres fécales dans le bas-ventre; ses bords s'étoient en partie collés avec la membrane qui revêt l'os sacrum. C'est par cette ouverture que les os du fœtus étoient sortis, & il y avoit encore



dans cet intestin un pariétal en entier, l'œsophage en deux pièces, & le coronal de même divisé en deux pièces. Ces os bouchent si exactement le passage des matières stercorales, qu'ils en étoient chargés, & qu'au-dessus d'eux il y en avoit un amas considérable. La capacité du bas-ventre se trouva remplie de matières purulentes, ichoreuses & sanieuses, & d'une odeur très-désagréable. J'observai que la matrice étoit saine dans tous ses points, mais qu'elle étoit descendue très-bas dans le petit bassin; que son volume n'excédoit pas celui d'un œuf de poule; qu'elle n'étoit adhérente à nulle autre partie, mais qu'elle étoit chargée d'hydatides, particulièrement du côté gauche & à sa face supérieure. Sa consistance étoit si ferme, que je fus obligé, pour en faire l'ouverture, de faire beaucoup d'efforts avec un scapel bien tranchant. Sa cavité étoit tellement rétrécie, qu'à peine elle auroit pu contenir une olive de moyenne grosseur. La trompe & le morceau frangé du côté droit étoient entièrement détruits, l'ovaire gauche étoit allongé, distendu & ouvert presque dans toute sa longueur : les autres parties ne présentoient rien de remarquable.

L'histoire de la maladie qui fait le sujet de cette observation, & la description que je viens de faire de l'état où j'ai trouvé les

parties contenues dans le bas-ventre, ne permettent pas de méconnoître ici une grossesse de l'ovaire, à laquelle a succédé une grossesse ventrale, puis une putridité du fœtus, qui a donné lieu à une inflammation, à un abcès, & à tous les accidens que la malade a essuyés.

Tout prouve en effet que le fœtus dont l'existence est démontrée par les os qu'a rendus la malade, n'a jamais été renfermé dans la matrice; que son développement s'est fait dans l'ovaire gauche; que la membrane de l'ovaire n'ayant pu se distendre proportionnellement à l'accroissement de ce fœtus, s'est déchirée; que l'embryon tombé dans le ventre y a perdu la vie, s'y est corrompu après y avoir séjourné fort long-tems, & que la putridité des chairs a été successivement la cause d'une inflammation du bas-ventre, des douleurs de colique, des ténésmes, des dyssenteries, & de la fièvre lente dont j'ai fait l'énumération.

Quand on réfléchit à la situation de l'ovaire, on voit que la matiere putride, fournie par la corruption des chairs du fœtus, a dû s'épancher dans le tissu cellulaire au-dessous de la masse des intestins grêles, a dû se glisser le long du rectum où la portoit la pente naturelle, & se frayer une route en

s'ouvrant d'elle-même une issue à travers les membranes de cet intestin.

Mais, à quelle date faut-il placer la conception de ce fœtus? A quel âge cet enfant est-il mort? Pouvoit-on espérer de guérir la malade? Ce sont autant de questions qui se présentent naturellement à l'esprit, & qu'il n'est pas facile de résoudre. Je vais cependant hasarder quelques conjectures à ce sujet, mais sans prétendre les donner pour des réponses décisives.

A en juger par les premiers accidens de la maladie, il me semble que l'on doit faire remonter le formation du fœtus à quelques jours avant la perte, qu'on regarde comme une seconde fausse-couche.

Quant à l'âge où le fœtus est mort, la dimension de ses os me paroît indiquer le terme de trois à quatre mois; car, ayant mesuré l'os pariétal, qui est le seul dont l'intégrité pût donner un résultat concluant, j'ai trouvé qu'il avoit de longueur deux pouces quatre lignes & demie, & de largeur deux pouces deux lignes.

On peut, relativement à la possibilité de la guérison, dire que la route que s'étoient frayées les matieres putrides & les os, pouvoit réellement favoriser une évacuation complète de tous les corps étrangers; mais il n'y avoit que cette ressource, &

la nature seule pouvoit la procurer : ainsi , fans être impossible , la guérison étoit très-douteuse.

Je sçais qu'une incision faite dans les tégumens du bas-ventre n'est point mortelle (a) , mais , vu le siège de l'abcès qui renfermoit ici le fœtus , cette incision n'eût eu que peu de succès ; & , comme tous les remèdes internes ne pouvoient en aucune maniere faciliter l'expulsion , il n'étoit pas possible de se conduire autrement qu'on ne l'a fait : peut-être qu'on eût pu tenter l'extraction des os arrêtés dans le rectum ; mais la hauteur à laquelle ils s'étoient engagés , auroit rendu cette extraction , sinon impossible , du moins très-difficile ; & la maladie , envisagée sous ce point de vue , étoit également difficile ou peut être impossible à guérir.

(a) Voyez Astruc , Maladies des femmes ; vol. 6 , page. 294.

Levret , Art des Accouchemens , chap. 1<sup>er</sup> , sect. iv , art. xij , page 118.

Deventer , chap. Ll , page 354.



## R É P O N S E

*De M. LEVRET, accoucheur de madame la Dauphine, &c. à une Question Chirurgico-Légale, insérée dans le Journal de Médecine, (Mars 1773,) par M. LE NICOLAIS DU SAULSAY, médecin à Fougères.*

La question dont on desire de nous la solution, a pour sujet la conduite qu'a tenue un chirurgien dans l'accouchement laborieux d'une femme à terme & en travail, dont l'enfant présentait un bras descendu jusqu'à l'aisselle, & si violemment comprimé dans cet endroit par la contraction du col de la matrice, que la sage-femme, après avoir tenté en vain d'y introduire une main, à dessein d'aller chercher les pieds de l'enfant pour le retourner, fit appeler un chirurgien, qui, en ayant fait autant, engagea d'avoir recours à un de ses confreres, lequel voyant à son tour qu'il étoit impossible de vaincre la résistance extrême de cette partie, tant que le bras (dont le battement des arteres sembloit être cessé) s'y opposeroit, & que ne pouvant point le faire rentrer, *il annonça que le seul moyen de sauver la mere, & peut-être l'enfant*

*fant, consistoit à faire l'amputation du bras sorti de la matrice.*

Le pere y consent, & *presse même de prendre ce parti*: en conséquence, le chirurgien fait cette amputation, au moyen de laquelle ayant pénétré sans obstacle dans la matrice, il en tire l'enfant, en suivant les règles de l'art, lui sauve la vie & celle de sa mere.

Voilà sommairement le fond de l'affaire sur laquelle on desire sçavoir de nous, par la voie de ce Journal, *si on peut taxer d'impéritie la conduite du chirurgien ? & si le pere de l'enfant mutilé est en droit de demander & d'obtenir une pension pour son enfant.*

De ces deux questions, la seconde n'étant que la conséquence de la premiere, si nous parvenons à donner la solution de celle-ci, nous aurons donné aussi celle de l'autre. Pour y procéder avec ordre, nous allons examiner scrupuleusement la conduite que ce chirurgien a tenue dans cette occasion.

Nous voyons qu'il a commencé par s'assurer prudemment de l'état des choses, avant que de rien prononcer; qu'ensuite il a fait part au pere de ce qu'il projetoit de faire pour tenter de sauver la vie à la mere, sans néanmoins sacrifier déterminément celle de l'enfant, en cas qu'il ne fût point

mort, & que le pere y a non-seulement consenti, mais qu'il a pressé le chirurgien de prendre ce parti, *préférant l'espoir de conserver sa femme au malheur de la mutilation d'un bras de son enfant* ; & enfin que c'est en conséquence de cette permission précise que le chirurgien a opéré, & qu'il a sauvé la vie de la mere & celle de l'enfant.

Qu'y a-t-il donc de répréhensible dans la conduite de ce chirurgien ? Rien en effet qu'on puisse taxer d'impéritie ; car il avoit tout prévu, n'ayant pas même assuré que l'enfant fût mort. Or, puisque ce chirurgien s'est conduit avec connoissance de cause, & que par sa conduite réfléchie, ses sages conseils, sa sagacité & sa dextérité, il est venu à bout de réussir au point que le plus habile d'entre nous seroit flatté, dans son fort intérieur, d'être aussi heureux dans pareilles circonstances : que mérite cet homme ? si ce n'est des louanges & de la reconnoissance, au lieu de vouloir attaquer sa réputation & sa fortune. En effet, pour démontrer combien l'idée de prétendre exiger une pension est injuste dans ce cas, qu'on réfléchisse que, si au lieu d'avoir réussi à sauver la vie de la mere & de l'enfant, celui-ci fût venu mort, comme on s'y attendoit presque, qu'auroit-on eu à dire contre ce chirurgien ?

rien fans doute. Et si la mere y avoit succombé, comme il y avoit lieu de le craindre puisqu'on la fit confesser avant que de l'accoucher, qu'auroit-on pu faire contre lui ? rien encore ; & pourquoi ? parce qu'il s'est conduit d'une maniere irréprochable, surtout ayant Ambroise Paré & Mauriceau, deux de nos plus célèbres auteurs, pour garans de la dure nécessité de faire cette opération en semblables circonstances, avec cette différence pour le manuel seulement, que Paré veut *qu'après avoir coupé circulairement les chairs du bras, on coupe l'os avec des tenailles incisives*, & Mauriceau *qu'on l'arrache en le tordant deux ou trois tours*.

Nous ne dissimulerons point que ces grands hommes recommandent de ne faire cette opération que sur l'enfant mort ; mais, d'un autre côté, on ne peut se dispenser de nous accorder que jusqu'à présent personne ne nous a encore donné de signes infaillibles pour nous en assurer en semblables circonstances, la chose étant presque impossible, puisqu'il est prouvé qu'une forte compression du tronc de l'artere axillaire peut faire tomber alors le bras en mortification complete, sans cependant que pour cela l'enfant perde la vie.

Au reste, si on réfléchit suffisamment sur l'état extrêmement périlleux où étoit le



mere lorsqu'on l'a accouchée ; état qu'on assure être fidèlement rendu , n'est-ce pas une sorte de merveille de l'art , aidée de la nature , que d'avoir sauvé la mere : quant à l'enfant , on doit sans doute gémir sur son sort , qu'on n'ait pu lui sauver la vie qu'aux dépens de la perte du bras ; mais ne seroit il pas bien barbare d'en vouloir punir son libérateur.

D'ailleurs , sans vouloir hasarder d'enhardir des téméraires , ne faut-il pas prendre garde de rendre à l'avenir les chirurgiens assez timides en pareil cas , pour préférer de laisser mourir la mere & l'enfant , ( comme cela seroit indubitablement arrivé à ceux-ci s'ils n'avoient pas été secourus à propos , ) plutôt que de courir les risques d'être déshonorés , & d'être , par cette raison , tacitement condamnés à mourir de faim réellement pour avoir entrepris de sauver la vie d'autrui , en faisant l'acquis de sa conscience & de ses lumieres , & cela , quand bien même on auroit complètement réussi.

Il résulte donc , de tout ce que nous venons de discuter , que le droit , la raison & l'humanité nous portent naturellement , & avec équité , à conclure qu'on ne peut , sans injustice , *taxer d'impéritie la conduite du chirurgien , & que le pere de l'enfant mutilé n'est pas en droit de demander , ni d'obtenir une pension pour son enfant.*

*c'est le sentiment de LEVRET.*

## R É P O N S E

*Du frere COSME à la Question chirurgicale insérée dans le Journal de Médecine d'Octobre 1772, page 359.*

M. Beauffier de la Bouchardiere, docteur en médecine, ancien chirurgien des armées du roi, m'ayant demandé mon avis sur un fait également intéressant pour l'un & pour l'autre, ainsi que pour le public, puisqu'il s'agit d'un pierreux taillé par l'un & l'autre en moins de quatre mois, j'ai extrait de mon registre ce qui suit :

» M. Touffaint Margaux, de la paroisse  
 » de Saint-Martin de Vendôme, âgé de  
 » soixante-deux ans, fut taillé le 9 Septem-  
 » bre 1769. Ce malade avoit déjà été taillé  
 » le mois de Mai précédent. On fit sans  
 » doute une fausse route, car l'opérateur  
 » ne trouva point de pierre pendant qua-  
 » rante-huit minutes que dura son opéra-  
 » tion au rapport du malade : il avoit ce-  
 » pendant deux pierres, dont l'extraction  
 » fut faite par le haut appareil.

» La sonde lui fut mise d'abord après  
 » l'opération, pour absorber les urines de  
 » la vessie. Elle lui fut ôtée le seizieme  
 » jour, & l'urine a toujours passé depuis  
 » par les voies naturelles. Malgré cet avan-

» tage, la suppuration continua de couler  
 » par la plaie des tégumens; elle étoit fé-  
 » tide & corrosive, excoriant ses bords  
 » & les environs; les urines toujours char-  
 » gées de glaires sédimenteuses. Il usa vai-  
 » nement de remèdes propres à changer  
 » leur nature, ainsi que celle de la suppu-  
 » ration. Ce sujet étoit mélancolique &  
 » paroïssoit s'ennuyer; on se détermina à  
 » le renvoyer chez lui le quarante-quatrième  
 » jour d'après son opération. »

*Doit-on extraire une pierre enkystée ou  
 châtonnée dans la vessie, à quelque prix  
 que ce soit, ou est-il plus prudent d'aban-  
 donner un malade affligé d'une pierre de  
 cette nature, que de lui causer la mort  
 par une extraction violente, accompagnée  
 de déchiremens, & suivie d'hémorragie &  
 de suppuration gangréneuse ?*

Les pierres enkystées dans la vessie hu-  
 maine sont si rares, qu'il est presque inu-  
 tile de mettre en question s'il faut opérer  
 ou non ceux qui les ont. Leur existence  
 est si difficile à déterminer, même avec la  
 sonde, qu'il n'est guère possible, sur des  
 soupçons vagues, de hasarder une si dan-  
 gereuse opération, la pierre n'étant à dé-  
 couvert par aucune de ses surfaces. Ce-  
 pendant la nécessité pressante d'extraire un  
 corps étranger de la vessie pour sauver un  
 malade, ne doit point faire hésiter de l'en-

repandre, si l'on parvient à en constater l'existence : l'observation suivante semble le prouver. J'assistai avec M. Verdelhan, médecin de Paris très-distingué, & quelques chirurgiens, à l'extraction que fit M. Baséilhac à un jeune homme de qualité, de trois corps ressemblans à de moyens cornichons de nature fongueuse, ayant la solidité, l'odeur & la couleur des champignons appelés *lycoperdon*. Ces substances fongueuses, légères comme de petits bouchons de liège, renfermoient & enveloppoient exactement des grains de sables crétacés qu'on n'avoit jamais pu frapper ni grater avec la sonde. La résistance de ces corps étoit si foible, qu'il étoit impossible de les distinguer nettement, & de répéter à les choquer deux fois, sur six que le malade étoit fondé. On ne pouvoit avoir aucune idée distincte sur la nature & grosseur de ces corps étrangers. Les rétentions d'urine qu'ils occasionnoient en s'insinuant dans l'urèthre comme des bouchons, étoient si fréquentes & si douloureuses, qu'elles déterminèrent à l'opération les consultants & l'opérateur.

Un de ces fongueux étoit adhérent & suspendu à la partie antérieure de la capacité de la vessie comme un baton de sonnette, & s'agitoit de même en le touchant avec le bout du doigt. Leur extraction

n'occasionna aucune suite ni accident, le malade mangea dès le surlendemain, & guérit dans douze jours de sa taille.

J'ai trouvé à un enfant un de ces corps fongueux adhérent à la vessie, la moitié de son corps étoit pierreux sans enveloppe; il y avoit aussi une autre pierre non adhérente. Ce taillé n'eut aucune suite fâcheuse, & guérit en peu de jours.

Les pierres adhérentes & châtonnées sont encore rares, mais elles n'excluent point l'opération, lors même qu'il est possible d'en déterminer l'adhérence à la vessie; (elle se rend toujours sensible par quelque surface au contact de la sonde,) & peuvent être extraites sans danger éminent pour la vie des pierreux : l'observation suivante le prouve assez sensiblement.

Le nommé Touzelan d'Argenteuil, âgé de vingt-un ans, souffroit depuis l'âge de trois d'une pierre enclavée dans le col de la vessie. La sonde la rencontroit, & ne pouvoit pénétrer plus avant. Le frère Cosme le tailla, l'incision faite, la tenette saisit la pierre, qui, ne pouvant être entraînée, se brisa, & fut tirée par fragmens : le dernier morceau étoit garni de fibres charnues frangées, avec l'apparence d'avoir été séparé d'un corps charnu. Ces fibres adhérentes à la pierre, y paroissoient corporifiées dans l'étendue à peu près d'un liard ;

preuve évidente de son adhérence au fond d'un châton dans la profondeur de la vessie, qui, devenue plus grande par l'extraction de cette première pierre, en offrit une seconde fixée comme la précédente. Elle fut extraite de la même manière, & le dernier morceau fut également chargé de chairs frangées. L'extraction de cette seconde pierre laissa dans la vessie un vuide encore plus considérable qui facilita la découverte d'une troisième pierre. Elle fut tirée entière. Sa forme étoit pyramidale & triangulaire, de la hauteur de dix-huit lignes sur douze de base. Toute cette base étoit recouverte d'un lambeau de fibres charnues du volume d'un pouce en tout sens, & ses extrémités frangées paroissoient avoir été détachées d'autres parties charnues. Après une suppuration abondante, cette opération laborieuse eut le succès le plus favorable, & se termina sans hémorragie, quoique les trois pierres fussent châtonnées & adhérentes.

On voit par cette observation que les déchiremens des liens qui retiennent les pierres adhérentes, étant bien ménagés, ne produisent point les suites terribles que M. Beaufrier présente dans sa question. L'hémorragie n'a guère lieu dans ces cas; les vaisseaux qui entourent ces corps durs n'acquièrent jamais assez de calibre pour en

occasionner de rebelles & dangereuses. Frere Jacques ne redoutoit jamais l'hémorragie lorsqu'il étoit forcé de briser les liens d'une pierre adhérente; d'ailleurs, si le cas l'exigeoit, il les arrêtoit avec des injections astringentes. L'art nous fournit les mêmes ressources.

Lorsqu'une pierre de forme quelconque se trouve fixée dans l'intérieur de la vessie, loin de son col, elle ne peut s'y présenter, ni occasionner les douleurs aiguës qu'éprouvent les pierreux en finissant d'uriner. Les pierres, libres au contraire, se portent ordinairement au col de la vessie, dans le moment qu'on finit d'expulser les dernières gouttes d'urine; ce col les embrasse dans sa constriction, & se blesse par les aspérités plus ou moins aiguës dont elles sont hérissées. La pierre châtonnée produit les mêmes douleurs lorsqu'elle est fixée dans le col de la vessie, comme l'éprouvoit depuis l'âge de trois ans le calculeux d'Argentueil: mais, tant que ces pierres ne s'étendent point vers le golfe de l'urèthre, elles ne causent que peu ou point d'incommodités.

Il arrive quelquefois que les pierres paroissent adhérentes & châtonnées, sans l'être réellement; ce fait se remarque dans l'observation suivante.

Une personne de distinction urina du sang à la suite d'une course de cheval, sans

éprouver aucune douleur. Elle fut fondée par un chirurgien de la plus grande réputation, qui rencontra d'abord la pierre à l'entrée de la vessie, & ne put plus la retrouver après l'écoulement des urines. Le même accident étant survenu à la suite du même exercice, on fit assembler plusieurs médecins & chirurgiens; la pierre fut reconnue comme la première fois; & disparut de même. Ce malade ne fut point opéré. A sa mort, arrivée en Novembre 1771, on trouva dans sa vessie plus de trente pierres, dont une lisse & aplatie de la largeur d'un œuf de pigeon, & les autres également lisses, grosses comme des fèves. Toutes ces pierres étoient libres & mobiles, quoique nichées derrière la prostate, & recouvertes par une expansion fongueuse qui les empêchoit de se porter au golfe de l'urèthre, & les déroboit à la sonde dès que la vessie cessoit d'être tendue par son fluide.

Après ces exemples, quel lithotomiste oseroit assurer que la pierre qu'on frappe nettement avec la sonde dans la vessie, est châtonnée ou non? & M. Beauffier pourroit-il décider d'après ces faits, *s'il est plus prudent d'abandonner un malade, que de lui causer la mort?* Ces observations mûrement examinées ne font-elles pas évanouir la



question & ses conséquences qui ne portent plus sur rien. (a).

Lorsque la pierre libre ou châtonnée, près ou loin du col de la vessie, ou dans son col même, est frappée à nud par la sonde, il sera impossible qu'elle se dérobe à la perquisition des instrumens portés par la plaie dans la vessie, si on a suivi les voies naturelles qui y conduisent sûrement. Mais la tenette de M. Beauffier n'entra point dans la capacité de ce viscere, & les pierres qu'il se proposoit d'en tirer n'étoient ni enkystées ni châtonnées, comme son propre texte le démontre. « Je sondai, dit-il ce » malade, *je sentis une pierre* qui se pré- » senta aussi à quelques chirurgiens qui » étoient présens.... Après les prépara- » tifs.... je le taillai.... je me servis du » lithotome du frere Cosme, fixé au n<sup>o</sup> 15, » parce que je m'étois apperçu que la vessie » étoit grande.... Je fis l'incision comme » le prescrit le frere Cosme..... enfin, » comme je l'ai vu pratiquer au frere » Cosme lui-même à M. Cambon.... » J'introduisis la tenette.... je la promenai » dans la vessie sans rencontrer la pierre. » En vain je palpai doucement.... je re-

(a) Les exemples cités de pierres enkystées ou châtonnées, sont les seuls qui se soient rencontrés dans le cours de plus de mille tailles.

» tirai la tenette, & j'insérai le bouton sans  
 » parvenir à la pierre *que j'avois bien sentie*  
 » *en sondant.* . . . L'inflammation & la fié-  
 » vre furent violentes, les douleurs vives,  
 » le ventre se tendit. Les saignées réité-  
 » rées, les fomentations émollientes & en-  
 » suite résolatives, les boissons antiphlogis-  
 » tiques calmerent les accidens. . . . Tant  
 » que l'écoulement par la plaie eut lieu,  
 » les douleurs ne se firent point sentir;  
 » mais elles reparurent aussitôt que le cours  
 » naturel des urines fut rétabli. . . . Je crois  
 » que l'instrument mis au n<sup>o</sup> 15 n'ayant point  
 » occasionné les accidens que M. Louis lui  
 » attribue, dans son rapport à l'Académie  
 » de chirurgie sur différentes méthodes de  
 » tailler, fournit à cet opérateur précieux  
 » un argument en faveur de cet instrument.  
 » Je ne dois pas dissimuler que j'ai profité  
 » de l'exemple de M. Caque, que cite  
 » M. Louis. J'ai *fait émousser la pointe* de  
 » l'instrument, & j'ai pris la précaution de  
 » *baïsser* un peu le poignet, afin d'éloigner  
 » par la bascule que l'on fait faire, l'instru-  
 » ment du fond de la vessie & du rectum.  
 » Je crois que c'est par cette manœuvre  
 » que le malade a été guéri de la première  
 » opération. »

L'existence de la pierre de ce malade  
 fut très-bien *constaté* avec la sonde par M.  
 Beauffier, & à quelques chirurgiens présens.

Il y a apparence qu'elle fut également reconnue avec le cathéter , au moment que le malade alloit être opéré : ainsi il a dû être impossible qu'il se soit formé subitement aucune espece d'enveloppe, charon, kyste, ni cloison capables de dérober d'un instant à l'autre, au contact de la tenette & du bouton introduit tour-à-tour, la nudité de la pierre frappée avec la sonde : sur-tout si on observe la patience & l'exactitude avec laquelle cet opérateur a promené ces instrumens pendant ses recherches ; si l'on remarque que les pierres étoient grosses comme des œufs de poule.

Comment donc a-t-il pu se faire que M. Beauffier n'ait pas extrait ni même retrouvé deux pierres si volumineuses, très-libres & très-degagés, existentes dans la vessie de son malade ?

La question se décide d'elle-même. Il n'entra point dans la vessie avec les instrumens destinés à chercher & saisir la pierre ; ils firent une fausse route, & se plongerent dans d'autres régions. Nous allons examiner ce qui a pu donner lieu à cette méprise.

La lame *émoussée* du lithotome dont s'est servi M. Beauffier, n'a pu entamer le col de la vessie ni la prostate. Son tranchant rendu inefficace, les franchit sans effet : son action ne commença qu'en-deçà

de la prostate sur le tissu cellulaire ; il creusa un cul-de-sac au fond de l'incision extérieure. La tenette portée ensuite dans cette plaie , ( on ignore si elle avoit un guide qui eût déjà frayé le passage , ) fit sa route entre la vessie & le rectum , où elle trouva moins de résistance qu'au col de la vessie resté intacte : elle se précipita dans le tissu cellulaire , ordinairement plus lâche & plus spongieux entre ces deux organes. Son peu de résistance à céder , donna le change à l'opérateur. Il crut que sa tenette étoit dans la vessie , & qu'il y faisoit un paquet , ressemblant au corps d'une pierre enveloppée. Ce corps pouvoit bien être l'une des pierres prises par les cuillers de la tenette , dans lesquelles la paroi postérieure de la vessie se trouvoit saisie & interposée en forme de fâchet. La saillie de l'intestin rectum offre naturellement aux mors de la tenette une amorce matelassée , que l'opérateur , s'il n'est bien versé dans la lithotomie , croit être un corps étranger. Le frere Cosme , pendant son éducation chirurgicale , a vu arriver ce fait dans un hôpital de Paris. Un chirurgien , gagnant la maîtrise , mena dans les ferres de la tenette un paquet de ce boiau jusqu'au dehors , & à la vue des assistans ; son major présent voyant sa méprise , repoussa sur le champ ce paquet à sa place. M. Beausnier engagé dans sa fausse

route y fit de longues perquisitions, mais plus prudent, il se borna à saisir un corps résistant, qu'il tacha en vain d'ébranler par des mouvemens ménagés. C'est à cette circonspection que le malade dut la vie.

Il résulte de toutes ces circonstances que M. Beauffier a cru exécuter l'opération du frere Cosme, tandis que dans le fond il s'en est entièrement écarté. Il s'est conformé à la tolérance de l'académie de Chirurgie, c'est donc elle qui l'a induit en erreur; s'il a fait une fausse route, c'est pour s'être conformé servilement au jugement de cette académie. Il auroit sûrement évité cette erreur, s'il s'étoit conformé aux règles prescrites par le frere Cosme dans son Recueil sur la taille, comme l'ont évité ceux qui les ont prises pour guide. Rien ne l'auroit empêché de parvenir dans la vessie, & d'en extraire avec la plus grande facilité les deux pierres qui en furent tirées quatre mois après.

M. Beauffier, loin de s'y conformer, nous apprend lui-même qu'il a eu soin de *faire émousser*, à la façon de M. Caqué, le lithotome caché dont il s'est servi, & que, dans son procédé, il a exécuté un mouvement de *bascule* que le frere Cosme n'a jamais prescrit. Il a préféré mal-à-propos un lithotome dénaturé, & rendu nul dans la partie la plus essentielle qui doit remplir son

son objet : telle est la cause de son erreur. On sera toujours exposé à la même méprise tant qu'on se conformera à l'approbation que l'Académie a donnée à cette altération.

Elle a récompensé d'une médaille d'or l'auteur de l'émouffement de la lame de cette instrument , elle l'a honoré de ses éloges en adoptant son entreprise à titre de *correction essentielle* , tandis que par l'évènement arrivé à Vendôme , il est prouvé que cette correction prétendue n'est dans le vrai qu'une corruption , dont les suites ne peuvent être que funestes.

M. Caqué s'étoit fait une réputation par l'usage du lithotome caché, tel que l'emploie le frere Cosme (a) ; il a ensuite jugé à propos d'y faire le changement couronné par l'Académie : cependant on est en état de prouver qu'il a continué de se servir de cet instrument , sans en avoir émouffé le tranchant. L'adoption de l'Académie n'est justifiée par aucune épreuve faite sur le mort, ni sur le vivant ; elle vouloit seulement une correction , sans bien examiner si elle étoit avantageuse.

M. Beauffier assure qu'il a vu tailler le

(a) Ce chirurgien vint à Paris peu de tems après son invention , recevoir de son auteur même les instructions nécessaires pour l'employer avec plus de succès , & jamais ses tailles n'ont été si heureuses que dans ces commencemens.

frere Cosme & M. Cambon ; il auroit bien fait de rappeler les lieux & les tems. Ces Messieurs n'ont pas l'honneur de le connoître ; ils ne se souviennent pas même de l'avoir jamais vu.

A cette laborieuse opération succéderent des accidens si graves, qu'ils ne furent surmontés qu'à force de *saignées réitérées*, de *fomentations* de toutes les espèces, de boissons *antiphlogistiques*, &c. Le malade parut néanmoins guéri aux yeux de M. Beauffier, tandis qu'il dit un moment après que ce malade ayant *recouvré la santé*, résolut, à quelque prix que ce fût, de se délivrer de la cause de ses douleurs qui lui *rendoient la vie insupportable*.

Est-celà, dans le vrai, un homme guéri & en bonne santé, sortant d'une si grande & si périlleuse maladie à la suite d'une si terrible opération ? Il avoit encore ses pierres dans la vessie ; &, dès qu'il quitta la situation couchée, elles se déterminèrent par leur propre pente, & les mouvemens du corps vers le col de cette organe qui devenoit le siège d'une douleur insupportable, sur-tout dans l'instant qu'il finissoit d'expulser ses urines, preuve très-certaine de la facilité que les pierres avoient à se mouvoir, & qu'elles n'étoient ni adhérentes, ni châtonnées.

Le rétablissement du malade n'étoit

donc rien moins que réel ; l'extrême dérangement qu'avoient occasionné une multitude de tentatives répétées pendant quarante-huit minutes dans un espace de tissu cellulaire pour y trouver & saisir une pierre qui n'y étoit pas , a dû y laisser nécessairement un germe de fermentation putride , prêt à éclore si quelque nouvelle action s'y joignoit ; & c'est en effet ce qui arriva à l'occasion du haut appareil, qu'on auroit évité , si l'on eût été instruit de ce qui s'étoit passé comme on l'est actuellement par le Journal.

Ce sujet paroissant dégradé , cet appareil fut préféré comme moins violent , & avoit très-bien réussi trois mois auparavant sur un homme de plus de cinquante ans, pulmonique , crachant le pus , hétique aux deux tiers , alité depuis plus d'un an, ayant deux pierres grosses comme des œufs de poule ; il fut radicalement guéri seize jours après son opération.

Au surplus, l'expérience faite sur plus de quarante sujets vivans , de l'un & l'autre sexe , de différens âges , depuis deux jusqu'à soixante-douze ans , a fait connoître qu'aussi-tôt que la plaie de la vessie est réunie , celle du tissu cellulaire de la ligne blanche & des tégumens de l'hypogastre se réunit & se dessèche sans délai & sans aucune suite. On connoît que la plaie



du corps de la vessie est cicatrisée, lorsque le malade retient & expulse ses urines à volonté par les voies naturelles sans qu'il en sorte par la plaie.

Après des expériences si multipliées, ne peut-on pas assurer que le tissu cellulaire délabré par la fausse route, faite à Vendôme, a dû être la véritable cause, tant de la fétidité de la suppuration qui a toujours coulé de la plaie du malade, que de sa persévérance jusqu'à la fin de sa vie? L'intérieur de la vessie n'ayant point été délabré ni mutilé dans l'opération, il n'est pas étonnant que la plaie faite à cet organe se soit trouvée parfaitement réunie dès le seizième jour. Au reste, si M. Beaufrier eût fait l'ouverture du corps du malade, il auroit pu nous en apprendre davantage, tant pour sa décharge que pour notre instruction. Il auroit en même tems éclairé l'Académie sur les avantages ou les inconvéniens des instrumens qui lui sont proposés. Indépendamment de la discussion ci-dessus, nous devons nous justifier sur des faits faux ou altérés, allégués par M. Beaufrier dans le cours de la question présente.

» L'hémorragie, dit-il, fut violente...  
 » & si considérable, que le frere Cosme a  
 » été forcé de laisser un algalie dans l'urè-  
 » thre plus de quarante à cinquante jours...

« Ce qui a été plus douloureux au malade, que les accidens même de la pierre. »

M. Beaufsier auroit dû nous apprendre d'après quel témoignage il avance que *l'hémorragie fut violente*. Ce fait est incroyable, car il est impossible. On sçait qu'il est peu de régions dans le corps humain, où se rencontrent moins de vaisseaux sanguins un peu considérables, que celle du bas de l'hypogastre, qui répond à la partie antérieure de la vessie. Il est donc étrange que M. Beaufsier se soit laissé surprendre si facilement sur le compte de cette prétendue hémorragie qui n'a point existé, ni ne peut avoir lieu en suivant strictement les règles prescrites à l'article de la taille au haut appareil, décrit dans le Journal de Médecine du mois de Juin 1767.

L'absurdité de cette supposition sembleroit rejaillir sur les tailles du frere Cosme, en insinuant qu'elles sont plus sujettes aux hémorragies que les méthodes arbitraires des autres opérateurs. C'est devenir l'écho de certains professeurs qui, dans leurs leçons publiques, ne cessent de déclamer contre les dangers prétendus d'hémorragies, qu'ils attribuent au lithotome caché. Cette imputation seroit bien déplacée, puisqu'il s'agit ici d'un haut appareil, où il ne peut y avoir d'hémorragie, & où on ne fait aucun usage du lithotome caché.

M. Beauffier assure avec aussi peu de fondement, que l'algale a été mise pour arrêter cette prétendue hémorragie. C'est prêter à cet instrument une vertu astringente qu'il n'a pas, & donner en même tems une mauvaise idée de cette opération.

Ces traits sont mal choisis & impardonnables à un lithotomiste, censeur infidèle des faits d'autrui. En effet, à quoi bon introduire une algale dans l'urèthre pour arrêter une hémorragie qui seroit à l'hippogastre ? Cet instrument pourroit tout au plus favoriser l'issue du sang épanché dans la vessie, pendant qu'il conserveroit assez de fluidité pour s'élever dans son tube ; mais, comme il se coagule promptement dès qu'il est sorti de ses vaisseaux, ce moyen devient aussi insuffisant pour cet objet, qu'inutile pour arrêter la perte du sang.

Il est donc nécessaire que M. Beauffier sache que, dans le cas présent & celui où l'on pratique le haut appareil, la sonde est placée dans l'urèthre, pour enlever les urines de la vessie à mesure qu'elles s'y filtrent, afin de les détourner de la plaie, dont elles traverseroient la réunion si on les y abondonnoient.

A l'égard des douleurs plus excessives *que celles même de la pierre*, que le séjour

de l'algalié dans l'urèthre caufoit au malade , elles font auffi exagérées que les cinquante jours de fa réfidence dans la veflie , puisq'elle en fut entièrement ôtée le feizieme jour , & que le malade ne féjourna à Paris que quarante-quatre jours. Cette algalié n'a donc pu ni dû occasionner d'autre incommodité ni défordre dans la veflie pendant les feize jours qu'elle y féjourna , que celles que cet instrument fecourable caufe à ceux qui font attaqués de rétention d'urine. On obferve fouvent qu'ils font forcés de la garder des tems bien plus confidérables , & jufqu'au rétabliffement des facultés naturelles de cet organe , fans néanmoins en éprouver de grandes incommodités, en mourir , ni refter eftropiés comme quantité d'exemples le prouvent.

M. Beaufrier dit *qu'il y a eu un déchirement à la veflie , dont la plaie & le corps même ont été en fuppuration.*

Dans l'opération du haut appareil , on ne peut prefque jamais fuppofer de déchirement à la veflie , parce qu'on doit néceffairement y étendre l'incifion proportionnellement au volume de la pierre. Il eft d'ailleurs très probable qu'il n'y en eut point dans celle dont il s'agit , d'autant que chacune des deux pierres n'excédoit pas le volume d'un œuf de poule un peu

applati & allongé, comme M. Beaufrier put le voir, car le malade les emporta. La plaie de cet organe fut consolidée en moins de seize jours, & les urines avoient repris leur cours naturel. Ce court délai dans la réunion de la vessie détruit toute idée de déchirement. La suppuration de la vessie n'a donc pas pu en être la suite? Il faut nécessairement que le foyer de celle qu'on voyoit sortir de la plaie, procédât du désordre qu'avoit éprouvé le tissu cellulaire des environs, lors de la première opération.

*Il me paroît surprenant, dit M. Beaufrier, que le frere Cosme ait choisi le haut appareil, qu'il a pratiqué sans faire les injections si recommandées?*

Le frere Cosme a déjà dit les raisons qui l'avoient déterminé à préférer le haut appareil. Les injections préliminaires, si fort recommandées par les praticiens qui ont tenté si souvent de fixer des moyens certains pour l'exécution du haut appareil, ne sont point ignorées du frere Cosme; il sçait aussi qu'elles ont été les suites de cet appareil, & combien elles ont rebuté ceux qui l'ont tenté.

M. Beaufrier & tout ceux qui desireront de s'instruire, peuvent voir la nouvelle Méthode qu'il a imaginée pour son exécution, ainsi que la Description de ses instrumens.

Loin de remplir la vessie, il commence par la vuidier si elle est pleine.

La description de cet appareil est insérée dans le Journal de Juin 1767, tel qu'il fut démontré par M. Basseilhac, chirurgien du Collège royal de Chirurgie de Paris, dans un cours d'opérations aux écoles de Médecine, fait au commencement de la même année : on y voit que les liquides sont inutiles pour assurer l'ouverture de la vessie par son corps, & faciliter l'extraction de la pierre. On entretient l'écoulement des urines par l'urèthre, ainsi que la chute de tout autre liquides, pour que la plaie de cet organe se réunisse sans être troublé par aucun fluide.

Le frere Cosme croit avoir satisfait au desir & à l'invitation de M. Beauffier ; il proteste qu'il n'a point eu l'intention de lui nuire, ni à personne. Au surplus, il demande grace pour quelque personnalités inévitables pour le bien public, c'est l'unique objet qui le fixe.

*P. S. OBSERVATION touchant les correcteurs du lithotome caché & leurs partisans, dont les uns allongent la lame d'un bouton à l'extrémité, pendant que les autres la raccourcissent en émoussant sa pointe dans le quart de son tranchant.*

M. Le Blanc, par sa Lettre insérée dans

le Journal de Médecine du mois de Février 1773, p. 152, reproche à M. Beaufrier de la Bouchardiere, d'ignorer que M. Le Cat est le premier qui ait corrigé cet instrument, & paroît surpris de ce qu'il a donné la préférence à la correction faite par M. Caqué. La raison de cette préférence paroît naturelle. M. Beaufrier a cru que la correction couronnée en la personne de M. Caqué par un prix en 1757, étoit la meilleure, parce qu'elle est placée avec éloge dans les Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie.

Il est vrai que cette même Académie avoit également approuvé, en 1751, la correction de M. Le Cat, qui allongoit la lame d'un bouton placé à la pointe de cet instrument, afin de la publier à titre *d'associé* dans un Recueil de pièces, concernant l'opération de la taille, imprimée en 1752, page 405 ; & page XXI, gravé en 1766, Planche II, fig. 3, dans un parallèle de la taille publié la même année.

On ne voit point que cet instrument allongé d'un bouton, ait été employé par aucun praticien. Il y a lieu de présumer que son usage n'auroit pas des succès plus favorables que celui du lithotome, accourci par l'émouffement de sa lame. Il seroit facile de produire plusieurs centai-

nes de sujets opérés par différens chirurgiens avec le lithotome caché, *sans y avoir rien changé* depuis son invention, & sans que ceux qui s'en sont servi lui ayent rien trouvé de pernicieux. On voit par l'opération de Vendôme, que les approbations données par l'Académie aux prétendues corrections de cet instrument, ont occasionné une méprise de la plus dangereuse conséquence. Après un pareil événement, on se flatte que l'Académie, devenue enfin plus équitable, reviendra sur ses pas, & qu'elle révoquera ses deux premiers jugemens. Elle décidera dans la suite qu'il est également dangereux de retrancher & d'ajouter au lithotome caché. En même tems, elle exhortera les lithotomistes à s'en servir, après s'être exercés sur les morts, pour bien apprendre à le conduire sur les vivans, & on ne le rendra plus responsable des accidens qui peuvent dépendre de l'opérateur. On peut apprendre les règles nécessaires pour l'employer, dans le Recueil des pièces importantes sur la taille, déjà cité, imprimé à Paris chez d'Houry, en 1752.





## OBSERVATION

*Sur la cure d'une Hernie crurale avec étranglement ; par M. DOURLÉN , maître en chirurgie à Aire.*

Le premier Avril 1772, j'ai été appelé au secours d'une femme âgée de cinquante ans, assujettie par son état à des travaux pénibles. A mon arrivée, elle se plaignoit de douleurs aiguës dans les entrailles, accompagnées de hoquets, nausées & de fréquens vomissemens. Elle avoit caché cet état critique pendant cinq jours, il étoit causé par une hernie crurale avec étranglement du côté droit, formée par l'intestin & par l'épiploon. Cette hernie n'avoit jamais été contenue par aucun bandage. Sa grosseur étoit celle d'un œuf de poule. Je lui fis une saignée ; je lui ordonnai un bouillon de veau fort léger, des lavemens émolliens & un cataplasme : mes tentatives, pour obtenir la réduction, furent sans effet. La nuit ayant été fort orageuse, & l'état de la malade étant empiré, de nouvelles difficultés me firent augurer que le cas étoit grave ; je demandai une consultation. M. Dufour, médecin, & M. de Vérignon, chirurgien-major de l'hôpital militaire, furent appelés

le deux dudit mois au matin; ils examinèrent la tumeur herniaire; la petiteffe & la concentration du pouls interdirent la réitération de la saignée, la malade éprouvoit des anxiétés à la région épigastrique; on lui administra une potion calmante antispasmodique: sa continuation fut ordonnée, des lavemens, ainsi que des cataplasmes. Les tentatives renouvelées pour la réduction, ne furent pas plus heureuses. La journée fut très-inquiétante, & la malade effuya plusieurs foibleffes pendant la nuit.

Le trois, le volume de la tumeur étoit augmenté d'un tiers; elle eut des frissons pendant le jour. Les vomissemens étoient fréquens, les hoquets continuels, les douleurs violentes, la foibleffe extrême, le pouls intermittent, & des mouvemens convulsifs lui prirent pendant la nuit.

Le quatre, la tumeur ne laissoit entrevoir aucune espérance de réduction; la nature étoit aux abois; les vomissemens étoient ralentis. Ce calme apparent annonçoit une mort prochaine. Il n'y avoit rien à espérer du tems ni des remèdes. On prépara la malade à l'opération que nous jugeâmes indispensable.

Le desir ardent d'être délivrée d'un état aussi cruel, lui fit recevoir la proposition avec empressement. On appela M. Du-

faufoy, ancien chirurgien ; il opina également pour l'opération qui fut faite le même jour, à trois heures de l'après-dîner : elle fut très-laborieuse, vu la quantité de vaisseaux variqueux qui couvroient toute la tumeur.

Cette femme avoit les extrémités inférieures gorgées de varices, depuis 1752, époque de sa première grossesse, ce qui continua pendant les autres grossesses. Les lourds fardeaux qu'elle portoit journellement, ne contribuèrent pas peu à l'entretenir dans cet état.

L'incision de la peau étant faite, je fus inondé de sang ; j'emportai les débris des vaisseaux. Je fis promptement l'ouverture du sac, qui étoit très-épais ; l'épiploon étoit adhérent ; l'intestin étoit d'un livide tirant sur le noir. Il m'étoit impossible de baisser l'anse de l'intestin qui n'étoit pas allongée ; il n'étoit pas plus facile de le dégager & de le ranger, sans s'exposer à le déchirer, car il formoit un bourrelet qui s'opposoit à l'introduction de la sonde, cet intestin ayant acquis un grand diamètre, eu égard à l'ouverture qui lui avoit donné passage. Ne pouvant introduire que l'extrémité de la sonde, je fus obligé de la tenir perpendiculairement, & de la soutenir à l'aide de deux doigts pour garantir l'intestin. Par cette

conduite, je parvins à inciser le ligament; aussitôt il se fit une évacuation de sérosité d'une odeur lixivieuse : alors je tentai de réduire l'intestin, mais il étoit repoussé par le flux de la sérosité; il fallut la laisser écouler, & je ne parvins à en faire la réduction, qu'après l'évacuation de deux pintes au moins de cette humeur. Après avoir détruit les adhérences de l'épiploon, j'en fis la réduction, & je posai un appareil composé de bourdonnets plats, pour faciliter l'issue du fluide épanché dans la capacité de l'abdomen, & lui donnai une situation convenable.

La malade prit, immédiatement après l'opération, une pinte de petit-lait édulcoré avec le syrop de violette, ce qui lui procura, dans l'espace de deux heures, trois fortes selles bilieuses : cela prépara le rétablissement du cours naturel des excréments & la cessation de tous les accidens.

La malade dormit toute la nuit. Lors de la visite du matin, elle étoit sans douleurs; le lit étoit trempé de sérosité; les urines qui étoit modiques, devinrent abondantes. Le bouillon & la boisson furent toujours les mêmes. La journée se passa sans douleurs; la nuit suivante fut tranquille. Elle rendit beaucoup de vents par le bas; les fomentations sur le ventre ne furent pas négligées.

Le troisieme jour après l'opération, elle fut agitée. Le poulx étoit vif, les pulsations plus fréquentes; les anxiétés reparurent; la langue étoit épaisse, accompagnée d'amertume: je lui fis prendre aussitôt quelques verres de petit-lait avec la casse. & le syrop de violette. Les selles bilieuses que le minoratif lui fit rendre, dissipèrent tous les symptômes effrayans qui avoient reparu, & la nuit fut bonne.

Le quatrieme jour, elle fut sans fièvre. Le soir, elle se sentit attaquée d'un rhumatisme qui se jetoit tantôt sur un membre, tantôt sur un autre, & particulièrement sur les muscles de la poitrine & ceux du dos, ce qui lui causoit de vives douleurs, sur-tout en respirant: cet état dura quatre jours. L'usage qu'elle fit le soir d'un parégorique pendant deux jours, ramena le calme. Pour éviter de trop m'étendre, j'omets les remèdes qui furent administrés suivant les différentes indications.

Les pansemens qui suivirent furent continués à plat. Ils eurent des suites si heureuses, que la malade a été parfaitement guérie dans l'intervalle d'un mois.



## OBSERVATION

*Sur quelques combinaisons de l'Acide du Tartre avec la Craie & plusieurs Chaux métalliques ; par M. ROUELLE, démonstrateur de chymie au Jardin royal des Plantes.*

Dans les deux Mémoires que j'ai donnés à l'Académie des Sciences sur le tartre ou crème de tartre , je démontre par une suite d'expériences que l'alcali fixe est tout formé dans le tartre ; mais , dans l'exposé que j'y fais des différens moyens que j'ai employés pour démontrer cet alcali , j'ai dit très-peu de chose au premier Mémoire sur les combinaisons que faisoit l'acide de la crème de tartre. Dans le second Mémoire, j'ai renvoyé à un autre & à de plus grands détails sur cet acide.

J'ai dit encore dans le premier & le second Mémoires que l'acide de la crème de tartre se combinait aux terres, aux chaux de plomb, d'antimoine, au verre d'antimoine, au fer, & faisoit avec ces différentes matières des combinaisons qui différaient entr'elles.

Je me borne aujourd'hui à quelques observations sur ces mêmes combinaisons de l'acide du tartre avec ces substances.

*Tome XXXX,*

*A a*

1<sup>o</sup> Si on emploie une craie bien pure, ou encore mieux une magnésie tirée de l'eau-mère du nître par précipitation, on trouve que cette terre absorbante a augmenté de poids, après avoir été traitée avec la crème de tartre.

2<sup>o</sup> Cette augmentation de poids est dûe à l'acide de la portion de crème de tartre décomposée; cet acide forme avec cette terre absorbante un sel neutre, qui, quoique presque insoluble, conserve cependant une forme cristalline mais irrégulière.

3<sup>o</sup> La craie ou magnésie employée dans cette expérience, n'est pas toute combinée avec l'acide du tartre. Il y en a une portion non combinée, qu'on peut séparer par le moyen de l'acide du vinaigre, sinon totalement, du moins à peu de chose près.

4<sup>o</sup> On peut retirer cet acide du tartre de cette combinaison, par de nouvelles combinaisons.

5<sup>o</sup> L'acide du tartre fait avec les chaux de plomb une combinaison à peu près comme avec les terres. D'abord il y a augmentation de poids; en second lieu, il en résulte un sel peu soluble; en troisième lieu, cette combinaison de la crème de tartre avec les chaux de plomb, fait souvent une gelée très-transparente: enfin ce ne sont pas les seules chaux métalliques, avec lesquelles la crème de tartre présente le même phénomène.

6° Avec l'antimoine, ce sont d'autres phénomènes. En faisant l'émétique avec la crème de tartre & le verre d'antimoine, une portion du tartre se décompose, son alcali fixe s'unit au soufre du verre d'antimoine, fait un *hépar* au foie de soufre qui est décomposé, pour ainsi dire au moment qu'il est formé, par d'autre crème de tartre, & fait un vrai soufre doré d'antimoine. Cette portion d'alcali fixe qui s'est séparée, se retrouve sous une autre combinaison, & forme un sel neutre qui fait partie de l'eau-mère.

Quant à l'acide de la crème de tartre décomposée, & dont nous venons de dire que l'alcali étoit entré dans la combinaison de l'*hépar*, cet acide, dis-je, devenu libre, s'unit à une portion de chaux d'antimoine, & constitue aussi un sel neutre.

Ce que je donne ici sur les phénomènes qui se passent dans la confection de l'émétique, se trouve dans un des deux Mémoires que j'ai présentés à l'Académie. Je l'annonce aussi depuis quatre ans dans mes leçons particulières, & depuis deux ans au cours public du Jardin du Roi.

7° L'acide de la crème de tartre fait avec le fer une combinaison qui diffère beaucoup de celle dont je viens de parler. Je n'en donnerai ici aucun détail, parce que les bornes que je me suis prescrites ne



372 OBS. SUR QUELQ. COMBINAISONS  
me le permettent point, & que ce n'est que  
par occasion que j'ai détaché ceci du travail  
que je prépare sur ces mêmes combinaisons.

8<sup>e</sup> Plusieurs chimistes regardent encore  
mes expériences sur la démonstration de  
l'alcali fixe dans la crème de tartre, comme  
douteuses, & ne prouvant point la présence  
de cet alcali, ou du moins il y en a qui  
disent que l'alcali y est en bien moindre  
quantité que celle que j'ai annoncée.

J'ai trouvé qu'une livre de tartre blanc,  
tel qu'il est dans le commerce, donne de-  
puis trois onces jusqu'à trois onces &  
demie, trois onces cinq & six gros d'al-  
cali fixe, avec une once, une once & deux  
gros de cendre ou de terre. Le tartre rouge  
donne moins d'alcali fixe, & plus de terre  
que le blanc. La crème de tartre contient  
cinq onces, jusqu'à cinq onces un gros  
d'alcali, & quatre gros environ de cendre  
ou de terre. On sçait que cette terre con-  
tient un peu d'argille.

Mes expériences, soit sur le tartre, soit  
sur la crème de tartre, m'ont toujours  
donné à peu près les mêmes résultats, à  
la différence quelquefois d'un demi-gros,  
ou d'un gros sur le tartre blanc. Les va-  
riétés sont beaucoup plus considérables sur  
le tartre rouge, mais elles sont moindres  
sur la crème de tartre.

*P. S.* J'ai avancé dans mon Mémoire sur

le petit-lait, que l'eau-mere qui restoit après la crySTALLISATION du sucre de lait contenoit un peu d'alcali végétal ; j'ai découvert depuis qu'elle contenoit aussi l'alcali minéral.

## EXPÉRIENCE

*Sur la Régénération de la Crème de Tartre, de son Acide ; par M. ROUX, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, &c.*

Lorsqu'on décompose la crème de tartre par l'acide nitreux, sans se servir de craie, on observe que les cristaux de nitre qui résultent de la combinaison de cet acide avec l'alcali de la crème de tartre, sont baignés par une liqueur acide qui les fume. Cette liqueur acide décantée de dessus ces cristaux a un goût très-approchant de celui du suc de citron ; si on l'étend dans un peu d'eau, & qu'on y verse de l'alcali végétal en liqueur, il fait effervescence, & bien-tôt on voit se précipiter au fond du vase une poudre blanche très-abondante ; si, lorsque la liqueur a cessé de faire effervescence, & qu'il ne se précipite plus rien, on laisse reposer le tout, on trouve au fond du vaisseau une matière saline en très-petits cristaux, qui a le goût & toutes les autres propriétés de la crème de tartre. En un mot, c'est une véritable crème de tartre régénérée, qui, n'ayant pas eu assez

d'eau pour être tenue en dissolution, à crySTALLISÉ sur le champ. La liqueur claire qui surnage évaporée, donne une très-petite quantité de crySTaux de tartre, & quelques crySTaux de véritable nitre.

Cette expérience met le complément à la démonstration que MM. Margraf & Rouelle nous ont donnée de l'existence d'un alcali fixe tout formé dans la crème de tartre, qui par conséquent est un sel neutre avec excès d'acide, formé par la combinaison d'un acide particulier avec un véritable alcali fixe.

## O B S E R V A T I O N

*Sur l'Extraction d'une Cataracte remontée après son abatement ; par M. MARCHAN, oculiste.*

La méthode d'extraire la cataracte, mérité de plus en plus la préférence sur celle de l'abatement qui ne procure souvent qu'une guérison palliative & momentanée, puisqu'une secousse & le moindre mouvement sont capables de la faire remonter, comme on le verra par l'observation suivante & celle que j'ai publiée dans le Journal de Médecine du mois de Septembre 1769.

Mademoiselle Mirailhier de Salan fut opérée, il y a environ trois ans, de la cataracte aux deux yeux. L'iris & l'uvée de l'œil droit

furent déchirés par l'aiguille ; la pupille n'avoit plus sa figure ronde , elle étoit irrégulièrement ovale & plus grande que dans l'état naturel ; elle étoit occupée par la cataracte qui fut mise en lambeaux : un des angles de cette pupille laissoit appercevoir la tunique vitrée qui étoit devenue opaque par l'inflammation interne du globe qui occasionna de vives douleurs à la malade. L'opacité de cette tunique & la lésion des autres parties me firent juger cet œil incurable , & hors d'état de retirer aucun secours de l'extraction. L'œil gauche qui avoit été également opéré , n'éprouva pas les mêmes accidens ; l'intégrité de ses parties n'en fut pas altérée : la cataracte occupoit la rondeur de la pupille , ce qui me fit augurer que l'extraction en seroit facile & fructueuse. M. Tartone, médecin de beaucoup d'érudition, & M. Campi, maître en chirurgie, qui avoient assisté à la première opération qui fut faite par un chirurgien que je ne nommerai pas, s'empresserent d'être témoins de l'extraction de cette cataracte. La section de la cornée, faite dans une demi-minute, ne fut pas plutôt terminée, que la cataracte suivit l'instrument, & la malade reconnut aussitôt nombre de personnes qu'elle avoit vues avant son aveuglement.

Les suites en ont été des plus heureuses, & la malade jouit de la vue d'un œil dont

# 376 OBS. SUR L'EXTR. D'UNE CATAR.

elle n'espéroit pas de pouvoir jamais se servir.

On sçait que l'extraction a des avantages supérieurs à l'abaissement, mais elle exige aussi la finesse dans la vue de celui qui opere, plus de légèreté dans la main & plus de pratique : tandis que la seconde est plus à la portée de ceux qui exercent peu cette partie ; elle leur laisse l'espoir, supposé que la cataracte remonte, de l'abaisser une seconde fois ou de l'extraire entièrement, ressource qu'on n'a plus après l'extraction.

## A V I S.

Les médecins & chirurgiens praticiens sont invités à publier par la voie de ce Journal ou de la Gazette salutaire, les remèdes particuliers qu'ils peuvent avoir éprouvés avec succès contre les vers strongles contenus dans l'estomac : si, parmi ceux qu'on proposera, il s'en trouve quelqu'un qui puisse guérir un homme qui, dans l'âge viril, est attaqué de cette maladie, & a employé en vain les remèdes les plus usités, il y aura très positivement pour celui qui l'aura indiqué une récompense de vingt louis qu'on lui fera compter au lieu de sa résidence. Mais, du reste, il est nécessaire que ce qu'on avancera soit constaté par des faits bien notoires & bien circonstanciés.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

## F É V R I E R 1773.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 7 h. du mat.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{3}{4}$	2 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1
2	4	1	0 1	27 11	28	28 2 $\frac{3}{4}$
3	0 4	0 $\frac{1}{2}$	0 4 $\frac{3}{4}$	28 4	28 5	28 7
4	0 6	0 2 $\frac{1}{2}$	0 5 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{1}{2}$	28 7	28 6 $\frac{1}{2}$
5	0 7	0 2	0 3	28 5	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$
6	0 5	0	0 5	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
7	0 5 $\frac{3}{4}$	0 1 $\frac{1}{2}$	0 3 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
8	0 5	0	0 3	27 11	27 10	27 9
9	0 2 $\frac{1}{2}$	$\frac{1}{4}$	0 2 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 10
10	0 5	$\frac{1}{2}$	0 2	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{3}{4}$
11	0 3	$\frac{1}{2}$	0 2	28 2	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
12	0 3	0 1 $\frac{1}{4}$	0 1 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$
13	0 1 $\frac{1}{4}$	1	0 1	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3
14	0 1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	0	28 3 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{3}{4}$
15	$\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3
16	3 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	2	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
17	1	2 $\frac{1}{2}$	$\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$
18	$\frac{1}{2}$	2	1	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
19	0	1 $\frac{1}{2}$	1	28 1	28 1	28 1
20	1	5 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28
21	4 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	4	27 9	27 10	27 11
22	2	4 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	27 10	27 7	27 10
23	5 $\frac{3}{4}$	8	7 $\frac{1}{4}$	27 9	27 6	27 4
24	5	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 2 $\frac{1}{2}$	27 6	27 7
25	3	8 $\frac{3}{4}$	4	27 10	27 11	27 11
26	2 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	27 9	27 6	27 10
27	3 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28	28	28
28	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	5	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. couvert.	O. couvert.	Nuages.
2	N-O. vent, gr. pl. neig.	N-O. neige, nuages.	Nuages.
3	N. n. beau.	N. nuages.	Beau.
4	N-N-E. beau.	N-E. beau, n.	Beau.
5	N-E. beau.	N-E. brou. n.	Beau.
6	N-E. nuages.	N-E. beau.	Beau.
7	N-E. lég. br.	N-E. lég. n. b.	Beau.
8	N-E. brouill.	E-N-E. beau.	Beau.
9	N. couvert.	O. nua. neige.	Beau.
10	N. beau.	S. nuag. br.	Beau.
11	S. couv. bro.	S. brouillard.	Beau.
12	S. ép. brouill.	S. couv. br.	Couvert.
13	E. brouillard.	E. couvert.	Couvert.
14	S-E. couv.	S-E. couvert.	Couvert.
15	O. c. brouill.	O. c. pet. pl.	Couvert.
16	O. couvert.	S. c. pet. pl.	Couvert.
17	O. ép. brouill.	O. c. pet. pl.	Couvert.
18	O. ép. brouill.	O. couvert.	Couvert.
19	S. couvert.	S. c. pet. pl.	Couvert.
20	S-S-O. couv. bro. pluie.	S-O. c. beau.	Couvert.
21	S-S-O. pluie.	S-O. pluie c.	Nuages.
22	S. nuages.	S. pl. vent.	Pluie.
23	S-O. c. pluie.	O-S-O. pl. gr. vent.	Pluie, vent.
24	O-S-O. n. pl.	O-S-O. v. n.	Couvert.
25	O. nuages.	O-N-O. nua.	Nuages.
26	S-O. vent. n.	O. pluie, v. n.	Beau.
27	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
28	N-N-E. br. pl.	N-E. pluie. n.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $9\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 7 degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de  $16\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $7\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces  $2\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de 15 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.

2 fois du N-N-E.

6 fois du N-E.

1 fois du l'E-N-E.

1 fois de l'E.

1 fois du S-E.

6 fois du S.

2 fois du S-S-O.

5 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

8 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

Il a fait 13 jours, beau.

11 jours, du brouillard.

15 jours, des nuages.

15 jours, couvert.

12 jours, de la pluie.

2 jours de la neige.

5 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris;  
pendant le mois de Février 1773.*

Les maladies courantes ont conservé, pendant tout ce mois-ci, le caractère inflammatoire qu'elles avoient pris le mois précédent. On a



observé en outre quelques affections éréfipélateuses qui se sont portées principalement au visage.

Les affections catarrhales ont continué tout le mois, & ont même paru plus rebelles que dans le précédent. On a commencé à se plaindre d'affections rhumatismales.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois de Janvier 1773;  
par M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu très-peu de gelée ce mois. Le thermomètre n'est descendu, de tout le mois, que trois ou quatre jours dans son commencement au-dessous du terme de la congélation; il étoit le 5 au matin à 2  $\frac{1}{2}$  degrés au-dessous de ce terme. Après le 11, il s'est porté plusieurs jours au-dessus de celui de 7 degrés.

Le tems a été humide & pluvieux presque tout le mois: les pluies ont été plus abondantes à la fin qu'au commencement du mois. Il est tombé peu de neige. Le baromètre a souffert des variations. Le mercure est descendu, le 17, au terme de 27 pouces 1 ligne.

Le vent a presque toujours été *sud*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 2  $\frac{1}{2}$  degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10  $\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 1 ligne. La différence entre ces deux termes est de 14 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord,

**OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 381**

- 4 fois du Nord vers l'Est.
- 4 fois du Sud vers l'Est.
- 7 fois du Sud.
- 11 fois du Sud vers l'Ouest.
- 3 fois de l'Ouest.
- 2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 29 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.

3 jours de neige.

2 jours, de la grêle.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Janvier 1773.*

L'humidité & la douce température de l'air ; pendant le cours de ce mois, n'étoient guères propres à ralentir la fougue de la fièvre continue-putride, qui effectivement n'a pas désisté en cette ville. Nombre de familles, parmi les pauvres, en ont encore été infectées. J'y ai vu succomber, entr'autres, deux personnes avec des taches gangreneuses de l'étendue d'une petite lentille, parsemées sur la surface de la peau de tout le corps. Il faut néanmoins convenir que le nombre des malades s'est trouvé bien moins grand que ci-devant, & que la maladie, généralement parlant, a été moins fâcheuse & de plus courte durée.

Quantité de personnes ont été sujettes à des dérangemens d'estomac sans y avoir donné occasion. On a observé aussi beaucoup de coliques bilieuses dans les uns, & nerveuses dans les autres. Cette dernière espèce étoit fâcheuse & opiniâtre ; elle exigeoit la plus grande circonspection dans la cure.

La petite vérole s'est fait appercevoir dans la

fin du mois précédent ; elle ne s'est cependant pas fort propagé celui-ci, & elle n'étoit pas d'un caractère fâcheux.

## LIVRES NOUVEAUX.

Maniere sûre & facile de traiter les maladies vénériennes ; par *J. J. Gardane*, docteur-régent, &c. approuvée par la faculté de médecine de Paris, & publiée par ordre du gouvernement. Paris 1773, in-12.

Dictionnaire raisonné universel des Arts & Métiers, contenant l'histoire, la description, la police des fabriques & manufactures de France, & des pays étrangers : Ouvrage utile à tous les citoyens. Nouvelle édition, revue, corrigée & considérablement augmentée, dédiée à M. de Sartine ; 5 vol. in-8°, proposés par souscription.

\* A paris, chez *Didot le jeune*, 1773.

L'empressement avec lequel le public a accueilli la première édition de cet ouvrage en 2 vol. in-8°, prouve mieux son utilité que tout ce que nous pourrions en dire. Aussi, dès que le libraire a annoncé qu'il se préparoit à en donner une seconde édition, plusieurs personnes se sont-elles empressées à fournir des Mémoires pour la perfection d'un ouvrage auquel tout citoyen doit s'intéresser, & beaucoup d'artistes ont-ils offerts leurs conseils, ont-ils donné des éclaircissements, des corrections & des augmentations absolument nécessaires. M. l'abbé *Jaubert*, de l'académie des sciences de Bordeaux, connu avantageusement du public par plusieurs ouvrages intéressans, a bien voulu se charger de rédiger & de mettre en ordre tous les matériaux ; il s'est donné la peine de voir travailler les ouvriers dans leurs atteliers, de leur demander des Mémoires, les questionner,

sur les usages des machines & des outils, &c.

On délivre actuellement quatre volume de cet ouvrage. Le tome cinquieme & dernier contenant la nomenclature des termes des différens arts, paroîtra au mois d'Avril prochain, & sera fourni gratis aux souscripteurs.

La souscription, qui n'aura lieu que jusqu'à la fin du mois d'Avril, est de 20 livres pour les cinq volumes en feuilles : ceux qui n'auront pas souscrits alors, payeront l'ouvrage 24 livres en feuilles.

Le même libraire vient de recevoir *Arctei capadocis opera*, in-8° faisant le tome cinq des Princes de la médecine, publiés par M. de Haller.

L'art du Peintre, Doreur & Vernisseur; par le sieur *Watin*, seconde édition, 1 vol. in-8°, proposé par souscription.

Cette seconde édition qu'on annonce être fort augmentée, est déjà toute disposée, & paroîtra après les fêtes de Pâques prochain; ceux qui, d'ici au 1<sup>er</sup> Avril, en retiendront des exemplaires en faisant passer l'argent au sieur *Watin*, peintre, doreur, &c. carré de la porte S. Martin, ne la payeront que 3 livres 12 sols, & elle leur sera envoyée franche de port, brochée, aussitôt qu'elle paroîtra : passé ce tems, on la payera 4 liv. 16 sols.

Le sieur *Watin* propose, outre cela, de faire imprimer le même ouvrage *in-folio* avec figures & planches en taille-douce, pour servir de suite aux arts de l'Académie, & de le faire paroître au 1<sup>er</sup> Novembre prochain. La souscription actuellement ouverte le sera jusqu'au 1<sup>er</sup> Août; elle sera de 18 livres, dont on payera 12 livres en souscrivant, & 6 livres en le retirant broché en carton. Passé le 1<sup>er</sup> Août, ceux qui n'auront pas souscrit, payeront l'ouvrage 24 liv.



# TABLE.

<i>OPUSCULES de Chirurgie. Par M. Morand, de l'Académie royale des sciences.</i>	Page 291
<i>Lettre de M. Juppin, étudiant en médecine, sur une Observation de M. Bourienne, chirurgien, concernant un prolongement du Sternomastoidien.</i>	309
<i>Observation sur un Effet de l'Opium donné en lavement. Par M. Delacroix, médecin.</i>	323
<i>Observation sur une Grossesse ventrale. Par le sieur Chernaux, chirurgien.</i>	317
<i>Réponse de M. Levret, accoucheur de madame la Dauphine, à une question Chirurgico-Légale.</i>	331
<i>Réponse du frere Cosme sur une Taille.</i>	341
<i>Observation sur la Cure d'une Hernie crurale avec étranglement. Par M. Dourlen, chirurgien.</i>	364
<i>Observation sur quelques combinaisons de l'Acide du Tartre &amp; plusieurs Chaux métalliques. Par M. Rouelle, démonstrateur de chymie.</i>	369
<i>Expérience sur la Régénération de la Crème de Tartre, de son Acide. Par M. Roux, docteur-régent.</i>	373
<i>Observation sur l'Extraction d'une Cataracte remontée après son abatement. Par M. Matchan, oculiste.</i>	374
<i>Avis.</i>	376
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Février 1773.</i>	377
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1773.</i>	379
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Janvier 1773. Par M Boucher, médecin.</i>	380
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Janvier 1773. Par le même.</i>	381
<i>Livres nouveaux.</i>	382

## \* A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Avril 1773. A Paris, ce 24 Mars 1773.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte  
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-  
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

MAI 1773.

---

TOME XXXIX.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M<sup>te</sup> le  
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,  
hôtel de Clugny.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

M A I 1773.

---

EXTRAIT.

*Maniere sûre & facile de traiter les maladies vénériennes ; par J. J. GARDANE, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, &c. approuvée par la faculté de médecine de Paris, & publiée par ordre du Gouvernement. Paris 1773, in-12.*

**P** A R M I les établissemens utiles dont cette capitale est redevable au zèle du magistrat éclairé qui préside à la police & à la sûreté publique, il n'en est point qui fasse plus d'honneur à son humanité que les secours multipliés qu'il fait administrer

B b ij



aux indigens infectés du mal vénérien. Bicêtre étoit jusqu'ici le seul hôpital où l'on admet les malheureuses victimes de ce fléau destructeur ; on n'y recevoit qu'un certain nombre de malades à-la-fois ; il falloit attendre, pour y entrer, quelquefois cinq ou six mois, tems pendant lequel les symptômes s'aggravoient, & le mal devenoit plus rebelle. Maintenant, une salle située au centre de Paris est ouverte à tous les indigens attaqués du mal vénérien ; ils s'y rendent trois fois par semaine à des heures marquées. On leur distribue les remèdes convenables, & on ne leur en donne que pour deux jours, afin de les astreindre à comparoître plus souvent & de pouvoir les surveiller de plus près. Le traitement qu'on y suit n'exige pas un régime dispendieux ; la plûpart vaquent à leurs affaires, & presque tous sont guéris en assez peu de tems.

Les enfans qui ont reçu ce funeste héritage de leurs parens, ou qui ont succé ce mal cruel avec le lait de leurs nourrices, ne sont plus à la charge de leurs parens sans fortune. On peut les amener à ce rendez-vous salutaire, pour y partager les secours qu'on y administre.

Les pauvres y reçoivent gratuitement les soins des gens de l'art qui dirigent ces traitemens, il ne leur en coûte que le dé-

boursé du prix des drogues : encore ces frais ne sont-ils supportés que par les adultes ; tout y est gratuit pour les enfans.

Une espèce d'hôpital sert de refuge à ceux qui , moins maltraités par la fortune , mais n'ayant que de quoi fournir à une mince subsistance , & craignant d'être confondus avec le peuple , ne peuvent dédommager le médecin & le chirurgien de leurs peines. Cette classe de malades est traitée avec la même générosité par l'ordre du magistrat. Enfin , cent filles malades seront traitées annuellement à la prison de Saint-Martin ; & le même traitement sera établi dans d'autres maisons de force. Ainsi , par le zèle éclairé de M. le Lieutenant de Police , les indigens infectés du mal vénérien obtiendront une guérison dont ils ne pouvoient pas se flatter avant cette institution , qui , dans l'antiquité ; eût fait ériger des statues au magistrat auquel on en est redevable.

Le traitement populaire établi dans Paris fera bientôt administré dans les principales villes du royaume ; MM. les intendants , instruits par M. le Lieutenant de Police des avantages qui en résultent , ont demandé des éclaircissémens détaillés sur la méthode qu'on suit dans la capitale. C'est à leur sollicitation , que le Gouvernement a chargé M. Gardane, qui préside, en qualité de mé-

decin, à la distribution des remèdes, & qui dirige leur administration, de publier sa méthode ; car c'est à lui qu'on en est redevable : il l'a même chargé de répondre à tous les Mémoires qu'on voudra lui adresser sur les cas particuliers qui pourroient demander quelques éclaircissemens ; la seule formalité nécessaire pour avoir réponse, est d'adresser les Mémoires à M. le Lieutenant de Police.

Pour donner une idée de son ouvrage, je ne crois pouvoir mieux faire que de transcrire ici le rapport que MM. les commissaires, chargés par la faculté de médecine de l'examiner, en ont fait à cette compagnie. « L'ouvrage dont vous nous  
 » avez chargé de vous rendre compte,  
 » disent-ils, est divisé en trois parties. Dans  
 » la première, on trouve les signes caractéristiques de ce mal ; dans la seconde ;  
 » est comprise la méthode générale de la  
 » combattre ; la troisième présente les procédés particuliers pour en détruire les  
 » symptômes.

» Il est difficile de ne pas reconnoître  
 » le mal vénérien au tableau que l'auteur  
 » en a tracé. Ce morceau sert d'introduction aux moyens proposés pour le détruire. Les symptômes y sont décrits avec  
 » cette exactitude & cette précision qui  
 » abrégent la peine du lecteur, sans lui rien  
 » laisser à désirer.

» La méthode que l'auteur a adoptée  
 » sous le nom du traitement mixte , réunit  
 » l'usage des frictions à l'administration in-  
 » terne du mercure sublimé corrosif. Il em-  
 » ploye pour chaque traitement trois onces  
 » de pommade mercurielle , suivant la for-  
 » mule du codex , & vingt-quatre grains  
 » de mercure sublimé , dans la proportion  
 » de six grains sur pinte d'eau distillée. Les  
 » malades se donnent eux-mêmes les fric-  
 » tions qu'ils bornent aux cuisses seulement ;  
 » ils sont purgés tous les huit jours. La  
 » saignée & la purgation précèdent & sui-  
 » vent l'administration de ces remèdes.

» Comme les mêmes remèdes ne peu-  
 » vent également convenir à tous les su-  
 » jets , l'auteur conseille sagement de les  
 » varier , & joint la manière d'en augmen-  
 » ter ou d'en diminuer la dose respective ,  
 » suivant la diversité des tempéramens ;  
 » viennent ensuite d'autres précautions à  
 » prendre pour les femmes grosses & pour  
 » les enfans.

» Quelque confiance que l'auteur paroisse  
 » avoir dans sa méthode , il ne s'est pour-  
 » tant pas dissimulé les accidens qui pour-  
 » roient en résulter , lorsqu'elle seroit em-  
 » ployée par des mains peu exercées. Aussi  
 » entre-t-il expressément dans le détail de  
 » ces mêmes accidens , autant pour les pré-  
 » venir que pour les combattre. L'adminis-

» tration du sublimé corrosif exige en effet  
 » la plus grande prudence , & nous ne  
 » sçaurions trop recommander à ceux qui  
 » l'employent , de se conformer aux règles  
 » prescrites par l'auteur.

» Le traitement des symptômes , qui fait  
 » la troisième partie de cet ouvrage , n'est  
 » pas décrit avec moins d'ordre & moins  
 » d'attention. Par-tout on trouve des moyens  
 » sûrs & faciles , peu dispendieux , tels en  
 » un mot qu'ils conviennent au peuple  
 » pour qui particulièrement cette instruc-  
 » tion a été composée.

» La publication de l'ouvrage dont le  
 » plan vient d'être tracé , nous a paru d'au-  
 » tant plus avantageuse , qu'il est fondé sur  
 » les principes de la saine pratique , & que  
 » le traitement mixte de l'auteur réunit deux  
 » méthodes , dont l'efficacité particulière a  
 » été démontrée par l'expérience & le té-  
 » moignage des médecins les plus célèbres.

» Un motif non moins pressant à déter-  
 » miné notre suffrage , c'est qu'en écartant  
 » l'appareil mystérieux sous lequel ceux qui  
 » s'occupent moins de guérir les malades  
 » que de les tromper , avoient coutume de  
 » déguiser la préparation de leurs remèdes ,  
 » l'auteur ne se réserve rien , & fait con-  
 » noître jusqu'au prix des médicamens  
 » qu'il met en usage. Instruction d'autant  
 » plus utile , qu'elle apprend aux riches à

» ne récompenser que les soins de l'homme  
 » de l'art, & aux pauvres à se soustraire à  
 » l'exaction odieuse qu'a facilitée jusqu'à  
 » présent le mystère du remède & du trai-  
 » tement dans les mains de gens obscurs, &  
 » peu délicats. . . Cet ouvrage est le fruit  
 » d'une expérience réfléchie faite dans di-  
 » vers établissemens contre les maladies vé-  
 » nériennes; établissemens avantageux dans  
 » cette capitale pour procurer du secours  
 » contre l'infortune des malheureux atteints  
 » du mal vénérien, & qui font en même  
 » tems connoître la sensibilité de l'ame &  
 » la bonté du cœur du magistrat qui les a  
 » produits, & qui y donne ses soins &  
 » son attention.»

---

### E X T R A I T.

Pauli-Josephi Barthez, med. prof. reg. ora-  
 tio academica de principio vitali hominis  
 quam habuit in Ludovico medico Mon-  
 peliensi pro solemni studiorum inaugu-  
 ratione, die 31 Octobris, anno 1772,  
 c'est-à-dire : *Discours académique sur  
 le principe vital de l'homme, prononcé  
 par M. PAUL-JOSEPH BARTHEZ,  
 professeur royal de médecine dans le  
 Ludovicée de Montpellier, le 31 Octobre  
 1772, pour l'ouverture solennelle des*

*écoles de cette ville. A Montpellier, chez Rochard, 1773, in-4° de 28 pages.*

Ce discours m'a paru mériter d'autant plus l'attention des lecteurs, que l'auteur y traite la question la plus difficile & la plus importante de l'économie animale, & qu'il annonce dans son Epître dédicatoire qu'il le destine à servir de préface aux ouvrages qu'il se propose de publier sur la médecine. Après avoir exposé très-succinctement l'opinion que les différentes sectes de physiologistes avoient conçue du principe vital, il établit d'abord qu'il n'est pas possible de se faire une idée nette de la nature; que sa maniere d'agir prouve qu'il est également distinct de la matiere & de l'esprit. Que c'est par un vice de l'esprit humain, que, dans les premiers tems de la physiologie, on avoit divisé tous les êtres qui composent cet univers, en matériels & en spirituels, ne faisant pas attention aux propriétés singulieres de la nature animale & végétale, & même de la lumiere : d'où il conclut que, sans s'arrêter à de vaines recherches sur les causes du principe vital, il faut en observer les actions.

Les forces du principe vital, dit-il, ou excitent le mouvement dans les fibres mobiles ou dans les humeurs du corps animal, ou y produisent la faculté de sentir. On

peut distinguer deux sortes de mouvement dans les solides vivans d'un animal ; l'un prompt, & par-là même sensible ; l'autre trop lent pour être saisi par les sens.

Les muscles sont, de tous les organes, ceux qui sont le plus exposés à des mouvemens subits. L'action du principe vital imprime à leurs fibres des mouvemens oscillatoires par lesquels elles sont contractées, & peut-être quelquefois dilatées. La force des fibres musculaires croît par cette contraction, par laquelle il paroît que leurs molécules constitutives s'appliquent les unes aux autres avec plus de force, & cette augmentation de force finit par être permanente dans les muscles continuellement exercés.

Le mouvement tonique qui constitue l'autre espèce de mouvement, réside dans les muscles non contractés, dans les membranes des vaisseaux & des viscères, & dans la peau. Comme les forces toniques se contrebalancent toujours dans les organes vivans ; elles ne peuvent produire de mouvement sensible, à moins que, par la rupture de l'équilibre, le mouvement tonique ne prenne un accroissement spasmodique. Les forces toniques des veines & d'une grande partie des artères, qui n'ont rien de musculéux, paroissent être la cause qui imprime cette égalité de vitesse qu'on remarque dans



tous les vaisseaux sanguins. La force tonique se manifeste évidemment dans les vaisseaux des glandes & des autres viscères qui transportent le lait, la lymphe, la semence & les autres humeurs sécrétoires. Van-Helmont, & quelques-uns de ses sectateurs n'ont démontré le mouvement tonique des membranes que par les différens symptômes des maladies spasmodiques. M. Barthez met le complément à cette démonstration, par la comparaison qu'il fait de ces symptômes avec les désordres qu'on trouve dans les cadavres de ceux qui meurent de maladies spasmodiques. Willis a vu les membranes du mésentère séparées & distendues par de l'air dans une femme hystérique. On trouva le médiaſtin déchiré dans les cadavres de plusieurs personnes mortes de la peste de Marseille. Les asthmatiques éprouvent la sensation d'un mouvement d'ascension violent dans les poumons qu'on a trouvés contractés vers la trachée-artère dans les cadavres des asthmatiques. Morton a observé, dans ceux qui étoient morts à la suite de douleurs spasmodiques dans l'hypochondre droit, ou de coliques bilieuses, le foie resserré, compacte & comme cuit. Le mouvement tonique comme le mouvement musculaire augmente la cohésion des fibres qui l'éprouvent ; mais, lorsqu'il cesse, cette cohésion diminue.

M. Barthez n'imagine pas qu'on puisse avoir d'idée de la génération & des transmutations des humeurs sans l'influence immédiate du principe vital. L'analyse menstruelle encore très-imparfaite ne lui paroît pas suffire pour rendre raison du mouvement vital & intestin du sang & des humeurs. C'est le principe vital qui conserve leurs mixtions spécifiques dans un état permanent.

Après avoir donné cette idée de la faculté motrice du principe vital, M. Barthez passe à la faculté de sentir, & il la considère comme une faculté active, contre l'opinion générale qui la regarde comme purement passive. Il se fonde sur ce que, dans le même organe, la perception de l'impression du même agent est tantôt plus, tantôt moins vive; d'où il conclut qu'il faut nécessairement que l'organe sensible soit animé diversement par le principe vital dans ces différentes circonstances, pour qu'il éprouve ces variétés dans ses sensations.

Il paroît qu'il existe une sensibilité commune dans tous les organes du corps vivant, qui ont la faculté de se mouvoir par eux-mêmes. Mais chacun des principaux organes a une sensibilité qui lui est propre, comme le prouvent une foule d'observations: outre cela, la sensibilité de chaque organe éprouve des changemens par les

différentes lésions auxquelles il est exposé.

On n'a découvert jusqu'ici aucun moyen de mesurer la sensibilité. Il paroît qu'elle augmente par un certain degré de tension dans l'organe. Du reste, on ne peut évaluer la sensibilité, ni par la tension des nerfs, ni par leur nudité. Il se peut même qu'elle ne soit pas attachée aux nerfs seuls, puisque la dure-mere, qui, selon les observations de Haller, n'a aucun nerf qui lui soit propre, est cependant douée d'une sensibilité manifeste.

C'est l'expérience seule qui peut nous faire découvrir les lois des rapports de la force motrice à la faculté sensitive. Ces lois nous sont absolument inconnues; & M. Barthez conjecture qu'elles diffèrent selon les différentes formes du principe vital, ce qu'il se propose d'examiner dans quelque autre ouvrage. Cependant la plupart des médecins paroissent penser que chaque sensation déterminée est suivie d'un mouvement proportionné. Mais l'observation nous apprend que, dans presque toutes les paralysies, la faculté motrice & la faculté sensitive sont affectées d'une manière très-différente. Tant que dans un organe quelconque vivant il y a un rapport médiocre & constant entre sa sensibilité & sa mobilité, il jouit d'une *teneur moyenne* ou d'une *énergie stable*; à mesure que ce rapport

SUR LE PRINC. VITAL DE L'HOMME. 399  
s'éloigne de ce modèle, l'organe doit être  
censé affoibli.

Ces forces sensitives & motrices, que  
M. Barthez n'a considérées jusqu'ici qu'en-  
tant qu'elles affectent chaque point du  
corps vivant, sont employées à produire  
la succession & la combinaison de ce qu'on  
appelle *fonction* dans l'économie animale.  
Il est donc nécessaire de bien connoître  
l'influence de ces fonctions les unes sur les  
autres, ou leur correspondance, ou ce qu'on  
appelle sympathie, pour juger sainement de  
la puissance totale du principe vital. Comme  
chacune de ces influences ne se manifeste  
d'une manière évidente que lorsqu'elles dé-  
gènerent en affections morbifiques, ce n'est  
que par des observations rares qu'on peut  
espérer de les reconnoître.

En comparant avec soin les phénomènes  
qui ont été recueillis, on reconnoît qu'il  
existe une vraie sympathie entre les organes  
qui exercent des fonctions analogues. On  
en observe encore une très-remarquable  
entre les organes dont les fonctions ont des  
usages relatifs, tels que les mammelles &  
la matrice. Mais on observe des sympa-  
thies entre des organes entre lesquels on  
ne remarque aucune relation : de ce nom-  
bre, est la lithargie qui survient quelquefois  
à la pulmonie.

Les sympathies qui produisent le plus

communément des effets morbifiques, sont celles qui, dans les organes voisins, ou situés à l'opposite, dépendent de la conjonction des vaisseaux, de la continuité des membranes & des nerfs dont l'origine commune n'est pas éloignée. Une foule d'observations démontrent que cette espece de sympathie, la plus aisée à observer, est dûe aux nerfs. On remarque cependant quelquefois que le corps vivant est affecté comme s'il étoit divisé en deux moitiés égales des pieds à la tête, ce qui pourroit bien dépendre, comme le conjecture M. Barthez, de la sympathie distincte des nerfs qui sont distribués par paires. Il reproche à ce sujet aux médecins modernes de ne pas faire assez d'attention aux préceptes que nous ont laissés les anciens sur les sympathies qui se propagent d'une partie qui éprouve quelque évacuation ou quelque irritation, aux parties voisines ou opposées. C'est de-là qu'il veut qu'on déduise les lois de la dérivation & de la révulsion par les saignées, qu'on n'a fondées jusqu'ici que sur de fausses théories déduites de l'hydraulique. C'est de-là que découlent aussi les règles que les anciens suivoient pour l'application des épispastiques dans les maladies aiguës par fluxion, & des cauterés dans les chroniques.

Il existe dans chaque organe des forces  
sensitives

sensitives & motrices qui y exercent différentes fonctions ; elles procurent à cet organe une sensibilité particulière, y entretiennent la circulation, opèrent la nutrition, &c. Mais ces forces sont insuffisantes pour entretenir la vie, si elles sont privées de l'influence sympathique de quelques-uns des systèmes de forces qui exercent des fonctions analogues : influence qui cesse, si ces organes ont souffert quelque lésion considérable, sur-tout si tous les nerfs qui y aboutissent ont été liés ou détruits. Alors on voit cesser le mouvement & le sentiment vital, mais seulement en tant qu'ils dépendent du principe vital qui anime le reste du corps ; il y subsiste une espèce de sentiment & un mouvement qui en est l'effet, comme le prouvent les mouvemens qu'on observe dans les membres qu'on vient de retrancher du corps. Réciproquement par la section ou la ligature des nerfs qui aboutissent à un organe, on détruit l'influence sympathique de cet organe sur les autres parties du corps.

D'où il résulte que la sympathie nerveuse l'emporte sur toutes les autres ; &, comme il existe un centre de sympathie nerveuse à l'origine des nerfs, il n'est aucune partie plus douée de vie que la moëlle allongée. Il n'est donc pas étonnant que le principe vital soit si fort troublé par les

affections des organes les plus voisins de ce principe des nerfs ; & réciproquement, que, lorsque le principe vital est fortement irrité, il agit plus particulièrement les organes les plus voisins de cette origine des nerfs.

Cette théorie de l'influence sympathique des nerfs, si nécessaire à la propagation de la vie de tous les organes, qui dépend de l'intégrité des nerfs du même organe ; cette théorie, dis-je, doit être limitée, selon M. Barthez, par les deux considérations suivantes. 1<sup>o</sup> La vie continue encore quelque tems dans les organes les plus nobles, lors même que l'influence nerveuse a totalement cessé, ou est considérablement affectée. 2<sup>o</sup> Le principe vital peut tellement s'accoutumer à une lésion très-grave, pourvu qu'elle se fasse peu à peu ; que l'influence nerveuse se conserve presque entière dans des organes dont la même lésion auroit détruit la vie, si elle étoit survenue tout-à-coup. Cela explique comment il a pu se faire que des foetus, & même des enfans aient vécu pendant des années, quoique leur cerveau & leur cervelet fussent presque entièrement dissous par l'eau qui les inondoit, &c.

Il existe une sympathie universelle entre les systèmes sympathiques de forces qui exécutent chacune des fonctions analogues

du corps vivant, laquelle sympathie, continuellement altérée pendant tout le cours de la vie, régle diversement les forces de chaque fonction. Nous ignorons absolument quel est le degré particulier de force que chaque organe vivant a reçu dès sa première origine, & par quel moyen elles se renouvellent & même s'augmentent par l'exercice de leurs fonctions propres; mais les médecins doivent examiner avec attention les accroissemens ou les pertes de la somme de ces forces, qu'entraînent après soi les diverses altérations des fonctions ou des sympathies.

Lorsque les communications constantes des sensations & des mouvemens sont altérées dans toute la constitution, de manière que tous les systèmes de forces qui sympathisent dans leurs fonctions soient affoiblis, sans qu'aucune sympathie soit dérangée plus que les autres: cela constitue l'affection nerveuse la plus simple.

Plus il y a de systèmes de forces qui sympathisent dans leurs fonctions, d'affectés à-la-fois d'une manière plus grave & plus long-tems continuée, plus les forces entières du principe vital sont affoiblies: elles sont opprimées, comme parloient les anciens, si un ou deux de ces systèmes a contracté des dérangemens graves & durables, distinction que M. Barthez croit de



la plus grande importance pour le traitement des maladies aiguës.

L'effet, sinon constant, du moins le plus fréquent de la sympathie universelle qui régit l'influence des forces des fonctions analogues, paroît être l'harmonie qui existe dans tout le corps entre les mouvemens vitaux des solides & des fluides; en vertu de laquelle ces mouvemens reçoivent des accroissemens & des décroissemens proportionnés. C'est en vertu de cette harmonie, que, dans les fièvres aiguës, les affections critiques suivent la coction, les passages s'ouvrant dès que les humeurs sont dépurées, &c.

Les lois de cette sympathie universelle, & chaque sympathie particulière qu'on observe entre les fonctions du corps vivant, existent nécessairement; puisque ces influences ne peuvent être arrêtées par aucune affection spontanée de l'animal. Mais ces fonctions peuvent être excitées, suspendues, changées & renversées par des déterminations que le principe vital conçoit spontanément, lorsqu'il y est excité non-seulement par des agens externes, mais même par des *stimulus* intérieurs. Il n'est pas possible de rapporter à l'ame ces déterminations spontanées du principe vital, puisque nous n'avons aucune conscience de ces affections, ni d'un choix libre; conscience qui est inséparable des

SUR LE PRINC. VITAL DE L'HOMME. 405  
opérations de l'ame dans l'état de veille.

M. Barthez termine son discours en disant qu'il lui resteroit à examiner quelle est l'origine & le terme de ce principe vital ; mais il observe que l'un & l'autre sont enveloppés des mêmes ténèbres que son essence. Il croit cependant pouvoir conjecturer que le principe vital de l'homme est émané de quelque principe universel, auquel Dieu a confié le mouvement de la nature.



## DESCRIPTION

*De deux enfans unis ensemble, ne formant qu'un seul tronc depuis le cou jusqu'au dessous du nombril, ayant deux têtes, trois bras & quatre jambes ; par M. RICHARD, docteur en médecine à Montaigu, en bas Poitou.*

Mathurine Florence, femme de Nicolas Guycheteau, du village de la petite Bretonniere, paroisse de la Bruffiere en les Marches communes de Poitou & Bretagne, à deux lieues de cette ville, étant au terme de neuf mois, accoucha, le 31 Décembre 1772, de trois enfans, un garçon bien conformé, & deux filles jointes & unies ensemble depuis le haut du cou jusqu'au-

deffous du nombril, de façon qu'elles forment un monstre qui, vu par le devant de la poitrine, ne présente qu'un seul tronc, n'ayant qu'un même *sternum*, & une seule cavité à la poitrine.

Les deux filles ainfi unies n'avoient qu'un cordon ombilical, qui se divisoit en deux après être entré dans le ventre, deux foies, quatre reins, & le canal intestinal double. Il n'a pas été possible de s'assurer s'il y avoit deux estomacs, & si les viscères dans la poitrine étoient doubles, parce qu'un jeune chirurgien, qui avoit déterré ces deux enfans unis, les avoit ouverts, & emporté une partie des viscères, & ce qui en restoit étoit endommagé: cependant j'ai vu depuis un chirurgien qui m'a assuré avoir examiné le cœur, qui est avec deux pointes, & comme deux cœurs unis & collés ensemble; qu'il avoit été remis à M. Fabré, chirurgien, qui l'avoit conservé dans un bocal de verre, dans l'esprit-de-vin.

Les deux têtes sont très-bien proportionnées, telles que dans des enfans à terme; & se regardent face à face.

L'union de ce monstre ne commence qu'au-deffous des oreilles & des mâchoires inférieures; par la peau du cou en devant, mais par derriere les deux cous sont distincts. Les vertèbres se contournent aux

deux, & forment deux colonnes vertébrales, depuis la première vertèbre de chaque tête, jusqu'à l'extrémité de chaque os *sacrum*. Ce n'est qu'à la poitrine que l'union est entière; & au-dessous des vertèbres du dos & du nombril, les deux corps sont entièrement distincts & séparés l'un de l'autre. Il y a deux bras en devant, un droit & un gauche, posés & entièrement conformés à l'ordinaire; mais ce qu'il y a de bien particulier, est un troisième bras posé entre les deux colonnes vertébrales, qui paroît commun aux deux enfans joints ensemble, à l'extrémité duquel pend une main gémée, portant dix doigts bien distincts, qui se touchent par les deux pouces, un pouce droit & un pouce gauche. Ce sont deux bras tellement unis & incorporés, qu'ils ne forment qu'un seul bras, un seul avant-bras, un seul poignet; ce n'est qu'au métacarpe qu'on apperçoit ces deux mains gémées, & posées comme de profil l'une à côté de l'autre, terminées par dix doigts.

Les deux corps qui sont séparés après les vertèbres du dos & le nombril, ont quatre jambes conformées à l'ordinaire; & les cuisses, genoux, pieds, en sont tous posés en devant, & parfaitement formés.

Ces deux filles unies sont venues vivantes au monde, & ont reçu le baptême, ainsi que le garçon né de la même couche.

Le pere âgé de cinquante-six ans , qui est pauvre , s'est déterminé , pour gagner sa vie , à promener ce monstre de ville en ville. M. Bon-Amy, célèbre médecin de Nantes , à qui je l'avois adressé , l'a fait dessiner , & on l'a mis dans un bocal de verre avec de l'esprit-de-vin.

On trouve dans les auteurs , comme Licetus, *de Monstros*, Palfin, *Traité des Monstres* , & dans les *Œuvres d'Ambroise Paré*, *Livre des Monstres* , plusieurs exemples à peu près semblables ; mais cependant aucun n'a le bras singulier terminé par dix doigts , qu'on voit dans celui de la Brufière. La figure qui approche le plus de celle de ces deux filles unies , est une figure qui se trouve dans Ambroise Paré , de deux filles nées dans la ville du Pont-de-Cé , près Angers , le 10 Juillet 1572. Elles sont entièrement semblables à celles de la Brufière pour l'union , depuis le dessous des oreilles & de la mâchoire inférieure jusqu'au dessous du nombril ; mais celles du Pont-de-Cé avoient quatre bras , deux en devant & deux par derrière.

Je me rappelle avoir vu il y a vingt-cinq ans , à l'hôpital d'Angers , dans la pharmacie , un squelette naturel de deux enfans unis ensemble par le *sternum* , qui approche beaucoup de la figure d'Ambroise Paré ; mais j'ignore aussi depuis quel tems on les y conserve.

L'enfant monstrueux décrit par M. Marisy, dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre 1771, & celui décrit par M. Gacon, dans le Journal de Janvier 1773, diffèrent beaucoup des deux filles jointes ensemble nées à la Bruffiere.

---

## L E T T R E

*De M. DUBOSCQ DE LA ROBERDIERE,*  
*docteur en médecine de la faculté de Caen,*  
*& médecin à Vire, en Normandie ; à*  
*M. le GAUDU DE CHEFDÜBOIS, D.*  
*M. à Rennes, sur les suites d'une suppression de règles.*

C'est à la pratique, Monsieur & cher confrere, qu'il appartient de foudroyer l'esprit de système qu'il n'est malheureusement que trop aisé de fuser dans les écoles de médecine : c'est elle qui nous fait sentir le vuide de ces hypothèses brillantes, qu'un génie superficiel enfante après bien des efforts, & qui tombent d'elles-mêmes, pesées au lit des malades : c'est encore elle qui ramène les vrais médecins, ces hommes aussi précieux que rares, à la médecine d'Hippocrate, c'est-à-dire cette vraie médecine, dont la simplicité est toujours d'accord avec les desseins de la nature. Heureux le mortel, qu'un jugement sain,

exempt des préjugés de l'enfance, met dans le cas de profiter d'un si fructueux moyen d'instruction ! Toujours utile à ses concitoyens, sans jamais craindre de leur avoir nui, il moissonne des lauriers dont le fond de son cœur ne lui reprochera jamais la jouissance. Il entend avec indifférence les cris jaloux de ces demi-sçavans qui veulent asservir les maladies aux caprices de leur imagination, ou de ces vieux routiniers qui n'administrent un remède que parce qu'ils l'ont vu administrer, ou administré eux-mêmes, incapables de saisir les nuances des maladies, & trop orgueilleux pour profiter des lumières de leurs confrères. Sa réputation, fondée sur le vrai mérite, ne souffrira jamais d'atteintes bien réelles.

C'est à ces grands hommes, quela nature à doué des talens requis pour observer ses mystères, que nous devons les progrès de notre art. Sans un génie décidé à ce genre de méditation, jamais Bordeu n'eût enrichi la médecine de ses intéressantes *Recherches sur le Pouls*, dont un médecin prudent peut tirer le plus grand parti dans une infinité de circonstances, (j'ose l'affurer sur ma propre expérience,) malgré le mépris de quelques entêtés qui ferment les yeux souvent par des vues qui ne sont rien moins que désintéressées. Ja-

mais ce grand observateur n'eût donné un nouveau jour à l'ancienne médecine, en montrant l'accord des *prénotions de Cos*, avec les vrais principes de la physique des corps animés, si, entraîné par le torrent, il eût considéré l'homme comme une machine purement mécanique; mais il s'apercevoit trop bien du défaut de la théorie ordinaire, pour ne pas bâtir la sienne sur l'observation pure & simple du corps en santé & en maladie. L'observation que je vous adresse, cadre merveilleusement avec ses principes, ainsi qu'avec la simplicité de cette médecine originale qu'il est si à propos de remettre en vigueur.

Une fille âgée de vingt-un ans, d'une constitution assez fluette & vaporeuse, dont cependant la santé a été assez constante jusqu'à l'année dernière, étoit mal réglée depuis six mois, avec la plupart des symptômes du *chlorosis*, pâleur, lassitude, difficulté de respirer, &c. Cette suppression de règles s'est déclarée par degrés, sans quelle ait pu en découvrir aucune cause sensible. Depuis ce temps, elle a toujours été dans un état d'indolence & de langueur, jusqu'au lundi 11 Janvier 1773. Ce jour elle fut saisie de violentes douleurs de tête, avec une sueur universelle, qui pourtant ne la retinrent point au lit. Elle a été dans cet état à peu près jusqu'au 15 du mois, temps au-



quel je fus appelé pour la voir. Je la trou-  
vai au lit, qu'elle occupoit depuis deux  
jours, pouffant les plus haut cris, & se  
plaignant de douleurs vives dans tous les  
membres. Elle étoit encore beaucoup fa-  
tiguée d'un sentiment de pesanteur qu'elle  
effuyoit depuis quelque temps dans l'hypo-  
condre gauche, qui étoit fort douloureux  
& ne pouvoit souffrir la compression. La  
malade étoit presque toujours baignée dans  
les sueurs. La paleur de la figure & le ca-  
ractere du pouls, qui étoit développé &  
approchant du *pouls critique des sueurs*,  
m'empêcha de prescrire une saignée qui  
paroissoit indiquée d'ailleurs. Je me con-  
tentai d'ordonner une boisson abondante  
de décoction d'orge, acidulée avec le sy-  
rop de limon, faisant prendre de plus qua-  
tre verres d'infusion de sureau par jour. Je  
fis encore envelopper de flanelles chaudes  
les articles les plus douloureux qui étoient  
tuméfiés. On procura la liberté du ventre  
au moyen d'un lavement simple, qui fut  
encore répété le lendemain. Le surlende-  
main, les douleurs, qui avoient paru se  
calmer, reprirent avec plus force; la tête  
souffroit cruellement, le pouls étoit serré  
& très-fréquent; ce qui me décida à faire  
une petite saignée, avec la continuation des  
mêmes secours, & l'addition des pédiluves  
sur le soir. Le sang tiré ne fut point inflam-

matoire, & le relâche que donnerent les douleurs m'engagea à faire passer un doux purgatif. Le 19 du mois elle prit donc l'infusion d'un gros de rhubarbe avec une once de manne, qui procura paisiblement trois ou quatre selles bilieuses. Mais deux heures après tout change de face : l'orage le plus effrayant succède au calme le plus flatteur; la malade est en proie à des angoisses inexprimable, la région épigastrique devient de plus en plus douloureuse; notre fille enfin, se croyant prête à expirer, vomit, avec bien des efforts, des caillots de sang noirâtre & puant, & bientôt après des flots de sang dissous & vermeil. La purgation continua néanmoins son effet, & le calme reparut sur le soir. Cet accident m'invita à aciduler davantage l'eau d'orge que j'avois prescrite pour boisson; cependant le lendemain, après un sentiment d'acrimonie dans la gorge & un peu de toux, le vomissement de sang se renouvelle, pour amener enfin un calme général & durable. Dès la nuit suivante la malade dormit, ce qu'elle n'avoit guères fait jusqu'alors. Le 21 du mois tout étoit en bon état, les douleurs & tuméfactions des articles avoient cédé à l'évacuation de ce sang. Sur le soir néanmoins, il parut une toux violente, qui céda à une ample boisson d'eau d'orge; le lendemain au soir la toux revint encore, mais plus in-

quiétante, à cause d'une sérosité extrêmement caustique, qui, distillant goutte à goutte dans la gorge, la corrodoit pour ainsi dire, & arrêtoit la respiration. Je parai avantageusement cet accident avec une potion composées d'huile d'amandes douces & de syrop de capillaire & diacode, avec la gomme arabique, que je fis prendre par cuillerées. Enfin le lendemain tous les accidens étoient cessés, pour ne jamais reparoître. Il est bon de remarquer que le pouls, depuis la purgation, garda toujours le type d'*intestinal*, hormis les momens d'angoisse, & réellement il parut chaque jour deux ou trois felles bilieuses. Toutefois, le 23 au soir, le pouls devint *supérieur* & approchant du *pectoral*, & il parut en effet quelques crachats cuits. Les jours suivans, les articles tuméfiés avoient repris leur ancien état. Le *pouls intestinal* se renouvela le 25, avec des tranchées & grouillemens d'entrailles; il s'ensuivit quelques felles bilieuses, consistantes & liées; une dernière purgation à terminé la cure. La malade est allée à la campagne, dont elle est originaire, pour reprendre des forces; je lui ai conseillé en partant de se mettre à l'usage des remèdes au retour du printems, pour se tirer d'un état cachectique dans lequel elle est tombée depuis quelques mois.

Cette observation, cher confrere, cadre merveilleusement avec cette grande idee de l'auteur des *Recherches sur les Glandes* ; sçavoir, que chaque organe a son action propre, que souvent il n'exerce que dans un tems déterminé, pendant lequel les autres parties lui envoient, pour ainsi dire, leurs forces. C'est cette direction de forces & d'oscillations, qui, entraînant le torrent des humeurs vers la matrice, cause les règles. Dans le cas de suppression, l'ordre des directions se trouve changé, & entraîne les humeurs vers le lieu où elles tendent. Si le torrent va aboutir sur les hypocondres, comme dans l'observation précédente, il en résulte un empâtement plus ou moins considérable dans l'endroit, un amas d'humeurs, qui gêne l'action des nerfs de cette partie. Est-il étonnant après cela, quand on considère la correspondance de la région épigastrique avec tout le corps ; est-il étonnant, dis-je, qu'un tel embarras produise des douleurs rhumatisantes, goutteuses dans tous les membres, qui cessent dès qu'une fois la matiere de l'amas a été évacuée par le vomissement, comme il est arrivé à la personne confiée à mes soins ? D'ailleurs Hippocrate, & tous les anciens maîtres de l'art de guérir, n'ont-ils pas observé que les hémorrhoides guérissent souvent la goutte ? ce qui, dans ces circonstances,

devoit la leur faire regarder comme une suite de quelques empâtemens formés dans la région abdominale , qu'une excrétion topique pouvoit détruire.

---

## OBSERVATION

*Sur plusieurs Maladies dépendantes de suppression de Règles , guéries par une espece d'eau minérale artificielle ; par M. BERNARD-DESCARIERES, chirurgien à Foucarville.*

En 1771, à mon retour de Paris, je fus consulté par une demoiselle des environs de l'endroit où je demeure. Je la trouvai attaquée de presque tous les symptômes qui caractérisent une suppression de règles. Je portai sans peine mon diagnostic sur la cause de toutes ses infirmités ; &, aux questions que je lui fis, elle répondit que depuis trois ans elle n'étoit point réglée ; que depuis l'instant où ses règles avoient cessé de couler, elle traînoit une vie des plus tristes ; qu'elle me prioit instamment d'avoir soin d'elle, s'il y avoit encore quelque espoir de guérison.

Je la consolai, en lui promettant de rétablir sa santé en rétablissant le cours de ses règles, & je lui fis promettre en même tems de ne point venir à la saignée, dont elle

elle étoit entêtée, d'après l'avis de quelqu'un qui l'avoit traitée précédemment.

Il y avoit sabure dans les premières voies; le lendemain, elle fut purgée avec le séné, la rhubarbe, le sel végétal, & le syrop de rhubarbe composé. Le surlendemain, je la mis à l'usage de bols amers & emménagogues; composés de *safran*, *rhubarbe*, *cannelle*; &, par-dessus chaque prise de bols, je lui faisois boire un bon verre d'infusion de *sommités*, de *petite centaurée*, de *petite sauge* & d'*absynthe*; elle continua le traitement pendant quinze jours; mais sans succès; au contraire, sa santé parut se délabrer de plus en plus; j'en suspendis donc l'usage, & il étoit tems.

La limaille d'acier non rouillée & porphirisée fut ensuite mise en usage; ainsi qu'une infinité d'autres drogues de cette nature. Enfin, je crois que, pendant l'espace de trois mois, elle a pris de tous les emménagogues dont les livres sont farcis. Elle observoit un régime fort exact. Je lui recommandois sur-tout de faire beaucoup d'exercice. Mais comment faire marcher un pur fantôme qui n'avoit plus qu'un souffle de vie.

Voyant que sa confiance en moi diminueoit avec son reste de forces, d'ailleurs autant ennuyé de lui faire des bols qu'elle l'étoit d'en prendre, j'en restai-là, désespérant de sa guérison.

Sept à huit jours après la cessation de ces remèdes, on me rappela, & sa famille se réunit avec elle pour me prier de ne la point abandonner. Ce fut pour lors que je me déterminai à lui faire faire usage d'une espèce d'eau minérale artificielle, dont je donnerai la description plus bas.

A peine en eut-elle bu six bouteilles, que les digestions se rétablirent; l'appétit revint; l'oppression, les palpitations, les vapeurs, les douleurs dans les lombes diminuèrent considérablement. Déjà une couleur vermeille se répandoit sur ses joues. Je lui conseillai de continuer ce remède qui paroissoit si efficace. A la sixième bouteille, les règles reparurent; elle en prit six autres après, & depuis ce tems-là, elle jouit d'une santé parfaite, ses règles coulant très bien.

Quelque tems après, on m'adressa une jeune fille attaquée des mêmes symptômes, dont l'intensité étoit si considérable, qu'à peine on put la conduire chez moi, à cheval; je lui conseillai le même médicament, & le huitième jour de son usage, elle revint chez moi à pied, & même en sabots, quoiqu'éloignée d'une lieue & demie. Elle en a bu vingt-deux bouteilles; elle est bien guérie, ses règles coulant très bien.

Une servante de ma paroisse, étant dans le même état, avoit fait usage de quantité de remèdes. Un médecin passant par hasard

chez sa maîtresse , lui ordonna de faire infuser limaille d'acier ʒj. dans du vin blanc lb ij. & d'avaler le tout en deux jours , lui assurant que le troisieme elle seroit guérie ; M. Hébert , notre curé , qui s'intéressoit à elle , vint me prier de lui fournir de la limaille d'acier : je ne m'y refusai point : je me crus cependant obligé de le prévenir des énormes pincemens d'estomac qui en seroient la suite : malgré mon prognostic , elle en fit usage , dont elle eut tout lieu de se repentir. Enfin , elle implora mon secours ; elle a pris vingt-deux bouteilles de mon eau artificielle ; sa santé est bien rétablie , ses règles coulant très-bien. Une autre a été guérie de la même maladie par le même remède ; tout récemment , une dame de notre pays , qui s'intéressoit d'une maniere particuliere à une jeune fille de sa paroisse , attaquée de la même maladie depuis trois ans , trouva un soir le chirurgien qui la traitoit , tout disposé à la saigner au pied ; quoique cette dame n'eût aucune connoissance de médecine , elle apperçut bientôt le ridicule & le danger d'un tel procédé ; elle s'y opposa donc formellement , & ne voulut point qu'on la saignât , que préalablement on ne m'eût consulté : j'allai la voir le lendemain , & je m'opposai fermement à la saignée , faisant voir qu'il vaudroit beaucoup mieux , si cela étoit possi-



ble, lui remettre du sang dans les veines, que de lui en tirer. Je l'ai traitée de la même manière : elle est bien guérie, ses règles coulant très-bien ; elle a bu trente-six bouteilles.

Il ne faut point s'imaginer que ce remède ne puisse être appliqué que dans les suppressions de mois ; j'en ai fait usage pour d'autres maladies, avec le succès le plus heureux. Dernièrement, je l'ai employé dans une obstruction confirmée de la ratte, dont il a triomphé.

Rien de plus simple, rien de plus commode que la préparation de cette eau minérale.

*Sel d'epsom. . . . . 3 iij.*

*Vitriol de Mars. . . . . gr. xj.*

*Eau la plus pure qu'on puisse trouver. lb ij.*

On broye dans un mortier le sel d'epsom & le vitriol, ensuite on le mêle avec l'eau.

J'ai coutume, avant d'en faire faire usage, de vider les premières voies par une purgation tirée des amers, tels que le séné, la rhubarbe, le sel d'epsom & le syrop de rhubarbe composé. Le premier jour, je ne fais prendre qu'une demi-bouteille de cette eau pour éprouver l'estomac : si cette première quantité passe bien, dès le lendemain une bouteille, & ainsi de suite. Au milieu du traitement, une purgation, & une

à la fin. Le régime est le même que quand on prend les eaux minérales ferrugineuses naturelles. Le plus d'exercice possible. Je finis le traitement par quelques bols amers, avec la rhubarbe & le quinquina.

Les filles de notre pays, attaquées de suppression de règles, ont tellement donné leur confiance à cette espèce de traitement, qu'elles courent après avec avidité.

*P. S.* Qu'on me permette ici quelques questions. Cette eau minérale artificielle ne pourroit-elle pas suppléer aux eaux minérales naturelles, ferrugineuses, puisqu'elle remplit les mêmes indications ? N'auroit-elle pas quelques avantages sur elles ?

1<sup>o</sup> En ce qu'il est possible d'en faire usage dans toutes les saisons de l'année, & sans déplacer les malades ?

2<sup>o</sup> En ce qu'en en faisant usage, on est toujours sûr d'avaler la même quantité de sel & de fer ?

En est-il de même des eaux minérales naturelles ? Se trouve-t-il toujours chez elle dans la même quantité de véhicule, la même quantité de principes médicamenteux en dissolution ? L'abondance ou la stérilité des pluies ne sont point capables d'y apporter de variétés ? Ces réservoirs occultes & souterrains, d'où les eaux tirent leur vertu, ne peuvent-ils point s'épuiser ?

Ne peut-il pas encore se faire dans ces mêmes réservoirs de nouvelles combinaisons, lesquelles, au lieu de porter des principes de vie, ne porteront que des principes de mort ?

---

## O B S E R V A T I O N

*Sur une Luxation du Poignet, avec rupture des Ligamens ; par M. THOMASSIN, maître en chirurgie à Rochefort, proche de Dole en Franche-Comté.*

Les maîtres de l'art ont toujours regardé comme très-dangereuses les luxations où les ligamens articulaires sont déchirés, & où les os sortent à travers des tégumens. Une maladie de cette nature, guérie sans laisser aucune incommodité, doit être un fait intéressant en chirurgie : si vous jugez tel celui que je vais vous exposer, j'ose vous prier d'en faire part au public dans un de vos journaux.

Le 2 Septembre 1771, je fus appelé à la Bréteniere, petit village, distant d'ici de deux lieues, dépendant de la paroisse d'Etrépigney, pour secourir l'enfant de Jean Duchêne, laboureur, âgé de six ans & demi, qui avoit, le jour précédent, fait une chute de cheval, & s'étoit luxé complètement le poignet de la main gauche,

en dehors. L'extrémité inférieure du radius avoit percé les tégumens à la face interne du poignet, en passant entre l'artere radiale & la masse formée par la réunion des tendons fléchisseurs du poignet & des doigts, & débordoit de la longueur d'un bon travers de doigt; le cubitus étoit demeuré sous les muscles, & s'avançoit jusques sur l'os crochu (a).

Quand je vis cet enfant, il y avoit près de vingt-quatre heures que l'accident étoit arrivé; la plaie étoit très-rétrécie par le gonflement prodigieux qui étoit survenu, non seulement dans le voisinage, mais encore à toute l'extrémité; de sorte que cette plaie, s'il n'est permis de m'exprimer ainsi, étrangloit la portion d'os à laquelle elle avoit donné passage. Si j'avois ignoré les préceptes que presque tous les auteurs

(a) Si le lecteur veut bien faire ici quelques réflexions sur la structure de cette arthrode ginglymoïde, en se rappelant le nombre des ligamens qui la soutiennent & qui l'enveloppent, ceux qui affermissent le cubitus sur l'échancrure semi-annulaire du radius, il conviendra qu'il faut un agent bien puissant pour déboîter le poignet, & encore plus puissant pour produire la diastase des os de l'avant-bras; c'est ce qui avoit fait dire à M. Petit que la diastase de l'avant-bras n'étoit existante que dans l'imagination des auteurs; mais elle est ici trop frappante pour que l'on continue de dire qu'elle est imaginaire.

ont copiés d'Hippocrate, sur la luxation avec rupture des ligamens, j'aurois été moins indécis sur les moyens que je devois mettre en usage ; cependant les accidens étant l'effet du déplacement de l'os, il étoit naturel d'y remédier par la réduction.

Pour y parvenir, je débridai les lèvres de la plaie, qui, comme j'ai dit, étoient très-tendues, & je fis rentrer sous les tégumens la portion excédente du radius, pour rendre cet os parallèle avec le cubitus. Après cette opération préliminaire, je fis une extension suffisante pour faire la réduction du poignet ; j'eus soin de maintenir assemblés les os de l'avant-bras pendant cette opération, & ce ne fut qu'après un travail très-laborieux pour moi, & très-douloureux pour l'enfant, que je parvins à la terminer : difficulté qui je crois avoit sa cause dans l'extrême gonflement des parties voisines. Je remplis la plaie de charpie, imbibée d'un mélange d'eau & d'eau-de-vie ; je garnis l'avant-bras de compresses douces & trempées dans la même liqueur ; je mis une pelote dans la main, & j'appliquai le bandage à dix-huit chefs, entre les chefs duquel j'engagai deux petites attelles très-flexibles, une sur chaque face du poignet. Ensuite de quoi la partie fut posée sur un oreiller, dans une situation propre à favoriser le cours des liqueurs.

Le 4 je levai l'appareil ; l'avant-bras étoit toujours dans le même état : la plaie étoit un peu resserrée, mais les chairs étoient flasques, blafardes, glaireuses. L'éloignement de ma demeure ne me permettoit pas de donner à ce petit malheureux les attentions suivies que son état me paroïssoit exiger : je le confiai aux soins de M. Touret, aspirant en chirurgie, résidant à Etrépigny, & je me bornai à ne le voir que de tems à autre. M. Touret continua de panser simplement, en appliquant les spiritueux sur l'os, les digestifs sur les chairs, & les fomentations émollientes & résolutes sur l'avant-bras & la main. La saignée, la boisson & la diète furent mises en usage pour calmer l'inflammation & en prévenir les suites. Quelques jours après, l'inflammation se dissipa, & fit place à une enflure œdémateuse des plus considérables qui s'étendoit aussi loin qu'elle. La suppuration devint gluante, sanieuse ; la tête de l'os se gonfla, & il survint quelques légères hémorragies qui furent arrêtées avec la charpie, aidée d'une légère compression. Une diarrhée séreuse, une fièvre lente avec exacerbation, une maigreur extrême, sembloient annoncer la perte prochaine de ce malade. J'eus recours aux fomentations résolutes, toniques, antiseptiques ; aux boissons de même qualité, au

quinquina, aux purgatifs hidragogues, soutenus par un régime convenable. Cependant, ce petit infortuné errant dans ce dédale de maux, & menacé par d'autres encore plus à craindre, fut assez heureux pour que la nature & les remèdes aient put le tirer de ce pas périlleux. Ce ne fut que vers le commencement d'Octobre que la partie commença à se dégorger; alors la suppuration devint louable, les chairs reprirent de la solidité, tous les accidens diminuèrent insensiblement, & la cicatrisation de la plaie fut parfaite au commencement de Novembre, sans qu'on se fût aperçu qu'il se soit faite aucune exfoliation. Cet enfant exécute les mouvemens de son poignet avec autant de liberté qu'avant sa blessure. La seule difformité qui lui reste, est un gonflement assez apparent de l'extrémité de l'os, mais qui ne gêne en rien les mouvemens.

## OBSERVATION

*Sur une plaie d'arme à feu à la vessie; par M. BOURIENNE, chirurgien major des armées du Roi, en Corse, &c. &c.*

Les plaies de vessie, en général, ont passé chez les anciens pour très-dangereuses, & même mortelles; on sçait aujour-

d'hui qu'on incise le col, le corps de cette organe sans danger. Il n'en n'est pas de même des plaies faites par armes à feu, les observations ont besoin d'être multipliées pour nous rassurer sur les suites funestes qu'elles peuvent avoir. Voici ce qu'en dit un célèbre chirurgien de Paris, dans son *Traité des Plaies d'armes à feu*, page 193.

La vessie peut être percée; si dans ce moment elle étoit pleine, il y a peu de délabrement, & la plaie est petite: aussi a-t-on vu guérir plusieurs de ces plaies. On en a même vu où la bale & autres corps étrangers étoient restés dans la vessie, ce qui est presque une preuve qu'elle étoit pleine d'urine. Dans ce cas, après avoir fait à la plaie extérieure ce qui convient, il n'est pas hors de propos de mettre une algalie par l'urèthre, afin que l'urine s'écoule sans cesse; car si la vessie se remplit, cela écartera ses parois & les lèvres de la plaie; alors l'urine pourra s'infiltrer dans le tissu cellulaire qui l'entoure, ce qui pourra y causer des abcès & autres accidens; au lieu que l'état sain de ce tissu cellulaire, est ce qui contribue le plus à faire la réunion de la vessie. M. Ledran n'appuie point son raisonnement d'observations, & il semble qu'il n'ait pas tout prévu dans le détail qu'il fait des plaies de la vessie. Il n'est pas toujours possible d'introduire une



algalié dans la vessie par l'urèthre, pour donner issue à l'urine qu'elle contient; il est des cas où on ne peut s'en servir, il seroit même dangereux de vouloir forcer l'obstacle; l'observation que je donne au public en fournira un exemple.

Le nommé *Lavigne*, grenadier de France, âgé de trente ans, d'un tempérament sanguin, bilieux, fut blessé, le 24 Juillet 1762, à la bataille qu'il y eut près de Cassel, en Hesse. Il fut transporté tout de suite à un des hôpitaux de cette place: je l'examinai dès l'instant de son arrivée, & reconnus sans peine que la balle traversoit la vessie dans sa patrie latérale droite; elle avoit son entrée à la partie supérieure de la symphise des os pubis, & sortoit à la partie postérieure de l'os ileum, entre la tubérosité, & l'extrémité de l'apophyse transverse de la dernière vertèbre lombaire. Je dilatai les plaies afin de m'assurer s'il n'y avoit point de fracture aux os pubis, & postérieurement à l'os iléum, je n'en reconnus point; la partie supérieure de la branche des os pubis étoit contuse. Je pensai le blessé méthodiquement, en faisant attention de ne point tamponer les plaies, présumant que l'urine n'auroit point du tout, ou qu'avec peine, son cours par les voies ordinaires; le blessé fut saigné deux fois du bras dans la journée: pour préve-

nir la tension & le gonflement du bas-ventre, j'appliquai les fomentations émollientes, dont l'effet fut secondé par des lavemens de même nature; le blessé passa les nuits jusqu'au 26 avec beaucoup d'agitation. La fièvre, la chaleur de la peau, une douleur très-aiguë à la région de la vessie, lui caufoient beaucoup d'inquiétude; malgré les envies qu'il avoit d'uriner, & les efforts qu'il faisoit, il n'a pu rendre une goutte d'urine par l'urèthre: le peu de charpie qui étoit aux plaies, s'étoit opposé à la sortie de l'urine par cette voie, ce qui occasionnoit une distension douloureuse à la vessie; en levant l'appareil, & ayant retiré toute la charpie, la vessie s'est trouvée dans un état de vacuité, ce qui a fait cesser la tension & les douleurs; les plaies furent pansées à l'extérieur avec un peu de digestif simple, afin d'accélérer la suppuration: les fomentations & les lavemens ont été continués; j'eus soin de recommander au blessé de ne boire que très-peu, afin d'éviter les douleurs vives de la vessie, excitées par la présence de l'urine. Je voulus sonder le blessé dans le commencement, je prévoyois d'avance que j'aurois de la peine à entrer dans la vessie, la balle ayant traversé cet organe près de son col, aussi les différentes tentatives que j'ai faites ont fait éprouver au blessé beaucoup de douleurs;

les pensemens étoient fréquens, le blessé étant toujours mouillé par la présence de l'urine. Le 8, la suppuration commençoit à s'établir, quoique le malade eût de la fièvre, la tête pesante & embarrassée, ce qui me détermina à réitérer la saignée; la fièvre & le mal de tête ont cédé à son effet. Le malade ayant des douleurs d'estomac; la bouche mauvaise & la langue chargée, je lui fis prendre un doux minoratif, dont il éprouva un bon effet; le blessé étoit toujours à une diète rigoureuse, l'urine continuoit à sortir par les deux plaies. Le douzième jour je voulus tenter de nouveau à introduire la sonde; l'extrémité, parvenue au col de la vessie, y trouvoit un obstacle qui l'empêchoit d'entrer; je ne voulus point forcer, étant assuré que la vessie étoit percée près de son col, que l'inflammation qui précède la suppuration, avoit occasionné dans ces parties un gonflement considérable, qui s'opposoit à l'entrée de la sonde; les urines ont continué à sortir par les plaies pendant trois semaines, cela n'empêchoit pas le blessé d'acquérir des forces & d'aller de mieux en mieux: au bout d'un mois, j'obtins la cicatrice de la plaie postérieure, l'urine ne sortoit plus que par l'antérieure, mais avec plus d'abondance. Le blessé, pendant ce tems, n'a cessé d'éprouver des douleurs au col de la vessie. Au bout de six

semaines, elles ont disparu; je pris alors le parti de fonder le blessé; j'entrai avec aisance dans la vessie sans rencontrer d'obstacle, je l'aisai l'algalie pendant vingt-quatre heures, l'urine prit son cours par les voies ordinaire, dès-lors il n'en sortit presque plus par la plaie antérieure; cette dernière plaie s'est trouvée presque cicatrisée le deuxième mois, il restoit un petit saignement entretenu par une petite esquille de l'os pubis, dont j'ai obtenu promptement la séparation : le malade a été entièrement guéri en trois mois.

Cette observation n'est pas seule dans son genre; on trouve, dans les Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, une observation de M. Guérin le pere, célèbre chirurgien de Paris, sur un coup de feu dont la balle avoit percé la vessie au-dessus des os pubis, & la sortie à la fesse gauche à quatre travers de doigt de l'anus, les plaies furent pansées méthodiquement; la vessie se trouva remplie de caillots de sang, ce qui détermina à faire des injections : on entretint l'ouverture postérieure avec une sonde de poitrine garnie, qui servit aux injections pendant vingt-cinq jours. Le malade fut guéri en deux mois.

L'urine, dans mon observation, ne s'est point infiltrée dans le tissu cellulaire; elle a toujours sorti avec aisance par les deux

plaies. Mais dans le cas où il y auroit impossibilité phisique de pouvoir sonder le blessé, que l'urine n'eût point d'issue par les plaies, & qu'il ne fût pas possible d'introduire une sonde comme dans l'observation de M. Guérin; je ne trouverois qu'un seul moyen pour éviter une foule d'accidens, & peut-être la mort; ce seroit de faire la ponction au périné, ou l'opération que les anciens ont appelé la *boutonniere*, afin de donner l'écoulement nécessaire aux urines, & de pouvoir introduire une sonde qui resteroit tant que sa présence seroit utile.

---

## L E T T R E

*De M. MARTIN, maître en Chirurgie, à Bordeaux, à M. PIETSCH, docteur en médecine, démonstrateur d'anatomie & de chirurgie, correspondant de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, &c. &c.*

M O N S I E U R,

Les remarques que j'eus l'honneur de vous promettre dans le Journal de Médecine du mois d'Août dernier, page 156, ont pour objet le trépan perforatif de Belloste. Ce chirurgien ainsi que ceux de son tems, croyoient que, quand un os avoit été dépouillé de son périoste & exposé à l'air, il devoit

voit nécessairement s'exfolier. Pour attendre cette prétendue exfoliation, ils employoient des traitemens qui s'opposoient chaque jour à une cure plus douce que la nature vouloit elle-même faire. Belloste, clairvoyant, s'aperçut de cet ouvrage; mais, croyant que les fonctions de son ministère ne devoient pas se réduire à être presque simple spectateur, il employa, pour lui servir d'aide, sa pyramide perforative, qui est d'autant plus digne de nos éloges, qu'elle a procuré pendant bien du tems aux malheureux qui étoient affligés de ces maladies, un traitement beaucoup moins dur que ceux qu'on avoit coutume de faire en pareil cas. Malgré l'invention éclairée de cet homme célèbre, je prendrai cependant la liberté de la regarder comme inutile & même comme préjudiciable pour les cas où il l'employa, mais je dirai, pour lui payer un tribut d'honneur & de reconnaissance que je lui dois en mon particulier, que si cet habile maître avoit employé sa pyramide sur des découvertures d'os plus anciennes que celles où il l'employa, qu'il nous auroit évité la peine de le réfuter aujourd'hui, en nous ayant donné lui-même les moyens curatifs que nous avons publiés sur un pareil traitement. Voici les faits qui prouvent l'inutilité de ce trépan.

I<sup>ere</sup> OBSERVATION. Le nommé Pierre

Constantin, âgé de neuf ans, entra à l'hôtel-dieu S. André de cette ville, le 1<sup>er</sup> Juillet 1767, pour une contusion sur le pariétal droit, qui lui avoit été faite un mois auparavant par un coup de pierre portée avec la main sur cet os. La quantité de sang épanché étoit si considérable, que la tumeur avoit le volume de la tête d'un enfant nouveau né, & le sang qui en sortit lors de l'ouverture, pouvoit s'évaluer à une livre. En blâmant cet enfant de ce qu'il avoit tant tardé à venir chercher du secours, il m'assura que la grosseur que j'avois vue étoit dans les premiers tems fort peu de chose, mais qu'elle n'avoit depuis cessé d'augmenter chaque jour. Je n'ai nulle peine à croire ce rapport, car la branche moyenne de la temporale qui avoit peut-être été ouverte lors de l'accident, donnoit encore du sang après l'ouverture de cet espèce de dépôt (a). L'os

(a) Ce n'est pas la première fois que j'ai été dans le cas de voir des amas semblables se former lentement. Dans l'année 1767, il y avoit dans notre Hôtel-Dieu un homme qui avoit une tumeur, qui, depuis six mois, n'avoit cessé d'augmenter. Sa première cause, suivant ce que m'en dit cet homme, venoit d'une extension violente qu'il avoit fait de sa cuisse. La couleur de la peau n'étoit point changée, la fluctuation étoit peu sensible, mais douloureuse par l'attouchement qu'on faisoit pour la reconnoître. En

étoit violet & noir dans la plus grande partie de sa dénudation ; & , comme je ne crus pas qu'une si grande portion d'os ainsi altérée pût se recouvrir de chairs cicatrisantes sans une exfoliation sensible , j'employai le trépan perforatif de Belloste , tel que cet auteur le recommande. Il y sortit par quelques-uns de ces petits trous des bourgeons , qui d'abord me parurent vasculieux , ( ils rendoient aisément du sang ) & prirent ensuite le caractère d'une chair qui ne servit absolument à rien pour la cicatrice. Par d'autres trous , il ne sortit rien du tout ; la circonférence de leur bord devint noire , & ils me servirent , après la chute de cette espèce d'escarre osseuse , à y introduire un tire-fond pour ébranler la pièce d'os que je voyois ne pouvoir empêcher de tomber. En ouvrant ce dépôt , il en sortit une quantité de sang noirâtre. Le vaisseau qui l'avoit fourni ne fut point sensible , malgré les recherches les plus exactes que je fis pour le découvrir ; je fis une compression un peu forte dans le fond & sur les parties latérales. J'eus la précaution de laisser tomber ce premier appareil de lui-même ; & mon malade , avec les pansemens les plus simples , sortit parfaitement bien guéri. Je pourrai m'occuper un jour de ces maladies , qui ne me paroissent pas parfaitement bien connues , ainsi que des pansemens qu'il convient de faire après l'ouverture de ces dépôts que je nommerai sanguins.



II<sup>e</sup> OBS. A la suite d'une amputation d'une jambe, au lieu d'élection, ils'y forma une inflammation du périoste qui mit à découvert la face antérieure du tibia jusqu'au près de l'articulation du genou. Pour éviter, s'il étoit en notre pouvoir, une exfoliation d'une portion d'os assez considérable, nous nous servîmes du trépan perforatif, qui ne nous servit, comme dans l'observation précédente, qu'à ébranler avec plus de facilité par le secours du tire-fond la pièce d'os qui s'en détacha.

Ces observations faites avec le plus grand soin, & qu'il me seroit bien aisé de multiplier, prouvent, Monsieur, d'une maniere incontestable, que le trépan perforatif de notre auteur n'évite point l'exfoliation des os quand ils sont altérés à un certain point ; &, pour prouver son inutilité dans le cas où Belloste l'employa, & même qu'il retarde à la cure, il n'y a qu'à comparer sans préjugé ses observations avec celles que nous avons déjà publiées, & avec les deux qui font le sujet de ces réflexions.



## R É P O N S E

*De M. POUPART, de Pont-l'Evêque, chirurgien, à la Lettre de M. TOUTANT, maître-ès-arts de l'université de Paris, chirurgien de la Rochelle, &c. sur l'Usage de l'Eau végéto-minérale dans les ophtalmies.*

La Lettre que vous m'avez adressée, Monsieur, dans le Journal de Médecine du mois de Septembre, me satisfait d'autant plus, qu'elle vient à l'appui de mon observation.

L'eau végéto-minérale de M. Goulard, dont vous confirmez de plus en plus l'efficacité dans la cure des ophtalmies les plus rebelles, mérite vraiment d'être préférée aux collyres les plus usités. Je ne crains pas d'affirmer, d'après M. Goulard même, vos expériences & les miennes, que ce topique appliqué avec circonspection, remédiera toujours avec succès, s'il est soutenu des moyens propres à détruire la cause du mal. Je puis ici rapporter encore quelques faits. La pluralité des expériences a cela d'intéressant, que, par la diversité des accidens, on peut juger sagement des cas où l'on peut user d'un remède avec sûreté.

1<sup>ere</sup> OBSERVATION. La femme d'un nommé Bloche, bouilleur d'eau-de-vie, de la paroisse de Clarbéc, proche Pont-l'Évêque, d'un tempérament chaud & sanguin, avoit manqué de périr dans sa bouillerie. On avoit fait un feu trop ardent sous la chaudiere. Le chapiteau avoit sauté, avec une grande quantité d'eau de-vie. La femme fut brûlée à différentes parties du corps. Les plus affligées furent les yeux, dont les paupieres étoient considérablement renversées : les vaisseaux de l'albuginée étoient extrêmement engorgés. Il y avoit un ulcère à l'angle interne de l'œil droit, qui laissoit couler un peu de pus. La cornée transparente de cet œil étoit très-brouillée, & arrêtoit les rayons de la lumière.

On avoit guéri presque toutes les brûlures du corps & du visage ; mais les yeux alloient de mal en pis. Ils étoient très-dououreux, & depuis plusieurs nuits, les douleurs causoient l'insomnie. On demanda mes soins. Je les portai d'abord au régime, & aux choses propres à corriger le vice des fluides. Je conseillai qu'on laissât, même qu'on fit suppurer quelques légères brûlures qui restoient, par lesquelles l'humeur qui étoit déposée sur les yeux, pouvoit avoir son issue. Je fis ôter plusieurs chiffons qui couvroient l'œil le plus malade, &

augmentoient l'inflammation (a). J'ordonnai des lotions d'eau de Saturne. Ses effets furent si prompts, que subitement les douleurs s'appaisèrent, le sommeil revint, &, en moins de dix ou douze jours, les yeux furent radicalement guéris.

II<sup>e</sup> OBS. Une pauvre femme, de la paroisse de Saint-Melainne, vint me trouver de la part du curé, pour que je lui donnasse mes conseils sur une ophtalmie assez invétérée. Elle avoit essayé de mille sortes de remèdes. Le mal n'en étoit devenu que plus opiniâtre. Je prescrivis les moyens que je crus propres à détruire la cause; &, pour faire disparaître l'effet, j'indiquai l'eau de M. Goulard. L'on ne fit usage que de ce dernier. Le mal, sans augmenter, n'alloit pas en diminuant. On fut obligé de suivre exactement mes avis. Je joignis quelques gouttes d'esprit-de-vin camphré à l'eau végétominérale, afin de la rendre plus capable d'agir sur les parties qui avoient émoussé son action. J'obtins le succès. La malade fut guérie en peu de tems.

(a) Un air qui n'est point trop froid, est plus propre aux yeux qu'un air chaud. Je conseillerai rarement de couvrir les yeux malades. J'ai éprouvé qu'un air tempéré étoit plus salutaire que les topiques dont on les accable ordinairement; ce n'est pourtant pas qu'il n'y ait des cas où il faille s'écarter de cette règle.

Je pourrois publier d'autres guérisons, si les cures rapportées par M. Goulard, & votre observation que je vous fais gré de m'avoir adressée, n'étoient plus que suffisantes pour multiplier l'usage de cette eau excellente.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E

*De M. JANIN, oculiste de la ville de  
Lyon, &c. à M. PELLIER, oculiste  
de la ville de Metz, &c.*

J'ai lu, Monsieur & cher confrere, dans la Gazette salutaire du 15 Octobre 1772, l'invitation que vous faites à M. Babelin & à moi, de communiquer au public nos méthodes de guérir la goutte-sereine, maladie qu'on avoit réputée mal à propos incurable.

» A peine, dites-vous, M. Janin, dans son  
» ouvrage intitulé : *Mémoires & Observa-*  
» *tions sur l'œil, & ses maladies*, page 47,  
annonce-t-il que c'est au moyen de l'élec-  
» tricité qu'il opere les guérisons dont il  
» parle. »

Que pouvois-je dire de plus pour donner les premières idées de ma méthode particulière de traiter la goutte-sereine ; mon objet n'étoit pas alors d'entrer dans le

détail du moyen que j'administre, mais seulement des heureux effets qu'il produit, & cela pour étayer particulièrement mon opinion sur l'existence du fluide électrique dans les filières nerveuses, & notamment dans celles du nerf optique, & faire entendre par-là que l'absence de ce fluide sensitif cause la cécité de l'organe visuel; mais, comme mon intention n'est pas de priver le public de ce moyen curatif, j'ai dit très-expressément à la page 47 de mes Mémoires : « *Dès que mes Observations sur la*  
*» goutte-sereine seront assez multipliées, j'of-*  
*» frirai cette découverte au public.* » J'y annonçai que j'avois guéri quatorze personnes affectées de cette maladie : depuis la publication de cet ouvrage, j'ai rétabli la vue à trois autres sujets qui en étoient privés par la même cause; madame Nabonan, de Saint-Germain-la-Val, en Forest, étoit de ce nombre, la cécité de cette dame étoit au point qu'elle ne distinguoit pas même la clarté lorsqu'elle étoit exposée à l'ardeur des rayons du soleil : le succès de mes soins a été tel, qu'elle distingue actuellement les plus petits objets, même un cheveu placé à six pieds de son organe, cette guérison a fixé l'attention de tous les habitans de Lyon, d'autant plus qu'à la cécité étoit jointe un épuisement de la malade, une insomnie, un dégoût pour les alimens, que

rien n'a dissipé, que le traitement que je lui ai fait.

L'article principal de votre Lettre, mon cher confrere, est de connoître ma méthode, & celle de M. Babelin : j'étois à Paris, lorsque cet oculiste annonça la cure qu'il avoit faite de mademoiselle Penaudier, J'ai vu cette fille ; je l'ai questionnée sur son état passé : voici ce qu'elle m'a appris, qu'elle ne voyoit pas d'un œil depuis long-tems ; que M. Babelin l'a fait saigner à différentes fois, & lui a fait faire usage de différens remèdes dont elle ignore la composition ; l'exposé de cette fille s'accorde parfaitement avec ce qu'a annoncé M. Babelin dans la Gazette salulaire du 17 Septembre 1772.

Les travaux de cet oculiste méritent la reconnoissance publique, mais il s'élève une difficulté que M. Babelin seul peut résoudre. Comment se peut-il faire que la saignée soit un moyen curatif contre la goutte-sereine, tandis qu'il est de fait que les saignées trop répétées ou trop copieuses produisent souvent cette maladie ? Interrogez, Monsieur, nombre d'aveugles par la goutte-sereine, & vous verrez que le plus grand nombre avoueront qu'ils n'ont perdu la vue que par la saignée, sur-tout à la suite de celle du pied. Je dis plus, & l'expérience journaliere le confirme, qu'une

seule saignée du pied est capable d'éteindre le peu de vue dont jouit une personne affectée de goutte-sereine imparfaite. Avant d'en dire davantage sur ce sujet, j'attendrai avec impatience ce que répondra sur cet objet M. Babelin, que j'honore très-particulièrement.

Quant à ma méthode de traiter la goutte-sereine, je l'exposerois volontiers ici, si je ne travaillois actuellement à un Mémoire sur cette maladie, dans lequel je déduis les causes de l'affection du nerf optique & de la rétine; les maladies qu'on a confondues mal-à-propos avec la goutte-sereine; les signes qui les distinguent les unes des autres, & les moyens curatifs qui conviennent à chacune d'elles. Le tout est étayé par des observations relatives aux diverses classes des maux qui font le sujet de ce Mémoire.

Je dirai, pour le moment, que ma méthode de guérir la goutte-sereine n'est pas celle de M. Babelin, & que je ne me sers pas de la machine électrique pour électriser l'œil; cette machine est plutôt préjudiciable qu'avantageuse; elle cause des maux de tête insupportables: c'est ce qu'ont éprouvé deux personnes chez qui j'avois employé ce moyen. M. Bertholon, prêtre de la Congrégation de la Mission, a été témoin d'un



pareil effet sur un sujet qu'il avoit électrisé pour le guérir d'une goutte-sereine. Voyez ce qu'il a dit à ce sujet dans une Lettre qu'il a faite insérer dans la Gazette salutaire, n° VIII & IX. M. Deffaufeur, célèbre physicien de Genève, a été obligé de cesser d'électriser une femme aveugle par la goutte-sereine, parce que le mal de tête dont cette femme fut atteinte fut si violent, qu'il étoit à craindre qu'il n'en résultât des suites fâcheuses; il est vrai qu'elle recouvra une partie de sa vue, mais les douleurs qu'elle éprouva pendant long-tems, étoient pires que l'aveuglement; il étoit très-possible de la guérir sans la faire souffrir, & de lui rétablir la vue bien plus parfaite que celle qu'elle a, car elle voit à peine à se conduire; néanmoins, le peu qu'elle en a, elle le doit à son bienfaiteur. Les douleurs de tête ne proviennent que par l'effet des commotions, qu'on dirige vers l'organe visuel; vous avez raison de dire, Monsieur, que vous craignez son action sur une partie aussi délicate que l'œil, cette réflexion est d'autant plus judicieuse, que l'expérience l'a confirmée plus d'une fois.

Le zèle & l'empressement avec lesquels j'ai publié les découvertes consignées dans mes Mémoires sur l'œil & dans les Réflexions sur la cause de la mort subite &

violente (a), vous prouvent, Monsieur, que je me ferai un devoir de publier les autres ouvrages que j'ai dans mon portefeuille, & témoigner par-là au public & à vous, l'attachement inviolable avec lequel je suis très-parfaitement, Monsieur & cher confrere, &c.

(a) Ces deux ouvrages se trouvent, à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins; à Lyon, chez les freres Périsset; à Montpellier, chez Bafque; à Avignon, chez Aubanel; à Toulouse, chez Fr. Robert.

## OBSERVATION

*Sur la Lagophthalmie, ou Œil de Lièvre;  
par M. MARCHAN, oculiste de la  
ville de Nîmes.*

Le raccourcissement de la paupiere supérieure assez considérable pour empêcher le globe d'en être recouvert exactement, a été appelé par les Grecs *lagophthalmie*, qui signifie *œil de lièvre*, parce que, dans cette indisposition, on ne peut, comme les lièvres, fermer les paupieres en dormant. Telle est la définition ordinaire de cette maladie qui rend si difforme, que ceux même, qui d'ailleurs ont la physionomie la plus agréable, ne peuvent se montrer sans inspirer par leur présence la terreur & l'effroi.

Les observations que j'ai faites à ce sujet s'opposent à l'opinion d'Antoine Maitrejan, de Guillaumeau, & de M. Deshayes-Gendron.

Le premier de ces auteurs avoue n'avoir jamais vu cette maladie ; & , d'après la théorie , il conclut , page 507, « qu'il n'y a » personne , pour peu de réflexion qu'elle » fasse , qui ne juge que l'opération que » l'on feroit dans cette occasion, ne fût plus » préjudiciable que profitable. » M. Deshayes-Gendron dit , dans son *Traité sur les maladies des Yeux*, page 257, « que cette » maladie est incurable , sur-tout par l'opération. » Cette décision ne mérite aucune attention , puisqu'elle n'est point le fruit de l'expérience & de la pratique , comme il l'avoue lui-même.

Guillemeau s'explique d'une manière à peu près semblable ; il dit , page 39, « Si la » paupière est trop courte , n'est pas possible par curation & opération , aucune la » restituer. »

Le jugement de ces auteurs m'a déterminé à rendre public un fait de pratique , qui prouve qu'on ne doit pas s'en rapporter à ce qu'ils en ont dit.

Il survint à mademoiselle Brun, de Saint-Gilles en Languedoc , âgée de seize à dix-sept ans , une tumeur d'un caractère malin, qui étoit située sur le sourcil gauche , &

qui fut accompagnée de beaucoup de douleurs, de gonflement & d'inflammation dans toutes les parties voisines de la tumeur : elle abcéda quelque tems après à la partie moyenne du bord orbitaire supérieur & à l'origine, ou au commencement de la paupière.

Un chirurgien, grand praticien (a), la traita, & parvint, au bout de dix à onze mois, à cicatrifier l'ulcère qui avoit fourni une longue suppuration, & occasionné une perte de substance assez considérable pour rendre la paupière beaucoup trop courte pour pouvoir recouvrir le globe, ce qui rendoit cet œil désagréable & défectueux : d'ailleurs, l'impossibilité où la malade étoit de fermer cet œil lui occasionnoit souvent des fluxions qui la faisoient beaucoup souffrir, & devoient lui faire craindre de le perdre.

Ce motif, & celui de la difformité dans une jeune personne qui réunit d'ailleurs tous les charmes de son sexe, étoient bien suffisans pour décider à recourir aux ressources de l'art.

Voici comment je procédai, après avoir fait asseoir la malade sur un oreiller posé par terre, & la tête sur mon genou gauche.

J'incisai depuis le petit angle jusqu'au

(a) M. Pignol, maître en chirurgie à Nîmes.

grand, entre le sourcil & le tarfe dans une direction demi-circulaire, de maniere que je dirigeai le tranchant de l'instrument (a) un peu de bas en haut : la premiere incision faite, j'en fis une seconde dans la plaie fraîche un peu supérieurement, en suivant la même direction que la premiere ; j'en fis quatre ou cinq toujours dans la premiere plaie, & jusqu'à ce que le tarfe de la paupiere supérieure joignit l'inférieure.

Je pansai la plaie avec plusieurs petits plumaceaux trempés dans une forte décoction de mauve. Je comprimai légèrement la plaie avec la bande afin de la tenir dilatée, & fis arroser souvent l'appareil avec la même décoction. La suppuration ne tarda pas à s'établir, & devint même abondante. Je pansai ensuite la plaie avec le *basilicum*, dont je garnissois bien les plumaceaux afin d'entretenir cette partie plus souple, & de procurer assez de suc nourricier pour remplir, par des nouvelles chairs, les intervalles que j'avois faits, & rendre par-là la paupiere plus longue & en état de recouvrir le globe, ce qui m'a réussi moyennant les précautions suivantes. 1° Je recommandai à la malade de rapprocher & de fermer ses yeux plusieurs fois dans la journée. 2° De sourciller & de faire fréquem-

(a) C'étoit un bistouri dont le tranchant étoit convexe & la lame large.

ment

ment ces mouvemens un peu forts, 3<sup>o</sup> Vers le milieu du traitement, & lorsque la plaie suppurait; j'appliquai un emplâtre agglutinatif transversal sur le bord du tarle de cette paupière que la malade tiroit en bas de tems en tems. 4<sup>o</sup> Le régime qu'elle observoit étoit humectant & rafraîchissant.

Je parvins, par tous ces moyens, à mettre la paupière, à peu de chose près, dans sa situation naturelle; ce dont je ne serois pas venu à bout, si je me fusse laissé entraîner aux préjugés & aux sentimens presque généraux des auteurs.

## OBSERVATIONS

*Sur l'Air fixe & sur ses Effets dans certaines eaux minérales, &c; par M. ROUELLE, démonstrateur en chimie au Jardin royal des Plantes.*

L'air fixe devient de jour en jour l'objet des travaux des chymistes, ainsi que de la plupart des physiciens. Le célèbre Hales est en quelque façon le premier qui nous ait mis sur la voie par le travail suivi qu'il nous a laissé sur cette matière. MM. Macbride & Black y ont ajouté une suite bien intéressante d'expériences lumineuses. Ensuite M. Priestly, à Londres, & M. Jac-

quin, à Vienne, ont si bien appuyé la doctrine de M. Black, que cette matiere est devenue une des plus intéressantes de la chymie & de la physique, par la relation immédiate que cet être nouvellement connu peut & doit avoir avec une infinité de phénomènes de la nature.

Je me borne ici au rapport que l'air fixe paroît avoir avec certaines eaux minérales, & quelques grands phénomènes de la nature, & je vais rapporter le plus succintement qu'il me sera possible quelques expériences qui nous font connoître son usage, ses effets relativement au fer qu'on trouve dans ces eaux, & donnent la solution de quelques faits qu'on ne sçauroit, ce me semble, expliquer sans lui.

L'eau distillée, l'eau de riviere, les eaux les plus pures, en un mot, comme l'a remarqué M. Prietzly, s'imprègnent facilement d'air fixe; & dès-lors elles ont le même goût, la même saveur, & présentent les mêmes phénomènes que les eaux minérales, qu'on appelle mal-à-propos *acidules*. C'est ce que M. Venel a déjà complètement démontré le premier. Les expériences qui le prouvent sont connues, & je ne les ai répétées que pour me disposer plus sûrement à celles que j'ai tentées ensuite, & dont je vais rendre compte,

1<sup>o</sup> J'ai imprégné d'air fixe de l'eau dis-

villée, à la maniere de Prietzly. J'en ai pris sur le champ une bouteille dans laquelle j'ai ajouté un peu d'une mine de fer, de la nature de la pierre d'aigle, réduite en poudre très fine. Cette mine n'est pas attirable par l'aimant, du moins d'une maniere qu'on puisse appeler sensible. J'ai bouché la bouteille le plus exactement qu'il m'a été possible, & l'ai laissée en repos & renversée pendant vingt-quatre heures.

Il s'y est dissout assez de fer pour donner, avec l'infusion de noix de galle, une forte teinte vineuse violette, tirant un peu sur le noir.

La liqueur qu'on prépare pour précipiter le bleu de Prusse, où l'alcali phlogistique, la colore en verd bleu; & au bout de quelques jours il s'y forme un précipité plus ou moins considérable, qui est un vrai bleu de Prusse.

Cette eau aérée ayant bouilli, perd toutes ses propriétés. Elle se trouble, dépose une matiere ocreuse, & ne donne plus de teinte violette, ni verd, ni bleu, par la noix de galle ou par l'alcali phlogistique.

Exposée à l'air libre pendant plusieurs jours, elle y perd également toutes ces propriétés, & précisément de la même maniere que les eaux minérales que M. Monnet appelle *ferrugineuses*.

Je ne suis pas le premier qui aye imaginé de dissoudre le fer pur dans l'eau, à l'aide



de l'air fixe. M. Prietzly nous apprend *que son ami M. Lane à mis de la limaille de fer dans cette eau mixte, & qu'il a fait une eau chalybée ou ferrée, forte & agréable, semblable à quelques eaux naturelles qui tiennent le fer en dissolution, par le moyen de l'air fixe seulement & sans aucun acide.*

Mais on sent bien qu'on trouve très-rarement le fer, dans le sein de la terre, uni à tout son phlogistique, & que la nature a rarement de la limaille de fer sous sa main. J'ai donc cru devoir diriger mes expériences sur une substance martiale plus commune; & c'est pour cela que j'ai préféré les mines de fer du genre de la pierre d'aigle, qui sont très abondantes & qu'on trouve par-tout.

2<sup>o</sup> Eau distillée, une livre, sel marin à base terreuse, quatre grains, sel d'Epſom, douze grains, mine de fer, à volonté; car l'eau n'en prend que la petite portion qu'elle en peut dissoudre.

Cette eau ayant été aérée, donne, avec la noix de galle, une forte teinte violette vineuse, & prend, avec la liqueur du bleu de Prusse, une couleur assez foncée d'un verd tirant sur le bleu.

3<sup>o</sup> De l'eau chargée de douze grains de sel marin, de dix-huit grains d'alcali fixe minéral par livre, & imprégnée d'air, à

pris moins de fer que les précédentes. La couleur violette par la noix de galle, & le verd-bleu par l'alcali phlogistique, étoient plus pâles & plus éteints. Il est vrai que l'une & l'autre de ces couleurs se sont développées un peu au bout de quelque temps.

Cette eau, par l'ébullition, perd la propriété de verdier avec l'alcali fixe phlogistique; mais l'infusion de noix de galle y manifeste encore un vestige de fer.

4<sup>o</sup> L'eau de rivière imprégnée d'air fixe, chargée d'un peu de mine de fer, à pris, avec la noix de galle, une teinte violette très-foncée, & une belle couleur bleue avec l'alcali phlogistique.

La même eau de rivière, pure & non aérée, chargée de la même mine, & la bouteille bien bouchée, n'a donné au bout de vingt-quatre heures, quoiqu'on l'eût souvent agitée, aucun signe de la présence du fer, par aucun de ces deux réactifs.

M. Monnet, dans son *Traité des Eaux minérales*, propose comme un moyen éprouvé, pour faire une eau ferrugineuse non aérée, d'enfermer de la limaille de fer récente dans une bouteille, de la bien boucher, & de l'agiter souvent pendant plusieurs jours.

J'aurai lieu de parler, dans une autre occasion, de cette manière de rendre les

eaux ferrugineuses sans air fixe. Il y en a en effet beaucoup dans la nature, qui sont martiales sans cet intermède, comme M. Monnet l'a démontré.

5° L'eau d'Arcueil pure & non aérée, ayant été chargée de la même mine, & traitée par les réactifs, n'a donné aucun signe de la présence du fer.

Je l'ai aérée, & pour-lors le fer s'y est dissout; la noix de galle m'a donné une couleur violette qui s'y est développée peu à peu; & l'alcali phlogistique à fait sur le champ une couleur verte assez foncée.

J'ai ajouté de l'esprit de sel sur cette eau, afin de saturer en partie la terre absorbante qu'elle tient en dissolution; je l'ai ensuite imprégnée d'air fixe, & j'ai obtenu avec les réactifs les couleurs ordinaires de violet & de verd ou bleu; mais l'une & l'autre avoient moins d'intensité qu'avec les précédentes eaux. Il semble que la présence des sels & de la terre, dont certaines eaux sont chargées, nuisent beaucoup à la solution de ce fer; cependant j'ai trouvé que l'eau du puits de chez moi prenoit un peu de fer sans être aérée.

Cette eau ayant bouilli, tout le mars s'en est séparé, enforte que les réactifs n'y font plus rien.

6° L'eau de Seine pure, aérée par l'appareil ordinaire, avec la vapeur qui se dé-

gage de la précipitation de l'hépar par les acides, & chargée de la même mine, change à peine de couleur avec la noix de galle, & point du tout par l'alcali phlogistique.

Cependant je dois observer que non-seulement la mine de fer, mais encore les safrans de mars calcinés, & non attirables par l'aimant, comme le safran du résidu du sublimé corrosif, & celui qu'on appelle *rouge de Berlin*, noircissent assez promptement lorsqu'on les mêle à cette eau imprégnée de cette vapeur.

L'eau, ainsi chargée de cette vapeur, prend le goût & une forte odeur d'hépar; elle conserve l'un & l'autre assez longtemps, même à l'air libre, mais elle s'y trouble, & devient comme du petit-lait qui n'auroit pas été clarifié; ce qui est dû à une portion de soufre très-atténuée, qui se dégage de l'eau & qui se précipite.

Cette vapeur, qui s'élève de la précipitation de l'hépar par tous les acides, est très-inflammable(a). Elle l'est même encore

(a) Je croyois avoir vu le premier ce phénomène, mais je viens de retrouver que Meyer en a fait mention. C'est le hasard qui le lui présenta comme à moi. Nous fûmes chargés mon frere & moi, en 1754, d'examiner des monnoies d'or qu'on prétendoit tellement allié, qu'aucun des moyens en usage dans les essais & la purification de l'or, ne pouvoient en faire le départ.

après avoir passé au travers de l'eau, avec laquelle elle ne forme presque point d'union; ce qui me fait croire qu'elle ne contient que très-peu d'air fixe véritable pur, quoiqu'il s'en dégage abondamment par l'effervescence des acides avec l'alcali de l'hépar; mais je vois par les phénomènes qu'il présente, qu'il est ici, ainsi que dans les dissolutions métalliques par les acides, dans un état très-différent de l'air fixe ordinaire. Aussi l'eau ne s'imprègne-t-elle de cette vapeur que très-peu, & avec la plus grande difficulté. M. Prietzly a observé le même phénomène.

7<sup>o</sup> J'ai pris une pinte d'eau de rivière pure, j'y ai ajouté, suivant le procédé de M. Vernel, deux gros d'alcali fixe minéral, & six gros d'esprit de sel, qui, d'après des expériences en avons quatre onces en dissolution par l'hépar. J'en fis la précipitation de nuit; la lumière étoit auprès, & je me vis tout à coup environné d'une grande flamme, dont je connus bien vite la cause. M. Meyer paroît attribuer l'inflammation de cette vapeur à une portion de vrai soufre qui est tellement divisé, qu'il est volatilisé & emporté par le torrent de la vapeur; & en cela, je présume qu'il se trompe. La vapeur elle-même est inflammable, & la portion de soufre qu'elle entraîne brûle avec, & n'est qu'un accessoire à cette inflammation; puisque, si l'on agite cette vapeur ainsi chargée de soufre avec de l'eau, le soufre s'en dégage, comme je l'ai dit ci-dessus; la vapeur, dépouillée de ce soufre étranger, ne cesse pas pour cela d'être inflammable.

riences préliminaires, étoit la quantité nécessaire pour saturer cet alcali. J'ai fortement bouché la bouteille dans le temps de l'effervescence. Vingt-quatre heures après, je l'ai ouverte avec précaution pour y introduire de la mine de fer, & je l'ai rebouchée sur le champ.

Au bout de deux fois vingt-quatre heures, l'eau étoit encore bien aérée aux yeux & au goût; mais elle n'a fait que brunir un peu avec l'infusion de noix de galle, & à peine a-t-elle verdi, quelques temps après, par l'addition de l'alcali phlogistique.

8° J'ai reçu dans une vessie la vapeur qui s'élève d'une dissolution de fer par l'acide du sel. Cette vapeur, qui est & reste long-temps inflammable; s'incorpore très-difficilement dans l'eau; mais, quelque petite que soit la quantité que l'eau en prend, elle n'en contracte pas moins une odeur très-sensible d'*hépar* ou d'œuf pourri.

L'eau ne prend non plus qu'une quantité infiniment petite de la vapeur qui se dégage de la dissolution de fer par l'acide vitriolique, mais elle ne contracte pas la même odeur d'*hépar* que dans l'expérience ci-dessus.

L'air qui se dégage des corps est donc dans deux états très-différens. Dans quelques-uns, ce n'est qu'un air fixe pur; & celui-ci se combine avec l'eau en si grande quantité, qu'il peut au moins égaler son

volumé, & lui communiquer plusieurs propriétés, entr'autres, celle de dissoudre le fer, de précipiter l'eau de chaux, comme le fait l'air fixe lui-même, &c. Tel est l'air qu'on dégage par la combinaison des acides avec les substances alcalines & calcaires, la vapeur qui s'élève des liqueurs spiritueuses actuellement en fermentation, & celle du charbon. Dans tous ces cas, cette vapeur ou cet air fixe n'est point inflammable.

Au contraire, celui qui se dégage dans la précipitation du foie de soufre par quelque'un des trois acides minéraux, ou par l'acide du vinaigre, celui que fournit en abondance les dissolutions du fer & du zinc par l'acide vitriolique & l'acide marin, sont très-inflammables. Cette vapeur passe au travers de l'eau sans s'y incorporer & sans perdre la propriété de s'enflammer, qu'elle peut même conserver long-temps. Elle communique à l'eau un goût & une odeur très-remarquables de précipitation de foie de soufre. Mais elle diffère encore de l'air fixe ordinaire, en ce qu'elle ne précipite point l'eau de chaux; & pour le dire en passant, on peut la comparer avec l'air qu'on obtient par la distillation des végétaux & des animaux, que M. Hales a examiné le premier, & qu'il a reconnu être encore inflammable long-temps après.

Ce n'est pas que, dans la précipitation de l'hépar, ainsi que dans les dissolutions métalliques, il ne se dégage beaucoup d'air, mais il y est visiblement combiné avec une grande quantité de phlogistique; & c'est en raison de cette combinaison qu'il est plus ou moins immiscible ou insoluble dans l'eau, & qu'il devient propre à s'enflammer.

Jetons maintenant un regard sur ce qui se passe en grand dans la nature; je crois qu'on trouvera la même différence entre cet être incoërcible, pour ainsi dire, qui se dégage des eaux minérales froides, qu'on appelle faussement *acidules*, comme celles de Buffans, de Selters, &c. & la vapeur sulfureuse qui s'élève des eaux thermales, comme celles d'Aix-la-Chapelle, de Barèges, Cauterets, &c.

Dans les premières, il paroît que cet être n'est autre que l'air fixe, le même qu'on obtient par la méthode de Priestly. Au lieu que la vapeur sulfureuse des eaux d'Aix-la-Chapelle, &c. doit avoir un grand rapport avec celle qui se dégage de la précipitation des hépars.

Il seroit à souhaiter que les chymistes qui sont plus à portée de ces eaux, voulussent vérifier cette conjecture, & nous apprendre aussi si cette vapeur est inflammable comme celle des hépars. Ce qu'il



y a de certain, c'est que celle-ci a précisément la même odeur, comme on le sçait, que celle qui s'élève des eaux minérales. Elle a aussi la propriété de noircir l'argent, même lorsqu'on l'a introduite dans l'eau, ainsi que les chaux métalliques, & même les safrans de mars le mieux calcinés, & non attirables par l'aimant.

Nous pouvons observer aussi les mêmes rapports & les mêmes différences dans les mouffettes. On sçait qu'il y en a de deux fortes. Les unes, comme celles de la grotte du chien, ne sont point inflammables; elles ne noircissent point l'argent, ni les chaux métalliques; elles éteignent les flambeaux, &c. ainsi que les vapeurs qui se dégagent de la fermentation spiritueuse: celle du charbon, l'air fixe qui se dégage des combinaisons des acides avec les alcalis, à la manière de Prietzly, produisent les mêmes phénomènes que la grotte du chien, & peuvent lui être comparés à tous égards.

Il se dégage donc de la terre un air fixe semblable à celui qui est produit dans certaines expériences de chymie, & dans la fermentation des liqueurs spiritueuses; puisque celui-ci, comme le remarque M. Prietzly, a aussi la propriété de se dissoudre dans l'eau. C'est principalement à raison de cet air que les sources minérales froides tien-

nent le plus de fer en dissolution ; & qu'à l'exemple de nos eaux artificiellement aérées, elles le déposent promptement, soit par le repos à l'air libre ; soit enfin par l'ébullition.

Cet air fixe qu'on introduit dans l'eau , est, comme l'a remarqué M. Prietzly, d'un volume égal à celui de l'eau qui en est imprégnée. Cet air n'y est pas seulement interposé ; il y est véritablement dans un état de combinaison ; l'eau peut même être filtrée sans en être dépouillée d'une manière sensible. Cependant cette eau, n'acquiert pas pour cela un volume ni un poids remarquable, en proportion du grand volume d'air qu'elle a pris.

Ne pourroit-on pas soupçonner, d'après tous les effets de l'air fixe, que c'est lui qui passe de la terre dans la végétation, par ce mouvement de fermentation universelle que le retour du soleil excite dans la nature à la naissance du printems ?

En effet, l'air qui se combine dans les végétaux , d'après les expériences de M. Hales, à perdu toutes ses propriétés élastiques, quoiqu'il y soit en grande quantité numérique & pondérable.

Quant à l'autre espece de mouffetes, on sçait qu'il se dégage dans les galeries des mines, & sur-tout des mines de charbon de terre, dans celles de sel gem-

me, &c. deux sortes de vapeurs, dont l'une est même souvent visible. Elle est immiscible avec l'eau, elle s'enflamme & détonne souvent avec beaucoup de bruit & de fracas; l'autre au contraire ne s'enflamme point; mais celle-ci éteint les lampes & les flambeaux, comme la vapeur de la grotte du chien, comme celle de la fermentation spiritueuse, & comme celle du charbon; mais toutes tuent également les animaux qu'on y expose.

On sçait qu'il y a des vapeurs qui s'élèvent de certaines eaux, soit dans des souterrains, soit même à l'air libre, qui prennent feu & s'enflamment très-rapidement.

M. Prietzly a conclu, d'après quelques effets salutaires qu'on lui a rapportés, que l'air fixe n'étoit point nuisible, & qu'on pouvoit le respirer. Pour moi je soupçonne fort que par-tout où il sera rassemblé en quantité, & sans communication avec l'air de l'athmosphère, il peut devenir dangereux, & peut-être tuer comme les vapeurs dont nous venons de parler: c'est ce dont je rendrai compte, d'après une suite d'expériences qui pourront décider la question (a).

Quant à la vapeur de l'hépar, j'ose assurer qu'elle est aussi pernicieuse que celle

(a) Je viens d'apprendre que M. Prietzly l'a déjà décidée.

du charbon. C'est à mes dépens que j'ai appris à la connoître, & j'ai failli un jour en être suffoqué.

Voici les symptômes que cette vapeur occasionna en moi. Ayant voulu la respirer fortement, pour démêler le caractère de cette odeur, je portai le nez & la bouche ouverte sur le vase, dans l'instant que j'y faisois une précipitation d'hépar très en grand. Je fus pris sur le champ, & me trouvai subitement dans l'impossibilité d'inspirer, & sur-tout d'expirer. Je sentoais ma poitrine dans un état de dilatation, jointe à un serrement insupportable. Dans cet état quelque effort que je fisse, je ne pouvois ni introduire ni chasser l'air des poumons. Je me précipitai hors du laboratoire du Jardin du Roi où je faisois cette expérience, je gagnai le large & la muraille de la cour pour me soutenir, car tout défailloit en moi; & ce ne fut qu'après avoir fait les plus grands efforts d'inspiration & d'expiration au grand air, que je commençai à redevenir maître de cette fonction, & ensemble de mes mouvemens. Mais je fus encore tout l'après-midi dans un état de mal-aise & d'oppression, accompagné de pesanteur de tête que j'aurois de la peine à exprimer (a).

(a) M. Meyer rapporte aussi un accident semblable, arrivé à son aide en sa présence, en faisant une précipitation d'hépar en grand.

On ſçait que l'air fixé qu'on dégage à la manière de Prietzly, a auffi des propriétés qui lui ſont communes avec l'air ordinaire. Si on l'introduit dans le vuide, le vuide ceſſe & les vaiſſeaux ſe détachent. Celui qui eſt inflammable, préſente le même phénomène. Il eſt donc propre auffi à contrebalancer l'effort de l'atmoſphère; ce qui prouve, entr'autres choſes, ce me ſemble, que cette vapeur n'eſt pas ſeulement le phlogiſtique ou l'*acidum pingue*, comme on l'a avancé ſur de ſimples ſpéculationſ, mais au contraire que c'eſt de l'air qui, quoique combiné, conſerve encore les principales propriétés de l'air ordinaire; quoiqu'il en diffère à tant d'autres égards.

*Je viens d'apprendre qu'il paroît depuis peu une Diſſertation en anglois, de M. Prietzly, dans laquelle on trouve une très-belle ſuite d'expériences ſur l'air fixe, l'air inflammable, & l'air méphitique ou de putréfaction. J'ai regret de ne l'avoir pas connue plutôt; la manière dont ſont faites les expériences que nous avons déjà de lui; eſt un garant ſur de l'uſage excellent qu'on peut faire de tout ce qui vient de ſa main.*



## OBSERVATION

*Sur un Vomissement de Sang à la suite de plusieurs blessures sans lésion d'aucun viscère; par M. MARIE, médecin de l'hôpital de Pontivi en Bretagne.*

M. de \*\*\* recommandable par la naissance, autant que par l'esprit & les mœurs qui lui ont acquis l'estime d'un corps respectable; victime de l'honneur qui lui est inséparable, reçut, immédiatement après le dîner plusieurs blessures. Deux d'entr'elles demanderent quelques attentions; l'une étoit située dans l'épigastre, & l'autre à la partie latérale gauche de la poitrine, vers le milieu du muscle pectoral. Chacune de ces plaies n'avoit pas plus de deux lignes de division. Le malade très-foible fut transporté chez lui, & pansé suivant les règles de l'art. L'examen des blessures, la tranquillité du blessé rassurerent sans doute sur le danger de leur situation. Cet état fut le même jusqu'à minuit: alors le malade, après avoir pris quelques cuillerées d'huile d'amandes douces indiquées par des douleurs intestinales, vomit sans effort les alimens d'un dîner copieux, avec une abondance de sang noir & coagulé. Cet accident réveilla l'attention du chirurgien-major.

Cet homme de mérite, & véritablement instruit, préférant la prudence d'un conseil à la sécurité du sçavoir, vint me chercher aussitôt. Nous visitâmes scrupuleusement les blessures qui nous parurent simples. Nous examinâmes l'état du malade ; sa respiration étoit libre, mais le pouls fébrile, dur & ferré ; il se plaignoit seulement d'une pesanteur & d'une tension depuis l'épigastre jusque vers les os pubis. Nous n'aperçûmes aucun de ces accidens qui caractérisent la lésion du poumon & du ventricule. Cependant, pour suivre la nature dans ses indications, il fut ordonné un lavement émollient & laxatif pour vider le canal intestinal. Le malade le rendit un quart d'heure après avec une quantité de matières non digérées. On y observa quelques filets de sang. Il en prit un second seulement émollient pour servir de correctif au premier, mêmes matières, excepté les filets de sang. Les premières voies ainsi déchargées, le malade fut saigné. On lui fit des embrocations. Le lendemain la fièvre disparut. Le même traitement fut continué pendant huit jours ; les plaies se sont cicatrisées, & le malade parfaitement guéri.

#### R É F L E X I O N.

M. de \*\*\* reçoit plusieurs blessures ; celles qui paroissent les plus graves ne donnent

aucunes marques de lésion dans les parties contenues. Il est foible par une suite nécessaire d'une perte de sang produite d'un coup porté de part en part dans le bras. Il n'éprouve d'autre sentiment de douleur qu'une pesanteur dans l'épigastre, & une tension le long des muscles droits. Tout paroît calme chez lui : cependant il a de la fièvre, & douze heures après la catastrophe, il vomit des alimens mêlés de caillots de sang noir.

Qui peut donc avoir donné lieu à cette hémorragie ? Doit-on présumer qu'elle vienne des pōumons ? Il y auroit eu emphysème, la respiration eût été gênée, la toux auroit précédé l'effusion du sang, & cette liqueur eût été d'un rouge vermeil. Seroit-on plus fondé de croire que le ventricule eût souffert ? L'expérience confirme que toutes les plaies de ce viscère sont accompagnées d'accidens plus ou moins graves, tels que les douleurs aiguës, le hoquet, le vomissement, les sueurs froides, &c. aucun de ces symptômes n'a eu lieu, & huit jours de tems ont suffi pour la cure du malade.

Ne seroit-il pas plus raisonnable de penser qu'une contraction spasmodique auroit occasionné ce singulier phénomène ? Rien n'est plus prompt à porter le trouble dans toute la machine, que ces impressions violentes & inopinées de peine ou de plaisir,



celle qu'a ressentie M. de \*\*\* doit être considérée relativement à son caractère & son tempérament. Un cœur droit, un esprit de paix, une ame sensible, ont été frappés de la nécessité d'une réparation à l'honneur compromis; mais, avec une corpulence délicate, une constitution foible, pouvoit-il en supporter le choc sans une vive émotion; ajoutons à ces causes l'aiguillon de plusieurs blessures; si le courage en engourdit la douleur, en a-t-elle moins ses effets sur la nature? Elle l'ébranle, l'irrite & la trouble: voilà sans contredit la cause de la fièvre. Les parties destinées à la digestion devoient être, & ont été le siège du désordre; le ventricule étoit surchargé d'alimens. Leur poids a fait compression sur les vaisseaux qui le tapisent. La circulation s'est trouvée rallentie dans les uns, interrompue dans les autres. Distendus par l'engorgement, ils se sont rompus, & la liqueur s'est épanchée dans le sac: effet violent de la contraction spasmodique, mais dont on ne sçauroit douter après les exemples multipliés d'hémorragie, de délire, d'imbécillité, même de la mort à la suite d'une vision, d'une peur, d'une nouvelle frappante & inattendue de tristesse ou de joie.

Le sang noir & coagulé, que le malade vomit douze heures après, en prouvant la stagnation dans l'estomac, favorise mon

opinion. Peut-être m'objectera-t-on qu'il paroît étonnant, & presque impossible qu'en admettant l'ouverture des vaisseaux sanguins, le malade ait cessé subitement de rendre du sang. Je répondrai que l'abondance de celui qui s'est perdu par les plaies a suffisamment dégorgé ces vaisseaux pour en procurer l'affaîssement. Que leur réunion peut avoir été secondée par les vapeurs acides & spiritueuses des alimens qui auront agi comme astringens. Au reste, le malade a été très-promptement rétabli; mon récit très-fidèle & le motif de cette observation, en exposant mes idées, est de demander des lumieres pour connoître l'erreur.

## OBSERVATION DE CHIRURGIE,

*Sur une Plaie à la Tête, avec fracture au Crâne; par M. THOYER, maître en chirurgie à Monbazon.*

Le 24 Juin 1772, le nommé Pierre Thomas, garçon laboureur, âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament sanguin, étant à la messe sous le clocher de l'église de Monts, une pierre, du poids de dix-huit livres, tomba sur l'échelle qui conduit au clocher, & fut frapper la partie moyenne inférieure, & latérale droite du coronal dudit Thomas; ce coup renversa le blessé

sans connoissance & sans aucun signe de vie : dans le moment, plusieurs des assistans le transporterent à l'auberge la plus proche, où étant, un meunier qui exerce la chirurgie dans le canton, à la honte de ceux qui sont destinés à la police d'un art si utile à l'humanité, se transporta auprès du malade sans y être requis, lui appliqua un coup de rasoir dans l'intention de dilater la plaie, & coupa l'artere temporale ; cet ignorant ne sçachant comment arrêter l'hémorragie, fit la suture du peletier dans toute l'étendue de la plaie. Ayant été mandé, j'arrivai à l'instant que la suture venoit d'être faite ; je coupai les fils, & ayant introduit mon doigt dans la plaie, je remarquai une fracture considérable à la partie inférieure du coronal avec enfoncement des os ; je pansai la plaie méthodiquement, outre l'hémorragie qui fut considérable, le malade fut saigné cinq fois dans dix-huit heures ; le soir de l'accident la parole lui revint. Le lendemain au matin, comptant faire l'opération du trépan, je pris avec moi M. Barbot, ancien chirurgien de vaisseau ; en arrivant, nous fûmes bien surpris de voir le malade dans le meilleur état du monde, sans fièvre, & les fonctions animales rétablies dans toute leur intégrité ; ayant levé l'appareil, nous remarquâmes une fracture en forme de T renversé, la

portion de l'os qui formoit la tête du T, excédoit de deux lignes les angles qui en formoient la queue; la fente qui formoit la queue étoit d'environ deux doigts, & celle de la tête d'un pouce; une pareille fracture exigeoit absolument le trépan, mais la situation du malade nous engagea à observer jusqu'où la nature porte ses ressources; le troisieme jour, nous nous déterminâmes à appliquer un instrument en forme de tire-fond, à l'angle antérieur de la pièce de l'os enfoncé près la tête du T, & en tirant une portion de la premiere table de l'os de la largeur d'environ quatre lignes de circonférence, elle céda à l'instrument, Nous ne fîmes pas d'autres tentatives jusqu'au lendemain que nous tirâmes la seconde table sans aucune résistance, ce qui forma une espece de trépan, par où il sortit environ trente ou quarante gouttes d'une sérosité sanguinolente; nous pensâmes la plaie selon l'art, pansemens qui ont été continués tous les jours: le septieme jour, je fis l'extraction de trois autres petites esquilles de figures angulaires, de la longueur de quatre lignes; le treize Juillet, la portion de l'os qui formoit la tête du T étant devenue mobile depuis plusieurs jours, nous fûmes obligés d'en faire l'extraction, parce qu'elle incommodoit le malade par sa mobilité, & de la séparer des tégumens aux-

quels elle étoit très-adhérente : cet os extrait d'un ponce en quarré, étoit la portion inférieure du coronal, qui se joint à la partie squameuse du temporal; la grande portion de la dure-mere à découvert, n'a occasionné aucun changement à la plaie; on a continué les pansemens ordinaires, pendant lequel tems, il s'est fait les exfoliations des bords osseux; la plaie a été parfaitement consolidée au bout de deux mois & demi.

*Nota*, que, pendant toute la maladie, le blessé n'a éprouvé aucun mouvement fébrile.

---

## R E M È D E

*Contre les Vers strongles, communiqué par  
M. LEFEBVRE, maître en chirurgie à  
Broye, près Montdidier en Picardie.*

C'est pour répondre à l'invitation que l'on fait aux praticiens, de publier les remèdes qu'ils peuvent avoir éprouvés avec succès contre les vers strongles, que je vous envoie la composition de celui-ci, qui a réussi sur différens sujets attaqués de ces insectes, & contre lesquels les moyens les plus usités ont été infructueux, ainsi qu'on le peut voir par l'observation suivante.

Un homme de trente-six ans, attaqué depuis quinze mois de vertiges, toux sèche, fièvre, frissons, tranchées, le ventre gonflé & constipé, les urines claires, la bouche

**REM. CONTRE LES VERS STRONGL. 473**

féche, un appétit considérable, le poulx petit & irrégulier, ayant rendu quelques-uns de ces vers par la bouche, après avoir usé en vain des vermifuges qui lui furent prescrits pendant cet espace de tems, il prit en tout quatre bouteilles du remède suivant, qui lui firent rendre une centaine de lombrics; sçavoir, cinquante au premier effet, & le reste à différentes reprises, dont la plus grande partie étoient vivans. Tous les accidens disparurent, & le malade fut parfaitement guéri en peu de tems.

**C O M P O S I T I O N.**

Prenez mercure crud, plomb neuf, de chaque deux livres. Faites fondre le plomb avec le mercure dans une cuiller de fer, vous verserez alors le tout dans six pintes d'eau prête à bouillir; cependant on ajoutera dans ladite eau douze onces de sel d'espom, & six gros de sel de nitre, ensuite on retirera le plomb avec le mercure pour le faire refondre de nouveau, & le verser comme ci-devant dans cette même eau, ce qui sera répété vingt fois de suite; filtrez la liqueur au papier gris, & la mettez dans des bouteilles bien bouchées. La dose de cette eau est de quatre verres par jour; le matin à jeun, les autres à quelques distances des alimens.

*Nota.* J'ai reçu un grand nombre d'autres Mémoires sur le même sujet que je publierai dans le journal prochain.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

## M A R S 1773.

THERMOMÈTRES.				BAROMÈTRES.		
Jours du mois.	A 6 h. à demi du mat.	A 2 h. à demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	4	11	7 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
2	6 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28	2	28
3	5 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{2}$	27
4	6 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{4}$	27
5	7	11 $\frac{1}{2}$	8	28	1	28
6	6 $\frac{1}{2}$	7	3	28	2	28
7	2 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	3	28	3 $\frac{1}{2}$	28
8	1	7	5	28	2	28
9	3	6 $\frac{1}{4}$	4	28	1	28
10	3 $\frac{1}{2}$	9	7	28		28
11	4 $\frac{1}{4}$	9	3	28	1 $\frac{3}{4}$	28
12	0	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	28	4	28
13	$\frac{1}{2}$	8	2 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$	28
14	1	6 $\frac{1}{2}$	2	28	1 $\frac{1}{2}$	28
15	2	7 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	28	1	28
16	3 $\frac{1}{2}$	7	4 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28
17	4 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	5	28	3	28
18	2	10	4 $\frac{1}{2}$	28	3	28
19	1	8 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	28	3	28
20	1	10	4 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28
21	3	10 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
22	4	11 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28	2	28
23	4 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28
24	5 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	9	28	2 $\frac{1}{2}$	28
25	6 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	9	28	2	28
26	7 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{6}$	4 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28
27	3	6 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	28	2	28
28	0 $\frac{1}{2}$	7	2 $\frac{1}{4}$	28	3 $\frac{1}{4}$	28
29	0	7	3 $\frac{1}{2}$	28	3	28
30	0 $\frac{1}{4}$	6	1 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28
31	01	7 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	28	1	28

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S. couvert.	S-O. nuag.	Nuages.
2	O. couvert.	O. nuages.	Beau.
3	S. beau.	S. beau.	Nuages.
4	S-E. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
5	O. couvert.	N-O. couv.	Nuages.
6	N. couvert.	N-N-E. nuag.	Nuages.
7	N-N-E. couv.	N-E. nuages.	Nuages.
8	N-E. beau.	E-N-E. nuag.	Nuages.
9	N-E. nuages.	N-E. n. pluie.	Nuages.
10	N-N-E. c. pl.	N-E. couv. pl.	Nuages.
11	E-N-E. beau.	E. lég. nuag.	Beau.
12	E. beau.	E. beau.	Beau.
13	E. beau.	E-N-E. beau.	Beau.
14	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
15	N. couvert.	N. c. pluie.	Couvert.
16	N. couvert.	N. nuages.	Nuages.
17	N. couvert.	N. c. nuages.	Nuages.
18	N. beau.	N. nuages.	Beau.
19	N-N-E. beau.	E. beau.	Beau.
20	E. brouillard, beau.	E. nuages.	Beau.
21	O. nuages.	O. couv. nua.	Beau.
22	O. couvert.	O. couv. nua.	Beau.
23	E-N-E. beau.	E. beau.	Beau.
24	E. beau.	E. beau.	Beau.
25	E. beau.	O. nuages.	Beau.
26	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
27	N. nuag. gr. vent.	N. nuages.	Beau.
28	N. nuages, vent.	N. nuages.	Beau.
29	N. nuages.	E. beau.	Beau.
30	N-E. beau.	E. beau.	Beau.
31	N-N-E. beau.	O. nua. pluie.	Pluie.



# 476 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $15 \frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, d'un degré au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de  $16 \frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces  $10 \frac{1}{4}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de  $5 \frac{1}{4}$  lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du N.  
 6 fois du N-N-E.  
 5 fois du N-E.  
 4 fois du l'E-N-E.  
 10 fois de l'E.  
 1 fois du S-E.  
 2 fois du S.  
 1 fois du S-S-O.  
 1 fois du S-O.  
 6 fois de l'O.  
 1 fois du N-O.

Il a fait 22 jours, beau.  
 24 jours, des nuages.  
 12 jours, couvert.  
 1 jour, du brouillard.  
 4 jours, de la pluie.  
 1 jour, de la grêle.  
 2 jours, du vent.

---

## *MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1773.*

On a continué à voir pendant tout ce mois-ci des catarrhes, des érépèles & des affections rhumatismales; mais la maladie qui a été la plus généralement répandue a été une espèce de fausse

pleurésie ; accompagnée de point de côté , peu vif à la vérité , de difficulté de respirer & de toux. Cette maladie a paru céder assez facilement aux remèdes indiqués , & la plupart de ceux qui en ont été affectés se sont rétablis , quoique lentement.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois de Février 1773 ;  
par M. BOUCHER , médecin.*

Le tems a été à la gelée la plus grande partie du mois. La liqueur du thermomètre , du 3 au 12 , a été observée , presque tous les matins , entre quatre & cinq degrés au-dessous du terme de la congélation. Le 6 & le 11 , elle se trouvoit au terme précis de 5 degrés , depuis le 20 jusqu'à la fin du mois , il y a eu plusieurs jours de pluie ; & , du 20 au 24 , l'air a été agité de tempêtes par un vent de sud. Du 1<sup>er</sup> au 14 , le vent a été à l'est , & , du 14 au 28 , au sud.

Le mercure dans le baromètre , du 1<sup>er</sup> au 15 , n'est guères descendu au-dessous du terme de 28 pouces ; mais , depuis le 16 , il a toujours été observé au-dessous de ce terme. Le 4 , il s'est porté à 28 pouces 5  $\frac{1}{2}$  lignes , & le 23 , il est descendu à 27 pouces 1 ligne.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de 5 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes a été de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le baromètre , a été de 28 pouces 5  $\frac{1}{2}$  lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 1 ligne.

# 478 OBS. MÉTÉOR. FAITES À LILLE.

La différence entre ces deux termes est de 1 pouce.  
4  $\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.  
5 fois du Nord vers l'Est.  
5 fois de l'Est.  
3 fois du Sud vers l'Est.  
9 fois du Sud.  
6 fois du Sud vers l'Ouest.  
1 fois de l'Ouest.  
2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

9 jours de pluie.

1 jour de neige.

6 jours de brouillards.

4 jours de vent forcé.

Les hygromètres ont marqué tout le mois une grande humidité.

## *MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Février 1773.*

Des fièvres catarrheuses & inflammatoires, des points de côté, des angines, &c. ont été, dans ce mois, le produit des vents d'est & de la gelée, succédant à la température douce de l'air dans le mois précédent. Nous avons eu aussi des fluxions autour de la tête, & notamment aux oreilles, qui étoient de nature inflammatoire. Il se trouvoit encore néanmoins bien des familles dans le peuple, affligées de la fièvre continue-putride, à laquelle plusieurs malades ont succombé : les sujets les plus robustes périltoient plus que les autres ; ils tomboient, dès le commencement de la maladie, dans un abattement & une prostration de forces qui donnoient tout à craindre : un délire obscur ou un état comateux s'ensuivoit bientôt ; le délire absolu & les soubresauts annonçoient la fin du malade.

Nous avons eu encore, ce mois, des enfans attaqués de la petite-vérole ; mais elle étoit de la bonne espece.

---

## LIVRES NOUVEAUX.

Mémoire qui a remporté le prix des arts au jugement de l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Besançon, sur cette question : *Indiquer les végétaux qui pourroient suppléer en tems de disette à ceux que l'on emploie communément à la nourriture des hommes ; & qu'elle en devroit être la préparation ;* par M. *Parmentier*, apothicaire major de l'hôtel royal des Invalides. A Paris, chez *Knapen & De la Guette*, 1773, brochure in-12.

Méthode familiere pour guérir les maladies vénériennes, avec des recettes des remèdes qui y sont propres ; par M. *Lefebvre de St. J.* docteur en médecine. A Paris, chez *Gueffier*, 1773, in-12.

Examen chimique des pommes de terre, dans lequel on traite des parties constituantes du bled ; par M. *Parmentier*, apothicaire major de l'hôtel royal des Invalides. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1773, in-12.

Principes de Chirurgie, par M. *George de la Faye*, professeur & démonstrateur royal de chirurgie, &c. sixieme édition, corrigée & augmentée ; avec une Table des matieres. Paris, chez *Cavelier*, 1773, in-12.

Les nombreuses éditions qu'on a faites de cet ouvrage en font mieux l'éloge que tout ce que nous en pourrions dire ; en-effet, il seroit difficile de trouver des élémens plus clairs, plus méthodiques, & plus propres à initier ceux qui se destinent à la chirurgie dans les mystères de cet art salutaire que l'auteur exerce avec tant de succès.

# TABLE.

<i>MANIERE sûre &amp; facile de traiter les maladies vénériennes; Par M. Gardane, méd. Extrair.</i>	Page 387
<i>Discours académique sur le principe vital de l'homme, prononcé par M. Paul-Joseph Barthez, méd. Extrair.</i>	393
<i>Description de deux enfans unis ensemble; Par M. Richard, médecin.</i>	405
<i>Lettre de M. Duboscq de la Roberdiere, médecin, à M. le Gaudu de Chefdubois, sur les Suites d'une suppression de règles.</i>	409
<i>Observation sur l'efficacité d'une eau minérale artificielle dans les suppressions de règles. Par M. Bernard Descaireres, chir.</i>	416
<i>Observation sur une Luxation du Poignet. Par M. Thomassin, chir.</i>	422
<i>Observation sur une plaie d'armé à feu à la vessie. Par M. Bourienne, chir.</i>	426
<i>Lettre de M. Martin, chir. à M. Pietsch, méd.</i>	432
<i>Réponse de M. Poupert, chir. à la Lettre de M. Toutane, sur l'Usage de l'Eau végeto-minérale.</i>	437
<i>Lettre de M. Janin, oculiste, à M. Pellier.</i>	440
<i>Observat. sur la Lagophthalmie. Par M. Marchan, ocul.</i>	445
<i>Observations sur l'air fixe. Par M. Rouelle.</i>	449
<i>Obs: sur un Vomissement de sang. Par M. Marie, méd.</i>	465
<i>Observation de chirurgie sur une plaie à la tête. Par M. Thoyer, chir.</i>	469
<i>Remède contre les Vers strongles, communiqué par M. Lefebvre, chir.</i>	472
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mars 1773.</i>	474
<i>Maladies qui ont régné à Paris; pendant le mois de Mars 1773.</i>	476
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Février 1773. Par M Boucher, médecin.</i>	477
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Février 1773. Par le même.</i>	478
<i>Livres nouveaux.</i>	479

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le  
Journal de Médecine du mois de Mai 1773. A Paris,  
ce 24 Avril 1773.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte  
de PROVENCE.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-  
ulture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

JUIN 1773.

---

TOME XXXIX.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M<sup>sr</sup> le  
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,  
hôtel de Clugny.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JUIN 1773.

---

EXTRAIT.

*Traitement de la Petite-Vérole des enfans à l'usage des habitans de la campagne & du peuple dans les provinces méridionales, auquel on a joint la méthode actuelle d'inoculer la petite-vérole, avec des expériences faites dans la vue de constater les effets de cette méthode appliquée au traitement de la petite-vérole naturelle; ouvrage traduit de l'anglois de M. le baron THOMAS DIMSDALE, docteur en médecine, & augmenté des Notes de la traduction italienne, & de quelques Observations tirées des manuscrits de M. THOMAS HOULSTON, médecin Anglois; par M. HENRI FOUQUET, docteur en médecine, &c. Amsterdam; & se trouve à Montpellier, chez Rigaud, Pons & compagnie, & la veuve Gontier & Faure, 1772, in-12, 2 vol.*

UNE épidémie de petite-vérole qui ravagea Montpellier en 1770, a donné naissance à cet ouvrage; M. Fouquet,



témoin des préjugés du peuple de la ville & de la campagne à l'égard de cette maladie, comme à l'égard de tant d'autres, & des erreurs de la plupart de ceux qui en prennent soin, s'est cru obligé de travailler à détruire les abus qui en resultoient. Quoiqu'il ait destiné son ouvrage aux enfans des payfans & du peuple, il espere qu'il pourra être utile aux enfans des villes ou des riches à qui les préjugés des peres, la tendresse peu éclairée des meres ou des nourrices, & les conseils inconsiderés de beaucoup de bonnes femmes sont également funestes dans l'éducation & dans le traitement des maladies. En effet, il est aisé de démontrer que la maniere dont les gens riches ou aisés se conduisent dans l'éducation de leurs enfans, est la cause principale de cette foiblesse de complexion ou de tempérament qu'on remarque chez les enfans de cette classe, qui rend le plus souvent leurs maladies dangereuses & si compliquées. Quant à la maniere de conduire les enfans dans leurs maladies, notamment dans la petite-vérole, les préjugés sur la méthode échauffante ne sont pas encore assez éteints, même parmi les medecins d'ailleurs respectables, pour que les parens eux-mêmes n'en soient imbus, au grand risque de la vie pour leurs enfans.

Un autre motif non moins pressant s'est

joint à ce premier pour engager M. Fouquet à entreprendre cet ouvrage, c'est le desir de contribuer aux progrès de l'inoculation à Montpellier, sa patrie ; & , à ce sujet, il rapporte l'histoire des efforts qu'on a faits jusqu'ici pour tâcher d'en introduire la pratique dans cette ville, & un narré succinct des différentes inoculations qu'on y a pratiquées. Pour concourir plus efficacement à ce but, il a cru devoir joindre à son Traité, une traduction de l'ouvrage de M. Dimsdale sur la nouvelle méthode d'inoculer, traduction qu'il a enrichie de plusieurs notes, dont M. Houlston, médecin Anglois, son ami, avoit orné une version italienne qu'il en avoit publiée à Naples. Il fait connoître les avantages de cette nouvelle méthode imaginée par les *suttons* en Angleterre, & de-là il passe à la discussion des différens projets qu'on a proposés pour l'extirpation de la petite-vérole ; enfin, il examine la question si souvent agitée depuis quelque tems, sçavoir si une même personne peut avoir deux fois la petite-vérole : tel est le précis du Discours préliminaire que M. Fouquet a mis à la tête de son ouvrage ; Discours qui avoit été lu dès le mois de Mars 1771, dans deux séances consécutives de la société royale des sciences de Montpellier, avec l'applaudissement de cette compagnie.

Dans le Traité, après avoir exposé d'une

façon claire & précise les principaux symptômes de la petite-vérole, & avoir rassemblé ce que l'observation la mieux suivie a reconnu jusqu'à présent de plus constant & de plus précis sur le diagnostic & le pronostic. M. Fouquet fait remarquer toutes les variétés dont cette maladie est susceptible, relativement aux tempéramens, à la constitution de l'air, & à plusieurs autres circonstances qui en déterminent les complications. Je vais entrer dans quelques détails sur ce sujet.

La petite-vérole s'annonce quelquefois trois jours ou quarante-huit heures avant l'invasion de la fièvre, par quelques légers symptômes dont il est rare qu'on s'aperçoive. La fièvre qui précède constamment la petite-vérole, commence toujours par un frisson très-marké, auquel succède bientôt une chaleur vive & continue; un grand mal de tête *plus fort à l'occiput* qu'au front & aux tempes; ce qui est le contraire de ce qui arrive dans la plupart des autres maladies aiguës; des yeux brûlans, vifs & animés, avec l'armoyement, *principalement de l'œil gauche*, quoique les larmes paroissent moins chaudes que dans la rougeole: un accablement mêlé d'assoupissement, quelquefois de sommeil troublé par des terreurs ou des réveils en sursaut; une respiration gênée, entrecoupée par des soupirs;

une douleur au creux de l'estomac & aux lombes ; des nausées fatigantes, ou même des vomissemens ; un pouls tendu, serré, fréquent, *vibratil*. La présence ou la continuité de ces symptômes forment le premier période de la maladie ou le tems de l'*incubation*.

A mesure que ce premier période approche du terme de sa durée, les accidens deviennent plus allarmans ; les jeunes malades sont ou plus agités, ou plus accablés ; leurs pouls est plus élevé & souvent *redondant*, c'est-à-dire, un peu *rebondissant* ; c'est alors que surviennent les hémorragies, le délire, les convulsions, les sueurs chez les adultes, &c. Le corps des malades, & sur-tout leur haleine exhale pour lors une odeur variolique. Bientôt de nouveaux phénomènes se confondant plus ou moins avec ceux qui viennent d'être décrits, ouvrent le second période de la maladie ou celui de l'*éruption*.

Cette éruption se manifeste par quelques petits points, couleur de rose, sur la peau du visage, du cou, & souvent sur celle des mains, ou par de petits boutons, dont les premiers paroissent autour des lèvres, aux côtés des narines, au menton, aux tempes, &c. Il est assez ordinaire que ces boutons soient dans ces commencemens inégaux en grosseur ; le plus souvent, c'est au

visage<sup>s</sup> que se trouvent les plus gr<sup>s</sup> ; quelquefois c'est sur le cou ou le haut de la poitrine. Leur couleur est ordinairement celle de la rose ; mais souvent aussi ils sont très-peu colorés , & on ne peut les appercevoir qu'au grand jour , ou en regardant horizontalement à la lumière d'une bougie. Par ce moyen ; qu'il n'est pas permis de négliger , selon M. Fouquet , on apperçoit non-seulement les boutons qui ont poussé , mais souvent on en découvre çà & là beaucoup d'autres qui sont prêts à poindre.

L'éruption variolique est toujours plus ou moins nombreuse ; on sçait que c'est à raison du nombre de ces boutons & de l'intervalle plus ou moins grand qui les sépare , qu'on a distingué les petites-véroles en *discrètes* , *confluentes* & *cohérentes*. L'éruption ayant paru , il est ordinaire dans les petites-véroles discrètes & bénignes que la fièvre , la douleur de tête , des lombes & les autres accidens , se calment au point de se dissiper quelquefois entièrement. Mais il n'en est pas tout à fait ainsi dans les confluentes & dans celles qui sont de mauvaise espèce ; ces accidens ne sont pour lors que diminuer en partie. C'est ordinairement à cette époque que les malades commencent à se plaindre d'un gonflement au gosier , avec un sentiment d'irritation , quelquefois aussi de constriction dans cette

partie, qui fait qu'ils ont quelque peine à avaler. Cependant les boutons grossissent de sorte qu'à la fin de ce période ils commencent à blanchir à leur pointe, par l'abord d'un peu de sérosité claire; souvent même pour lors on en observe de très-avancés, tandis qu'il y en a d'autres qui ne font que de poindre.

Ce période dure ordinairement deux ou trois fois vingt-quatre heures, & il est suivi par celui de la suppuration, pendant lequel la peau, dans les intervalles des boutons, devient plus chaude, plus tendue, plus enflée, & d'un fond couleur de rose ou pourpre clair; le pouls est plus élevé, plus plein & moins dur qu'auparavant; la fièvre, en se rallumant ou se renforçant, ramène ou réveille la plûpart des accidens qui s'étoient ou dissipés ou ralentis dès le précédent période, & qui quelquefois dans celui-ci acquierent la plus grande intensité, & causent le plus grand mal-être; c'est alors que les paupieres deviennent rouges, se tuméfient, fournissent ensuite une chassie purulente, & finissent par se coller. Dans ces circonstances, le visage se gonfle; le mal de gorge fatigue beaucoup plus le malade; il survient une salivation plus ou moins abondante, même dans les enfans, sur-tout lorsque la petite-vérole est confluente. La suppuration ainsi établie, & qui a com-

mençé par la tête, parcourt ensuite tout le reste de la surface du corps. La salive devient visqueuse ou tenace; le gonflement du visage commence à baisser, tandis que les extrémités supérieures s'enflent : alors survient quelquefois un petit dévoiement ou un flux d'urine; mais ordinairement la fièvre & les autres symptômes se calment ou diminuent pour la seconde fois. Cette suppuration & ses progrès emploient quatre, cinq, & même six jours.

Vers le dernier tems, les pustules, légèrement jaunies par la maturité, se recouvrent d'une croûte raboteuse, d'un jaune brun; la fièvre, qui, sur la fin du période précédent, s'étoit assoupie, se rallume avec vivacité; c'est ce qu'on appelle la fièvre secondaire qui opere de plus en plus l'exsiccation des pustules, & établit le quatrième & dernier période de la maladie. Cette exsiccation va graduellement de la tête aux pieds, en se conformant à la marche de la suppuration. Mais un phénomène propre à ce tems de la maladie, & que M. Fouquet a cru devoir faire remarquer particulièrement; *c'est que ceux des boutons qui, plus tardifs que les autres, peuvent se trouver à peine éclos, lors de ce période, semblent hâter en quelque sorte leur marche pour atteindre les premiers nés, & parviennent en effet en même tems que ceux-ci à l'exsiccation.*

À ce tems de l'exsiccation, la bouffissure des extrémités supérieures diminue par degrés ; le pouls s'arrondit & s'affouplit, tandis que la fièvre se calme de jour en jour ; les paupieres se décollent ; les croûtes se détachent, tombent & laissent une espece de pellicule très-mince qui s'écaille à son tour, & laisse voir une tache brune que l'impresion de l'air extérieur ou de l'air froid rend violette ou pourpre.

Tel est en gros le tableau des progrès successifs ou des différentes phases de la petite-vérole ; mais, comme le remarque M. Fouquet, ce tableau ne doit être considéré que comme un assemblage des faits les plus généraux, destiné uniquement à fixer l'esprit sur la marche de la maladie, telle qu'on peut présumer qu'elle seroit invariablement si notre frêle machine n'étoit sans cesse le jouet d'une infinité de causes qui l'alterent. La marche de la nature, dans la petite-vérole comme dans toutes les autres affections, est subordonnée aux influences des tempéramens, des âges, du sexe, du climat, de la constitution épidémique, aux erreurs dans le traitement & le régime, &c.

C'est à ces causes diverses, principalement à la constitution épidémique qu'on doit rapporter la plupart des variations infinies qu'on observe dans la petite-vérole :



c'est ce que démontre sur-tout la nature de l'épidémie variolique qui a régné à Montpellier, en 1770. Cette maladie survenue presque à la suite d'une mauvaise rougeole, qui avoit régné dans l'été & l'automne de l'année précédente, avoit commencé vers le mois de Janvier, époque extraordinaire, comme l'observe Sydenham. Le mois de Décembre précédent, & tout ce mois de Janvier, avoient été fort tempérés; le vent souffloit depuis quelque tems du nord-est. La maladie étoit peu répandue dans les commencemens, & d'assez bonne espèce; mais elle devint générale, très-confluente, & meurtrière au commencement de l'été. Le printems fut très-froid cette année; le nord-est continua à souffler, & M. Fouquet a observé que ce vent qui domine depuis quelques années dans le Languedoc, portoit d'une manière marquée sur la partie muqueuse ou lymphatique du sang; il se fonde sur le grand nombre de fluxions catarrhales & fausses péripleumonies qui étoient survenues au printems & dans l'automne, depuis l'hiver de 1769 jusqu'à la fin de 1770, & sur les rhumes qui avoient régné périodiquement les années précédentes. Beaucoup d'enfans ont été saisis ou d'engorgemens considérables aux glandes du cou, ou d'une espèce de tumeurs froides en divers autres endroits du corps.

Il n'est presque pas tombé de pluie de toute l'année 1770, à Montpellier. L'été sur-tout a été fort sec, au point que la plûpart des sources ont tari. Les vents de nord-ouest & d'ouest ont régné quelquefois, & alternativement dans cette saison; mais le nord ou le nord-est ont été les vents dominans.

Il a résulté de cette constitution du tems, combinée plus ou moins avec les autres causes ou agens morbifiques dont nous avons parlé, beaucoup de petites-véroles *cristallines*, *siliqueuses*, *gangréneuses* ou *charbonneuses*; car les nerfs, & principalement le tissu muqueux ou cellulaire soumis à toute l'action des influences, n'ont pu se prêter convenablement à l'assimilation & à la coction des sucs muqueux ou lymphatiques, déjà peut-être altérés essentiellement, ou disposés à s'altérer par les constitutions antérieures du tems. Le travail suppuratoire a manqué, ou a été imparfait dans le tissu muqueux ou les vaisseaux, & a laissé dégénérer les sucs. Quelques enfans morts de l'espece cristalline, ayant été ouverts, on a trouvé une petite quantité de sérosité verdâtre; épanchée entre la plèvre & les poumons; ces viscères légèrement enflammés & gangrenés dans quelques endroits de leur surface; la couleur du foie plus ou moins altérées sur tous.

Ce vice a été également funeste dans beaucoup de fluxions de poitrine ou fausses péripleumonies qui ont tourné à la gangrène ; il y en a eu beaucoup de cette espèce, le printemps de 1770, à Montpellier ; mais cette maladie a ravagé principalement le village de Saint-Jean de Vedas, distant d'une lieue de cette ville ; tous ceux qui en ont été attaqués, en sont morts. Cette péripleumonie approchoit beaucoup de l'espèce d'écrite par Huxham, si toutes fois ce n'étoit pas la même. « Ce célèbre Anglois, ajoute M. Fouquet, parle encore » d'une épidémie de petite-vérole anormale, » qui a la plus grande analogie avec la nôtre, » dans laquelle un muqueux épais & visqueux surchargeoit le sang & les autres humeurs ; ou il survenoit des engorgemens considérables aux glandes du cou, aux maxillaires, aux parotides ; ou enfin les enfants même éprouvoit une salivation ou émission considérable d'une salive épaisse, glutineuse, &c ; phénomènes que ce grand praticien croit devoir rapporter aux vents du nord & du levant, ainsi qu'à une sécheresse extraordinaire qui régnoit depuis quelques mois à Plimouth. » M. Fouquet apporte plusieurs autres preuves de cet effet de la sécheresse & des vents de nord,

Plusieurs des jeunes malades qui furent attaqués au commencement de l'épidémie, ont eu beaucoup de furoncles ou clous, ou des dépôts par métastase, qui ont mûri difficilement. Quelques-uns de ces dépôts ayant été ouverts, ont fourni une sérosité sanguinolente, mêlée en grande quantité d'une humeur lymphatique crue, ou qui n'avoient pu tourner à la purulence, ni à la coction muqueuse. Chez d'autres enfans, ce muqueux glutineux qui farcissoit les glandes du cou, les maxillaires, les parotides, & tout l'intérieur de la bouche jusqu'au commencement du gosier, n'ayant pu éprouver de coction, & étant altéré de plus en plus par les progrès de la maladie, & l'action des autres causes inhérentes ou accidentelles, ce muqueux, dis-je, en corrompant le tissu de ces parties, y a préparé sourdement une gangrène, laquelle a éclaté dans le tems de la fièvre secondaire. Cette affection a porté jusques sur la substance osseuse de l'une ou de l'autre mâchoire, dont on a vu se détacher des portions considérables. Il tomboit de tems en tems quelque dent avec des fragmens d'alvéole, & la bouche exhaloit une puanteur horrible. Dans quelques sujets, cette gangrène a fait assez de progrès à l'intérieur pour attaquer les vaisseaux des poumons, & causer des hémoptisies qui ont fait périr les malades.

Chez d'autres, cette gangrène a été comme éruptive & critique ; se bornant au tissu de la peau ou au tissu cellulaire de cet organe où elle est restée fixée ; les escharres se sont ensuite détachées par le moyen de la suppuration. Il y a eu encore quelques malades qui sont morts avec plusieurs symptômes de fièvre ardente maligne. Au milieu de la fièvre la plus vive, d'une chaleur brûlante & du plus grand érétisme, ils ne se sont jamais plaints de la soif, même hors le tems du délire, signe mortel déjà observé par Hippocrate.

Après cet exemple d'anomalie universelle dans la petite-vérole, M. Fouquet parcourt toutes les anomalies particulières qu'on a observées jusqu'ici dans les différens périodes de cette maladie, & partout il indique les causes apparentes de ces irrégularités, autant qu'on a pu les découvrir. Il donne ensuite les différens pronostics qu'on peut tirer de chacun des principaux phénomènes qui accompagnent cette maladie ; il leur a donné la forme d'aphorismes : il faudroit les copier en entier pour en donner une idée au lecteur ; je le renverrai donc à l'ouvrage même, pour passer à la partie curative.

Dès qu'on apperçoit dans un enfant les signes avant-coureurs de la petite-vérole, M. Fouquet conseille de le mettre au régime ;  
de

de lui retrancher la viande & les bouillons à la viande : il veut qu'on y substitue des légumes ou des fruits, des crêmes de riz, d'orge, &c ; qu'on en proportionne la quantité à l'appétit du malade & à la circonstance de la maladie ; qu'on en varie les especes, suivant ces mêmes circonstances, c'est-à-dire, qu'on préfère ceux qui ont une qualité laxative, lorsque le ventre est constipé ; & , au contraire, qu'on insiste sur ceux qui ont une qualité tonique, s'il est trop lâche. La boisson du malade sera un peu d'eau rougie s'il y est accoutumé, & bue fraîche, du moins dans le premier période ; car, dans le tems de l'éruption & de la suppuration, il conseille de dégourdir les boissons, qu'on peut varier comme les alimens, en substituant à l'eau rougie la décoction d'orge, l'eau miellée ou sucrée, l'hydrogala, la limonade, &c. Il faut voir dans l'ouvrage même l'application qu'on peut faire de ces différens alimens & boissons, aux différentes especes de petites véroles, & aux différentes circonstances qui les accompagnent.

Il recommande de tenir le jeune malade levé toute la journée, & même de le sortir hors du lit lorsqu'il paroît le plus accablé, & de le tenir sur une chaise ou fauteuil de paille exposé à l'air frais. Quoiqu'il veuille qu'on observe rigoureusement ce précepte,

fur-tout au commencement de la maladie ou dans le tems de l'incubation , cependant il conseille de ne pas imiter tout-à-fait les Anglois & les Allemands , en exposant les malades à un air réellement froid. Il conseille aussi de laisser sortir le jeune malade pour se promener & jouer dans la rue , dans une cour ou dans quelque jardin , pourvu que le tems ne s'y oppose pas ; mais en lui donnant cette liberté , il recommande de lui tenir les pieds constamment chauds & secs. Quelque efficace que soit l'influence de l'air libre ou froid , il ne croit pas qu'on y doive exposer le jeune malade , quand il aura la salivation , de peur que cette évacuation n'en soit arrêtée ; il croit aussi qu'on doit éviter , autant que cela est possible , de l'exposer à un air humide , tel que celui qu'on respire sur les côtes maritimes du Languedoc , lorsqu'il règne des vents de sud , en quoi il n'adopte pas l'avis de M. de Haën , qui veut qu'on expose continuellement les malades à un air humide.

M. Fouquet recommande encore d'avoir l'attention d'éviter tout ce qui peut échauffer la tête de l'enfant , ou augmenter l'irritation de cet organe , il veut qu'on ait soin en tout tems d'empêcher que la lumière ne frappe trop vivement ses yeux ; que sa tête , qu'il conseille de tenir fort propre , & même de décharger d'une partie de ses che-

veux, si cela est nécessaire, soit peu couverte. Le lit des jeunes malades ne doit consister qu'en une seule paille, à laquelle on peut joindre un seul matelas pour les enfans des riches, & ils y seront médiocrement couverts; on doit également avoir soin que le lit ne touche pas contre le mur de la chambre; car il assure avoir observé, ainsi que M. Rosen, que cela retarde la maturation de la petite-vérole de ce côté.

Quant aux médicamens, M. Fouquet conseille, dans le premier période de la petite-vérole, d'entretenir la liberté du ventre des jeunes malades par des lavemens qu'il suffira de réitérer de deux jours l'un, à moins que la constipation & la vivacité de la fièvre n'obligent d'y revenir tous les jours; il ne faut cependant pas en abuser.

Pour remédier au spasme ou à l'irritation de la peau, au mal de tête & à la tendance des humeurs vers cet organe, il recommande de faire tremper matin & soir les jambes du malade dans un bain tiède; si l'on a à craindre une petite-vérole éréthématique ou sanguine, il veut qu'on ajoute un peu de vinaigre à l'eau du bain, ou un peu de moutarde en poudre, s'il est nécessaire d'augmenter l'effet révulsif du bain. Il est des cas où, suivant que l'éritisme de la peau & l'état inflammatoire des humeurs est porté plus ou moins loin, on peut donner



des demi-bains aux petits enfans, ou même des bains entiers aux enfans plus âgés, dans la vue de faciliter l'éruption en assouplissant la peau, &c. Lorsque le malade n'est pas en état de supporter le bain, M. Fouquet lui fait envelopper les jambes & les pieds, & même les bras & les mains dans des linges ou des flanelles mouillées, & en renouvelle l'application aussi souvent qu'on le juge nécessaire, sans attendre qu'elles se refroidissent.

Quand la petite-vérole est discrète & bénigne, sa marche douce & régulière, l'enfant bien constitué, qu'il y a très-peu ou point de fièvre, &c. le régime, les lavemens, les pédiluves, l'exposition à l'air libre & frais, doivent en composer tout le traitement; tout au plus on fera prendre un léger purgatif au malade sitôt que l'exsiccation des pustules sera bien décidée. Mais, si dès les premiers tems de la maladie il y a beaucoup de fièvre & de soif, avec un pouls plein, vif, tendu ou dur, la peau sèche & brûlante, les yeux très-animés, le mal de tête & de reins violent, &c. qu'avec cela l'inquiétude & l'agitation soient considérables chez un enfant d'un tempérament sanguin ou bilieux, on fera d'abord une petite saignée du bras ou même du pied, selon que la tête sera plus ou moins affectée; ou enfin, on commencera par saigner

du bras pour passer ensuite à la saignée du pied, s'il est nécessaire de réitérer cette évacuation. Avec de pareils symptômes on doit saigner, quoiqu'il y ait l'éruption commençante & inégale soit mêlée de quelques points pourprés. Chez les enfans un peu âgés, la saignée peut avoir lieu dans presque tous les tems de la maladie, lorsqu'il se présente des signes ou menaces d'une grande inflammation. Les saignées sont d'autant plus nécessaires lorsqu'indépendamment des symptômes mentionnés, il règne des fièvres ardentes & une grande sécheresse; mais on doit principalement se régler sur l'état du pouls & des forces du malade, sur sa constitution forte ou lâche. Les saignées du pied ne doivent pas être faites sur les enfans, non plus que sur les adultes, quand les hypocondres sont tendus, élevés & douloureux. Elle doit être également interdite, lorsqu'avec beaucoup de somnolence, le malade ressent beaucoup de douleurs vives au creux de l'estomac, qu'il rend des urines claires ou peu colorées; & on ne doit point y soumettre les enfans qui n'ont pas encore atteint leur troisième année, à moins d'une nécessité très-urgente, & que les sujets ne soient très-vigoureux. Si la saignée n'étant pas indiquée, ou si après l'avoir faite, la fièvre est accompagnée de mal de tête, de nausées, d'accablement, de

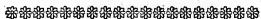
langue sale , bouche mauvaise , il faut purger dans le commencement de la maladie , sur-tout si le malade est gras , replet , bouffi , comme empâté ; s'il est gros mangeur ou d'un tempérament phlegmatique. M. Fouquet préfère dans ce cas le tartre stibié à tout autre purgatif. Après l'évémétique , si le malade est naturellement constipé & d'un tempérament un peu phlegmatique , il conseille de lui donner le soir , à l'heure de son coucher , pendant trois ou quatre jours , une ou deux prises d'une poudre composée du fondant de Rottou , ou d'yeux d'écrevisse , de mercure doux & de kermès minéral , & il attribue d'excellens effets à cette poudre qu'il croit agir spécialement sur le virus variolique ; mais , si le malade qu'on veut faire vomir a le ventre trop lâche , il conseille de substituer l'ipécacuanha au tartre stibié. Ces mêmes remèdes peuvent être employés dans tous les tems de la maladie , si le cas l'exige. On doit prendre garde néanmoins , avant de donner l'évémétique , qu'il n'y ait pas de sensation douloureuse , & comme un sentiment de palpitation à la région de l'estomac ou aux hypocondres , ou qu'il n'y ait pas quelque affection idiopatique dans le cerveau.

Le malade ayant été purgé , M. Fouquet conseille de continuer les remèdes des premiers jours ; mais , si le tempérament lâche

du malade & la nature de l'épidémie paroissent exiger qu'on sollicite les mouvemens de la nature du côté de la peau, M. Fouquet veut qu'on emploie de légers diapnoïques, parmi lesquels il recommande la tisane de scorfonere, le rob de sureau, l'eau de chardon béni, le vin émétique à petites doses, le soufre doré d'antimoine, &c. Si, au contraire, après avoir purgé le malade il y a des inquiétudes, des agitations mêlées de spasme qui empêchent l'éruption ou la dérangent, il veut qu'on ait recours au syrop de diacode; il conseille aussi de joindre le camphre aux diapnoïques pour réduire les oscillations trop vives & irrégulieres des fibres à une irritation douce & ménagée, corriger la putridité des humeurs, &c. Si, dans le cours de la maladie, on remarque de la plénitude ou des signes de turgescence, on peut réitérer l'émétique de deux jours l'un, ou lui substituer un catartico-émétique.

La petite-vérole présente dans son cours beaucoup d'autres accidens qui demandent un traitement particulier & suivi. M. Fouquet entre à ce sujet dans des détails très-intéressans, dans lesquels j'ai regret de ne pouvoir pas le suivre; mais les bornes d'un Extrait ne me permettent pas de rapporter tout ce qu'on trouve d'utile & même de

neuf, non-seulement dans ce Traité, mais encore dans les Notes que lui & M. Houltton ont ajoutées à la traduction de l'ouvrage de M. Dimisdale. Cet ouvrage, dont j'ai annoncé l'original dans le tems, est sans contredit le morceau le plus intéressant sur la meilleure maniere de pratiquer l'inoculation : ainsi on ne peut que sçavoir gré à M. Fouquet de nous en avoir procuré une traduction fidèle.



## OBSERVATION

*Sur une Petite-Vérole qui s'est terminée par la mort du sujet ; par M. LAUGIER, docteur de la faculté de Montpellier, médecin à Corp en Dauphiné.*

*Nec curandum quid ignari, sed quid dicet sapientia.*  
BOERHAAVE, Consultat.

La petite-vérole, sur-tout dans les campagnes, est, de toutes les maladies, celle dont le traitement est le plus asservi au préjugé. Chaque femme est en possession d'un cordial spécifique pour expulser au-dehors le levain variolique. Il faut absolument donner au malade des vins fumeux, des élixirs, des poudres, des confectons, des aromates incendiaires, & favoriser l'effet de ces brulots au moyen des couver-

tures multipliées, des rideaux bien fermés, d'une chambre échauffée par un grand feu, &c. si on ne veut être sifflée du vulgaire ignorant. Mais ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'est de voir tant de faux médecins & chirurgiens, uniquement avides du suffrage & de la faveur du peuple qui a adopté cette routine meurtrière, s'empresse de lui fournir un aliment, par les égards qu'ils ne cessent de lui prodiguer, & que des millions de victimes qu'elle immole tous les ans, par le trouble & la confusion qu'elle porte dans les humeurs, n'ayent encore pu la leur faire abandonner. Certains de trouver grace auprès de cet oracle insensé, dans les assassinats qu'ils commettent selon les règles qu'il a scellées de son approbation, les médocastres nés pour le malheur des hommes & accoutumés à étouffer tous remords, font naître à chaque instant les occasions de fronder à l'envi les maîtres de l'art qui se comportent dans les maladies, d'après les connoissances qu'ils ont acquises par de longues méditations & des réflexions les plus sérieuses sur les fondemens de l'art de guérir. La liberté dont semble jouir cette multitude infinie de gens de tout sexe & de tout état; hommes, femmes, prêtres & moines, &c. qui se mêlent de vendre, de donner ou de conseiller des remèdes, & qui n'a que

trop , chez la plupart , d'autre aiguillon que le vil intérêt , motif foncièrement aussi méprisable que dangereux , ne nous permet pas de voir cesser les attentats contre l'humanité. Le vrai médecin , entièrement dévoué à l'intérêt public , en gémit dans le fond de son cœur ; il déplore le malheur attaché à la condition des hommes , & lorsqu'il est calomnié pour avoir échoué , en suivant les règles de l'art , il trouve à se consoler dans sa propre conscience : *virtus sola sibi pretium est*. C'est à cette maxime du célèbre Boheraave que j'ai eu recours dans le cas suivant.

M. le chevalier de \*\*\* , officier au Corps royal d'Artillerie , âgé de vingt-cinq ans , jouissoit d'une taille & d'une figure aussi propres à inspirer des passions , que d'un tempérament aisé à s'enflammer : après s'être prodigué à Grenoble pendant le carnaval & une partie du carême , il revint à la campagne de M. son frere , sur la fin du mois de Mars , & fut pris de la petite-vérole le premier d'Avril. La douleur de tête & des lombes qui accompagnent le tems de l'incubation , fut des plus atroces , & la fièvre très-forte. Les envies & les efforts violens pour vomir amenèrent un plein baquet de matieres bilieuses. L'intensité de la fièvre , malgré toute considération , auroit peut-être permis la saignée , & l'état des premieres voies exi-

geoit un émélique en lavage. J'étois pour lors à Grenoble ; & les personnes qui entouroient le malade , craignant de le confier aux soins de nos médocastres , lui administrerent à propos un purgatif avec les tamarins , les follicules de séné & la manne , qu'elles se trouverent avoir par hasard. Sa boisson fut la limonade & le petit-lait.

L'éruption commença le 5 à six heures du matin , & je ne vis le malade pour la première fois , après mon retour , qu'à sept heures du soir de ce même jour. Son pouls étoit souple , régulier , & ne présentait aucun signe d'irritation. Les douleurs de tête & des lombes étoient entièrement cessées ; mais on appercevoit déjà une quantité prodigieuse de pustules , non-seulement sur la face & la poitrine , mais encore sur tout le corps. Le malade fut mis à une simple tisane de fleurs de violettes , lui permettant néanmoins de teins en teins *quelques verrées de petit-lait*. Je lui fis servir le soir même un lavement d'eau simple , & lui fis prendre *des bains tièdes des pieds & des jambes* , dans l'objet de déterminer le courant des humeurs vers les extrémités inférieures ; j'ordonnai un bouillon bien dégraissé avec le mouton & le veau , de trois en trois heures , & fis *diminuer le nombre des ouvertures* dont il se disoit affommé.

Le 6 , le pouls continuoit d'être dans le



meilleur état possible ; les pustules furent extrêmement multipliées. On lui servit un lavement simple, on lui fit encore mettre soir & matin les pieds & les jambes dans l'eau tiède ; je fis, pendant le jour, *renouveler l'air de sa chambre*, en ouvrant porte & fenêtres. Une crème de riz légère, tantôt au bouillon, tantôt à l'eau, fut donnée à la place du bouillon pur, que le malade détestoit, & on lui fit avaler sur le tard quelques gouttes de laudanum liquide, pour calmer ses agitations.

Le 7, un sommeil de cinq heures, en deux tems, avoit si bien tranquillisé & mis le malade à son aise, qu'il se croyoit guéri, (ce sont ses propres paroles.) Le nombre des pustules étoit augmenté : elles étoient petites, plates, & ne formoient qu'une espece de rugosité sur la face ; ce qui me fit annoncer une suppuration orageuse. Le mal de gorge arriva ; le visage s'enfla considérablement ; les paupieres se tuméfièrent, & les yeux furent fermés le soir. Le poulx resta dans l'état naturel ; la salivation commença à s'établir ; un gargarisme avec l'orge, les figues & le miel, dans lequel on étendit un peu d'oxymel scillitique, procuroit la sortie d'un *mucus* extrêmement tenace qui tapissoit le gosier & les arrieres-narines. On eut recours à la tisane de racine de scorsonère ; on lui servit encore un lave-

ment simple ; on ne donna plus que la crème de riz à l'eau ; les bains des pieds & des jambes furent administrés soir & matin ; on eut attention de renouveler , quatre ou cinq fois pendant le jour , l'air de la chambre , & on lui donna encore sur le tard quelques gouttes de laudanum liquide.

Le 8 , le pouls étoit comme les jours précédens , le malade avoit dormi trois heures ; l'enflure du visage étoit devenue plus considérable ; elle s'étendoit même sur le cou. Les pustules toujours plates ; la salivation alloit toujours bien. Un lavement simple , les bains des jambes , la crème de riz à l'eau & la tisane de racine de scorfonère , à laquelle on ajouta un peu de serpentaire de virginie , furent continués. L'air de la chambre fut renouvelé à l'ordinaire.

Le 9 , même état du malade & même traitement , si ce n'est que les bains des jambes furent réduits à un seul , ce jour-là , & qu'on servit au malade un lavement.

Le 10 , le mal de gorge relâcha un peu ; la salivation fut moindre , & l'enflure du visage & du cou se soutenoit. La tête étoit toujours libre & le pouls bien conditionné. Les pustules du front & partie de celles de la face s'étoient desséchées , après un léger suintement : celles du reste du corps étoient toujours plates , & même enfoncées tant soit peu. Ce jour-là , on s'en tint à la tisane de

racine de scorfonère , dans laquelle on faisoit toujours infuser un peu de serpentaire de virginie, & à la crème de riz à l'eau. On servit encore un lavement au malade , & l'air de sa chambre fut aussi renouvelé de tems en tems.

Le 11, l'enflure du visage & du cou se trouva moindre , la déglutition fut plus libre & la salivation peu abondante ; il s'étoit déclaré un petit mouvement fébrile pendant la nuit , qui se soutint tout le jour. Aucun embarras , pas même un étonnement de tête : les pustules toujours enfoncées ; & il y en avoit peu en suppuration. J'ordonnai le même traitement de la veille , & volai ce jour-là au secours d'une malade qui se trouvoit fort en danger.

Je revins le 12, sur les quatre heures du soir , auprès du malade. En entrant dans sa chambre , une odeur putride frappa désagréablement mon odorat. Je découvris les endroits les plus chauds de son corps , & des pustules noires & gangrenées s'offrirent à ma vue : les autres étoient filiqueuses flétries. L'haleine du malade avoit quelque chose de cadavéreux ; son visage étoit fort livide ; son pouls n'étoit pas excessivement févreux , mais l'artère étoit d'une mollesse singulière. Je demande qu'on me garde la première urine qu'il rendra , & descends pour troubler la sécurité où étoient sur son

fort, plusieurs dames & messieurs qui se trouvoient dans la maison, & prenoient le plus vif intérêt à sa conservation. J'annonce le danger le plus pressant, & me hâte de parer aux progrès de la dissolution putride, au moyen d'une forte décoction de quinquina, avec les fleurs de camomille, un peu de serpentaire de virginie, & dans laquelle fut ajouté l'acide vitriolique, pour servir au malade de boisson ordinaire, & d'une dissolution de camphré dans quatre cuillerées de vin d'Espagne, à laquelle servit de base une verrée de la décoction susmentionnée pour en donner une cuillerée d'heure en heure. Je montai ensuite pour m'assurer de l'état des urines : elles étoient d'un rouge foncé, &, deux heures après, c'est-à-dire sur les sept heures du soir, elles furent sanglantes.

Tous les présages d'une mort inévitable, & la crainte que le délire ne survînt, ne me firent plus balancer à engager les assistants de faire exhorter le malade à mettre ordre à ses affaires spirituelles & temporelles. On y réussit sans beaucoup de difficulté. Le pouls ne fut jamais extrêmement févreux. La respiration ne devint notablement laborieuse que le matin du 13 ; &, craignant l'action des sels âcres des cantharides, par rapport à l'extrême dissolution putride du sang, je m'abstins des vésicatoir-

res, & tentai de suppléer à leur défaut, par le moyen des sinapismes appliqués à la plante des pieds, & qui ne produisirent aucun effet. On continua cependant l'usage des antiseptiques rapportés ci-dessus. Le malade fut vivement agité tout le jour ; & après les plus cruelles angoisses, il termina sa carrière sur les dix heures du soir, sans avoir pu remarquer en lui un seul moment de disparate.

Voilà l'histoire fidèle de cette maladie & des secours qu'on lui a opposés, & dont la vérité sera toujours attestée par M. de Saint-Maurice, conseiller auditeur à la chambre des comptes de cette province, de madame de Saint-Maurice son épouse, de madame de Renard, de M. de Malherbe, officier au Corps royal d'Artillerie, & de M. Desgranges, tous parens, ou liés de la plus étroite amitié avec le malade, qu'ils ont assisté, pendant tout le tems de sa maladie, de leurs soins les plus généreux & les plus affectueux ; & de la probité desquels les moins charitables n'ont jamais osé douter ; ensemble par plusieurs autres honnêtes-gens qui ont visité chaque jour le malade, outre les gardes & les domestiques de sa maison.

Néanmoins, un homme du voisinage, apôtre à outrance d'une médocastre, sa voisine, & aussi neuf en physique qu'expert en pédanterie,

pédanterie, s'éleva d'abord contre les bains tièdes des jambes & le petit-lait dont j'avois fait faire usage au malade ; il improuva effrontément qu'on eût renouvelé l'air de sa chambre, & qu'on ne lui eût permis d'autres couvertures que celles dont il auroit usé dans un état de santé ; il attribua la mort de ce malade à cette pratique qu'il qualifia hautement de meurtrière ; &, prodiguant des éloges à la méthode échauffante, il vint à bout de réunir l'esprit de tous les payfans & des femmes de ce canton, pour leur faire crier à *l'extravagant ! à l'assassin !* Bientôt on n'entendit qu'une bruyante rumeur. Les commeres & les agréables dans le pays joignirent leur voix à celle de ces fanatiques. Les assertions aussi dépourvues de raison que de bon sens, trouvèrent les plus zélés fauteurs dans la personne d'un chirurgien & de quelques barbiers-chirurgiens de ce lieu, dont les talens consistent dans un recueil de quelques recettes qu'ils ont apprises de quelques bonnes femmes, & qu'ils emploient dans l'occasion, conformément aux préjugés accrédités. Ils sonnent le tocsin à droite & à gauche. On voit fondre de toutes parts les commeres, les poissardes & les payfans, qui crient à *l'assassin !*

On croiroit volontiers que, contents d'avoir réussi à susciter cette émeute, ils s'en feroient tenus-là. Non, leur venin n'étoit

pas encore tout dardé. La fureur, le dépit, la jalousie, &c. leur suggéra encore une calomnie aussi pitoyable que mal controuvée : ce fut de répandre dans le public que j'avois fait descendre le malade dans un bain froid, & que je l'avois fait frotter avec du suc d'oignon & de porreau. Toutes ces calomnies aussi méprisables que leurs auteurs, m'ont plus ému de compassion que d'indignation. Plus affecté de n'avoir pu arracher des bras de la mort une personne à qui j'étois sincèrement attaché, que des traits envenimés qu'on a cherché à me décocher, je me suis demandé inutilement à moi-même si je ne m'étois pas abusé dans le traitement de sa maladie; & je demande encore aux maîtres de l'art, 1<sup>o</sup> si, parmi les remèdes employés contre la maladie en question, il y en a eu quelqu'un qui ait pu concourir à faire descendre le sujet sous la tombe? 2<sup>o</sup> s'il y avoit quelque autre moyen efficace pour l'arracher des bras de la mort?

## R E M È D E S

*Proposés contre les Vers strongles, & Observations relatives.*

[*Nota* L'avis que j'ai inséré dans le Journal d'Avril dernier, a engagé quelques praticiens à me communiquer différens remèdes que je vais présenter à mes lecteurs dans l'ordre dans lequel je les ai reçus.]

1<sup>o</sup> Un anonyme, par un Lettre datée de

Paris du 6 Avril, dans laquelle il déclare ne point prétendre à la récompense promise, indique le remède suivant.

» Le malade prendra, le matin à jeun;  
 » trois cuillerées d'huile, & un quart d'heure  
 » après quatre cuillerées d'eau, dans les-  
 » quelles on aura diffout deux pincées de  
 » sel marin. Il ne déjeunera qu'une heure  
 » & demie après, se contentant d'un mor-  
 » ceau de pain & d'eau rougie.»

Le reste du régime, ajoute-t-il, dépend des circonstances, qui même peuvent être telles que le remède soit contre-indiqué; c'est au médecin qui voit le malade à en décider. Il laisse au malade le choix des huiles d'amandes douces, d'olive ou de noix; mais ce remède doit être employé sans intermission pendant quinze jours au moins, & pendant trois semaines au plus.

2<sup>o</sup> M. Bruand, docteur en médecine à Besançon, m'a adressé le Mémoire suivant; daté du 12 Avril.

» On prend deux gros de sublimé cor-  
 » rosif réduit en poudre, qu'on met dans  
 » un vase de fayance; on y verse par-dessus  
 » quatre onces d'eau de riviere, après l'a-  
 » voir laissé reposer, pour déposer son marc.  
 » Si l'on pouvoit avoir de l'eau de pluie,  
 » elle vaudroit encore mieux. On met en-  
 » suite le vase au bain-marie, & on l'y



» laisse environ deux heures, jusqu'à ce que  
 » le sublimé soit dissout : cela étant fait, on  
 » filtre la décoction par un double papier  
 » brouillard par trois fois de suite avec le  
 » même papier, & voilà le remède com-  
 » posé.

» Comme il s'agit des vers contenus dans  
 » l'estomac, selon votre Journal d'Avril der-  
 » nier, je vais rapporter une observation  
 » que j'ai faite sur un jeune homme de  
 » vingt ans, qui étoit violemment incom-  
 » modé des vers. Il en ressentoit des dou-  
 » leurs les plus cruelles dans les entrailles,  
 » & faisoit jour & nuit des cris qui conf-  
 » ternoient tous les assistans. Il étoit devenu  
 » d'une maigreur extrême, quoique avant  
 » sa maladie il fût fort gras. On lui avoit  
 » déjà donné les vermifuges les plus usités ;  
 » on avoit même aussi employé la dissolu-  
 » tion du sublimé à la façon de M. Gardane ;  
 » mais tout cela étoit trop foible, & ne  
 » procuroit aucun soulagement au malade,  
 » qui dépérissoit tous les jours. Je fus enfin  
 » appelé, & je commençai à lui donner  
 » quinze gouttes de ma dissolution dans un  
 » verre de lait de vache : un quart d'heure  
 » après il vomit six grands vers, dont le  
 » plus gros étoit à peu près de la longueur  
 » d'un pied, & de la grosseur d'une plume  
 » à écrire. Sur le soir il crioit encore, disant  
 » qu'il souffroit cruellement : j'augmentai

» la dose de ma liqueur , & lui en fis pren-  
 » dre jusqu'à vingt gouttes avec du lait : il  
 » vomit encore trois gros vers , avec beau-  
 » coup de petits. Le lendemain matin ,  
 » comme il souffroit beaucoup , je lui don-  
 » nai trente gouttes ; & il rendit cinq vers ,  
 » tant grands que médiocres , avec plusieurs  
 » petits. Je continuai à lui donner pendant  
 » six jours de suite , à même dose que la  
 » dernière , matin & soir , jusqu'à ce qu'il  
 » ne vomit plus de vers : il en rendit deux  
 » grands par le bas le quatrième jour. Enfin  
 » au bout de six jours , il n'en rendit plus.  
 » C'est ainsi que toute cette vermine a été  
 » exterminée jusqu'au dernier œuf qui avoit  
 » éclos ; mais , comme il ressentoit encore  
 » quelques petites tranchées sur la fin , par  
 » les mauvais levains qui y étoient encore ,  
 » je le purgeai , & il fut parfaitement guéri :  
 » ensuite je lui conseillai un régime conve-  
 » nable ; & , comme il ne buvoit point de  
 » vin , & ne vouloit point de sel dans ses  
 » alimens , je lui ordonnai d'en faire usage.  
 » Depuis trois ans de sa guérison , il se porte  
 » à merveille , & il est devenu fort gras.  
 » J'ai encore employé ce remède sur plu-  
 » sieurs enfans ; il ne m'a jamais manqué.  
 » Il faut observer néanmoins qu'il ne faut  
 » pas faire prendre ce remède dans aucun  
 » autre liqueur , parce qu'il a un goût fort  
 » désagréable qui rebute les malades ; il n'y

» a qu'avec le lait qu'il est supportable.

» On peut faire prendre aussi ce remède  
 » en lavement, à même dose que par la  
 » bouche, avec de l'eau tiède ou de la dé-  
 » coction émolliente.

» J'ai aussi employé ce remède dans des  
 » fièvres vermineuses épidémiques, & il  
 » m'a toujours bien réussi toutes les fois que  
 » j'ai été appelé à tems : ainsi toutes les fois  
 » qu'on l'emploiera de la façon que je viens  
 » de dire, on fera sûr de réussir.»

3° M. Gerard, docteur en médecine à  
 Carrouge, près Alençon, m'a fait part de  
 l'observation suivante, insérée dans une  
 Lettre datée du 14 Avril.

» Un homme âgé d'environ trente ans,  
 » éprouvant depuis plus d'un mois des dou-  
 » leurs de ventre & d'estomac presque con-  
 » tinuelles, avec mauvaise bouche, défaut-  
 » lances & vertiges, après avoir fait usa-  
 » ge, sans aucun soulagement, de différens  
 » remèdes que son chirurgien lui avoit con-  
 » seillés, me consulta sur son état; &, de  
 » mon avis, il observa ce qui suit, & se  
 » trouva guéri.

» Premièrement le malade fut purgé avec  
 » l'infusion suivante. Prenez séné, deux gros;  
 » rhubarbe & semen-contra, de chaque  
 » demi-gros : infusez le tout la nuit sur des  
 » cendres chaudes; passez, & ajoutez à la  
 » colature quinze grains d'alcali de tartre.

CONTRE LES VERS STRONGLES. 519

» Le malade prit après cela , quatre jours  
» de suite , soir & matin , le bol qui suit ; &  
» par-dessus chaque prise on lui donnoit un  
» gobelet de vin , dans lequel on avoit fait  
» infuser à froid une vingtaine de noyaux  
» de pêches pendant douze heures.

» (*Bol.*) Prenez sabine en poudre, vingt  
» grains ; graine de rue en poudre, quinze  
» grains ; mercure doux , dix grains ; huile  
» essentielle de tanésie , douze gouttes : in-  
» corporez le tout avec suffisante quantité  
» de syrop de fleurs de pêcher, pour parta-  
» ger en deux bols égaux.

» Le malade rendit plusieurs vers stron-  
» gles pendant l'usage de ces remèdes , &  
» a obtenu une parfaite guérison.

» J'avouerai , Monsieur que je ne suis  
» point l'inventeur de ce traitement ; je ne  
» puis me glorifier que de l'application que  
» j'en ai faite, après avoir puisé dans les Jour-  
» naux de Médecine , Juin 1766, page 521  
» & suivantes , & Janvier 1768 , page 44  
» & suivantes , ce que j'y ai trouvé d'ana-  
» logue aux circonstances de mon malade. »

4<sup>o</sup> M. Menisiez , maître en chirurgie à  
Waller en Hainault, proche Valenciennes,  
m'a communiqué les deux observations sui-  
vantes.

» I<sup>re</sup> OBSERVATION. Une fille âgée en-  
K k iv

» viron de quatorze à quinze ans, étoit  
 » tourmentée depuis trois ans de colique,  
 » de maux d'estomac & de vomissemens  
 » très-fréquens : elle avoit employé bien des  
 » moyens pour se débarrasser, mais tout  
 » avoit été inutile. Je la trouvai fort mai-  
 » gre : j'augurai qu'elle étoit tourmentée de  
 » vers ; & en conséquence je lui fis espérer  
 » une guérison, si elle vouloit se résoudre  
 » à prendre les remèdes nécessaires. Quoi-  
 » que jeune, elle consentit à tout. Je lui  
 » fis prendre pendant deux jours de suite,  
 » pour boisson, une infusion du scordium  
 » assez abondante ; & le troisieme, je lui  
 » prescrivis un émético-catartique, com-  
 » posé d'une infusion d'un gros de rhu-  
 » barbe dans huit onces d'eau, dans la-  
 » quelle je délayai deux grains bien broyés  
 » de tarte émétique avec dix grains de  
 » mercure doux : elle rendit par le vomis-  
 » sement cinq vers strongles, & huit par  
 » le fondement ; & le même soir, je lui fis  
 » prendre un verre d'une infusion de deux  
 » gros de bois amer de Quassi ou de Suri-  
 » nam, bien rapé & contus ; elle en prit  
 » pendant trois jours un verre le matin &  
 » un le soir, & pendant la journée, cinq  
 » ou six verres d'infusion de scordium,  
 » gardant un régime très-exact ; & le qua-  
 » trieme jour, elle reprit le même émético-

» catartique, qui évacua par le vomissement  
 » encore trois vers strongles, & cinq par  
 » les selles; elle reprit ensuite, pendant  
 » quatre jours, l'infusion de Quassi & celle  
 » de scordium, & se trouva très-bien gué-  
 » rie, de sorte que depuis deux ans elle  
 » ne ressent plus la moindre douleur, &  
 » a repris le meilleur embonpoint. »

» II<sup>e</sup> OBS. Une fille âgée environ de  
 » trente-deux ans, étoit malade depuis cinq  
 » ans; elle avoit consulté en vain tous les  
 » médecins, tant de Valenciennes que de  
 » Bouchain; elle ressentoit des maux d'es-  
 » tomac inouïs, suivis très-souvent d'aboli-  
 » tion de sentiment & de mouvement; elle  
 » ressentoit assez souvent des douleurs dans le  
 » bas-ventre. Pressentant que tous ces symp-  
 » tômes étoient occasionnés par des vers,  
 » j'éprouvai les mêmes remèdes avec un égal  
 » succès, excepté que je les employai à une  
 » dose un peu plus forte, & que je les conti-  
 » nuai un peu plus long-tems; elle prit l'émé-  
 » tico-catartique trois fois en vingt jours, &  
 » rendit, tant par le haut que par le bas,  
 » vingt-huit vers strongles; &, depuis ce  
 » tems, elle fut un an sans ressentir le moi-  
 » dre mal, au bout duquel tems, elle reprit  
 » le même purgatif, pour quelques légères  
 » douleurs qui s'évanouirent aussitôt; &  
 » depuis deux ans & demi, elle est entié-  
 » rement délivrée de toutes douleurs. »

5° M. de Marque, médecin de Clermont en Beauvoisis, m'a fait part du remède suivant.

» Le remède que je propose a pour lui  
 » le témoignage de toute cette ville, qui a  
 » été témoin de ses bons effets dans diver-  
 » ses circonstances : d'ailleurs, plusieurs par-  
 » ticuliers des environs, affligés depuis long-  
 » tems de vers, notamment un garçon &  
 » une fille, qui éprouvoient des vertiges,  
 » des douleurs vagues dans les membres,  
 » quelquefois des hoquets, des coliques  
 » d'estomac, & même des especes d'atta-  
 » ques d'épilepsie, ont été parfaitement  
 » guéris par le même remède (a), dont  
 » voici la composition :

*Aloès succotrin, deux gros.*  
*Mercure crud,*  
*Agaric de Mélesé,*  
*Coraline bien lavée, de chaque une*  
*once & demie.*  
*Crème de Tartre,*  
*Savon de Venise, de chaque six gros.*

» Broyez toutes ces substances dans un  
 » mortier de gaïac ou de verre, & les  
 » mêlez bien exactement, ayant l'attention  
 » de faire d'abord l'alliage du mercure &  
 » de la crème de tartre, suivant la maniere

(a) » Ces faits & ces témoignages seront re-  
 » cueillis & envoyés s'il est nécessaire.

» ordinaire. Ajoutez vers la fin , à ce mé-  
 » lange , la quantité de miel convenable  
 » pour lui donner la consistance de bol. La  
 » dose pour un adulte est de deux gros par  
 » jour ; le premier doit se prendre le matin  
 » à jeun , & l'autre le soir vers les quatre  
 » ou cinq heures : l'usage en doit être con-  
 » tinué pendant vingt-un jours.

» *Nota.* Quoique ce remède puisse réussir  
 » dans toutes les circonstances où on le  
 » prend , il est pourtant prudent d'observer  
 » quelques précautions.

» 1° Le malade sera purgé vers le milieu  
 » & à la fin de son usage , avec le sené , la  
 » rhubarbe , la crème de tartre & le syrop  
 » de nerprun.

» 2° Faites bouillir pendant une heure une  
 » cuillerée d'orge mondé dans une bonne  
 » pinte d'eau ; jetez-y ensuite la moitié  
 » d'une orange amère coupée par tranches ;  
 » faites bouillir de nouveau pendant demi-  
 » heure ; passez la liqueur , & laissez-la re-  
 » froidir : elle doit servir de boisson ordi-  
 » naire au malade , soit pure , soit mêlée  
 » avec du vin.

» 3° Le malade vivra de pain bien cuit ;  
 » il pourra user de vin pur , de café , &  
 » même de liqueurs qui ne soient pas trop  
 » échauffantes : il préférera les viandes &  
 » le poisson rôtis : en général , toutes les  
 » nourritures sèches & de haut goût , ou



» d'un goût piquant , lui conviennent.

» 4° Il doit éviter le laitage & tout ce  
 » qu'il compose, de même que le lard, les  
 » huiles, les ragoûts, les fruits douçâtres,  
 » les confitures; toutes les choses crues &  
 » venteuses, comme les pois, les fèves,  
 » les haricots, les radis, les raves, la salade,  
 » (si ce n'est celle de chicorée amère dont  
 » il peut faire usage : ) il évitera sur-tout la  
 » trop grande réplétion de l'estomac, les  
 » plaisirs immodérés de Vénus, la mollesse  
 » & tout ce qui énerve, comme la trop pro-  
 » fonde méditation, la solitude & la tristesse.»

6° M. Poliniere, fils, médecin des hôpitaux du roi à Vire en Normandie, m'a fait l'honneur de m'adresser dans une boîte cachetée un remède dont il assure qu'il fait depuis long-tems usage, avec le plus grand succès, dans les hôpitaux confiés à ses soins; il m'avoit annoncé précédemment ce remède dans une Lettre datée du 18 Avril, dans laquelle il indique les précautions qu'on doit prendre pour user de son remède, qu'il s'engage de publier par la voie du Journal, dès qu'il sera assuré qu'il aura réussi. La personne qui m'a fait remettre l'avis que j'ai inféré dans le Journal d'Avril peut faire prendre chez moi, si elle le desire, la boîte & la lettre qui m'ont été adressées.

7<sup>o</sup> M. Didelon, médecin à Verdun-sur-Meuse, m'a écrit pour me demander si la personne qui a fait publier l'avis avoit fait usage de la mouzenille ; &, au cas qu'elle n'en eût pas fait usage, il s'engage à lui en envoyer comme un remède infailible. La personne que cela concerne aura la bonté de lui répondre, si elle le juge à propos.

8<sup>o</sup> M. Guillem, fils, maître en chirurgie à Genève, me mande, par une lettre en date du 19 Avril, qu'il possède un remède particulier, qui lui a parfaitement réussi contre toutes sortes de vers. Quoiqu'il desiré qu'il ne soit pas divulgué, il propose cependant de le confier sous le sceau du secret.

---

## OBSERVATIONS

*Sur plusieurs Accouchemens terminés par le forceps courbe ; par M. MAUSSION, maître ès arts & en chirurgie à Orléans, professeur adjoint pour l'anatomie & les opérations en l'école royale de chirurgie de la même ville.*

### PREMIERE OBSERVATION.

*Sur un Enclavement.*

La femme d'un particulier nommé Cou-  
tant, de la paroisse de S. Benoît, du retour  
d'Orléans, me fit appeler, le 9 de Mars 1771,

sur les six heures du matin, pour me consulter sur deux points qui la mettoient fort en peine sur son état. Le premier étoit qu'elle souffroit depuis huit jours des douleurs insupportables dans l'une & l'autre région lombaire; que ces douleurs étoient continuelles, & qu'elles s'étoient déclarées immédiatement après une chute qu'elle avoit faite huit jours auparavant. Le ventre avoit souffert toute la violence de cette chute, & supporté tout le poids du corps. Cette femme, destinée pour le travail, avoit continué ses ouvrages sans aucun ménagement. Le second étoit que ces mêmes douleurs qui la tourmentoient, quoique continuelles, avoient des redoublemens périodiques depuis les quatre heures du matin, (du jour qu'elle m'avoit fait appeler;) qu'elles se faisoient sentir violemment dans le bas-ventre & vers le fondement; qu'outre ce, elle avoit rendu des eaux livides & bourbeuses, d'une mauvaise odeur, qu'elle avoit conservées pour me faire voir. Je les examinai scrupuleusement, & je reconnus que le méconium y étoit mêlé : il n'étoit pas difficile de le reconnoître, puisqu'il n'y avoit qu'environ un verre d'eau qui le délayoit; cependant je le fis garder pour m'en convaincre dans le plein du jour, & pour ne laisser aucun doute sur ce que j'avois avancé. Un second examen me confirma,

& me fit d'autant plus craindre pour la vie de l'enfant (a), que ses mouvemens avoient toujours diminué depuis le jour de la chute jusqu'au quatrieme, & que depuis le quatrieme jusqu'au huitieme que je fus appelé, la malade ne l'avoit plus senti remuer. Cette femme, âgée de trente-neuf à quarante ans, & d'une taille petite, étoit dans le neuvieme mois de sa premiere grossesse; & les violentes douleurs qu'elle éprouvoit, sembloient annoncer un accouchement prochain. Je touchai la malade, & je fus assez surpris de trouver l'orifice utérin exactement fermé & le vagin fort sec. Les douleurs, quoique très-vives, n'étoient point expulsives; en conséquence, je conseillai à cette femme de garder le lit, & de ne point pousser ses douleurs: je la saignai du bras, & lui fis donner plusieurs lavemens à l'eau. Sur les trois heures après midi, j'eus occasion de passer chez la malade; je la trouvai dans le même état où je l'avois laissée, c'est-à-dire souffrant au suprême degré; l'orifice de la matrice étoit égale-

(a) Si je soupçonne ici que l'enfant peut être mort dans le ventre de sa mere, ce n'est pas parce qu'il a rendu son méconium; mais c'est parce que non-seulement les eaux étoient livides & exhaloient une mauvaise odeur, mais encore parce que ses mouvemens s'étoient affoiblis & perdus pendant les huit jours d'intervalle de la chute à l'accouchement.

ment épais & froncé , & pas plus disposé à s'ouvrir que le matin. Je répétais la saignée du bras , & j'ordonnai pour toute nourriture les eaux d'orge & de veau : je la quittai ensuite , lui promettant de la revoir sur les dix heures. De retour chez elle , & ayant examiné l'état actuel de la matrice, je trouvais son orifice plus aminci & dilaté de la grandeur d'une pièce de vingt-quatre sous : les douleurs me parurent alors vraiment expulsives ; ce qui m'obligea à ne pas quitter cette femme : effectivement, dans l'espace d'une heure , l'orifice utérin parcourut ses différentes dilatations , & s'effaça entièrement : la position naturelle de l'enfant déterminant bientôt la tête à s'engager dans le détroit du bassin & à le franchir ; mais, parvenue sur la face interne des branches de l'un & l'autre ischion , elle y fut retenue & tellement enclavée , qu'elle n'y laissoit pas le moindre vuide : elle y resta l'espace de deux heures , quoique les douleurs fussent des plus violentes & courageusement employées. Les tégumens allongés formoient une tumeur si considérable qu'ils excédoient les grandes lèvres. J'avois déjà proposé le forceps courbe de M. Levret , comme un instrument absolument nécessaire & nullement redoutable ; mais les parens ne vouloient point en entendre parler , & s'y opposoient le plus fortement, lorsque  
la

SUR PLUSIEURS ACCOUCHEMENS. 529  
la malade, lassée de souffrir, dit qu'elle vou-  
loit absolument qu'on s'en servît. Les parens  
rendus au vouloir de la malade, je l'envoyai  
chercher ; & , après avoir introduit l'une &  
l'autre branche, je dégageai dans une minute  
la tête d'un gros enfant très-vivant. Chacun  
fut satisfait, & particulièrement la malade  
qui m'en témoigna sa reconnoissance, en  
m'assurant que cette opération lui avoit été  
moins douloureuse à supporter qu'une de  
ses douleurs à employer. Elle a quitté sa  
chambre le huitieme jour, pour reprendre  
le cours de ses occupations.

## II<sup>e</sup> OBSERVATION.

### *Dans l'inaction de la Matrice.*

Madame Phelipeau, de la paroisse de  
Sainte-Catherine d'Orléans, âgée de vingt-  
cinq ans ou environ, d'un excellent tem-  
pérament & d'une taille fiche, accoucha  
fort heureusement d'un gros enfant au com-  
mencement de l'année 1770. Rien de sur-  
prenant. Devenue grosse pour la seconde  
fois, elle arriva au terme de neuf mois sans  
la moindre incommodité. Le tems venu où  
la matrice cherche le plus ordinairement à se  
débarrasser du fardeau qui l'opprime, elle  
me fit appeler sur les huit heures du soir,  
quatrieme jour de Mai 1771, je la trouvai  
avec de si légères douleurs, que je ne jugeai

pas à propos qu'elle les employât. L'orifice de la matrice étoit à sa première dilatation & très-aminci. Une heure se passa dans cet état ; après quoi les douleurs devinrent fortes & expulsives , & la malade ne les employoit que relativement à la force urgente de chaque douleur. La matrice , obligée de s'ouvrir , livra passage à la tête de l'enfant qui ne tarda pas à s'engager : parvenue dans le vagin, une douleur auroit suffi pour l'en expulser ; mais les douleurs, qui tout à l'heure se suivoient de près & étoient très-vives , cessèrent tout à coup , & laissèrent la malade dans un état de repos. La matrice ainsi dans l'inaction étoit incapable d'expulser l'enfant ; cependant il falloit terminer cet accouchement de peur que la longueur du tems ne fit tort à sa vie. Rappeler les douleurs par les remèdes irritans, dégorgers la matrice par les saignées, en supposant qu'elle fut engorgée , étoient des moyens qui furent inutilement employés. Trois heures passées sans la moindre apparence de douleur , & , par conséquent, de contraction de la part de la matrice , je proposai pour la seconde fois le forceps courbé ; on l'accepta , & l'accouchement fut terminé dans la minute , l'enfant poussant des cris. La malade , qui n'éprouva pas d'autre accident , dit qu'il étoit gracieux d'être accouchée avec un tel inf

SUR PLUSIEURS ACCOUCHEMENS. 53  
trument ; & que si jamais elle alloit à Paris,  
elle en remerciroit M. Levret ; qu'outre  
ce, elle me prioit à son premier accou-  
chement de l'apporter avec moi, & de  
m'en servir dès la seconde douleur : ce  
sont ses propres paroles.

### III<sup>e</sup> OBSERVATION.

#### *Sur un autre enclavement.*

La femme d'un nommé Piché, paroisse  
de Saint-Hilaire d'Orléans, âgée de vingt-  
quatre ans, & très-petite, m'envoya cher-  
cher le 11 Juin 1771, lorsqu'elle étoit en  
travail de son premier enfant. A voir cette  
femme, je préjugeai qu'elle accoucherait  
difficilement, tant elle paroissoit menue vers  
le bassin. Je la touchai, & je trouvai non-  
seulement un bassin assez petit à son dé-  
troit, mais encore les deux os ischions rap-  
prochés par leurs branches. La tête de l'en-  
fant qui paroissoit volumineuse au toucher,  
& qui appuyoit sur le détroit du petit bassin,  
fut enfin poussée dans la cavité du sacrum.  
Après un travail continuel des plus vio-  
lentes douleurs, & cela pendant trente-fix à  
quarante heures, les douleurs se soutenoient  
toujours, & étoient courageusement em-  
ployées de la part de la malade ; mais la  
résistance qu'offroit la force opposante, l'en-  
clavement de la tête entre les branches des



ischions & l'os sacrum, ne permettoit pas d'espérer que la nature seule pût achever l'ouvrage. Sept à huit heures se passerent dans ce nouveau travail, sans que la tête parût en aucune maniere faire aucun progrès pour franchir cet obstacle. Quel parti prendre? Je soupçonnois l'enfant mort, premièrement, parce que les tégumens, bien loin de former bosse, étoient au contraire très-flasques : secondement, parce que les pariétaux chevauchent l'un sur l'autre à l'endroit de leur union commune, & que l'épiderme s'enlevoit de lui-même. Mon prognostic porté, j'en avertis les parens (a), & leur conseillai, pour sauver la mere dont les forces étoient épuisées, d'avoir recours au forceps courbe : on le proposa à la malade qui y consentit. Ayant introduit la premiere branche, j'essayai de la porter latéralement entre la tête & la branche de l'ischion, mais il me fut impossible; il ne me fut pas plus possible d'en faire faire autant à l'autre : plusieurs tentatives furent faites, mais en vain; je fus obligé, sans arrêter les deux branches de l'instrument à l'endroit de leur union, de déclaver la tête & de la faire enfin sortir avec beaucoup de peine, & à plusieurs reprises. Je demande actuellement si la nature pouvoit seule achever

(a) Afin qu'ils ne soupçonnassent pas de meurtrier l'instrument que j'allois proposer.

SUR PLUSIEURS ACCOUCHEMENS. 533  
cét ouvrage, & si réellement elle pouvoit  
se passer de forces étrangères.

IV<sup>e</sup> OBSERVATION.

*Sur une Obliquité de la Tête.*

Quoique je n'aye parlé jusqu'ici que  
d'obstacles provenant de la part de la mère,  
cependant l'enfant par lui-même peut en  
apporter de bien grands.

La femme Lartoy, paroisse de Saint-Pierre-  
le-Puelliers, d'Orléans, se trouvant prise,  
pour la première fois, par les douleurs de  
l'enfantement, & craignant que ce ne fût  
point le vrai travail, & par conséquent,  
qu'on ne se moquât d'elle, ne m'envoya  
chercher, que lorsqu'elle ny put plus tenir:  
ce fut le 2 Octobre 1771. Arrivé chez elle,  
je la trouvai souffrante au suprême degré,  
le visage pâle & défait, les yeux égarés,  
le pouls petit & concentré, néanmoins  
dur; enfin par intervalle de légers mouve-  
mens convulsifs. L'ayant touchée, je re-  
connus que la tête de l'enfant étoit située  
obliquement, cause sans doute des accidens  
énoncés: néanmoins, comme les douleurs  
étoient vraiment expulsives, je crus devoir  
employer des moyens relâchans avant que  
de faire usage du forceps. Avant moi, les  
boissons de la souffrante étoient le vin su-  
cré, les liqueurs & les ratafias, toutes boi-

sons plus pernicieuses les unes que les autres : je les fis donc supprimer pour substituer à leur place l'eau légèrement panée. Deux saignées du bras se suivirent de près, & ne semblèrent procurer aucun bon succès, puisque, loin que les mouvemens convulsifs disparussent ou diminuassent, ils augmentèrent au point de me déterminer à me servir du forceps courbe, qui mit fin aux accidens, & qui termina le plus heureusement du monde cet accouchement. L'extrémité de la main droite de l'instrument, (on me passera cette expression,) qui répond à l'extrémité touchée par la main gauche de l'accoucheur, appuyoit sur la partie du front qui touche la paupière gauche de l'enfant; l'autre extrémité de la main du forceps portoit sur la partie supérieure latérale droite & postérieure de son cou. L'enfant jouit de la santé la plus parfaite, & la mère, après dix jours de couches, a vaqué comme précédemment à ses affaires.

#### V<sup>e</sup> OBSERVATION.

##### *Sur une Hémorragie utérine.*

Sauver la vie d'une mère, donner le jour au fruit qu'elle a produit dans son sein, sont les vues que se propose l'accoucheur, lorsqu'il est requis pour soulager une femme en travail d'enfant.

Madame \*\*\*, obligée par des affaires de se rendre à Orléans, y arriva dans le courant de Décembre 1771, grosse de cinq mois, & jouissant d'une bonne santé. Les quatre derniers mois répondirent aux premiers, c'est-à-dire se passèrent dans la tranquillité la plus parfaite, & la conduisirent au tems où les avant-coureurs des souffrances prochaines annoncent les premices de l'accouchement. Cette jeune personne étant par tempérament vive & gaie, & ne voulant point faire venir personne à faux, ne se ménageoit guères, & cachoit ses premières douleurs, lorsque par hasard, étant montée sur un fauteuil, & voulant atteindre à je ne sais quoi, elle tomba à la renverse, tellement effrayée, qu'elle resta en syncope environ un quart-d'heure : revenue à elle-même, elle s'inquiéta peu du passé, & voulut encore braver les premières attaques de son mal ; mais une nécessité urgente la détermina bientôt à faire appeler une sage-femme, pour ne point déroger aux sages coutumes de son pays ; car une hémorragie utérine se déclara si violente, qu'en moins d'une heure, la matrone présente, cette femme se trouva baignée dans son sang. La sage-femme, effrayée, demanda du secours, parce que la malade tomboit dans de fréquentes foiblesses. Je fus mandé pour cet effet, le 25 Avril 1772, & je fus

surpris à l'aspect effrayant d'une dame étendue sur un lit de misère, toute ensanglantée, & représentant, on ne peut mieux, l'image redoutable de la mort. La première parole que je proférai, fut celle de sçavoir si cette infortunée étoit accouchée ? on me répondit que non, & que c'étoit là le sujet pour lequel on me faisoit venir. Sans m'arrêter plus long-tems à discourir, je m'approchai du lit pour toucher la malade, & trouvai heureusement que la tête de l'enfant avoit franchi le détroit du petit bassin. J'envoyai promptement chercher le forceps courbe qui termina dans l'instant cet accouchement, & qui sauva si à propos la mere & son enfant. J'aurois encore plusieurs autres exemples à citer ici ; mais, comme ils tiennent de la nature de ceux-ci, je craindrois d'ennuyer le lecteur indulgent, en multipliant les êtres sans nécessité. Je crois en avoir assez dit, pour prouver au plus incrédule l'utilité indispensable de l'usage du forceps courbe de M. Levret dans les cas énoncés, & dans bien d'autres. Qu'on cesse donc de révoquer en doute les services qu'il a rendus, & qu'il ne cesse tous les jours de rendre à la nature & à l'humanité. A la nature, en levant les obstacles qu'elle ne peut surmonter : à l'humanité, en augmentant le nombre de ses créatures, qui ne manqueroient point d'être

la victime innocente de l'incrédulité & de l'ignorance. Cet instrument a donc un double avantage ; premièrement, il donne des sujets à l'État : secondement, il est l'ami fidèle des meres, puisqu'il n'agit point à leur détriment. En effet, dans les cinq accouchemens différens en espece que je présente au public, & dans bien d'autres de leur classe que j'ai terminés par le secours du forceps courbe, il ne m'est jamais arrivé de rompre la fourchette ni le périnée ; & je crois que l'accoucheur qui mettra ponctuellement en exécution les principes enseignés par M. Levret, pour le manuel de son instrument, ne peut tomber dans cet accident.

*Sur le Pouls de grossesse.*

Qu'il me soit permis en passant de dire ce que je sçais sur le pouls de grossesse : M. de la Brouffe, docteur médecin à Aramon (a), a mis à profit l'aphorisme 48<sup>e</sup> d'Hippocrate, qui dit : *Fœtus qui mares sunt dextrâ; fœminæ sinistrâ magis sunt.* Il le vérifie par la connoissance du pouls de grossesse, & s'appuie de plusieurs observations. M. Desbrest, ancien médecin des camps & armées du roi, approuve & atteste la vérité de cette connoissance du pouls, dans une lettre insérée dans le Jour-

(a) Journal de Médecine du mois d'Août 1771, page 121 & suivantes.

nal de Médecine du même mois; mais M. Amoureux fils, médecin de Montpellier (a), semble ne pas ajouter foi aux prédictions de ces deux Messieurs, & regarde comme très-suspect l'aphorisme 48<sup>e</sup> d'Hippocrate. Cet aphorisme, ainsi que les observations de MM. de la Brouffe & Desbrest, sont séduisans; & je suis persuadé qu'un grand nombre d'accoucheurs s'y sont arrêtés. Pour moi, je puis assurer, que dès que j'eus lû leurs observations, la nouveauté du système me frappa, & je me promis bien de l'éprouver étant à portée de cela, par le nombre des accouchemens que je fais chaque année, & qui vont au moins à cent quarante; d'ailleurs je suis toujours appelé dans le courant de la grossesse. En effet les trois premiers mois d'épreuve me fournirent plus de prédictions vraies que de fausses; mais la suite n'a pas été aussi heureuse, car lorsque j'annonçois un garçon, il sembloit qu'il se métamorphosât en fille, exprès pour me faire mentir, & *vice versa*; lorsque j'annonçois un fille, il se trouvoit que c'étoit un garçon. Ne sachant à quoi attribuer ce défaut de vérité, j'en cherchai la cause; & je crois l'avoir trouvée dans le poulx d'avant grossesse, dans la situation de l'enfant, la

(a) Journal de Médecine du mois de Juillet 1772, page 62 & suivantes.

SUR PLUSIEURS ACCOUCHEMENS. 539  
culbute étant faite, & dans l'attache du placenta.

Dans le pouls d'avant grossesse, parce qu'en supposant que les garçons fussent toujours placés à droite dans la matrice, & les filles toujours à gauche, pour le connoître, il faudroit que les deux artères radiales bâaissent également; ce qui ne se peut, puisque chaque personne, soit mâle ou femelle, à un côté plus fort & plus gros, & par conséquent plus nourri; il faut donc que les parties qui le composent, aient acquis plus de volume par une force systaltique plus grande: on n'en exceptera pas le système artériel. J'ai toujours observé qu'aux personnes droitières, le pouls battoit ordinairement plus fort dans leur bras droit que dans le gauche; la même chose s'observe dans les personnes gaucheres, leur pouls gauche bat aussi ordinairement plus fort que le droit; mais, comme cette différence n'est pas toujours sensible, par rapport à la situation de l'artete, nous passerons cet article pour nous arrêter à une vérité incontestable. Tout le monde sçait que les distributions artérielles variant assez souvent, nous offrent des différences si sensibles dans l'un des deux bras, qu'il n'est pas permis de s'y méprendre. A telle personne, l'artere radiale droite, située trop profondément, ne se fera aucunement sentir au tac, l'ar-



tere radiale gauche fera très-superficielle-  
ment placée : a telle autre personne, le  
pouls radial droit fera élevé, dur & plein,  
le pouls radial gauche, au contraire, fera  
petit & enfoncé. Je pourrois citer ici vingt-  
cinq à trente personnes qui font dans ce  
cas. Une dame, sur la fin de l'année 1771,  
m'ayant envoyé chercher pour me con-  
sulter, me pria de lui dire si elle étoit grosse  
d'un garçon ou d'une fille; je lui touchai  
les deux bras, & je trouvai le pouls gau-  
che très-faillant & dur; son pouls droit au  
contraire étoit petit & très-enfoncé. Je lui  
dis que, suivant les observations de deux  
grands médecins, elle devoit accoucher  
d'un garçon; mais quelques jours après  
je me ressouvins que l'ayant gouvernée  
fille, ses deux artères radiales étoient les  
mêmes que je les avois trouvées dans le  
fixieme mois de sa grossesse, tems où j'a-  
vois fait ma prédiction; en conséquence,  
je retirai ma parole, & lui dis qu'on ne  
pouvoit s'y connoître lorsque le pouls étoit  
inégal avant la grossesse: effectivement,  
trois mois après, elle accoucha d'une fille.

Je gouverne actuellement une dame  
qui, dans l'état de santé comme dans  
celui de maladie, a toujours le pouls gau-  
che plus petit & plus concentré que le droit.  
Une demoiselle âgée de dix-sept à dix-  
huit ans, sçavoit si bien tromper son mé-

decin & son chirurgien, que, lorsqu'elle avoit envie de manger, elle présentoit à ces deux MM. son bras droit, dont le poulx étoit très-foible & lent : si elle leur présentoit le bras gauche, tous les alimens solides lui étoient ôtés, tant le poulx étoit vif & faillant; souvent aussi cette demoiselle, pour s'amuser, se faisoit ôter les alimens par l'un, & se les faisoit redonner par l'autre en leur présentant à chacun l'un de ses bras. Ce dernier exemple prouve qu'il ne faut pas se contenter de tâter le poulx à l'un des bras dans les maladies, & qu'il est de la dernière importance de les toucher tous deux. Première cause qui empêche de connoître au poulx si le mâle est à droite & la femelle à gauche.

Dans la situation de l'enfant, après la culbute, celui-ci la faisant ordinairement sur la fin du huitieme mois, rarement avant, ou au commencement du neuvieme, je dis que si cette culbute se fait mal, il est impossible que le corps de l'enfant se porte à sa prétendue destinée; si cependant elle se faisoit dans l'ordre naturel, pourquoi les filles aussi-bien que les garçons ne se porteroient-elles pas à droite en suivant le poids qui doit infailliblement les y entraîner, puisque toute créature a la partie droite plus pesante que la gauche : la même chose selon moi doit arriver avant la cul-

bute. Cette seconde cause dérobe à la connoissance de l'observateur si l'enfant est mâle ou femelle.

Enfin, dans l'attache du placenta, mes recherches furent telles, que je touchois les deux bras des personnes à qui je connoissois le poulx à peu près égal depuis le quatrieme mois de la grossesse jusqu'au huitieme; si pour-lors je trouvois le poulx du bras droit plus fort, je soupçonnois le placenta attaché à gauche dans la matrice; je soupçonnois le contraire lorsque je trouvois le poulx radial gauche plus élevé: la suite vérifioit mes prédictions, & j'ose dire ne m'être pas trompé une seule fois. Lorsque le poulx des deux bras étoit égal, c'est que l'arriere-faix n'inclinoit pas plus à droite qu'à gauche, ce dont je pouvois m'assurer par l'orifice utérin dès la premiere fois que je touchois les femmes en travail. Je dirai donc, d'après ceci, qu'on ne peut rien établir sur le poulx de grossesse, sans qu'au préalable on ne soit assuré qu'il étoit absolument égal avant la conception; on ne peut pas mieux en juger après la culbute de l'enfant; pour ce qui est du placenta, ne pourroit-il pas contrebalancer l'enfant qui inclineroit vers le côté opposé à son attache.



## R É P O N S E

*De M. LEVRET, accoucheur de madame la Dauphine, &c. à la Lettre de M. Jourdain, dentiste reçu à S. Côme, au sujet des Becs-de-Lièvre de naissance, insérée dans le Journal de Février 1773.*

Vous dites, Monsieur, « qu'il me pa-  
 » roîtra peut-être étrange que, livré à  
 » une partie de la chirurgie qui semble ne  
 » pas devoir s'occuper de l'allaitement des  
 » enfans, vous osez me proposer vos ré-  
 » flexions sur la seconde partie de mon  
 » Mémoire, ou nouvelles Observations,  
 » dans lesquelles il est question des becs-  
 » de-lièvre & des fentes ou écarts du pa-  
 » lais venus de naissance. »

Je répond à cet honnête début, Monsieur, que loin qu'il me paroisse étrange que vous vous occupiez de l'allaitement des enfans nouveaux nés, lorsque ces enfans ont des affections à leur mâchoires, il me paroît au contraire très-naturel qu'ayant consacré vos veilles à l'art du dentiste, vous vous en occupiez & même très-sérieusement, d'autant plus, qu'ayant été consulté plusieurs fois sur des difformités du palais, il est tout simple que vous me proposiez les réflexions que vous avez faites sur ce sujet,

fur-tout le faisant d'une maniere auffi modeste que flatteuse pour moi, en articulant que vos « observations pourront peut-être » jeter quelque jour sur une matiere que » l'intérêt public m'a engagé d'approfondir » & de publier. »

Mais, quoique votre motif soit très-louable, Monsieur, comme les idées qui en sont le produit, m'ont paru susceptibles de quelque modification, je me flatte que vous ne trouverez pas mauvais que m'étant si fort occupé de cet objet, je vous fasse part de mes observations.

Votre lettre roule en général sur trois points capitaux. Vous exposez dans le premier une hypothèse qui tend à établir, selon vous, la cause des becs-de-lièvre de naissance, & de l'écartement de la future palatine; dans le second, que les lèvres ne sont point les instrumens les plus essentiels à la succion; &, dans le troisieme, que le moyen que j'indique pour accélérer l'obturation de la perforation du palais, au lieu d'y devenir utile, comme je le crois, y feroit au contraire très-nuisible.

Examinons chacun de ces points en détail; « il est probable, (dites-vous Monsieur, touchant le premier,) que la gêne » que le fœtus éprouve quelquefois dans le » sein de sa mere, *pendant les premiers* » *mois de son accroissement*, peut donner  
» lieu

» lieu aux difformités qui font le sujet des  
 » réflexions que vous me proposez. »

A quoi je réponds que, quand bien même on vous accorderoit que la gêne que le fœtus pourroit éprouver quelquefois dans la matrice, par les causes que vous alléguiez, puisse occasionner ces sortes de difformités, cette raison ne seroit pas, suivant moi, suffisante pour qu'on vous accorde de même, que ces difformités doivent plutôt arriver dans les premiers mois de la grossesse, que dans tout autre, puisque ce tems est celui où le fœtus doit naturellement, & de toute nécessité, éprouver le moins de gêne à tous égards.

En effet, l'expérience journalière prouve sans réplique que les premiers mois de l'accroissement du fœtus, est le tems où il y a toujours le plus d'eau dans l'amnios, respectivement à la petitesse extrême de l'embryon, au lieu que dans les derniers tems, c'est tout le contraire; d'où il résulte que ce ne peut point être dans les premiers mois de son accroissement que le fœtus peut éprouver aucune gêne, parce que l'espace dans lequel il est contenu avec ses eaux, a toujours alors beaucoup plus de diamètre en tout sens, que la totalité de sa petite masse n'en a, n'importe dans quel sens on veuille les comparer. Il est donc

pour-lors absolument impossible que le fœtus puisse être gêné nulle part, par la compression quelconque des parois dont il est environné.

Pour donner plus de vraisemblance à votre hypothèse, Monsieur, il auroit mieux valu, à quelques égards, placer, comme vous voyez, cette cause vers les derniers mois de la grossesse, que dans les premiers; mais comme, dans votre supposition, vous aviez besoin du tems de la fin de la grossesse pour ôter les poings de l'enfant de dessous son nez, de crainte, sans doute, qu'ils ne s'attachassent à la division ou aux divisions de la lèvre, qu'ils doivent, suivant vous, avoir occasionnées, il falloit bien que vous choisissiez les premiers mois de la grossesse, afin de faire commencer la difformité dans le tems où il vous paroïssoit qu'elle pouvoit se faire le plus aisément, par rapport à la mollesse extrême qu'a alors la lèvre supérieure du fœtus.

Cette premiere erreur vous a conduit à une autre. Vous supposez que *quand l'enfant se dispose à retourner, ses bras se jettent sur les côtés & deviennent pendant ce que vous assurez arriver ordinairement dans les derniers mois de la grossesse.* J'ose vous assurer à mon tour, Monsieur, que c'est gratuitement que vous avancez ce fait; je

puis vous affirmer d'après une très-longue expérience suffisamment réfléchie , qu'il n'en est rien.

De plus, ces deux erreurs de fait ne sont pas les seules qui font crouler tout votre édifice : il y en a encore d'autres, Monsieur ; car, quand bien même on vous accorderoit que les poings du fœtus, (en appuyant fort & long-tems, n'importe dans quel terme de la grossesse, sur la lèvre supérieure) pourroient être la cause du bec-de-lièvre & de l'écartement de la future palatine, comme vous l'expliquez en bon mécanicien, où seroit l'agent qui fendrait le voile du palais ? lui qui est presque tout membraneux, & par conséquent aussi coriace & extensible que du parchemin mouillé ? ou bien, quand il y a écartement des os du palais, & qu'il n'y a pas de bec-de-lièvre, qu'ont fait les poings dans ces cas, sur-tout ce dernier que vous m'opposez page 170, sans vous appercevoir qu'il concourt ici à ruiner de fond en comble votre ingénieuse hypothèse ? Enfin n'avez-vous jamais vu, Monsieur, le voile du palais fendu de naissance sans becs-de-lièvre, ni écartement des os du palais ? J'ai vu un de ces cas : qu'elle en étoit la cause ? étoit-ce la pression des poings de l'enfant ?

N'importe ; cela n'est pas à beaucoup près ce qu'il y a de plus important à exa-



miner dans votre Lettre. En effet que cette hypothèse soit bien ou mal fondée, si elle n'établit point la vraie maniere d'agir de la nature dans ces cas, elle n'anéantit pas non plus ces mêmes cas; ainsi passons au second point capital de votre Lettre; point dans lequel vous dites, page 168, & le répétez page 170 & encore page 171, que *vous croyez devoir me prier d'observer que les lèvres ne sont pas les instrumens les plus essentiels à la succion*, comme si j'avois avancé quelque part cette absurdité, ou si vous prétendiez m'apprendre que les lèvres ne servent, dans cette fonction, qu'à la rendre plus parfaite. En effet, on voit sur ce sujet, qu'après avoir exposé beaucoup de faits & très-bien détaillés, vous les terminez en disant, page 171, « que pour votre pro- » pre satisfaction, & même *avant la publi-* » *cation de mes nouvelles Observations*, » vous avez essayé plusieurs fois d'écarter les » lèvres de quelques enfans à la mamelle » pendant qu'ils tettoient, & que vous ne » vous êtes point aperçu que la succion » en fût interrompue, &c. &c. &c.

Moyennant cette tournure, vous persuaderiez volontiers nos lecteurs, que, lors de la publication de mes nouvelles Observations, je croyois en effet que les lèvres étoient les instrumens les plus essentiels à la succion, & par conséquent que

c'est vous, Monsieur, qui m'apprenez aujourd'hui qu'elles ne servent qu'à perfectionner l'action mécanique de la succion.

Mais, pour les en dissuader, je puis dire avec vérité qu'il y a si long-tems que je me suis assuré du résultat de toutes les expériences dont vous donnez le détail, qu'il seroit très-possible que ce tems ait précédé celui où vous avez reçu les premières notions de l'art que vous exercez à présent avec tant de sagacité.

En voilà assez, à ce que je crois, pour éclaircir le second point de votre Lettre: passons au troisieme, qui est sans contredit le plus intéressant pour le public. Vous voudriez en effet prouver dans celui-ci, Monsieur, que le moyen que j'indique pour accélérer l'obturation de la perforation du palais, au lieu d'y devenir utile, comme je le crois, y seroit au contraire très-nuisible.

Pour mettre dans tout son jour en quoi consiste la différence de votre façon de penser de la mienne sur ce point, il me paroît nécessaire de commencer par faire remarquer à nos lecteurs, qu'en citant le Mémoire de M. de la Faye (a), j'ai dit, page 247, tant d'après ce Mémoire que

(a) Voyez le premier volume in-4<sup>o</sup> des Recueils des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, page 605, & suiv.

d'après mes propres observations, « qu'il » suffit souvent de réunir seulement la division, ou les divisions de la lèvre, pour » que l'écartement du palais se détruise par » les suites peu à peu, sur-tout lorsque le » sujet est encore dans un âge tendre ; & » qu'au contraire l'obturation de ces os ne » peut se faire, si on ne réunit point auparavant les lèvres, & que j'ai vu en effet » plusieurs petits enfans opérés, qui ont » parfaitement guéri avec le tems. »

Vous m'opposez à cela, Monsieur, pages 172 & 173, *que cela peut être pour la difformité des lèvres, mais que, quant à celle du palais, vous ne croyez point que l'opération extérieure des lèvres puisse procurer le rapprochement des parties osseuses ; qu'il faut en chercher des causes plus sensibles dans la nature même ; & que pour cela, il faut la suivre dans le développement de quelques parties voisines de la difformité, & qui puisse se ressentir des effets de ce développement.* Ces causes sont, suivant vous, Monsieur, l'augmentation successive des dimensions de la mâchoire, y compris celle des fosses alvéolaires, pendant tout le tems de l'accroissement du sujet, & par conséquent, de celui de la crue & de la sortie, tant des dents de lait, que de celles de remplacement, &c. auxquelles vous faites successivement & très-sçavam-

ment jouer un grand rôle pour fermer spontanément l'ouverture du palais.

Mais, malheureusement pour ce système si séduisant, les faits n'y répondent pas ; car il est prouvé que, malgré tous ces agens, l'obturation ne se fait point, si on ne réunit pas la lèvre, & qu'au contraire, lorsque la réunion en est faite en bas-âge, l'obturation se fait complètement ; & , lorsqu'on s'y est pris plus tard, excepté après la puberté, elle se fait ordinairement en plus ou moins grande partie, & quelquefois totalement, pourvu que le sujet n'ait point acquis son dernier degré d'accroissement : on trouve plusieurs de ces faits dans le Mémoire de M. de la Faye, ci-devant cité.

D'ailleurs, dans le nombre de ceux des enfans que j'ai vus, & dont j'entends parler page 248 de ce Journal, (Mars 1772,) il y en a un de treize à quatorze ans, à qui feu M. Boudon, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, avoit fait l'opération du bec-de-lièvre de la première conformation, (en 1745,) dans lequel l'écartement des os du palais s'étoit successivement rétréci au point que, quelques années après, je trouvai l'obturation presque entièrement faite : ce qu'il y a de plus remarquable dans ce fait, c'est qu'à quatorze ans ce garçon avoit toutes ses dents de remplacement, & même huit de plus, sans que la

fente du palais se soit resserrée; & qu'après la réunion de la lèvre, au moyen de la future seulement, cette fente s'est peu à peu considérablement rétrécie; d'où je suis en droit de conclure que, si le bec-de-lièvre n'avoit point été détruit, la fente ne se feroit pas resserrée; & c'est ce qui arrive ordinairement à ceux de ces sujets qui sont devenus adultes, sans avoir été opérés.

Permettez, Monsieur, qu'à ces faits, j'ajoute celui de la demoiselle de seize à dix-huit ans dont vous parlez, page 170, qui, sans avoir jamais eu de bec-de-lièvre, avoit de naissance une perforation au palais, dont l'accroissement de la mâchoire, ni celle des fosses alvéolaires, ni des dents de lait, non plus que celui des dents de remplacement, & même de complément, n'ont pu procurer l'obturation; ce qui seroit peut-être arrivé, si l'obturation du palais avoit été accompagnée de bec-de-lièvre, & qu'on en eût fait l'opération; *parce qu'alors, (comme je l'ai dit page 249,) la lèvre étant plus tendue que ci-devant, elle sert, à quelques égards, de bandage unissant; ce qui indique, ai-je dit quelques lignes plus haut, la possibilité d'accélérer le rapprochement des os du palais; & c'est d'où je suis parti pour proposer le bandage de M. Quesnai, bandage qui, suivant vous, Monsieur, ne peut manquer d'être nuisible pour ce but; &*

pour le prouver, vous avancez que, *si ce bandage PÈSE, (ou appuie) trop sur la convexité (de l'os maxillaire,) il ne peut qu'écarter les extrémités postérieures (de cet os,) & donner lieu à un plus grand écartement des côtés de ce même os, &, par conséquent, de l'ouverture du palais.*

Ainsi, suivant vous, Monsieur, ce bandage doit faire positivement, dans le cas pour lequel je le conseille, le même effet que vous assignez aux poings du fœtus, qui, selon vous, occasionnent dans le sein de la mere l'écartement de la future palatine, puisque vous dites que ces poings doivent » produire *sur le centre de l'os*, ce qu'une » action forcée, & plus ou moins graduée, » fera éprouver à un demi-cercle sur la convexité duquel on appuiera pour le redresser. Dans cette opération (poursuivez-vous) Monsieur, les extrémités de » ce cercle doivent s'écarter l'une de l'autre, & cela conformément aux efforts qu'il éprouvera dans sa partie la plus convexe : *la même chose pouvant arriver au cercle maxillaire, la séparation du palais sera en même raison.* » Opposons à vos craintes peu fondées sur les effets funestes de l'application du bandage de M. Quesnai, dans les cas dont il est ici question, la description de ce bandage, & la manière d'en faire usage.

Voici comme s'exprime M. de la Faye ;  
 ( après avoir parlé des moyens que Verduc  
 & la Charriere ont proposé sur ce sujet (a).  
 » M. Quesnai préfère un morceau de ba-  
 » leine platte, large & souple, qu'il *passé*  
 » *par derrière la nuque du cou, & dont il*  
 » *fait venir les bouts sur la lèvre : il l'ap-*  
 » *plique exactement par-tout avec les mains,*  
 » *& coupe chaque bout vis-à-vis l'aile du*  
 » *nez, afin que ces bouts laissent entr'eux*  
 » *une distance d'environ un pouce.* Lorsque  
 » ces mesures sont prises, il relève la ba-  
 » leine de sa place, pour y attacher à cha-  
 » que bout un grand emplâtre d'André de  
 » la Croix, & il remet ensuite la baleine en  
 » place, de manière que les emplâtres n'a-  
 » vancent que fort peu sur la lèvre, c'est-  
 » à-dire qu'elles ne passent pas le plis de  
 » la joue : ainsi les bouts de baleine qui ne  
 » débordent point les emplâtres, ne s'éten-  
 » dent pas sur la lèvre aussi loin que la lon-  
 » gueur de la baleine peut le permettre ;  
 » mais il applique ensuite sur cette baleine,  
 » une bande qui est fendue par un de ses  
 » bouts, pour passer l'autre bout, afin de la

(a) J'ai cru nécessaire de copier presque en en-  
 tier la description du bandage de M. Quesnai,  
 tant pour justifier ce que j'ai avancé à son sujet,  
 que pour mettre à portée les personnes de l'art,  
 qui n'en auroit pas de connoissance, d'en faire  
 un bon usage dans l'occasion,

» croiser sur la lèvre ; & , en ferrant cette  
» bande, la baleine s'applique exactement  
» autour de la tête : ses bouts s'avancent  
» sur la lèvre , ils entraînent les emplâtres ,  
» tirent les chairs , & les portent vers l'en-  
» droit divisé. . . . »

Après cette description , M. de la Faye  
ajoute que « c'est de cette maniere que  
» M. Quesnai guérit un bec-de-lièvre , dont  
» les bords étoient extrêmement écartés :  
» une des aiguilles avoit manqué. . . .  
» M. Quesnai y suppléa parfaitement par  
» le moyen de la baleine & des emplâtres.  
» Après les avoir appliqués , il fit assujétir  
» la baleine par un aide *qui la pouffoit avec*  
» *ses mains de derriere en devant. . . .* Il  
» plaça entre la gencive & la lèvre un pe-  
» tit morceau de linge bien fin & bien  
» doux. . . . Il mit extérieurement une pe-  
» tite compresse peu épaisse & fort mo-  
» llette . . . & par-dessus le tout le bandage  
» unissant ; ce qui réussit très-bien & promp-  
» tement. »

Il est vrai qu'on ne parle ici que de la  
réunion de la lèvre , & qu'on n'y fait pas  
mention de la perforation du palais , & par  
conséquent de son obturation , n'étant ques-  
tion , dans cette observation , que d'obtenir  
la réunion complète de la lèvre qui venoit  
d'être déchirée en opérant : aussi n'ai-je  
point dit que M. de la Faye , ni M. Ques-



nai aient proposé ce bandage pour accélérer l'obturation du palais; mais que c'étoit moi qui, dans cette vue, conseillois l'application de ce moyen pour ces cas.

En rapprochant ainsi ce que vous dites, Monsieur, contre le bandage de M. Quesnai (pour remplir mes vues,) de ce qu'en dit M. de la Faye sans avoir les mêmes vues; on voit clair comme le jour, Monsieur, que la baleine qui fait le corps du bandage de M. Quesnai, devant avoir son milieu posé sur la partie la plus haute du col de l'enfant, comme point d'appui fixe, & ses deux branches *revenir de derriere en devant* en appuyant en ce sens, dans toute la longueur de chaque portions, tant postérieures que latérales de l'os maxillaire, jusqu'aux ailes du nez seulement, ne peut *ni trop peser* (ni trop appuyer) *sur le milieu alvéolaire de l'os maxillaire*, ainsi loin que ce bandage *puisse donner lieu à un plus grand écartement des extrémités de cet os*, il doit au contraire les rapprocher continuellement & très-puissamment l'une de l'autre, vers le lieu naturel de la suture palatine, & c'est aussi comme je l'ai conçu lorsque j'ai proposé ce moyen pour accélérer le rapprochement des deux parties de ce même os (a).

(a) Vous me rappelez très-poliment, Monsieur, page 173, que la mâchoire de l'enfant est

D'après ces réflexions, je me crois suffisamment autorisé, Monsieur, à conclure qu'autant le bandage, inventé par M. Quesnai, peut être utile pour faciliter le rapprochement des portions rafraîchies du bec-de-lièvre dans tous les cas, autant il le fera pour accélérer l'obturation du palais, lorsque la perforation de cette partie dépendra de l'écartement des os, sans déperdition de leur substance (a), ce qui me met en droit de dire, Monsieur, que ces effets sont plus sensibles que ceux que l'on doit

*partagée antérieurement par une lame cartilagineuse qui s'ossifie par la suite ; & moi, je vous remets aujourd'hui sous les yeux, que j'ai fait remarquer, page 248, d'après M. de la Faye, que plutôt on fait l'opération du bec-de-lièvre, & plus aisément on parvient à détruire l'écartement des os du palais ; d'où il résulte, que moins la symphise aura de solidité, & plus le rapprochement de ces os sera prompt & facile, sur-tout si on se sert du bandage de M. Quesnai ; & qu'au contraire, si la lame cartilagineuse est une fois ossifiée, comme cela arrive ordinairement aux approches de la puberté, il sera très-difficile, & peut-être impossible d'obtenir l'obturation désirée, quoiqu'on emploie ce bandage, ou tout autre moyen équivalent.*

(a) Dans le premier cas, qui est le plus commun, les parties latérales de la mâchoire supérieure débordent toujours extérieurement celles de l'inférieure ; au lieu que dans le second cas, qui est le plus rare, elles sont ordinairement toutes égales entr'elles.

attendre de l'accroissement de toute la mâchoire supérieure, y compris tout le tems de la crue des dents de lait, de celles de remplacement, & même de toutes celles de complément, puisque je vous ai prouvé par des faits incontestables, qu'il suffit qu'on ait fait l'opération du bec-de-lièvre dans la jeunesse, pour qu'avec le tems l'obturation se fasse, & que quand on a laissé subsister la difformité de la lèvre, celle du palais n'a point changé.

Au reste, vous observerez, Monsieur, que quoique je sois attaché à mon sentiment, dans tout ce que je viens de discuter, je n'entends point pour cela rien diminuer de la bonne opinion que la fécondité de votre génie peut donner de vos talens. En effet, ce que vous à suggéré l'Observation de M. Gérard, (insérée dans le Mémoire de M. de la Faye, ) y compris le fait singulier que vous rapportez à cette occasion, & l'application que vous fîtes en ce cas d'un moyen excellent, qui dans un autre cas avoit été employé mal-à-propos par d'autres, prouve bien votre sagacité. Néanmoins tout cela ne prouve pas de même, je le répète, Monsieur, que le bandage de M. Quesnai, loin d'être utile pour accélérer l'obturation du palais dans le cas que j'ai articulé, y seroit nuisible,

mais seulement que le moyen que vous y préférez est une ressource de plus dans l'art du dentiste.

A l'égard des obturateur que vous proposez (page 177) de mettre en usage pour faciliter l'alaitement, j'ai à vous observer, Monsieur, que vous ne faites pas attention ici que la symphise maxillaire étant alors ou divisée ou presque mobile, tant la lame cartilagineuse est molle, ce seroit s'exposer à augmenter l'écartement, que d'aller fourrer dans cette fente un espece de coin, qui, en faisant beaucoup de mal dans ce lieu, feroit peu de chose pour faciliter la succion & rien du tout pour aider la déglutition, ne pouvant, pour cette action, remédier à aucuns égards à la division du voile du palais.

Voilà sommairement, Monsieur, les réflexions que les vôtres m'ont fait faire sur cette matiere intéressante. Je souhaite, pour le bonheur des humains qui pourront en avoir besoin, qu'elles puissent leur être de quelque utilité; c'est le but essentiel que je me suis proposé dans ma réponse, sans en exclure celui de vous assurer des sentimens d'estime & de considération avec lesquels je suis, &c.



## OBSERVATION

*Sur une fracture compliquée de la partie inférieure de la jambe droite; par M. BOURIENNE, chirurgien major des armées du roi, de l'hôpital militaire de Saint-Omer, &c. en Corse.*

Le nommé Maurin, matelot sur les vaisseaux du roi, âgé de trente-quatre ans, est entré à l'hôpital militaire de Calvi, le 28 Décembre 1764, ayant une fracture compliquée de la partie inférieure de la jambe droite, occasionnée par le cable de l'ancre du vaisseau, en la jetant à la mer; la jambe se trouva prise entre le cable & la chaloupe. Le blessé fut jeté par une secousse violente à la mer. Se sentant en danger de périr, il fit tous ses efforts pour se sauver: malgré les douleurs considérables qu'il éprouvoit, il a nagé plusieurs minutes. Plusieurs de ses camarades l'attraperent, & le mirent à bord du bâtiment. Dans le même instant, les premiers secours lui furent donnés par le 1<sup>er</sup> chirurgien du vaisseau, qui fit la réduction des pièces d'os fracturées & le bandage convenable. Il fut saigné deux fois; mais, comme le blessé n'étoit pas commodément, il fut transporté le même soir à l'hôpital dénommé ci-dessus. Le premier appareil s'étant dérangé, il fut examiné de nouveau par M.

M. Roman, un de mes aides-major, il trouva les deux os de la jambe, fracturés en plusieurs pièces, les tégumens, les muscles & les tendons déchirés par les esquilles; il agrandit les plaies, afin d'avoir plus de facilité de remettre les pièces d'os à leurs places. Au moyen d'une légère extension, il y parvint, & mit la jambe dans une position convenable; il appliqua un bandage à dix-huit chefs; le blessé ne fut pansé qu'avec de la charpie : le tout fut arrosé avec de l'eau-de-vie camphrée; les saignées ont été réitérées, une diète sévère & les remèdes généraux ont été administrés. Malgré toutes les précautions, on n'a pu éviter une foule d'accidens, tels qu'un gonflement considérable, une fièvre très-violente; ces accidens ont augmenté jusqu'au septieme jour : après ce tems, ils ont diminué; mais le blessé involontairement fit faire des mouvemens à sa jambe, qui dérangerent les os, ce qui renouvela les accidens qui devinrent très-violens, & causa une tension inflammatoire dans toute l'étendue de la jambe. Les plaies qui répondoient aux pièces d'os, devinrent noires & livides, ce qui fut suivi promptement de gangrène : on employa, pour combattre les nouveaux accidens, l'eau-de-vie camphrée & ammoniacée, dont on arrosoit la jambe trois fois par jours; malgré ces moyens, la gangrène faisoit des

progrès, ce qui déterminâ à faire des incisions; quoique les digestifs les plus actifs fussent employés, la suppuration étoit en petite quantité & d'une qualité putride: une forte infusion de quinquina servit à arroser les plaies, l'effet fut suivi d'une suppuration plus louable; l'abondance du pus a procuré l'entière diminution du gonflement & la cessation des accidens. Les remèdes généraux ont été continués, ainsi que les pansemens méthodiques: on a obtenu facilement plusieurs esquilles. Pendant deux mois, les pansemens ont été simples; le malade avoit tous les jours un peu de fièvre, ce qui a déterminé à lui faire faire usage du quinquina; la réparation de la déperdition de substance aquéroit de la solidité: le troisième mois, les plaies se sont cicatrisées; alors on a employé un bandage circulaire, qui a été renouvelé de tems en tems. La position gênante où s'est trouvé le blessé d'être couché sur le dos, avoit produit des escoriations dans différens endroits. Le talon est la partie qui a été la plus maltraitée; il s'est formé une plaie considérable qui faisoit des progrès chaque jour, & a occasionné des accidens, tels que la fièvre, le délire, qui ont duré plusieurs jours: on a appliqué sur la partie les cataplasmes & les digestifs appropriés; malgré toutes les précautions, on n'a pu em-

pêcher la carie de l'os calcaneum ; cet os étant spongieux , elle a fait des progrès rapides , quoique l'os fut pansé avec la teinture de mirthe & d'alouës : la carie augmentoit chaque jour , malgré les remèdes propres à la combattre , ce qui déterminâ M. Roman à m'écrire pour me demander un instrument pour faire l'amputation. Ayant décidé de faire ma tournée dans les hôpitaux de l'isle , je me rendis à Calvi ; j'examinai le blessé , & trouvai que l'os étoit carié profondément ; j'eus recours au caustère actuel , qui fut appliqué pendant cinq jours de suites : dès-lors , la plaie devint en meilleur état , l'exfoliation de la partie cautérisée s'est faite promptement ; & , en trois semaines , la plaie a été cicatrisée solidement , & le blessé guéri , ayant la jambe droite plus courte que la gauche. Cette observation fait voir qu'il faut sacrifier le tems & la patience aux préceptes de l'art : plus d'un praticien auroit fait l'amputation de la jambe dans un pareil délabrement. Combien ne voit-on pas de membres sacrifiés à la précipitation d'un pronostic hasardé ! Que les cures heureuses servent à nous rendre prudents , & nous invitent à tenter tous les moyens que l'art peut nous fournir , avant que d'en venir à emporter un membre ?





# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

## A V R I L 1773.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. 6 demie du mat.	A 2 h. 2 demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	1 $\frac{1}{2}$	4	1 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$
2	2	5 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8 $\frac{1}{4}$
3	1 $\frac{3}{4}$	6	4 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7	27 7
4	5 $\frac{1}{2}$	11	6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{4}$
5	8	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 6
6	6 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	5	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8	27 10
7	5	11	4	28	28 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$
8	4	6	5 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1
9	3	12	8	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2
10	6	14 $\frac{1}{4}$	10	28 2	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$
11	8	14 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28
12	8	11	5	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
13	3 $\frac{3}{4}$	12	8	28	28	27 10
14	5	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{3}{4}$	27 11	27 10	27 7
15	8	12	7	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7	27 7 $\frac{1}{2}$
16	6 $\frac{1}{4}$	11	8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$
17	8	10 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	28	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
18	5 $\frac{1}{2}$	14	9 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
19	8	13 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$
20	9	16 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2
21	9	17 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
22	10 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	8	28 4	28 4	28 5
23	6	14	7 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5	28 5 $\frac{1}{2}$
24	7 $\frac{1}{4}$	12	6 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4
25	5 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	5	28 3	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
26	4	9 $\frac{1}{2}$	6	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
27	5	10 $\frac{1}{2}$	7	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
28	6	14 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2
29	8 $\frac{1}{4}$	11	8	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
30	8	14	10 $\frac{1}{2}$	28	28	27 11

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N. c. grêle, pluie.	N-O. nuages, grêle, pl.	Nuages.
2	O. couvert.	O. couv. nua.	Couvert.
3	S. pluie, couv.	S-S-O. c. nua.	Nuages.
4	S-O. c. pluie.	S-O. gr. pl.	Pluie.
5	S-O. pl. vent.	S-O. pl. v. n.	Nuages.
6	S-O. n. pluie.	N-O. pl. nua.	Beau.
7	O. nua. pluie.	O. nuages.	Beau.
8	S. pluie.	S. pluie.	Couvert.
9	S-E. beau.	N-E. nuages.	Beau.
10	N-N-E. beau.	N-N-E. nuag.	Beau.
11	N-O. nuages.	O. cou. nuag.	Beau.
12	O. pl. couv.	O. nuages.	Beau.
13	N-N-E. n. pl.	S-O. nua. pl.	Couvert.
14	O. nuages.	S-O. nua. pl.	Pluie.
15	S. nua. pluie.	S. pluie.	Beau.
16	O. nuages.	N-O. nuages.	Couvert.
17	N-O. couv. pl.	N. pluie. nua.	Beau.
18	S. léger nuag.	S. nuages, pl.	Couvert.
19	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
20	O. couvert.	O. nuages.	Beau.
21	E. beau.	O. b. nuag.	Nuages.
22	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
23	N. beau.	N-N-E. nuag.	Beau.
24	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
25	O. pet. pluie, couvert	N. cou. pluie.	Beau.
26	N-N-O vent ép. nuages.	N-N-O. nuag. vent.	Beau.
27	N-N-O. v. n.	N-N-O. nua. v.	Beau.
28	N. beau.	N. nuages.	Nuages.
29	N. c. nuages.	N. nuages.	Nuages.
30	O-N-O. pl. c.	O-N-O. nua.	Nuages.

N n ij

## 566 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $17\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, d'un degré & demi au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de  $16\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de 12 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

4 fois du N-N-E.

1 fois du N-E.

1 fois de l'E.

1 fois du S-E.

4 fois du S.

1 fois du S-S-O.

4 fois du S-O.

10 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

5 fois du N-O.

2 fois du N-N-O.

Il a fait 18 jours, beau.

27 jours, des nuages.

15 jours, couvert.

15 jours, de la pluie.

1 jour, de la grêle.

3 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris,  
pendant le mois d'Avril 1773.*

Les fausses pleurésies qu'on avoit commencé à observer le mois dernier, ont continué à régner tout le mois, & ont paru conserver le même caractère; il est survenu une espèce de fièvre de nature putride, mais qui s'est d'abord annoncée

comme une simple fièvre bilieuse, ce qui en a imposé, dans les commencemens. Cette fièvre n'a pas laissé que de faire du ravage parmi le peuple: on a vu en outre des petites-véroles, mais qui ont paru assez bénignes.

---

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois de Mars 1773;  
par M. BOUCHER, médecin.*

La constitution de l'atmosphère a été, pendant tout ce mois, conforme aux vœux du laboureur, pour les semailles de la saison; point de pluie, & une température de l'air agréable dans la plus grande partie du mois.

La liqueur du thermomètre a été presque toujours observée au-dessus du terme de la congélation jusqu'au 29. Ce jour & le suivant, elle est descendue à un grand degré au-dessous du terme de la congélation. Il est tombé tant soit peu de neige le 27 & le 28.

Le vent a été plus souvent *nord* que *sud*.

Le mercure dans le baromètre ne s'est guères éloigné du terme de 28 pouces. Le 12, il s'est élevé à celui de 28 pouces  $3\frac{1}{2}$  lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 12 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de  $1\frac{1}{2}$  degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $13\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $3\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $7\frac{1}{2}$  lignes.

# 568 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

13 fois du Nord vers l'Est.

1 fois de l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

8 fois du Sud.

4 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 13 jours de tems couvert ou nuageux.

4 jours de pluie.

1 jour de neige.

Les hygromètres ont marqué de humidité jusques vers la fin du mois.

## *MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Mars 1773.*

Les fièvres inflammatoires, qui avoient dominé dans le mois précédent, n'ont pas cessé celui-ci; c'étoit des points de côté pleurétiques, des fluxions de poitrine, des embarras inflammatoires dans le bas-ventre. Le sang tiré des veines ne s'est pas trouvé également couenneux dans tous les malades, circonstance qui exigeoit de la circonspection dans le traitement. Il s'est présenté dans nombre de personnes des signes de sabure dans les premières voies, qui, après la détente procurée par les remèdes convenables, a indiqué l'usage modéré des émétiques & des cathartiques.

Parmi les malades réfugiés dans nos hôpitaux; il s'en est trouvé encore un assez grand nombre affligés de la fièvre continue-putride, qui participoit du caractère inflammatoire. Quelque méthode curative que l'on suivit, la maladie, dans tous ou presque tous, se terminoit par une tension douloureuse des extrémités du corps; ac-

compagnée souvent de gonflement phlogistique aux poignets & aux jointures des pieds.

Dans le cours de ce mois, la fièvre miliaire putride s'est manifestée dans une petite ville située à trois lieues du nord de la nôtre. Les premiers malades en ont été la victime; mais elle a ensuite relâché de sa violence, & ne s'est pas considérablement propagée.

## LIVRES NOUVEAUX.

Recherches sur les fièvres, selon qu'elles dépendent des variations des saisons, & telles qu'on les a observées à Londres, ces vingt dernières années-ci; avec des Observations de pratique sur la meilleure manière de les guérir; par M. *Guillaume Grant*, traduit de l'anglois par M. *Le Febvre de V.* A Paris, chez *Vincent*, 1773, in-12, 2 vol.

*Gerardi L. B. Van-Swieten*, &c. *Commentaria in Hermanni Boerhaave, Aphorismos de cognoscendis & curandis Morbis, Tomus V. Parisiis*, apud *Cavelier*, 1773, in-4<sup>o</sup>.

On trouve chez le même *Cavelier* quelques exemplaires du *Traitement de la Petite-Vérole des enfans*; par M. *Fouquet*, dont j'ai donné l'Extrait au commencement de ce Cayer. Prix broché, 3 liv. 2 s.

*Traité des Maladies vénériennes*, dans lequel on indique un nouveau remède, dont l'efficacité est constatée par des expériences répétées, & un succès constant depuis dix années; par M. *Presfavin*, gradué de l'université de Paris, & membre du collège royal de chirurgie de Lyon. A Genève, & se trouve à Paris, chez *Didot le jeune*; & à Lyon, chez les freres *Perisse*, 1773, in-12.



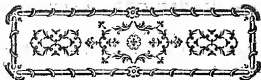
# T A B L E.

<i>EXTRAIT. Du Traitement de la Petite-Vérole des enfans</i> Par M. Henri Fouquet, médecin.	Page 483
<i>Observation sur une Petite-Vérole</i> Par M. Laugier, médecin.	504
<i>Remèdes proposés contre les Vers strongles.</i>	514
<i>Observations sur plusieurs Accouchemens terminés avec le forceps courbe.</i> Par M. Maussion.	525
<i>Réponse de M. Levret, à M. Jourdain, sur les Becs-de-Lièvre de naissance,</i>	543
<i>Observation sur une Fracture de la jambe.</i> Par M. Bourienne, chir.	560
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Avril 1773.</i>	564
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Avril 1773.</i>	568
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Mars 1773.</i> Par M Boucher, médecin.	567
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mars 1773.</i> Par le même.	468
<i>Livres nouveaux.</i>	569

## A P P R O B A T I O N.

**J' lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juin 1773. A Paris, ce 26 Mai 1773.**

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E  
G É N É R A L E  
D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six premiers Mois du  
Journal de Médecine de l'année 1773.

L I V R E S A N N O N C É S.

M É D E C I N E.

A R E T E I Capadocis opéra.	Page 383
<i>Les Commentaires de Van-Swieten, sur les Aphorismes de Boerhaave, Tome V.</i>	569
<i>Recherches sur les Fièvres, traduites de l'anglois de M. Grant. Par M. Le Febvre.</i>	ibid.
<i>Traitement de la Petite-Vérole des enfans</i> Par M. Fouquet.	191
<i>Observations sur la Colique de Poitou.</i> Par M. Strack.	285
<i>Manière sûre &amp; facile de traiter les Maladies vénériennes.</i> Par M. Gardanne.	382
<i>Méthode familière pour guerir les Maladies vénériennes.</i> Par M. Le Febvre, de S. J.	479
<i>Traité des Maladies vénériennes.</i> Par M. Prefsavin.	569



## 572 TABLE GENERALE

## CHIRURGIE.

*Principes de Chirurgie.* Par M. Georges de la Faye. 479

HISTOIRE NATURELLE,  
CHYMIE ET PHARMACIE.

*Histoire universelle & raisonnée des Végétaux.* Par M. Buc'hoz. 286

*La Botanique mise à la portée de tout le monde.* Par M. Regnault. 285

*Observations & Mém. sur la Physique, l'Histoire Naturelle & les Arts.* Par M. l'abbé Rozier. *ibid.*

*Dictionnaire raisonné universel des Arts & Métiers.* 382

*L'Art du Peintre, Doreur & Vernisseur.* Par le sieur Watin. 383

*Traité analytique des Eaux minérales en général.* Par M. Raulin. 191

*Mémoires & Observations sur les Effets des Eaux de Bourbonne.* Par M. Chevalier. *ibid.*

*Mémoire sur les Végétaux qui pourroient suppléer dans les tems de disette à ceux qu'on emploie à la nourriture des hommes.* Par M. Parmentier. 479

*Examen chimique des Pommes de terre.* Par le même. *ibid.*

## EXTRAITS.

*Trasactions médicales. Premier Extrait.* 3

— *Second Extrait* 99

*Les Actes de l'académie de Gieffen.* 195

*Maniere sûre & facile de traiter les Maladies vénériennes.* Par M. Gardané. 387

*Traitément de la Petite-Verole des enfans.* Par M. Fouquet, &c. 483

*Discours académique sur le principe vital.* Par M. Barthez. 393

## OBSERVATIONS.

## MÉDECINE.

- Observation sur un Fœtus monstrueux.* Par M. Galtelier. 27
- Descr. d'un Enfant monstrueux.* Par M. Gacon. 42
- Description de deux Enfants unis ensemble.* Par M. Richard. 405
- Observation anatomique sur l'étendue des muscles sterno-mastoïdiens trouvés dans un cadavre.* Par M. Bourienne. 45
- Lettre de M. Jupin sur cette Observation.* 309
- Réfutation d'un ouvrage intitulé : Réflexions sur le Système de M. De Lamure, touchant le battement des arteres.* Par M. Jadelot. 122
- Observation sur une Leucophlegmatie.* Par M. Tabary. 47
- Observations & Réflexions sur l'usage des Vomitifs dans les maladies des femmes-grosses.* Par M. Emmanuel. 129
- Lettre de M. Guillemeau sur plusieurs personnes mordues par un chien enragé.* 215
- Réflexions sur le Traitement de la Petite-Vérole.* Par M. Marechal de Rougeres. 240
- Observation sur une Petite-Vérole.* Par M. Laugier. 504
- Observation sur un Effet de l'opium donné en lavement.* Par M. Delacroix. 323
- Lettre de M. Dubosc de la Roberdiere sur les suites d'une Suppression de règles.* 409
- Observation sur l'efficacité d'une eau minérale artificielle dans les Suppressions de règles.* Par M. Bernard Descarrieres. 416
- Remèdes contre les Vers. strongles.* Par M. Le Febvre. 572

# 574 TABLE GENERALE

<i>Autres remèdes contre les Vers strongles.</i>	514
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant les mois de</i>	
<i>Novembre 1772.</i>	93
<i>Décembre 1772.</i>	188
<i>Janvier 1773.</i>	282
<i>Février 1773.</i>	372
<i>Mars 1773.</i>	476
<i>Avril 1773.</i>	566
<i>Maladies qui ont été observées à Lille. Par M.</i>	
<i>Boucher, méd. pendant les mois</i>	
<i>d'Octobre 1772.</i>	95
<i>Novembre 1772.</i>	190
<i>Décembre 1772.</i>	284
<i>Janvier 1773.</i>	381
<i>Février 1773.</i>	478
<i>Mars 1773.</i>	568

## CHIRURGIE.

<i>Observation sur une fracture compliquée des os</i>	
<i>de la face. Par M. Peuffier.</i>	160
<i>Lettre de M. Jourdain sur les Becs-de-Lièvre de</i>	
<i>naissance.</i>	163
<i>Réponse de M. Levet, sur le même sujet.</i>	543
<i>Observation sur une Cataracte remontée après</i>	
<i>son abaissement. Par M. Marchand.</i>	374
<i>Lettre de M. Janin sur une manière de traiter la</i>	
<i>goutte-sereine.</i>	440
<i>Observation sur la Lagophthalmie. Par M. Mar-</i>	
<i>chand.</i>	445
<i>Réponse de M. Poupart sur l'Usage de l'eau</i>	
<i>végéto-minérale.</i>	437
<i>Observation sur une Plaie à la tête. Par M. Toyer.</i>	
	469
<i>Lettre de M. Martin sur le Trépan perforatif de</i>	
<i>Beloste.</i>	432
<i>Observation sur une Plaie d'arme à feu. Par</i>	
<i>M. Bourienne.</i>	181

## DES MATIERES. 575

<i>Observation sur une Fracture du bras.</i> Par M. Sylvestre.	275
— <i>sur une Luxation du poignet.</i> Par M. Tomassin.	422
— <i>sur un Vomissement de Sang.</i> Par M. Marie.	465
— <i>sur une Lésion de l'Epine dorsale.</i> Par M. Lefebvre.	157
— <i>sur un Corps étranger arrêté dans le rectum.</i> Par le même.	158
— <i>sur une plaie d'arme à feu à la vessie.</i> Par M. Bourienne.	426
<i>Lettre sur la Taille.</i> Par M. Le Blanc.	147
<i>Réponse de M. Beauffier de la Bouchardiere.</i>	154
<i>Réponse du frere Côme sur une Taille.</i>	341
<i>Observation sur la cure d'une Hernie crurale avec étranglement.</i> Par M. Dourlen.	364
<i>Observation sur une réunion des grandes Lèvres.</i> Par M. Molmy.	178
<i>Observation sur deux Polypes utérins.</i> Par M. Le Nicolais du Saulsai.	266
— <i>sur une grossesse ventrale.</i> Par M. Chenaux.	317
<i>Réponse de M. Levret sur une Question Chirurgico-Légale.</i>	331
<i>Observation sur plusieurs accouchemens terminés avec le Forceps courbe.</i> Par M. Maussion.	525
<i>Observation sur une fracture de la jambe.</i> Par M. Bourienne.	560

HISTOIRE NATURELLE,  
CHYMIE, PHARMACIE.

*Observations météorologiques, faites à Paris, pendant les mois de*

*Novembre 1772.*

# 576 TABLE GENER. DES MAT.

<i>Décembre 1772.</i>	186
<i>Janvier 1773.</i>	280
<i>Février 1773.</i>	377
<i>Mars 1773.</i>	474
<i>Avril 1773.</i>	564
<i>Observations météorologiques , faites à Lille par M. Boucher , médecin , pendant les mois</i>	
<i>d'Octobre 1772.</i>	94
<i>Novembre 1772.</i>	189
<i>Décembre 1772.</i>	283
<i>Janvier 1773.</i>	380
<i>Février 1773.</i>	477
<i>Mars 1773.</i>	567
<i>Expériences nouvelles sur la Destruction du Dia- mant. Par MM. d'Arcet &amp; Rouelle.</i>	50
<i>Sur la présence de l' Alkali minéral tout formé dans les végétaux. Par M. Rouelle.</i>	87
<i>Expériences sur le Lait , la Farine , &amp;c. Par le même.</i>	250
<i>Observation sur quelques Combinaisons de l'acide du tartre &amp; plusieurs chaux métallique. Par le même.</i>	369
<i>Expérience sur la régénération de la Crème de tartre de son acide. Par M. Roux.</i>	373
<i>Observations sur l' Air fixe. Par M. Rouelle.</i>	449

## AVIS DIVERS.

<i>Cours élémentaire de Chymie.</i>	90
<i>Prix-proposés.</i>	286
<i>Avis.</i>	376

Fin de la Table;